



Third Session
Fortieth Parliament, 2010-11

Troisième session de la
quarantième législature, 2010-2011

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Foreign Affairs and International Trade

Chair:

The Honourable A. RAYNELL ANDREYCHUK

Thursday, February 3, 2011
Wednesday, February 9, 2011
Thursday, February 10, 2011

Issue No. 15

Sixth, seventh and eighth meetings on:

The study on the political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters

INCLUDING:
THE EIGHTH REPORT OF THE COMMITTEE
(*Seizing Opportunities for Canadians: India's Growth and Canada's Future Prosperity*)

WITNESSES:
(See back cover)

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Affaires étrangères et du commerce international

Présidente :

L'honorable A. RAYNELL ANDREYCHUK

Le jeudi 3 février 2011
Le mercredi 9 février 2011
Le jeudi 10 février 2011

Fascicule n° 15

Sixième, septième et huitième réunions concernant :

L'étude sur les faits nouveaux en matière de politique et d'économie au Brésil et les répercussions sur les politiques et intérêts du Canada dans la région, et d'autres sujets connexes

Y COMPRIS :
LE HUITIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(*Saisir les occasions pour les Canadiens : La croissance de l'Inde et la prospérité future du Canada*)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

**STANDING SENATE COMMITTEE
ON FOREIGN AFFAIRS AND
INTERNATIONAL TRADE**

The Honourable A. Raynell Andreychuk, *Chair*
The Honourable Percy E. Downe, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

* Cowan (or Tardif)	* LeBreton, P.C. (or Comeau)
De Bané, P.C.	Mahovlich
Di Nino	Robichaud, P.C.
Finley	Segal
Fortin-Duplessis	Smith, P.C. (<i>Cobourg</i>)
Johnson	Wallin

* Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator De Bané, P.C., replaced the Honourable Senator Dawson (*February 3, 2011*).

The Honourable Senator Dawson replaced the Honourable Senator De Bané, P.C. (*February 3, 2011*).

The Honourable Senator Finley replaced the Honourable Senator Raine (*January 31, 2011*).

The Honourable Senator De Bané, P.C., replaced the Honourable Senator Jaffer (*December 17, 2010*).

**COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET
DU COMMERCE INTERNATIONAL**

Présidente : L'honorable A. Raynell Andreychuk
Vice-président : L'honorable Percy E. Downe
et

Les honorables sénateurs :

* Cowan (ou Tardif)	* LeBreton, C.P. (ou Comeau)
De Bané, C.P.	Mahovlich
Di Nino	Robichaud, C.P.
Finley	Segal
Fortin-Duplessis	Smith, C.P. (<i>Cobourg</i>)
Johnson	Wallin

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénateur De Bané, C.P., a remplacé l'honorable sénateur Dawson (*le 3 février 2011*).

L'honorable sénateur Dawson a remplacé l'honorable sénateur De Bané, C.P. (*le 3 février 2011*).

L'honorable sénateur Finley a remplacé l'honorable sénateur Raine (*le 31 janvier 2011*).

L'honorable sénateur De Bané, C.P., a remplacé l'honorable sénateur Jaffer (*le 17 décembre 2010*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Thursday, February 3, 2011
(28)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 10:31 a.m., in room 160-S, Centre Block, the deputy chair, the Honourable Percy E. Downe, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Dawson, Di Nino, Downe, Finley, Fortin-Duplessis, Johnson, Mahovlich, Robichaud, P.C., and Wallin (9).

Other senator present: The Honourable Senator Nolin (1).

In attendance: Natalie Mychajlyszyn and Simon Lapointe, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: Mona Ishack, Communications Officer and the official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, November 4, 2010, the committee continued its examination on the political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters. (*For complete text of order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 12.*)

AS A PANEL:

Canadian Federation of Agriculture:

Ron Bonnett, President.

Canadian Forestry Association and Canadian Institute of Forestry:

John F. Pineau, Executive Director, Canadian Institute of Forestry.

The Deputy Chair made a statement.

Messrs. Bonnett and Pineau each made a statement and answered questions.

At 11:48 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, February 9, 2011
(29)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 4:15 p.m., in room 160-S, Centre Block, the chair, the Honourable A. Raynell Andreychuk, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, De Bané, P.C., Downe, Finley, Fortin-Duplessis, Johnson, Mahovlich, Robichaud, P.C., Smith, P.C. (*Cobourg*), and Wallin (10).

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le jeudi 3 février 2011
(28)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd’hui, à 10 h 31, dans la salle 160-S de l’édifice du Centre, sous la présidence de l’honorable Percy E. Downe (*vice-président*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Dawson, Di Nino, Downe, Finley, Fortin-Duplessis, Johnson, Mahovlich, Robichaud, C.P., et Wallin (9).

Autre sénateur présent : L’honorable sénateur Nolin (1).

Également présents : Natalie Mychajlyszyn et Simon Lapointe, analystes, Service d’information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Mona Ishack, agente de communications, et les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l’ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 4 novembre 2010, le comité poursuit son étude sur les faits nouveaux en matière de politique et d’économie au Brésil et les répercussions sur les politiques et intérêts du Canada dans la région, et d’autres sujets connexes. (*Le texte intégral de l’ordre de renvoi figure au fascicule n° 12 des délibérations du comité.*)

TABLE RONDE :

Fédération canadienne de l’agriculture :

Ron Bonnett, président.

Association forestière canadienne et Institut forestier du Canada :

John F. Pineau, directeur général, Institut forestier du Canada.

Le vice-président prend la parole.

MM. Bonnett et Pineau font chacun une déclaration, puis répondent aux questions.

À 11 h 48, le comité suspend ses travaux jusqu’à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le mercredi 9 février 2011
(29)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd’hui, à 16 h 15, dans la salle 160-S de l’édifice du Centre, sous la présidence de l’honorable A. Raynell Andreychuk (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, De Bané, C.P., Downe, Finley, Fortin-Duplessis, Johnson, Mahovlich, Robichaud, C.P., Smith, C.P. (*Cobourg*), et Wallin (10).

In attendance: Natalie Mychajlyszyn and Simon Lapointe, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, November 4, 2010, the committee continued its examination on the political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters. (*For complete text of order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 12.*)

WITNESSES:

International Development Research Centre (IDRC):

Federico Burone, Regional Director, Latin America and the Caribbean (by video conference).

Agriculture and Agri-Food Canada:

Blair Coomber, Director General, Bilateral Relations and Technical Trade Policy Directorate.

Canadian Food Inspection Agency:

Dr. Louise Carrière, Director, Bilateral Relations and Market Access.

The Chair made a statement.

Mr. Burone made a statement and answered questions.

At 5:17 p.m., the committee suspended.

At 5:20 p.m., the committee resumed.

Mr. Coomber and Dr. Carrière each made a statement and, together, answered questions.

At 6:09 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, February 10, 2011
(30)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 10:33 a.m., in room 160-S, Centre Block, the chair, the Honourable A. Raynell Andreychuk, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Andreychuk, De Bané, P.C., Di Nino, Downe, Finley, Fortin-Duplessis, Johnson, Mahovlich, Robichaud, P.C., and Smith, P.C. (*Cobourg*) (10).

In attendance: Natalie Mychajlyszyn and Simon Lapointe, Analysts, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Également présents : Natalie Mychajlyszyn et Simon Lapointe, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 4 novembre 2010, le comité poursuit son étude sur les faits nouveaux en matière de politique et d'économie au Brésil et les répercussions sur les politiques et intérêts du Canada dans la région, et d'autres sujets connexes. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 12 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Centre de recherches pour le développement international (CRDI) :

Federico Burone, directeur, Bureau régional de l'Amérique latine et les Caraïbes (par vidéoconférence).

Agriculture et Agroalimentaire Canada :

Blair Coomber, directeur général, Direction des relations bilatérales et de la politique commerciale sur les questions techniques.

Agence canadienne d'inspection des aliments :

Louise Carrière, directrice, Relations bilatérales et accès au marché.

La présidente prend la parole.

M. Burone fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 17 h 17, la séance est suspendue.

À 17 h 20, la séance reprend.

M. Coomber et Mme Carrière font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 18 h 9, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 10 février 2011
(30)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui, à 10 h 33, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable A. Raynell Andreychuk (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Andreychuk, De Bané, C.P., Di Nino, Downe, Finley, Fortin-Duplessis, Johnson, Mahovlich, Robichaud, C.P., et Smith, C.P. (*Cobourg*) (10).

Également présents : Natalie Mychajlyszyn et Simon Lapointe, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, November 4, 2010, the committee continued its examination on the political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters. (*For complete text of order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 12.*)

WITNESS:

As an individual:

Annette Hester, Research Associate, Canadian International Council.

The Chair made a statement.

Ms. Hester made a statement and answered questions.

At 11:59 a.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 4 novembre 2010, le comité poursuit son étude sur les faits nouveaux en matière de politique et d'économie au Brésil et les répercussions sur les politiques et intérêts du Canada dans la région, et d'autres sujets connexes. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 12 des délibérations du comité.*)

TÉMOIN :

À titre personnel :

Annette Hester, associée en recherche, Conseil international du Canada.

La présidente prend la parole.

Mme Hester fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 11 h 59, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Catherine Piccinin

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Tuesday, December 14, 2010

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade has the honour to table its

EIGHTH REPORT

Your committee, which was authorized by the Senate on Tuesday, March 16, 2010 and on Thursday, June 3, 2010, to review and report on the rise of Russia, India and China in the global economy and the implications for Canadian policy, now tables its report entitled *Seizing Opportunities for Canadians: India's Growth and Canada's Future Prosperity*.

Respectfully submitted,

La présidente,
A. RAYNELL ANDREYCHUK

Chair

(Text of the report appears following the evidence)

RAPPORT DU COMITÉ

Le mardi 14 décembre 2010

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international a l'honneur de déposer son

HUITIÈME RAPPORT

Votre comité, qui a été autorisé par le Sénat le mardi 16 mars 2010 et le jeudi 3 juin 2010 à étudier, afin d'en faire rapport, l'émergence de la Chine, de l'Inde et de la Russie dans l'économie mondiale et les répercussions sur les politiques canadiennes, dépose maintenant son rapport intitulé *Saisir les occasions pour les Canadiens : La croissance de l'Inde et la prospérité future du Canada*.

Respectueusement soumis,

(Le texte du rapport paraît après les témoignages)

EVIDENCE

OTTAWA, Thursday, February 3, 2011

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 10:31 a.m. to study the political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters.

Senator Percy E. Downe (*Deputy Chair*) in the chair.

[*English*]

The Deputy Chair: Welcome. The committee will hear two witnesses today: Ron Bennett, President of the Canadian Federation of Agriculture; and John F. Pineau, Executive Director of the Canadian Institute of Forestry, who will represent the Canadian Forestry Association also. Welcome to the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade, and thank you for taking time to participate in our study of Brazil. I understand Mr. Bonnett has an opening statement.

Ron Bonnett, President, Canadian Federation of Agriculture: Thank you for the opportunity to make a presentation before the committee. I am the President of the Canadian Federation of Agriculture, CFA. I am also a farmer. The CFA is the largest national general farm organization in Canada, representing over 200,000 Canadian farmers. It is a federation of provincial farm organizations and interprovincial and national commodity organizations united to speak with an authoritative voice on behalf of the agricultural community of Canada.

I will speak first about CFA's overall trade position. The increasing interdependence of national economies and the growing and competitive global marketplace have reinforced the importance of export market opportunities and the importance of fair and effective trade rules. CFA's objective for trade agreements is to achieve positive results for Canadian farmers and better functioning of international and domestic markets and to contribute to the improvement of Canadian farm incomes. CFA's primary goals for any trade agreement are to achieve maximum possible access for agricultural exports and to respect the domestic interests of Canadian farmers, including orderly marketing systems and supply management.

The range of processes, initiatives and options on Canada's current trade policy agenda is very large, and the scope of this agenda provides opportunities and poses risks. Therefore, the Canadian government's trade policy must identify the World Trade Organization, WTO, as the principal vehicle for the establishment of fair and effective trade rules and improved export opportunities. In the absence of a WTO agreement, CFA applauds the government's initiative to open up foreign markets through bilateral free trade agreements. However, market access concessions in these negotiations usually are restricted to the reduction or elimination of tariffs. The government must recognize that other factors such as domestic subsidies

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le jeudi 3 février 2011

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui, à 10 h 31 pour étudier les faits nouveaux en matière de politique et d'économie au Brésil et les répercussions sur les politiques et intérêts du Canada dans la région, et d'autres sujets connexes.

Le sénateur Percy E. Downe (*vice-président*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le vice-président : Je vous souhaite la bienvenue. Aujourd'hui, le comité entendra deux témoins : Ron Bonnett, président de la Fédération canadienne de l'agriculture, et John F. Pineau, directeur général de l'Institut forestier du Canada, qui représentera également l'Association forestière canadienne. Bienvenue au Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international, et merci de prendre le temps de participer à notre étude du Brésil. Je crois savoir que M. Bonnett souhaite faire une déclaration liminaire.

Ron Bonnett, président, Fédération canadienne de l'agriculture : Merci de m'offrir cette occasion de présenter un exposé au comité. Je suis président de la Fédération canadienne de l'agriculture, la FCA. Je suis également agriculteur. La FCA est la plus grande organisation agricole nationale au Canada et elle représente plus de 200 000 agriculteurs canadiens. Elle regroupe des organisations agricoles provinciales et des organisations de produit interprovinciales et nationales, unies pour faire entendre une voix qui fait autorité au nom des milieux agricoles du Canada.

Je vais d'abord parler de la position générale de la FCA en matière commerciale. L'interdépendance croissante des économies nationales et un marché mondial de plus en plus vaste et compétitif ont renforcé l'importance des débouchés sur le marché des exportations et celle de règles commerciales justes et efficaces. L'objectif de la FCA, à l'égard des accords commerciaux, est d'obtenir des résultats favorables pour les agriculteurs canadiens et des marchés internationaux et intérieurs qui fonctionnent mieux, et de contribuer à améliorer les revenus agricoles au Canada. Les buts principaux de la FCA, quel que soit l'accord commercial, sont le meilleur accès possible pour les exportations de produits agricoles et le respect des intérêts des agriculteurs canadiens au Canada, ce qui comprend les régimes de commercialisation ordonnée et de gestion de l'offre.

La gamme des processus, initiatives et options qui figurent au programme de l'actuelle politique commerciale du Canada est très étendue, et la portée de ce programme est considérable, ce qui offre des occasions à saisir, mais présente aussi des risques. Par conséquent, la politique commerciale du gouvernement du Canada doit identifier l'Organisation mondiale du commerce, l'OMC, comme moyen principal d'établir des règles commerciales justes et efficaces et de meilleures possibilités d'exportation. En l'absence d'accord à l'OMC, la FCA se félicite de l'initiative gouvernementale qui vise à ouvrir des marchés étrangers au moyen d'accords bilatéraux de libre-échange. Dans les négociations, toutefois, les concessions pour obtenir l'accès au

and non-tariff barriers can significantly impede any possible gains in market access. It is therefore important that the government enter these negotiations in a coordinated fashion and ensure that it addresses all market access restrictions and not just simply tariffs.

Canada is a top-10 exporter of agricultural goods in the world, shipping almost \$40 billion last year alone. In fact, agricultural products represent the second biggest segment of Canadian exports behind only the exports of oil and gas. Of these exports, grains and oilseeds and red meats represent the bulk of Canadian shipments.

Brazil is the world's fifth most populated country, the eighth largest economy and is quickly becoming one of the world's largest agricultural exporters. It is already the world's biggest exporter of beef, poultry, orange juice and sugar cane. As well, it supplies one quarter of the world's soybeans. Brazil is the second largest ethanol producer in the world with 25 times the volume produced by Canada. Brazil represents a rather small market for our agricultural exports — the thirty-sixth largest in 2008, which represents about \$215 million. Grains and oilseeds represent the lion's share of Canadian exports to Brazil.

However, Brazil exported \$705 million in agricultural products to Canada, making it the eighth largest supplier of agricultural goods to Canada. Not surprisingly, Brazilian imports were primarily in the form of raw sugar, orange juice and coffee.

The increase in Brazil's farm production has been stunning. Between 1996 and 2006, the total value of the country's crops rose from \$23 billion to \$108 billion. Brazil increased its beef exports tenfold in a decade, overtaking Australia as the world's largest exporter. Since 1990, its soybean output has risen from barely 15 million tonnes to over 60 million tonnes. Brazil accounts for about one third of the world's soybean exports, second only to America.

Brazil also has more spare farmland than any other country. The Food and Agricultural Organization of the United Nations, FAO, puts its total potential of arable land at over 400 million hectares, only 50 million of which is currently being used. Brazil has much more spare farmland than the next two countries combined — Russia and America. The Brazilian government wants the agriculture industry to grow by 25 per cent over the next decade and double its exports of meat and poultry products during this time frame.

All of these factors make Brazil a formidable competitor to Canada in the world market for many agricultural commodities now and in the future.

marché se limitent habituellement à la réduction ou à l'élimination des droits tarifaires. Le gouvernement doit reconnaître que d'autres facteurs, comme les subventions sur le marché intérieur et les barrières non tarifaires peuvent freiner de façon importante les gains possibles sur le plan de l'accès au marché. Il est donc important que le gouvernement aborde les négociations de façon coordonnée et les fasse porter sur tout ce qui limite l'accès au marché et pas seulement sur les droits tarifaires.

Le Canada est l'un des 10 plus grands exportateurs de produits agricoles au monde. L'an dernier seulement, ses expéditions ont atteint les 40 milliards de dollars. En fait, les produits agricoles sont au deuxième rang des exportations les plus importantes du Canada, derrière le pétrole et le gaz. Et les grains et oléagineux ainsi que les viandes rouges représentent le gros des exportations agricoles canadiennes.

Le Brésil est au cinquième rang des pays les plus peuplés du monde, son économie est au huitième rang, et il deviendra rapidement l'un des plus grands exportateurs de produits agricoles au monde. Il est déjà le plus grand exportateur de bœuf, de volaille, de jus d'orange et de canne à sucre. Il fournit également le quart de la production mondiale de soya. Le Brésil est au deuxième rang des producteurs d'éthanol, et il en produit 25 fois plus que le Canada. Il est un marché plutôt modeste pour nos exportations de produits agricoles. En 2008, il se situait au 36^e rang, et ses achats s'élevaient à environ 215 millions de dollars. Les grains et les oléagineux ont la part du lion dans les exportations canadiennes vers le Brésil.

Par contre, le Brésil a exporté vers le Canada des produits agricoles d'une valeur de 705 millions de dollars, ce qui en fait, par ordre d'importance, le huitième fournisseur de produits agricoles du Canada. Sans surprise, les importations brésiliennes se composaient surtout de sucre brut, de jus d'orange et de café.

La production agricole brésilienne a progressé de façon fulgurante. De 1996 à 2006, la valeur totale de ses cultures est passée de 23 à 108 milliards de dollars. En dix ans, le Brésil a multiplié par dix ses exportations de bœuf, supplantant l'Australie comme exportateur le plus important au monde. Depuis 1990, la production brésilienne de soya est passée d'à peine 15 millions de tonnes à plus de 60 millions de tonnes. Le Brésil assure le tiers des exportations de soya dans le monde, ce qui le place au deuxième rang, derrière les États-Unis.

De plus, le Brésil est le pays qui a le plus de terres agricoles de réserve au monde. L'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, la FAO, situe son potentiel de terres arables à plus de 400 millions d'hectares, dont seulement 50 millions sont exploités pour l'instant. Le Brésil a beaucoup plus de terres agricoles disponibles que les deux pays qui le suivent, la Russie et les États-Unis, n'en ont à eux deux. Le gouvernement brésilien veut que l'industrie agricole croisse de 25 p. 100 au cours des dix prochaines années et, pendant la même période, double ses exportations de viande et de volaille.

Tous ces facteurs font du Brésil, dès maintenant et pour l'avenir, un concurrent redoutable pour le Canada sur le marché mondial pour de nombreux produits agricoles.

From a Canadian agriculture exporter's perspective, wheat and barley have the most potential to penetrate the Brazilian market. Although Brazil's tropical and subtropical climate is ideal for growing many agricultural products, it is not conducive to growing wheat. In fact, Brazil is the third largest importer in the world, bringing in 5.6 million tonnes in 2010. It imports most of its requirements from surrounding countries such as Argentina and Paraguay. Up to now, Canada has been a residual supplier of wheat to Brazil. As Brazil emerges as a fully developed economy and its population becomes more affluent, consumer preferences likely will shift to more healthy and functional foods. There may be further opportunities for Canadian producers of natural and organic products or niche markets.

As previously stated, the majority of Brazilian imports are products not grown in Canada, such as sugar cane and coffee. However, Brazil is one of the few, if not the only country that has been able to penetrate Canada's import controls on chicken products in the last few years. This situation is of concern to CFA since the WTO over-quota tariffs designed to protect supply-managed products has been breached by Brazil in the past several years.

To summarize, Brazil is a major player in agricultural production and exports and a competitor to Canada in foreign markets, such as the EU, Japan and the U.S. Brazil currently represents a small segment of Canadian agricultural exports. However, CFA believes there are future possibilities for expansion of wheat and barley exports to Brazil and niche markets for natural and organic products.

John F. Pineau, Executive Director, Canadian Institute of Forestry, Canadian Forestry Association and Canadian Institute of Forestry: I thank the committee for the opportunity to testify on behalf of our long-standing organizations, the Canadian Institute of Forestry and the Canadian Forestry Association, both of which are over 100 years old. Several of the members of our organizations have taken the time to provide me with a detailed briefing and information based on their personal and direct experience of doing business in South America, in particular Brazil, within the international forest products and business sector. I can convey this information well, and I am certain it will be of value to you. We remain available after today to provide any additional or supplementary information if required and as requested in either writing or through additional testimony.

I would like to use the opening statement to present a broad overview with respect to Canada's current situation as it correlates to forestry and the forest products sector with some consideration of international trade. Traditionally, Canada has looked at lumber, and pulp and paper as the international trade from its forests. This is and will continue to be a very important part of Canada's trade

Du point de vue de l'exportateur canadien de produits agricoles, ce sont le blé et l'orge qui offrent les meilleures possibilités de pénétration du marché brésilien. Bien sûr, le climat tropical et subtropical du Brésil est idéal pour la culture de beaucoup de produits agricoles, mais il se prête mal à la production de blé. Le Brésil est même au troisième rang des plus grands importateurs de ce produit. Il en a acheté 5,6 millions de tonnes en 2010. Ses importations proviennent surtout des pays voisins, comme l'Argentine et le Paraguay. Jusqu'à maintenant, le Canada n'a été pour le Brésil qu'un fournisseur d'appoint en ce qui concerne le blé. Lorsque l'économie brésilienne sera pleinement développée et que sa population sera plus à l'aise, il est probable que les consommateurs se tourneront vers des aliments plus sains et plus fonctionnels. Il y aura peut-être de nouveaux débouchés pour les producteurs canadiens d'aliments naturels et biologiques ou sur les marchés à créneaux.

Comme je l'ai déjà dit, la majorité des importations brésiliennes sont des produits qu'on ne peut cultiver au Canada, comme la canne à sucre et le café. Toutefois, le Brésil est le seul ou l'un des seuls pays qui ont réussi, ces dernières années, à percer les contrôles canadiens sur les importations de produits de la volaille. Cette situation préoccupe la FCA, car le Brésil a enfreint, ces dernières années, les tarifs hors quota conçus par l'OMC pour protéger les produits en régime de gestion de l'offre.

En somme, le Brésil est un acteur important dans la production agricole et l'exportation de produits agricoles et il concurrence le Canada sur des marchés étrangers comme ceux de l'UE, du Japon et des États-Unis. Pour l'instant, le Brésil n'achète qu'une infime partie des exportations canadiennes de produits agricoles. La FCA estime néanmoins qu'il y aura à l'avenir des possibilités d'expansion des exportations de blé et d'orge, ainsi que des débouchés dans des créneaux particuliers comme ceux des produits naturels et biologiques.

John F. Pineau, directeur général, Institut forestier du Canada, Association forestière canadienne et Institut forestier du Canada : Je remercie le comité de cette occasion de témoigner au nom de nos deux organisations vénérables, puisqu'elles ont plus de 100 ans, soit l'Institut forestier du Canada et l'Association forestière canadienne. Plusieurs des membres de nos organisations ont pris le temps de me remettre un exposé et des renseignements détaillés sur leur expérience de première main dans les relations commerciales avec l'Amérique du Sud, et plus particulièrement le Brésil, dans le secteur international des activités et produits forestiers. Je peux transmettre cette information également, et j'ai l'assurance qu'elle vous sera utile. Nous resterons à votre disposition, après aujourd'hui, pour vous fournir tout renseignement supplémentaire au besoin, soit par écrit, soit en venant témoigner de nouveau.

Je voudrais profiter de ma déclaration liminaire pour présenter une grande vue d'ensemble sur la situation actuelle du Canada dans le secteur de l'exploitation forestière et des produits forestiers et aborder aussi la question du commerce international. Le Canada a toujours considéré le bois d'œuvre, la pâte et le papier comme les principaux produits forestiers de

because currently over 80 per cent of these domestic products are exported worldwide. The reasons for this world leading industry are many and require careful consideration as we examine the current trade situations as well as future opportunities, including biofuels, green-market, certified and value-added products. We also need to recognize that forests produce more than wood fibre and that there are many other forest related knowledge-based services, technologies and products that can be part of Canada's international trade, particularly if we create opportunities through agreements with Brazil and other countries in South America and around the world.

In recent history, Canada's abundance of forest resources, innovative tenure arrangements between provincial governments and entrepreneurs, as well as the application of science-based forest management and the development and adoption of harvest, milling and silvicultural technology have led to a highly productive forest products sector. For Canada to continue to have a globally competitive forest products sector, each of these factors must continue to be nurtured. The uses of forest fibre have become more innovative and diverse and will continue along these lines. Changes to forest tenure planned by many Canadian provinces will need to consider carefully the existing users of Crown-owned forest fibre and to provide opportunities for new players, industry, technology and know-how. Despite pervasive change throughout Canada's forest sector, we must recognize and realize that there is great opportunity to export our knowledge, expertise and technology to those countries that are working toward sustainable forest management. Brazil could become a key trading partner within this context with mutual benefit for the forest sectors in both countries, especially if barriers and impediments to this kind of exchange are lessened or eliminated.

The trade of Canada's wood products is based on the price and quality of these products plus the assurance of globally recognized ecological and socially responsible forestry practices. If we are to continue to service these markets, we will need to ensure that we have highly trained forest professionals and practitioners and skilled trades people. Both of these groups are not recruiting the numbers of young people that are needed. For example, in 2009, only seven high school graduates in all of Ontario identified forestry as their number one choice for university education. The reasons for this decline are numerous but primarily based on a perception of the lack of jobs in the forest sector and the perception that forestry is only about cutting down trees; both perceptions are patently false. Canada has well-trained, knowledgeable, thoughtful and dedicated forest professionals and practitioners. We not only want to be able to continue to state this with confidence but also to make better use of this expertise at an international level. We need more young people to

son commerce international. C'est un élément qui est et demeurera une partie très importante du commerce du Canada, car actuellement, 80 p. 100 de cette production canadienne est exportée dans le monde entier. Les raisons qui font de ce secteur une industrie de classe mondiale sont nombreuses, et il faut en tenir soigneusement compte dans notre étude de la situation commerciale actuelle ainsi que des débouchés à venir, dont les biocarburants, les produits écologiques, les produits certifiés et les produits à valeur ajoutée. Nous devons aussi reconnaître que les forêts ne produisent pas que de la fibre de bois et qu'il existe bien d'autres services, technologies et produits fondés sur le savoir qui sont liés à la forêt, et qui peuvent faire partie du commerce international du Canada, plus particulièrement si nous ouvrons des débouchés par des accords avec le Brésil et d'autres pays de l'Amérique du Sud et d'ailleurs dans le monde.

Dans l'histoire récente, l'abondance des ressources forestières du Canada, les dispositions de tenure forestière innovatrices entre les gouvernements provinciaux et les entrepreneurs, l'application d'une gestion forestière scientifique et le développement et l'adoption de nouvelles technologies de récolte, de sciage et de sylviculture ont rendu le secteur des produits forestiers très productif. Si on veut que le Canada conserve un secteur des produits forestiers capable d'affronter la concurrence mondiale, il faut veiller sur chacun de ces facteurs. Les utilisations de la fibre produite par les forêts sont devenues plus innovatrices et diversifiées, et l'évolution se poursuivra dans le même sens. Les modifications de la tenure forestière prévues par de nombreuses provinces canadiennes devront soigneusement tenir compte des utilisateurs actuels de la fibre, dans les forêts de l'État, et offrir des occasions à de nouveaux joueurs, de nouvelles industries et technologie et un nouveau savoir-faire. Malgré des changements omniprésents qui transforment le secteur forestier au Canada, nous devons reconnaître et comprendre qu'il existe une excellente occasion d'exporter notre savoir, nos compétences et notre technologie vers les pays qui s'efforcent d'adopter une gestion durable des forêts. Le Brésil pourrait devenir un partenaire commercial clé, dans ce contexte, à l'avantage mutuel des secteurs forestiers des deux pays, surtout si les barrières et obstacles à ce genre d'échange sont amoindris ou éliminés.

Le commerce des produits du bois du Canada repose sur le prix et la qualité des produits, ainsi que sur l'assurance de pratiques forestières écologiques et socialement responsables reconnues sur toute la planète. Si nous voulons continuer à servir ces marchés, nous devrons veiller à avoir des professionnels et des praticiens de la forêt très bien formés et des travailleurs qualifiés. Ces groupes ne recrutent pas assez de jeunes pour répondre aux besoins. Par exemple, en 2009, seulement sept diplômés du secondaire dans tout l'Ontario ont dit que l'exploitation forestière était leur premier choix pour leurs études universitaires. Les raisons de ce déclin sont nombreuses, mais il y a avant tout l'impression qu'il y a peu d'emplois dans le secteur forestier, et aussi l'impression que l'exploitation forestière se résume à couper des arbres. Ces deux impressions sont d'une fausseté flagrante. Le Canada a des professionnels et des praticiens bien formés, informés, posés et dévoués. Nous voulons non seulement pouvoir continuer à l'affirmer avec confiance, mais aussi faire un meilleur usage de

take up this challenge. This is not only essential to sustainable forest management but also to international trade and the good reputation that Canadian forest products have achieved.

We recommend a multi-faceted strategy to help to alleviate this lack of recruitment and to maintain and grow Canada's domestic and international forest expertise.

We should promote teacher training opportunities nationally. The institute and the association along with many partners offer hands-on forestry continuing education opportunities annually to interested teachers at our national office at the Canadian Ecology Centre in the Ottawa Valley. This program can be scaled up easily and offered in different regions across Canada.

We can maintain and grow Envirothon competitions that help inform and educate students and youth about sustainable forestry and natural resources management and stewardship, and the diversity of green, high-tech forest sector employment opportunities.

As well, we can link provincially run youth stewardship summer opportunities with Canada's colleges and universities. For example, Junior Ranger programs could include an opportunity for its colleges and universities to inform these youth and Aboriginal youth about careers in forestry.

Finally, forestry and natural resources faculties at universities and colleges need to be consulted and funded appropriately so that they can prepare for the ongoing challenges and demands of the workplace and Canada's demography.

Canada needs to look seriously at more than wood products in its international trade. Its forest professionals are a great source of wealth that can serve the world. Our forest management service sector is a leader in forest inventory and silviculture, which are key elements of sustainable forest management that lag behind in many other parts of the world. Most of these services are provided by small businesses that potentially could grow if allowed international opportunities. We also need to recognize that many countries have not achieved our standards of forest stewardship and sustainable forest management policy, planning and practice, or in the implementation of third-party certification systems. Again, these are ideas, philosophies and tangible approaches within the context of products and services that we should promote and export wherever and whenever the opportunity exists or is created.

However, an important consideration and perhaps limitation is that provincial funding for silviculture and forest regeneration competes with other high priority demands for financial resources, such as health and education. This makes it difficult for the

ces compétences au niveau international. Il nous faut un plus grand nombre de jeunes qui acceptent de relever ce défi. Cela est essentiel non seulement à une gestion durable des forêts, mais aussi à la bonne réputation que les produits forestiers canadiens ont acquise.

Nous recommandons une stratégie complexe pour atténuer le problème d'un recrutement insuffisant et pour préserver et faire progresser l'expertise forestière du Canada chez nous et à l'étranger.

Nous devrions promouvoir à l'échelle nationale des possibilités de formation pour les enseignants. L'institut et l'association ainsi que de nombreux partenaires offrent des occasions de formation permanente en milieu de travail chaque année pour les enseignants intéressés à notre bureau national, au Centre écologique du Canada, dans la vallée de l'Outaouais. Il est facile de donner plus d'ampleur à ce programme et de l'offrir dans différentes régions de tout le Canada.

Nous pouvons conserver les concours Envirothon et leur donner plus d'ampleur. Ces concours aident à informer et à sensibiliser les élèves et les jeunes au sujet d'une exploitation forestière et d'une gestion et d'une intendance durables des ressources naturelles, et de la diversité des emplois verts et axés sur la haute technologie dans le secteur forestier.

De plus, nous pouvons établir un lien entre les programmes provinciaux qui donnent aux jeunes une initiation à l'intendance pendant l'été, et les collèges et universités du Canada. Par exemple, les programmes de jeunes gardes forestiers pourraient donner aux collèges et universités la possibilité d'informer les jeunes, notamment les jeunes autochtones, sur les possibilités de carrière dans l'exploitation forestière.

Enfin, il faut consulter les facultés des sciences forestières et des ressources naturelles des universités et collèges et les financer correctement pour qu'elles puissent se préparer à relever les défis à venir et à répondre aux exigences du marché du travail et de la démographie canadienne.

Le Canada doit examiner sérieusement bien plus que les produits du bois dans son commerce international. Ses professionnels de la forêt sont une grande source de richesses qui peuvent être utiles au monde. Notre secteur des services de gestion forestière est un chef de file en inventaire forestier et en sylviculture, deux éléments clés de la gestion durable des forêts qui accusent du retard dans bien des régions du monde. La plupart de ces services sont offerts par des petites entreprises qui pourraient croître si elles trouvaient des débouchés à l'étranger. Il faut aussi admettre que beaucoup de pays n'ont pas atteint notre niveau pour ce qui est de l'intendance forestière et de la politique, de la planification et de la pratique de la gestion durable des forêts ou encore de l'application de systèmes de certification par une tierce partie. Là encore, ce sont des idées, des façons de voir et des approches concrètes dans le contexte des produits et services que nous devrions promouvoir et exporter chaque fois qu'il existe ou qu'on crée des occasions.

Il y a toutefois une considération et peut-être une contrainte importante dont il faut tenir compte : le financement provincial de la sylviculture et de la régénération forestière concurrence d'autres demandes de ressources hautement prioritaires, comme

Canadian forest management business sector to grow and, in some cases, to survive. Canada needs to look at other successful forest jurisdictions, such as Finland, and emulate what they have done to grow a world leading forest products and forest equipment manufacturing sector. Finland allocates about 4 per cent of its gross domestic product to forest research and application. Canada needs to consider a similar strategy for research and operations if we hope to remain competitive everywhere.

In terms of free trade with South America, including Brazil, Canada should seek proactively an association that is truly mutually beneficial and recognizes and considers the ecological, social and economic components within all countries and the entire international forest sector and that pervasively promotes sustainable forest management and stewardship based on sound science.

I want to stress that Canada has a very high calibre of forest professionals. Ironically, this recognition is often more pervasively international than it is domestic. These individuals deal with complex and difficult issues related to resource use and conservation by current and future generations of Canadians - plus all of the other living things that call Canada's forests home. Their skills are needed around the world to deal with the issues of deforestation, desertification, climate change, poverty alleviation and the establishment of effective businesses. Our members across Canada have found that poverty, infant mortality and gender inequity are due to the collapse of local ecosystems that no longer provide vital products and services, for example firewood, shelter, clean water, et cetera. We can mitigate these negative circumstances with the application of comprehensive sustainable forest management.

In summary, our organizations believe that the Senate should direct that a strategy be developed to ensure that we maintain and grow the forestry expertise and knowledge that we have in Canada, ultimately ensuring that we stay competitive while exporting our existing products and diversifying any potentially new and innovative forest products, technology and services. Canada also needs to re-examine its international aid priorities and consider funding forest and agricultural programs that will benefit the poor by reducing the social ills that accompany deforestation. Our members are willing to step up and help internationally. The institute recently has developed a registered charity in Canada called Forests without Borders to enable our members to engage other Canadians to help establish comprehensive sustainable forest management projects and programs in less advantaged and developing countries. We believe that this program will realize great potential.

la santé et l'éducation. Il est donc difficile pour le secteur canadien de la gestion forestière de croître et même, parfois, de survivre. Le Canada doit examiner ce qui se passe dans d'autres pays qui exploitent avec succès leurs forêts, comme la Finlande, et imiter ce qu'ils ont fait pour bâtir un secteur de la fabrication de produits forestiers et de matériel forestier qui soit de calibre mondial. La Finlande affecte environ 4 p. 100 de son produit intérieur brut à la recherche et aux applications dans le domaine forestier. Le Canada doit songer à une stratégie analogue pour la recherche et les opérations s'il espère rester compétitif partout.

Quant au libre-échange avec l'Amérique du Sud, dont le Brésil, le Canada doit faire les premiers pas dans la recherche d'une association qui soit mutuellement bénéfique et reconnaissante et prenne en considération les composantes écologique, sociale et économique dans tous les pays et l'ensemble du secteur forestier à l'échelle internationale et qui fasse partout la promotion d'une gestion et d'une intendance durables de la forêt qui s'appuient sur des solides bases scientifiques.

Je tiens à souligner que le Canada a des professionnels de la forêt extrêmement compétents. Ironie du sort, leur compétence est souvent plus largement reconnue à l'étranger qu'au Canada. Ces gens-là s'attaquent à des problèmes complexes qui concernent l'utilisation de la ressource et sa conservation pour la génération actuelle et les générations futures de Canadiens, sans oublier tous les autres êtres vivants qui ont les forêts canadiennes comme habitat. On a besoin des compétences de ces spécialistes dans le monde entier pour s'attaquer à divers problèmes : déforestation, désertification, changements climatiques, atténuation de la pauvreté et implantation d'entreprises efficaces. Nos membres, aux quatre coins du Canada, ont remarqué que la pauvreté, la mortalité infantile et l'inégalité entre les sexes sont attribuables à l'effondrement des écosystèmes locaux, qui ne peuvent plus fournir les produits et services essentiels, par exemple le bois de chauffage, le logement, l'eau potable, et tout le reste. Nous pouvons atténuer ces problèmes au moyen d'une gestion durable complète des forêts.

En somme, nos organisations sont d'avis que le Sénat devrait réclamer l'élaboration d'une stratégie pour veiller à conserver et à accroître le bagage de compétences et de connaissances que nous avons au Canada, en matière forestière, nous assurant en fin de compte de préserver notre compétitivité tout en exportant nos produits existants en nous diversifiant, peut-être en offrant des produits forestiers, des technologies et des services nouveaux et innovateurs. Le Canada doit aussi réexaminer ses priorités en matière d'aide internationale et songer à financer des programmes forestiers et agricoles qui seront bénéfiques pour les pauvres et atténueront les maux sociaux qui vont de pair avec la déforestation. Nos membres sont prêts à travailler et à offrir leur aide à l'étranger. L'institut a mis sur pied récemment un organisme enregistré de bienfaisance au Canada, Forêts sans frontières, pour permettre à ses membres d'amener d'autres Canadiens à établir des projets et programmes de gestion globale durable des forêts dans des pays défavorisés et en voie de développement. Nous croyons que cette initiative permettra d'exploiter un grand potentiel.

This concludes my opening statement on behalf of the Canadian Institute of Forestry and the Canadian Forestry Association. Once again, I thank the committee for this opportunity. I hope that our information will be helpful.

The Deputy Chair: Thank you for the presentations. We will begin questions.

[*Translation*]

Senator Fortin-Duplessis: Welcome at this meeting of our committee. My first question is for Mr. Bonnett. Rising food products prices caused political unrest on a scale we could hardly imagine, said the general director of the World Trade Organization, Mr. Pascal Lamy, at the opening of the two day UN conference on the volatility of agricultural markets. The increase in food products prices creates inflation throughout the world and a level of political unrest we could hardly foresee. When he made that statement, I think Mr. Lamy was alluding to Tunisia and Egypt.

Do you think that, this year, we will experience price increases for wheat and soybeans?

[*English*]

Mr. Bonnett: Yes. I was glad to hear you talk about the volatility of prices, which is a key issue with its huge swings in prices. We have seen a 50-year decline in the base price for commodities. We need to start slowly building to raise those prices so that there is profitability at the farm level. When governments start to talk about dealing with the food crisis, they have to look at a number of issues, the cost of production, input costs and huge volatility in prices for fuel and fertilizer. Those all have to be addressed as part of the solution going forward.

Discussion has already taken place on the role of speculators in driving market prices higher than they should be. I am encouraged by discussions about raising the issue of food prices at the next G20 meeting. That would be a good forum to have such a discussion. However, I would caution any government to try to regulate prices without looking at some of the long-term issues around ensuring that there is moderation in the cost of inputs and looking at the role of speculators, as well as ensuring profitability at the farm level.

Sometimes in the discussions on rising food prices, the impact on developing countries is missed. In developing countries, 80 per cent of the population is involved actively in agriculture. It could be argued that an increase in prices to those producers in developing countries could be used to alleviate poverty, but at times we have to separate the two issues of poverty reduction in developing countries and ensuring a profitable, sustainable agricultural sector.

[*Translation*]

Senator Fortin-Duplessis: For the Canadian Federation of Agriculture, on behalf of which you appear, is research and development an important issue in agriculture?

Voilà qui conclut ma déclaration liminaire au nom de l'Institut forestier du Canada et de l'Association forestière canadienne. Merci encore au comité de m'avoir permis de témoigner. J'espère que cette information sera utile.

Le vice-président : Merci de vos exposés. Nous allons passer aux questions.

[*Français*]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Soyez les bienvenus à notre comité. Ma première question s'adresse à M. Bonnett. La hausse des prix des produits agricoles a provoqué des troubles politiques d'une proportion que nous aurions pu difficilement imaginer a estimé le directeur général de l'Organisation mondiale du commerce, M. Pascal Lamy, à l'ouverture d'une conférence de deux jours organisée par l'ONU sur la volatilité des marchés agricoles : la hausse des prix des aliments provoque une inflation mondiale, sans compter les troubles politiques d'une proportion que nous aurions pu difficilement imaginer. Je crois que lorsque M. Lamy a fait cette déclaration, il pensait à la Tunisie et à l'Égypte.

Est-ce que vous vous attendez à une augmentation des prix cette année dans les secteurs tels que le blé et les graines de soya?

[*Traduction*]

M. Bonnett : Oui. J'ai été heureux de vous entendre parler de la volatilité des prix, ce qui est une question centrale, compte tenu des énormes fluctuations dans les prix. Pendant 50 ans, le prix de base des denrées a décliné. Nous devons commencer lentement à faire augmenter ces prix pour que l'exploitation agricole soit rentable. Lorsque les gouvernements commencent à dire qu'il faut réagir à la crise alimentaire, ils doivent considérer un certain nombre de questions, dont celles du coût de production, du coût des intrants et de l'énorme instabilité des prix du carburant et des engrains. Il faut tenir compte de tous ces facteurs pour parvenir à une solution.

Il y a déjà des discussions sur le rôle des spéculateurs, qui feraient monter les prix du marché à un niveau excessif. Je suis rassuré du fait qu'on envisage de discuter à la prochaine réunion du G20 de la question des prix des aliments. Le cadre se prêterait bien à ces échanges. Je mets toutefois en garde tout gouvernement qui voudrait essayer de réglementer les prix sans tenir compte des questions qui se posent à long terme, comme la modération dans le coût des intrants, le rôle des spéculateurs et la rentabilité des exploitations agricoles.

Parfois, dans les discussions sur la hausse des prix des aliments, on néglige l'impact sur les pays en développement. Dans ces pays, 80 p. 100 de la population travaille en agriculture. On pourrait soutenir qu'une augmentation des prix payés aux producteurs des pays en développement est susceptible d'atténuer la pauvreté, mais il nous faut parfois séparer les deux questions que sont l'atténuation de la pauvreté dans les pays en développement et la nécessité que le secteur agricole soit rentable et durable.

[*Français*]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Pour la Fédération canadienne de l'agriculture que vous représentez, est-ce que la recherche et le développement sont importants dans le domaine de l'agriculture?

[English]

Mr. Bonnett: Definitely all farm organizations across the country are asking for increased investment in research. This would be looking at farm management practices, water use and the use of genetic technology, which will all be critical. The forecast for demands on the agricultural sector by 2050 indicates that we will have to increase productivity. There is a key role for Canada with proper investment in research and development to take a leadership role in that.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: Thank you very much. I will have more questions on the second round.

[English]

The Deputy Chair: On behalf of all members of the committee, we would like to welcome Senator Finley back to committee.

Senator Finley: Thank you.

I have a subject that I would like to address to Mr. Bonnett. I read your résumé, Mr. Bonnett, and I am surprised that you have time to be a farmer, quite frankly. You appeared before the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry on October 5, 2010. You mentioned supply management. I will quote you:

It is a tool that has worked very well in Canada. However, that should not be held ransom against some of the export commodities that have some great market opportunities.

I contrast that to statements made on the record by a witness who appeared before this committee in December. Carlo Dade, the executive director of the Canadian Foundation for the Americas, said the following about trade with Brazil:

In terms of Canada and Brazil, there are things that we can do. Obviously, there is the trade agenda. If we can remove agriculture from the table, there are significant prospects . . .

However, if we are to have hope, agriculture needs to be dealt with.

I do not want to put words in his mouth, but it appears as though Mr. Dade sees agriculture as some kind of irritant toward the development of other trade sectors with Brazil. Perhaps it is because it is such a small component. Evidently, from what I understand, Brazil has little in the way of government subsidies for agriculture and does not appear to practise any major amount of supply management. Could you take a few minutes, Mr. Bonnett, to suggest areas that the Senate committee might explore to help either in the negotiation or preparation of materials to get around this supply management elephant?

[Traduction]

M. Bonnett : Bien sûr, toutes les organisations agricoles au Canada demandent des investissements accrus en recherche. Les travaux pourraient porter sur les pratiques de gestion agricole, l'utilisation de l'eau et l'utilisation de la technologie génétique, autant d'éléments qui revêtiront une importance critique. Les prévisions de la demande que le secteur agricole devra satisfaire d'ici 2050 semblent indiquer qu'il faudra accroître la productivité. Sur ce plan, le Canada peut jouer un rôle clé en faisant des investissements judicieux dans la recherche-développement, où il peut exercer un certain leadership.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Merci beaucoup, j'aurai d'autres questions à la deuxième ronde.

[Translation]

Le vice-président : Au nom de tous les membres du comité, je salue le retour du sénateur Finley.

Le sénateur Finley : Merci.

Il y a un sujet que je voudrais aborder avec M. Bonnett. J'ai lu votre C.V., monsieur Bonnett, et je suis étonné que vous trouviez encore le temps d'être agriculteur, à dire vrai. Le 5 octobre, vous avez comparu devant le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts. Vous avez parlé de la gestion de l'offre. Je vous cite :

Il s'agit d'un outil qui a très bien fonctionné au Canada. Toutefois, il ne faudrait pas que nous soyons pris en otage pour d'autres produits d'exportation pour lesquels il existe d'excellentes occasions de commercialisation.

Je place ces déclarations en regard des propos d'un témoin qui a comparu devant ce comité-ci en décembre. Carlo Dade, directeur exécutif de la Fondation canadienne pour les Amériques, a dit ceci au sujet du commerce avec le Brésil :

En ce qui a trait au Canada et au Brésil, il y a des choses que nous pouvons faire. De toute évidence, il y a le commerce. Si nous arrivons à retirer l'agriculture du programme, on pourra vraiment espérer faire des progrès [...]

Toutefois, si nous voulons avoir le moindre espoir, il faut régler la question de l'agriculture.

Je ne veux pas lui mettre les mots dans la bouche, mais il semblerait que M. Dade considère l'agriculture comme une sorte d'irritant qui gêne le développement d'autres secteurs du commerce avec le Brésil. Peut-être est-ce parce qu'il s'agit d'un élément minime. De toute évidence, d'après ce que je comprends, il y a au Brésil peu de subventions gouvernementales pour l'agriculture, et on ne semble pas non plus pratiquer tellement la gestion de l'offre. Monsieur Bonnett, pourriez-vous en quelques minutes proposer des domaines que le comité sénatorial pourrait étudier pour aider les négociations ou préparer des éléments qui permettraient de contourner le monument qu'est la gestion de l'offre?

Mr. Bonnett: That is a very broad question. On the comments about supply management and other marketing structures that we have in Canada, I will go back to what I mentioned to the previous question. If we are to have long-term sustainability in agriculture, we have to have profitability. In today's world market, we are selling our products to large companies. Some of these marketing structures are necessary so that we have negotiation power in the marketplace. We have to be conscious of the need to have that.

With direct reference to Brazil and negotiations there, we have to go beyond the idea of talking only about tariff barriers. We need to also talk about labour costs and environmental standards, which are part of the reason that Brazil has a competitive advantage. In Canada, producers must comply with a number of regulatory requirements to stay in business. As well, they have obligations to employers and a different cost structure. In part, it is because of the regulatory framework but also society's demands on agriculture. This is where I return to the comment I made in my opening presentation. When you are entering into discussions on trade with countries, you have to be conscious that other factors than simply tariffs come into play. If we are to be competitive, we have to be competitive on the regulatory side and be conscious of the labour issues. Another issue that comes to the forefront with Brazil is transportation costs. The Amazon River provides a cheap mechanism for transportation of products.

The short answer is that when you are into the discussions, you have to go beyond tariff and trade. When you are talking about marketing structures, you have to be conscious of the fact that they likely will be necessary for a number of countries. Countries need to retain the right to put in place structures that work to build market power for farmers in negotiating with large companies.

Senator Finley: You mentioned the regulatory burdens. One would assume that they are heavily weighed on the back of Canadian farmers as opposed to Brazilian farmers. When negotiating an agreement, would you look at reducing the regulatory load on Canadian farmers or perhaps increasing the regulatory load on Brazilian farmers?

Mr. Bonnett: We have to raise the standards for Brazilian farmers. The whole issue of competitiveness arises not only with countries such as Brazil but also with the United States. For example, our regulatory system for approving inputs such as pesticides and herbicides is different than the one in the U.S. That is one area where there could be a lot of discussions about ensuring similar regulatory processes.

I know that labour costs and standards would be a long-term issue, but you have to go at it from the perspective of trying to bring other countries standards up to those of Canada rather than vice versa.

M. Bonnett : Vaste question. À propos de la gestion de l'offre et d'autres structures de commercialisation que nous avons au Canada, je vais revenir à la réponse que j'ai donnée à la question précédente. Si nous voulons que l'agriculture soit durable à long terme, il faut qu'elle soit rentable. Sur le marché mondial d'aujourd'hui, nous vendons nos produits à de grandes sociétés. Certaines de ces structures de commercialisation sont nécessaires si nous voulons avoir un certain pouvoir de négociation sur le marché. Il faut être conscient de cette nécessité.

Pour en venir directement au Brésil et aux négociations avec ce pays, il faut dépasser l'idée qu'on doit s'en tenir aux discussions sur les barrières tarifaires. Nous devons discuter également des coûts de main-d'œuvre et des normes environnementales, qui expliquent en partie l'avantage concurrentiel du Brésil. Au Canada, les producteurs doivent se plier à un certain nombre d'exigences réglementaires s'ils veulent rester en affaires. Ils ont aussi des obligations envers les employeurs et une structure de coûts différente. C'est en partie à cause du cadre réglementaire, mais aussi de ce que la société exige de l'agriculture. Voilà pourquoi j'en reviens à ce que j'ai dit dans ma déclaration liminaire. Lorsqu'on entame des discussions sur le commerce avec d'autres pays, il faut prendre conscience du fait que d'autres facteurs interviennent, en dehors des droits tarifaires. Si nous voulons être concurrentiels, il faut l'être sur le plan de la réglementation et ne pas perdre de vue les questions de travail. Une autre question de premier plan, dans le cas du Brésil, est celle du coût du transport. L'Amazone est une voie navigable qui assure le transport des produits à bon marché.

En un mot, lorsqu'on entame des discussions, il faut dépasser les droits tarifaires et le commerce. À propos des structures de commercialisation, il ne faut pas perdre de vue le fait qu'elles seront probablement nécessaires à un certain nombre de pays. Les divers pays doivent conserver le droit de mettre en place des mécanismes qui donnent aux agriculteurs une certaine force pour négocier avec les grandes sociétés.

Le sénateur Finley : Vous avez parlé du fardeau de la réglementation. Je suppose qu'elle pèse beaucoup plus lourdement sur les agriculteurs canadiens que sur leurs concurrents brésiliens. Pour négocier un accord, chercheriez-vous à alléger le fardeau de la réglementation pour les agriculteurs canadiens et à l'alourdir, peut-être, pour les agriculteurs brésiliens?

M. Bonnett : Nous devons relever les normes pour les agriculteurs brésiliens. Toute la question de la compétitivité se pose non seulement avec des pays comme le Brésil, mais aussi avec les États-Unis. Par exemple, notre système de réglementation qui régit l'homologation d'intrants comme les pesticides et les herbicides diffère de celui des Américains. C'est un point sur lequel il pourrait y avoir beaucoup de discussions sur l'application de processus réglementaires semblables.

Je sais que les coûts de la main-d'œuvre et les normes du travail sont un dossier qui exige un travail à long terme, mais il faut s'y attaquer en ayant comme objectif de relever les normes des autres pays à la hauteur de celles du Canada au lieu que ce soit l'inverse.

Brazil is viewed as a developing country. However, the mix includes some of the largest, most efficient farm operations covering thousands and thousands of hectares on one side and small subsistence farmers on the other side. If we look at ways to improve the standard of living of farmers in both countries, it would likely be viewed as an international development effort as well.

Senator Wallin: I will go broader and bigger as well with both of you gentlemen because we are looking at this. As you know, the committee has been looking at our relationship with the BRIC countries and Brazil was our last one there.

We are looking at this in the context of trade agreements and whether or not we should be doing trade agreements. Already we have heard testimony from Mr. Dade and others.

We have the Mercosur issue from Brazil's perspective. We have supply management, perhaps especially the Canadian Wheat Board, to look at. We have different points of view on such things as the Organization of American States, OAS, WTO and even G20 and, as you have mentioned, on the regulatory side.

Will a trade deal with Brazil ever happen, both from their perspective and ours? It does not sound to me as though either one of you think it is a great idea at this point; they seem to be severe competitors in both of your sectors. I would like to hear from both of you on that.

Mr. Bonnett: I have a quick comment about when you are heading into any bilateral agreement. You mentioned WTO; I think there has been quite a bit of frustration that we have not been able to make gains there. When you get into a multilateral agreement, we think WTO is the best vehicle to deal with that. You are bringing enough countries in that you may be able to get consensus on a number of issues, and you also get into discussions on non-tariff issues as well.

With respect to the strategy going forward with bilateral agreements, I will congratulate the government at this point. They have really started to focus on those areas where there is potential benefit for Canada and quite often potential benefit for the other country.

I am not a believer in trade at any cost. There is no use trading if we will just give away the product. We have to identify those markets where there is a potential to make a good profit because people want to buy the quality, the standard of products we have.

If the Senate is looking at the whole trade agenda, I think focusing in on where the priority area should be would be something that would be positive. The European trade agreement is taking place now. That could provide a potential opportunity for agricultural producers in Canada, again, because they are a society that has a high standard of living and are looking for the type of product that we produce.

Le Brésil est considéré comme un pays en développement. On y trouve toutefois aussi bien certaines des exploitations agricoles les plus vastes et efficaces qui soient, couvrant des milliers et des milliers d'hectares, que des petites exploitations où on pratique une agriculture de subsistance. Si nous cherchions des moyens de relever le niveau de vie des agriculteurs des deux pays, ce serait probablement considéré aussi comme un effort de développement international.

Le sénateur Wallin : Je vais aborder la question que nous examinons dans une perspective plus large avec vous deux, messieurs. Vous n'ignorez pas que le comité a étudié les relations du Canada avec les pays du BRIC, et le Brésil a été le dernier de la liste.

Nous abordons la question dans le contexte des accords commerciaux en nous demandant s'il y a lieu d'en conclure ou non. Nous avons déjà entendu le point de vue de M. Dade et d'autres témoins.

Nous avons la question du Mercosur, du côté du Brésil. Nous devons considérer la gestion de l'offre et peut-être surtout la Commission canadienne du blé. Nous avons des points de vue différents sur des choses comme l'Organisation des États américains, l'OEA, l'OMC et même le G20, sans oublier, comme vous l'avez dit, la question de la réglementation.

Y aura-t-il jamais un accord commercial avec le Brésil, tant du point de vue du Brésil que du nôtre? Je n'ai pas l'impression que l'un ou l'autre, vous soyez convaincus que c'est une très bonne idée pour l'instant. Les Brésiliens semblent de féroces concurrents dans vos deux secteurs. Je voudrais entendre votre point de vue à tous les deux.

M. Bonnett : Une brève observation à propos de tout accord bilatéral qu'on peut chercher à conclure. Vous avez parlé de l'OMC. Je crois qu'il y a passablement d'exaspération parce que nous n'avons pas pu réaliser des progrès de ce côté. Lorsqu'il s'agit d'un accord multilatéral, l'OMC nous semble le meilleur mécanisme à utiliser. Il y a assez de pays réunis pour qu'on puisse parvenir à dégager un consensus sur un certain nombre de questions, et on discute également de questions non tarifaires.

Quant à la stratégie qui consiste à chercher à conclure des accords bilatéraux, je dois féliciter le gouvernement. Il a vraiment commencé à mettre l'accent sur les régions où le Canada a la possibilité de tirer un avantage et où, très souvent, l'autre partie peut également tirer un avantage.

Je ne suis pas convaincu qu'il faille chercher à faire du commerce à tout prix. Pas la peine de faire du commerce si cela se résume à donner le produit. Nous devons repérer les marchés où il est possible de réaliser de bons bénéfices parce que les consommateurs veulent acheter des produits de qualité, du niveau de qualité que nous pouvons offrir.

Si le Sénat considère l'ensemble des objectifs commerciaux, il me semble qu'il serait constructif de mettre l'accent sur les régions prioritaires. On travaille en ce moment à l'accord commercial avec l'Europe. Cet accord pourrait offrir des débouchés aux agriculteurs canadiens, car les Européens ont un niveau de vie élevé et cherchent des produits comme les nôtres.

On Brazil, whether it goes ahead in the future, I do not know if agriculture will be the key to that. As I mentioned earlier, we could get some limited market gains in wheat. I think the tariff is only around 10 per cent. There is no tariff on products coming in from Brazil to Canada other than the supply management because, frankly, we do not produce much orange juice here.

As for advice on Brazil and other developing countries, I would suggest caution; look at where the opportunity is, but start focusing on identifying where the priority markets would be.

Mr. Pineau: It is a very similar situation with forestry. I see a lot of parallels in terms of challenges, issues and opportunities. The focus has to be on where our trade and our benefits can be the outcome. Certainly Brazil has to see some benefit or positive outcome also.

As I said in my opening statement, we are ahead of the game in many ways, such as with silviculture, forest inventory, those types of technologies; certainly with some of our products, such as the manufactured wood or high structural value wood. Our fibre is some of the best and most specialized in the world, and we could do some good structural things with that. We can certainly out-compete Brazil in those terms. With kraft pulp and the lower grades of paper, there is no way we could compete on a level playing field. We have to focus on areas where we can use what they have and they can use what we have.

That sounds a little trite, but they are certainly not lagging behind. One example would be tree improvement and cloning technology with their fast-growing eucalyptus. They have done some great work there with seedlings — 1.5 billion to 2.5 billion trees are planted every year.

With sustainable forest management, I think there is a problem with degraded land base there. We tend not to have that in Canada. We are cognizant of ensuring that the ecological processes are maintained where we harvest and regenerate forests. I think we can export that know-how.

We should never lower our standards of forest management practices and policies in Canada. We should continue to strive to improve them and base them on sound science and, where we can, export that knowledge and help other countries to achieve that level.

Senator Wallin: To be clear, I hear the nuanced part of your responses, but you basically seem to be saying that we should not go down this road unless we are sure. It is not, from your point of view, just because you think they are competitors in your respective industries. You think somehow it will be technically

Pour ce qui est du Brésil, si un accord se concrétise un jour, je ne suis pas sûr que l'agriculture en soit un élément clé. Comme je l'ai déjà dit, nous pourrions faire des gains limités dans le commerce du blé. Sauf erreur, les droits ne sont que d'environ 10 p. 100. Il n'y a aucun droit sur les produits brésiliens importés au Canada sinon pour les produits en régime de gestion de l'offre. À dire vrai, nous ne produisons pas beaucoup de jus d'orange chez nous.

J'aurais une mise en garde à faire à propos du Brésil et d'autres pays en développement : essayez de voir où les occasions se présentent, mais commencez à chercher d'abord où pourraient se trouver les marchés prioritaires.

M. Pineau : La situation est très semblable dans le secteur forestier. Je distingue bien des parallèles sur le plan des défis, des enjeux et des occasions à saisir. Il faut mettre l'accent sur les régions où nous pouvons faire du commerce et obtenir des résultats. Chose certaine, il faut que le Brésil estime lui aussi qu'il y aura pour lui des avantages et des résultats intéressants.

Comme je l'ai dit dans ma déclaration liminaire, nous avons une longueur d'avance à bien des égards, par exemple en sylviculture, en inventaire forestier et dans les technologies de cet ordre; c'est certainement le cas aussi pour certains de nos produits, comme le bois manufacturé ou le bois à forte valeur structurelle. Notre fibre est parmi les meilleures et les plus spécialisées au monde, et nous pourrions l'utiliser dans de bons ouvrages structurels. Sur ce plan, nous pouvons l'emporter sur la concurrence brésilienne. Pour ce qui est de la pâte de papier kraft et les qualités inférieures de papier, nous n'avons aucun moyen de livrer concurrence à armes égales. Nous devons nous intéresser aux domaines où nous pouvons utiliser ce qu'ont les Brésiliens et où les Brésiliens peuvent se servir de ce que nous avons.

Cela semble un peu banal, mais les Brésiliens ne tirent certainement pas de l'arrière. Voici un exemple : leur technologie d'amélioration des arbres et de clonage utilisée pour leurs eucalyptus à croissance rapide. Ils ont fait de l'excellent travail avec les semis d'arbres. Ils plantent de 1,5 à 2,5 milliards d'arbres chaque année.

Pour ce qui est de la gestion durable des forêts, je crois qu'il existe là-bas un problème de dégradations des sols. Nous n'avons pas tellement ce problème au Canada. Nous sommes conscients de la nécessité de veiller à ce que les processus écologiques soient préservés là où nous prélevons des arbres et régénérerons les forêts. Nous pouvons exporter ce savoir-faire.

Au Canada, nous ne devrions pas abaisser les normes des pratiques et politiques de gestion forestière. Nous devrions continuer à essayer de les améliorer et à leur donner de solides bases scientifiques et, lorsque nous le pouvons, nous devrions exporter ce savoir et aider d'autres pays à parvenir au même niveau.

Le sénateur Wallin : Soyons clairs. Je comprends les nuances de vos réponses, mais vous semblez dire, au fond, que nous ne devrions pas nous engager dans cette voie à moins d'être sûrs de notre fait. À votre point de vue, il ne faut pas éviter de le faire parce que les Brésiliens sont des concurrents de vos industries

difficult, but there would also be a lowering of standards, or potentially that would be the issue.

Mr. Pineau: It is worth the effort to establish a free trade agreement or some sort of overarching, all-encompassing system. I think it is. We have to move in that direction no matter how tough or challenging it will be.

I hear from our members who do business in South America or try to do business sometimes that there are the tariffs and the taxes for imported goods. There are also bureaucratic issues. There is just a pervasive sort of made-in-Brazil policy.

Mr. Bonnett: The comment I would make goes back to separation between the objectives of a multilateral agreement, which is preferably done with WTO because then you can try to blend the concerns of other countries.

When you get into the bilateral agreements, the focus must be on realistic gains. I have read much in the paper recently about the Asia-Pacific partnership agreement. Naturally the rhetoric coming out of New Zealand is that they do not want Canada there unless they give up the supply management. However, the reality is that we have cities that have more people in them than live in New Zealand.

Do we want to hold ransom our whole agricultural trade because one country with its own objective is trying to drive that process? We have to be conscious of that.

If we are talking about a bilateral agreement with a country such as Japan or Korea, there is great potential in making a renewed effort to secure a bilateral agreement. We have to be conscious that everyone that heads into this has their own interests at heart, and Canada should not be any different.

The Deputy Chair: I would like to follow up on that question. You talked about focus. What is the advantage for agriculture and forestry if we were to enter into a trade deal with Brazil? What is our ace card, if you will?

Mr. Bonnett: The only advantage is to get more access for wheat into their market. However, then you would have to do some analysis on whether there would be some risk to other commodities, especially if you start into the discussion on supply management.

As I said about Brazil's cost of production, because of transportation, feed and labour costs, they are almost able to breach the poultry market tariff that is in place now. I think that is the real risk.

Mr. Pineau: Again, it is the quality of our fibre, as we are learning to better use it — the engineered wood products, the structural products and the value-added products. In some instances, even though Brazil is powerful in producing the

respectives. Vous pensez que, en quelque sorte, ce sera techniquement difficile, mais qu'il y aurait aussi un abaissement des normes ou qu'il est possible que ce problème se pose.

M. Pineau : Il vaut la peine de faire l'effort d'établir un accord de libre-échange ou une sorte de système général qui englobe tout. C'est ce que je pense. Nous devons aller dans cette direction, si difficile ou stimulant cela puisse-t-il être.

Nos membres qui font des affaires en Amérique du Sud ou tentent de le faire disent parfois qu'il y a l'obstacle des droits tarifaires ou des taxes qui frappent les biens importés. Il y a aussi des problèmes de bureaucratie. Il y a partout une sorte de politique propre au Brésil.

M. Bonnett : Ce que j'aurais à dire se rapporte au caractère distinctif des objectifs d'un accord multilatéral, qui s'élabore de préférence dans le cadre de l'OMC, où il est possible d'essayer d'allier les préoccupations d'autres pays.

Quand on en arrive aux accords bilatéraux, il faut mettre l'accent sur les gains réalistes. Récemment, j'ai lu dans les journaux beaucoup de choses sur l'accord de Partenariat Asie-Pacifique. Naturellement, le discours qu'on entend du côté de la Nouvelle-Zélande, c'est qu'on ne veut pas de la présence du Canada à moins qu'il ne renonce à la gestion de l'offre. Mais la réalité, c'est que nous avons des villes dont la population est plus nombreuse que celle de la Nouvelle-Zélande.

Voulons-nous exercer un chantage sur tout notre commerce agricole parce qu'un pays, animé par son propre objectif, essaie d'orienter le processus? C'est un fait dont il faut prendre conscience.

S'il s'agit d'un accord bilatéral avec des pays comme le Japon ou la Corée, il y a un grand potentiel à exploiter pour peu que nous fassions un effort renouvelé pour obtenir un accord bilatéral. Nous devons être conscients du fait que quiconque s'engage dans cette démarche a ses propres intérêts à cœur, et il ne doit pas en être autrement pour le Canada.

Le vice-président : Je voudrais poursuivre dans le même ordre d'idée. Vous avez dit qu'il fallait se concentrer sur certains éléments. Quel est l'avantage pour l'agriculture et le secteur forestier, si nous tentons de conclure un accord commercial avec le Brésil? Quelle est notre carte maîtresse, si on peut dire?

M. Bonnett : Le seul avantage serait d'obtenir un meilleur accès au marché brésilien pour le blé. Cependant, il faudrait analyser la situation pour voir s'il y aurait des risques pour d'autres denrées, surtout si on commence à aborder la question de la gestion de l'offre.

J'ai parlé des coûts de production du Brésil, qui est avantage par le coût du transport, celui des aliments pour les animaux et celui de la main-d'œuvre. Il est presque en mesure de s'imposer sur le marché de la volaille même avec les droits tarifaires qui sont en place. Il y a là un vrai risque.

M. Pineau : Là encore, il faut parler de la qualité de notre fibre de bois. Nous apprenons à mieux l'utiliser : produits de bois composite, produits structurels et produits à valeur ajoutée. Le Brésil est un puissant producteur du biocarburant qu'est

biofuel ethanol, we are coming on line with that as well. Our technology and so on with wood products as we maximize the value from our fibres will be our great advantage.

Again, there is the excellence in terms of our forest management practices. We have learned much; we have come a long way, and we want to help other folks to do the same.

[Translation]

Senator Robichaud: Mr. Bonnett, you have been talking about the regulatory framework and the use of herbicides and pesticides. How easy is it for Brazilian farmers to use substances which are not allowed in Canada and which we have a hard time to advance?

[English]

Mr. Bonnett: Much of this is mostly hearsay in having the regulatory system in place. You would have to do a detailed study of what their regulatory system. Do they have the same licensing agreements that they have to sign to produce products?

Again, this goes back to the discussion about having these standards set by an international body. We became involved with an organization known as OIE, the World Organisation for Animal Health, based in France when we were trying to get standards coming out of the BSE crisis in the cattle industry. There are a number of issues, such as low tolerance levels for genetically modified products and ensuring compliance with regulatory systems. Those are likely better dealt with on an international basis, where you have more than one country coming together on it. Otherwise, if you are trying to deal with those strictly on a bilateral basis, you could end up with a multitude of standards, which would not be good for the sector in the long run.

Senator Robichaud: You mentioned poultry trade, how they somehow breached the tariff wall by exporting poultry into Canada.

Mr. Bonnett: Yes, their cost of production is so low: Labour and transportation infrastructure costs are low, and local grain prices are very low. Our information is that they do not have the same environmental standards for disposing of manure.

Because of all those factors, they can produce poultry products very cheaply. If you can get your cost of production low enough, it does not matter if there is a tariff wall in place protecting Canadian producers; they can still float in on top of that.

The other factor is that currency fluctuations can influence that from time to time as well.

Senator Robichaud: If they succeed doing that with poultry, would they not be able to succeed with other goods that are under the system?

l'éthanol, par exemple, mais nous nous rapprochons de lui sur ce plan-là aussi. Notre technologie de fabrication de nos produits du bois, à nous qui cherchons à maximiser la valeur de nos fibres, sera notre grand avantage.

Il y a aussi le niveau d'excellence que nous avons atteint dans nos pratiques de gestion forestière. Nous avons appris beaucoup de choses, nous avons beaucoup progressé, et nous voulons aider les autres à faire de même.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Vous avez parlé, monsieur Bonnett, de la réglementation, de l'utilisation des herbicides et des pesticides. Comment est-il facile pour les agriculteurs au Brésil d'utiliser des substances qui ne sont pas permises au Canada ou que nous avons beaucoup plus de difficultés à faire accepter?

[Traduction]

M. Bonnett : À propos du régime de réglementation en place, c'est beaucoup une question de oui-dire. Il faudrait faire une étude détaillée du régime de réglementation des Brésiliens. Doivent-ils signer les mêmes accords de licence pour s'engager dans certaines productions?

On en revient à la discussion sur l'imposition de normes par une organisation internationale. Nous avons collaboré avec une organisation qu'on appelle l'OIE, l'Organisation mondiale de la santé animale, dont le siège se trouve en France. Nous essayons d'établir des normes, au lendemain de la crise de l'ESB qui a frappé l'industrie du bétail. Il y a un certain nombre d'enjeux, dont la tolérance zéro pour les produits transgéniques et la conformité aux régimes de réglementation. Il est probablement préférable d'aborder ces questions dans un cadre international, où un certain nombre de pays sont réunis. Autrement, si on essaie de s'en tenir strictement à l'approche bilatérale, on se retrouve avec une multitude de normes, ce qui, à long terme, nuit au secteur.

Le sénateur Robichaud : Vous avez parlé du commerce de la volaille et dit que les Brésiliens avaient réussi à franchir le mur tarifaire en exportant de la volaille au Canada.

M. Bonnett : Oui, leur coût de production est tellement bas. Les coûts de main-d'œuvre et de l'infrastructure de transport sont faibles, et les prix du grain local sont très peu élevés. Selon notre information, ils ne sont pas assujettis aux mêmes normes environnementales pour l'élimination du fumier.

Grâce à tous ces facteurs, ils peuvent produire de la volaille à très bon marché. Si on arrive à baisser suffisamment les coûts de production, peu importe si un mur tarifaire protège les producteurs canadiens. On peut tout de même passer.

L'autre facteur, ce sont les fluctuations du taux de change, qui peuvent avoir une influence à l'occasion.

Le sénateur Robichaud : S'ils réussissent à faire cela avec la volaille, ne pourraient-ils pas en faire autant avec d'autres produits, dans ce système?

Mr. Bonnett: On the supply management, it would depend on the type of commodity. With fresh milk, you come up against a transportation issue. They do not have as developed a dairy industry. Part of that may be related to climate. I think it is one of the things of which we have to be conscious.

Depending on who you talk to, there is fairly widespread acceptance that supply management in Canada has acted as a stabilizing force for prices to both consumers and producers. There had not been a wide fluctuation. I know our organization would be reluctant to put that at risk, especially with a trade negotiation with a country such as Brazil, where there would be limited opportunity for other agricultural commodities to make some gain.

Senator Robichaud: If you were a trade negotiator, you would exclude agriculture altogether, is that right?

Mr. Bonnett: I would look at the tariffs in place for wheat, which would give us an opportunity to compete. I think you could argue successfully that, other than the supply management commodities, we do allow a lot of access for products, whether it is orange juice or sugar cane products, for example.

[Translation]

Senator Robichaud: One last question for Mr. Pineau on sustainable forest development. How does Brazil compare with Canada in forestry from the point of view of sustainable development?

[English]

Mr. Pineau: That is a good question. Brazil is very good at fibre farming. They have fast-growing eucalyptus. Their rotation on a crop such as that is seven years. They grow some pine as well.

These are non-indigenous species to Brazil; they have been introduced. This is where they get much of their forest sector trade commodities and what they can sell, the low-grade pulp that I mentioned earlier. That is probably the major material that they are producing. Some diversity does exist, but that is number one.

They have fibre farms, in essence, and these crops of eucalyptus grow and produce pulp on a seven-year rotation. In Canada, if we wanted to do something similar, it is 60 to 100 years on our spruce. We cannot compete with that in a realistic way.

There are many issues around that type of fibre farming. You want to have a good amount of natural forest and your indigenous species taken care of in your country or your region. That is critical. In Canada, we do that through parks and so on.

In terms of managing forests that are natural in Brazil — Mr. Bonnett might want to comment on this as well — there is a great deal of cattle grazing in the northern part of Brazil where natural forests are degraded, and they are not necessarily brought back to natural forests. That is not sustainable in the long term.

M. Bonnett : Pour ce qui est de la gestion de l'offre, cela dépendrait du type de produit. Dans le cas du lait frais, on se heurte au problème du transport. Les Brésiliens n'ont pas un secteur laitier aussi bien développé. C'est peut-être une question de climat. C'est là une des choses dont il faut être conscient.

Selon les divers points de vue, il est assez largement reconnu que la gestion de l'offre au Canada a été un facteur de stabilisation des prix, aussi bien pour les consommateurs que pour les producteurs. Il n'y a pas eu de fortes fluctuations. Je sais que notre organisation répugnerait à mettre ce régime en péril, surtout dans des négociations commerciales avec un pays comme le Brésil, où il y a peu de chances de faire de grands progrès pour d'autres produits agricoles.

Le sénateur Robichaud : Si vous étiez négociateur commercial, vous laisseriez carrément de côté l'agriculture, n'est-ce pas?

M. Bonnett : Je considérerais les droits qui visent actuellement le blé. Nous aurions la possibilité de livrer concurrence. Vous pourriez faire valoir de façon convaincante que, en dehors des produits en régime de gestion de l'offre, nous laissons un large accès pour l'ensemble des produits, qu'il s'agisse de jus d'orange ou de produits de la canne à sucre, par exemple.

[Français]

Le sénateur Robichaud : J'ai une dernière question pour M. Pineau sur le développement durable de la forêt. Comment le Brésil se compare-t-il avec le Canada au plan de l'exploitation forestière, si on regarde le développement durable de la forêt?

[Traduction]

M. Pineau : Bonne question. Le Brésil excelle dans la production de fibre. Il peut compter sur l'eucalyptus à croissance rapide, dont le cycle est de sept ans. On y cultive aussi le pin.

Ce ne sont pas des espèces indigènes. Elles ont été introduites au Brésil. C'est de là que viennent beaucoup des produits forestiers brésiliens, des produits que le pays peut vendre, cette pâte de qualité inférieure dont j'ai parlé tout à l'heure. C'est probablement le principal produit des Brésiliens. Il y a une certaine diversité, mais ce produit arrive en tête.

Les Brésiliens ont des cultures de fibre, au fond, et ces eucalyptus croissent et produisent de la pâte selon un cycle de sept ans. Au Canada, si nous voulions faire quelque chose de semblable, il faudrait de 60 à 100 ans avec notre épinette. Nous ne pouvons pas livrer concurrence de façon réaliste.

Ce genre de culture présente bien des problèmes. Il faut avoir de vastes forêts naturelles, et il faut prendre soin des espèces indigènes du pays ou de la région. C'est essentiel. Au Canada, nous assurons cette protection au moyen des parcs, par exemple.

Pour ce qui est de la gestion des forêts naturelles au Brésil, et M. Bonnett voudra peut-être ajouter son grain de sel, il y a beaucoup de pâturages pour le bétail dans la partie nord du Brésil, où les forêts naturelles sont dégradées, et les pâturages ne reviennent pas nécessairement aux forêts naturelles. À long terme, c'est intenable.

In Canada, as much as possible, we manage our forests so that it is a very holistic and natural process. We have different levels of silviculture. There is nothing wrong with fibre farming on small portions of the land. A percentage, 10 per cent or 15 per cent, of your forest is very industrial forest. Then there are various levels of harvest and regeneration in other areas, and some are completely natural and left to their own processes. I do not think Brazil has that mindset yet to make that happen.

Senator Di Nino: I will take a different tact. These are not areas on which I am particularly an expert.

We found as we travelled around — particularly in the three countries that we visited on the study, which would be Russia, China and India — that people often talk about services associated with a particular industry. Obviously, there are some agricultural services that may be available for export. I am talking about in the environmental area, in the educational area. Do we take advantage of that, or is that an area that is not particularly part of this industry in its export?

The thought came to me, Mr. Pineau, when you talked about the quality of our fibre. Is that an area of opportunity for Canada in Brazil?

Mr. Pineau: Definitely. It is a situation where I do not think Brazil produces as much structural wood product as Canada. Our fibre is strong in many of these species because of those long growing periods or short growing periods, depending on how you look at it. One year is a short period where the tree can actually grow.

Over the long term, the fibre that we produce in so many of the species, such as black spruce or white spruce or the lodgepole and jack pine, ends up being very strong. Many of the species that they are using in Brazil that are non-indigenous do not have that structural quality and strength.

Again, we are ahead of the game with our engineered wood products. We can produce materials for building houses, et cetera, very well. I think we are very competitive there.

We are also exploring all manner of innovative and new uses for the quality we find in our fibre. We do not know what will come out of that, but there will be some good opportunities there.

The eucalyptus that I talked about in Brazil is really not suitable for structural purposes. It is mainly for low-grade pulp and ornamental uses. That is the kind of exchange we could do if those barriers are eliminated or diminished. We can get that opportunity to move some of our products into Brazil.

Mr. Bonnett: On the issue of other types of services, Canada has been a leader in a number of areas such as livestock genetics, dairy and beef. Livestock geneticists have travelled around the world and have been recognized for what they are doing.

Au Canada, nous gérons autant que possible nos forêts selon un processus très holistique et naturel. Nous avons divers niveaux de sylviculture. Il n'y a rien de mal à cultiver la fibre sur de petites parcelles. Un certain pourcentage de forêt, 10 ou 15 p. 100, présente un caractère tout à fait industriel. Puis, il y a divers niveaux de récolte et de régénération dans d'autres secteurs, et une partie de la forêt reste à l'état complètement naturel, sans qu'on intervienne dans ses propres processus. Je ne crois pas que le Brésil ait encore l'attitude nécessaire pour en arriver là.

Le sénateur Di Nino : Je vais aborder la question sous un autre angle. Ce sont des domaines que je connais tellement bien.

Au gré de nos déplacements, particulièrement dans les trois pays que nous avons visités pour notre étude, soit la Russie, la Chine et l'Inde, nous avons constaté que les gens parlent souvent des services associés à telle ou telle industrie. De toute évidence, il doit y avoir des services agricoles exportables. Je songe à l'environnement et à l'éducation. Profitons-nous de cette occasion ou est-ce que c'est un élément qui n'a pas une place particulière dans les exportations de l'industrie?

Cette réflexion m'est venue à l'esprit, monsieur Pineau, lorsque vous avez parlé de la qualité de la fibre. Est-ce que c'est un créneau intéressant pour le Canada au Brésil?

M. Pineau : Assurément. Je ne crois pas que le Brésil produise autant de bois de structure que le Canada. La fibre des espèces que nous exploitons est forte en raison des longues périodes de croissance, ou des courtes périodes de croissance, selon la façon dont on considère la chose. Pour un arbre, une année est une courte période de croissance.

À long terme, la fibre que nous produisons à partir d'un grand nombre d'essences, comme l'épinette noire, l'épinette blanche, le pin tordu et le pin gris, finit par être très forte. Beaucoup d'essences exploitées au Brésil ne sont pas indigènes et n'ont pas la qualité ni la force nécessaire pour faire du bois de structure.

Là encore nous avons un avantage avec nos produits de bois d'ingénierie. Nous pouvons produire des matériaux pour construire très bien des maisons et tout le reste. Sur ce plan-là, nous sommes très concurrentiels.

Nous étudions aussi toutes sortes d'autres utilisations nouvelles et innovatrices pour la fibre de qualité que nous produisons. Nous ignorons ce qui en sortira, mais il y aura là de bonnes occasions à saisir.

L'eucalyptus dont j'ai parlé et qui est exploité au Brésil ne convient pas vraiment à des utilisations structurelles. Il sert surtout à produire de la pâte de qualité inférieure, et il a aussi des utilisations ornementales. Voilà le genre d'échanges que nous pourrions avoir si les barrières étaient abaissées ou éliminées. Nous pouvons saisir cette occasion pour vendre certains de nos produits au Brésil.

Mr. Bonnett : À propos des autres types de service, le Canada a été un chef de file dans d'autres domaines comme ceux de la génétique du bétail, la production laitière et la production de viande de bœuf. Les généticiens du bétail sont allés partout dans le monde, et la qualité de leur travail a été reconnue.

I am involved with a group now that does genetic evaluations for beef stock, as well as to develop software to track all the food safety information. The general manager is travelling to Kazakhstan in a few weeks because they are interested in the product we have developed.

Our university systems, whether it is McGill University, the University of Guelph or Olds College, all have well-developed exchange programs. Canada is involved with the Canada-Mexico partnership agreement. There is quite an exchange of information among students in the pulse industry. Canada has become a leader in high-quality pulses to some of those markets.

On plant breeding, one of the biggest examples of where Canada has taken the lead is the development of canola, which has now gone worldwide. A tremendous amount of exchange takes place in intellectual property, the sale of genetics and university exchanges.

Senator Di Nino: Are we doing that in large enough numbers with Brazil? Is that an area of opportunity?

Mr. Bonnett: It may be. I am not sure what the status of our exchange is with Brazil. I am more aware of Mexico and Russia.

Senator Di Nino: India is very big as well.

Mr. Bonnett: Yes.

Senator Di Nino: I think Mr. Pineau also talked about a kind of protectionism. How widespread is that in Brazil?

Mr. Pineau: My understanding from our members who briefed me is that it is very tough to get into Brazil with business opportunities, with services or products. We have developed many good technologies and information systems in Canada, such as forest management planning models or forest regeneration and silviculture technologies and mechanization. There are many great opportunities potentially, but it is tough to break those barriers down. Again, the endemic situation in Brazil is it is a struggle, but it is worth the effort.

Senator Di Nino: From both of you, could I have a quick comment on the support from our embassies and consular offices? Do you feel that we have the needed resources and assistance to be exporters to that country?

Mr. Bonnett: I can only speak from the experience I have had with different embassy offices with which we have worked. I am the industry co-chair for the Canada-Mexico partnership agreement with the agriculture sector, and I must say the embassy has been extremely good in trying to make those connections.

Je fais actuellement partie d'un groupe qui fait des évaluations génétiques du bétail et conçoit des logiciels pour suivre toute l'information sur la salubrité des aliments. Le directeur général se rendra au Kazakhstan dans quelques semaines. On y est intéressé par le produit que nous avons mis au point.

Nos systèmes universitaires, qu'il s'agisse de l'Université McGill, de l'Université de Guelf ou du Olds College, ont des programmes d'échanges bien développés. Le Canada a un accord de partenariat avec le Mexique. Il y a beaucoup d'échanges d'information entre les étudiants dans le secteur des légumineuses. Le Canada est devenu un chef de file pour les légumineuses de haute qualité sur certains marchés.

Pour ce qui est des obtentions végétales, l'un des meilleurs exemples de cas où le Canada a pris les devants est celui du développement du canola, maintenant répandu dans le monde entier. Il y a énormément d'échanges portant sur la propriété intellectuelle et la génétique, sans oublier les échanges universitaires.

Le sénateur Di Nino : Y a-t-il des échanges de cet ordre qui atteignent un assez bon volume avec le Brésil?

M. Bonnett : C'est possible. Je ne suis pas très au fait de l'état de nos échanges avec le Brésil. Je suis plus au courant de ce qui se passe avec le Mexique et la Russie.

Le sénateur Di Nino : Ces échanges sont aussi très importants avec l'Inde.

M. Bonnett : Effectivement.

Le sénateur Di Nino : Je crois que M. Pineau a aussi parlé d'un certain protectionnisme. Quelle est l'ampleur de ce protectionnisme au Brésil?

M. Pineau : D'après ce que j'ai compris, nos membres qui m'ont informé estiment qu'il est très difficile d'exploiter des occasions d'affaires au Brésil, qu'il s'agisse de services ou de produits. Au Canada, nous avons élaboré nombre de bonnes technologies et de systèmes d'information, comme des modèles de planification de la gestion forestière ou des technologies de régénération forestière et de sylviculture, ou encore la mécanisation de ce travail. Il peut y avoir beaucoup de belles occasions, mais il est difficile de renverser les barrières. Bref, la situation générale au Brésil fait en sorte qu'il faut se battre, mais cela vaut l'effort.

Le sénateur Di Nino : Pourriez-vous tous les deux dire un mot de l'appui que vous recevez de nos ambassades et services consulaires? Estimez-vous que nous avons les ressources nécessaires, et est-ce que nous aidons les exportateurs qui s'intéressent à ce pays?

M. Bonnett : Je ne peux parler que de l'expérience que j'ai eue avec les différents bureaux d'ambassade avec lesquels nous avons travaillé. Je suis coprésident pour l'industrie pour l'accord de partenariat Canada-Mexique, dans le secteur agricole, et je dois dire que l'ambassade a fait un excellent travail pour faciliter l'établissement de liens.

Last fall, a group of Canadian producers travelled to Texas to look at how we could identify common ground with Texas farm organizations. Again, the embassy staff members were extremely involved in organizing that. I have nothing but the greatest compliments for them.

In addition, when attending WTO meetings in Geneva, any time the farm community goes over, the embassy staff make a point of giving us a briefing on the status of the negotiations.

I cannot comment on staffing levels or anything of that nature, but I know on a personal basis, I have been pleased with the support that we have been given.

Senator Di Nino: Is that in Brazil? Do you have any experience with that?

Mr. Bonnett: I have no experience with Brazil.

Senator Di Nino: How about you, Mr. Pineau?

Mr. Pineau: From our perspective, I have heard that there is no problem with our government staff in terms of getting into Brazil and doing business. It is tougher for Canadians or other folks to get visas, et cetera. Some sort of trade agreement, from what I hear, also might help Brazilians to visit Canada. They have their own challenges coming this way.

I have heard very positive things about our government. The Brazilian government is a little tougher in that there are hoops to jump through to get something to happen.

With forestry technology and trade shows and so on, I hear there is a growing capacity, interest and occurrence in Brazil with those marketplace opportunities, a sort of show and tell of what is available. They are seeing what is available and looking at it more closely and with greater interest. Those sorts of occurrences are growing, and there seems to be very little problem in making that happen.

Senator Dawson: What about Export Development Canada, EDC? My question would be from the diplomatic services and from the government staff — traditional Foreign Affairs and International Trade Canada — but does EDC seek out opportunities in Brazil with your membership, whether it is in agriculture or forestry, to try to see if opportunities exist for your members, for Canadians, in that country?

Mr. Pineau: I do not know. I can find out and get back to you.

Senator Dawson: I would appreciate that because EDC has been a partner. They have to prioritize where they go. I understand it cannot be everywhere. I am wondering, in this committee's reflection of what we should be recommending to

L'automne dernier, un groupe de producteurs canadiens s'est rendu au Texas pour voir comment nous pourrions trouver des lieux de convergence avec les organisations agricoles de cet État. Là encore, des membres du personnel de l'ambassade se sont engagés à fond dans l'organisation de ces rencontres. Je ne peux que leur adresser les plus grands compliments.

De plus, lorsque les milieux agricoles dépêchent des représentants à des réunions de l'OMC, à Genève, le personnel de l'ambassade se fait chaque fois un point d'honneur de proposer une séance d'information sur l'état des négociations.

Je ne peux rien dire de l'importance du personnel ni de quelque autre sujet de cette nature, mais je sais que, pour ma part, j'ai été très heureux du soutien que nous avons reçu.

Le sénateur Di Nino : Est-ce que cela se passe au Brésil? Avez-vous quelque expérience de ce côté?

Mr. Bonnett : Je n'ai aucune expérience au Brésil.

Le sénateur Di Nino : Et vous, monsieur Pineau?

Mr. Pineau : De notre côté, j'ai entendu dire que notre personnel gouvernemental ne constituait aucunement un problème lorsque nous voulons aller au Brésil et y brasser des affaires. Il est plus difficile, pour les Canadiens et d'autres, d'obtenir des visas, par exemple. D'après ce que j'entends dire, une sorte d'accord commercial aiderait peut-être aussi les Brésiliens à venir au Canada. Ils ont aussi leurs propres difficultés à surmonter pour venir chez nous.

J'ai entendu des propos très favorables au sujet de notre gouvernement. Le gouvernement brésilien est un peu plus intransigeant en ce sens qu'il y a des obstacles à surmonter pour arriver à faire quelque chose.

En ce qui concerne la technologie forestière, les foires commerciales et tout le reste, j'entends dire qu'il y a une capacité et un intérêt croissants, qu'il y a de plus en plus de choses qui se passent au Brésil, grâce aux occasions qui se présentent sur le marché. Il y a une sorte de démonstration pratique de ce qui est disponible. Les Brésiliens voient ce qui est disponible et ils regardent les choses de plus près et avec plus d'intérêt. Ces occasions se font de plus en plus nombreuses, et il ne semble y avoir que peu de difficultés à susciter ces occasions.

Le sénateur Dawson : Et Exportation et développement Canada, EDC? Ma question portera sur les services diplomatiques et le personnel gouvernemental — les services classiques d'Affaires étrangères et Commerce international Canada —, mais est-ce qu'EDC cherche des occasions au Brésil avec vos membres, que ce soit en agriculture ou en exploitation forestière? Est-ce que l'organisme essaie de voir s'il y a des débouchés pour vos membres, pour les Canadiens, dans ce pays-là?

Mr. Pineau : Je l'ignore. Je peux me renseigner et vous communiquer l'information.

Le sénateur Dawson : Je vous en serais reconnaissant, car EDC a été un partenaire par le passé. L'organisme doit choisir son champ d'action et établir des priorités. Il ne peut pas être partout. Le comité réfléchit aux recommandations qu'il doit faire au

government, whether or not we should recommend a higher participation or a higher presence of EDC in Brazil. We would appreciate an answer.

Mr. Bonnett: I will have to get back to you with details on that as well.

Senator Mahovlich: With the situation now in Egypt, the gas prices are rising in the United States and probably in Canada; I have not been to the gas station recently. In Brazil, it is a required component that ethanol and biodiesel are sold at Brazilian gas stations. I presume that is a government policy, is that correct?

Mr. Bonnett: Yes, I believe that is government policy in Brazil because they have a huge capacity for ethanol production. In fact, for a period of time, ethanol was being imported into Canada. I am not sure exactly how much is presently. In Canada, we are now putting, through government regulation, more ethanol in gas in Canada as well.

When you mention rising oil prices, it puts the whole energy question in the open again. I think it would be true for forestry as well. Forestry and agriculture have a potential to get into biofuels production. As the price of oil rises, it becomes more financially feasible to do that.

One of the questions asked earlier was about research. I think that is one area where there could be a focus on research, getting the technology in place to encourage biofuel production that is cost-competitive.

Senator Mahovlich: Are we not there yet?

Mr. Bonnett: We are close for many of the biofuels that are now being generated. I was just talking to producers in sugar beets not long ago. They are developing new types of beets that can produce much more ethanol per acre than conventional crops.

Quite of bit has been done in the last few years. The technology is changing. I think it will change quickly over the next 15 or 20 years as well.

Mr. Pineau: I agree. A rapid catch-up will happen here in Canada with biofuels. Conferences, seminars and publications on how to better make that happen in Canada seem to be constant.

Brazil certainly has an advantage, and it has been strongly regulated that they become self-sufficient in ethanol production. They have that great advantage of the growing season. I think the price has even come down noticeably in Brazil during the peak growing time of sugar cane. I have been told that. It is quite an incredible industry that they have developed there with very solid self-sufficiency.

Senator Johnson: In terms of opportunities with Brazil, what is your knowledge about the increasing consumer demand for healthy and functional foods? Is there a growing interest in this in Brazilian companies to develop this sector?

gouvernement. Aussi, je me demande si nous devrions recommander une plus forte participation d'EDC, une présence plus assidue au Brésil. Nous aimerais avoir une réponse.

M. Bonnett : Je vais devoir vous communiquer plus tard les détails à ce sujet également.

Le sénateur Mahovlich : À cause de ce qui se passe en Égypte, le prix de l'essence est à la hausse aux États-Unis et probablement aussi au Canada. Je n'ai pas fait le plein récemment. Au Brésil, il est obligatoire de vendre de l'éthanol et du biocarburant dans les stations-service. Je présume que c'est une politique gouvernementale qui veut cela, n'est-ce pas?

M. Bonnett : Oui, je crois que c'est la politique officielle au Brésil parce que ce pays possède une énorme capacité de production d'éthanol. En fait, le Canada a importé de l'éthanol pendant un certain temps. Je ne sais pas au juste où on en est maintenant. Au Canada, une réglementation gouvernementale exige une plus grande teneur en éthanol dans l'essence.

Vous parlez de la hausse du prix du pétrole. Cela rouvre encore toute la question de l'énergie. Les exploitants de la forêt et les agriculteurs peuvent aussi se lancer dans la production de biocarburants. À la faveur de la hausse des cours pétroliers, cette production peut devenir plus rentable.

Une des questions posées plus tôt portait sur la recherche. C'est justement là un centre d'intérêt de la recherche : mettre en place la technologie capable d'encourager une production rentable de biocarburants.

Le sénateur Mahovlich : Nous n'en sommes pas encore là?

M. Bonnett : Nous n'en sommes pas loin pour beaucoup de biocarburants produits en ce moment. Il n'y a pas longtemps, j'ai discuté avec les producteurs de betterave sucrière. Ils sont en train de mettre au point de nouveaux types de betterave capables de produire beaucoup plus d'éthanol à l'hectare que les betteraves ordinaires.

Il s'est fait beaucoup de choses ces dernières années. La technologie évolue. Il y aura des changements rapides dans les 15 ou 20 ans à venir.

M. Pineau : Je suis d'accord. Le Canada va se rattraper rapidement dans le secteur des biocarburants. On dirait qu'il y a constamment des conférences, des colloques et des publications consacrés à la recherche des meilleurs moyens d'y parvenir.

Il est certain que le Brésil a un avantage, et il y a eu une réglementation rigoureuse pour qu'il réponde lui-même à ses besoins en éthanol. Il a le grand avantage de la période de végétation. Je crois que le prix a diminué notablement au Brésil au sommet de la période de croissance de la canne à sucre. C'est ce qu'on m'a dit. Les Brésiliens ont mis en place une industrie incroyable et sont parvenus à une très solide autosuffisance.

Le sénateur Johnson : À propos des débouchés au Brésil, que savez-vous au sujet de l'augmentation de la demande d'aliments sains ou fonctionnels? Y a-t-il dans les entreprises brésiliennes un intérêt croissant pour le développement de ce secteur?

Mr. Bonnett: This would be largely in the cities. As we see standards of living rise, all of a sudden the demand increases.

We see that in Canada as well. Many of the niche market products that are produced and sold in Canada do go to a more affluent customer. It is a trend that follows as people become wealthy that they start asking for those.

We have seen Brazil over the last number of years go from a very backward economy to one that is very aggressive. In our minds, it would hardly be called a developing country anymore given how they are moving forward. There will be a potential market there for those high-value products.

Senator Johnson: Do you think it will happen in the next decade? Lentils and peas account for almost \$22 million of our exports. Those are fundamental ingredients for that type of food. It is interesting that that is increasing. Especially from Canada, lentils, peas and dried goods are popular in other countries.

Mr. Bonnett: Many people do not recognize that Canada has become one of the number one countries for the production of lentils. There will be a market for those high-value products, whether they are non-GMO or organic; that is where the growth would be. However, as I said, it will be growth for the affluent consumer who wants to pay the premium involved in producing those products.

The Deputy Chair: Mr. Bonnett, I assume that the Canadian Federation of Agriculture is concerned about setting aside supply management because the benefits are so limited and the costs to the farmers are so high. However, do you have another concern about food safety and food security for Canada if supply management is eliminated and the number of dairy farmers, for example, dramatically decreases? At some point if we cannot receive for whatever reason milk or cheese products from another country, will consumers turn around and there will be no farmers behind them anymore? Is this a major concern of the federation?

Mr. Bonnett: Ensuring we have viable farms in Canada, whether they be supply management or non-supply management, is a concern. Related to that question of food security, CFA has started a discussion with a number of commodity groups as well as processors and retailers about stepping back and taking a look at how we will ensure that there is a sustainable agricultural community into the future. Looking at a long-term strategy going ahead, we know there are emerging domestic markets for just some of the high-value products that we were describing before, and we know we are well positioned to be a supplier of export products to meet growing consumption trends that are there.

M. Bonnett : Cela se produirait en grande partie dans les villes. Au gré du relèvement du niveau de vie, soudain, la demande augmente.

C'est ce que nous observons au Canada également. Beaucoup de produits destinés à certains créneaux du marché qui se vendent au Canada sont achetés par les consommateurs assez à l'aise. La tendance veut que les consommateurs commencent à se tourner vers ces produits lorsqu'ils deviennent riches.

Au cours des dernières années, l'économie brésilienne, qui était très en retard, est devenue très dynamique. À notre point de vue, il est difficile de parler de pays en développement, vu les progrès qu'on y accomplit. Il pourra y avoir un marché pour ces produits de grande valeur.

Le sénateur Johnson : Pensez-vous que cela se produira au cours des dix prochaines années? Parmi nos exportations, les lentilles et les pois représentent près de 22 millions de dollars. Ce sont des ingrédients fondamentaux pour ce type d'aliment. Il est intéressant qu'il y ait progression. Les lentilles, les pois et autres aliments secs du Canada sont populaires dans d'autres pays.

M. Bonnett : Bien des gens ne savent pas que le Canada est devenu l'un des premiers producteurs de lentilles. Il y aura un marché pour ces produits de grande valeur, qu'ils soient non transgéniques ou qu'ils soient biologiques. C'est là que la croissance se fera sentir. Toutefois, comme je l'ai dit, ce sera une croissance qui concernera le consommateur à l'aise qui est disposé à payer le surcoût exigé par la production de ces denrées.

Le vice-président : Monsieur Bonnett, je présume que la Fédération canadienne de l'agriculture craint la mise de côté de la gestion de l'offre, puisque les avantages sont si minces et les coûts pour les agriculteurs si élevés. Par ailleurs, avez-vous d'autres préoccupations au sujet de la salubrité et de la sécurité alimentaires au Canada si la gestion de l'offre est éliminée et si, par exemple, le nombre de producteurs laitiers diminue de façon radicale? À un moment donné, si nous ne pouvons plus recevoir de lait ou de fromages d'un autre pays pour quelque raison, les consommateurs constateront-ils qu'il n'y a plus de producteurs canadiens pour les approvisionner? Est-ce un grand sujet d'inquiétude pour la fédération?

M. Bonnett : Qu'il y ait gestion de l'offre ou non, la préservation d'exploitations agricoles rentables au Canada est un sujet de préoccupation. À propos de cette question de sécurité alimentaire, la FCA a entamé des discussions avec un certain nombre de groupes de producteurs ainsi qu'avec des transformateurs et des détaillants pour réfléchir aux moyens à prendre pour que nous ayons dans l'avenir une agriculture durable. Si nous nous interrogeons sur une stratégie à long terme, nous savons qu'il y a des marchés intérieurs émergents pour les produits de grande valeur dont nous venons de parler, et nous savons aussi que nous sommes bien positionnés pour exporter les produits propres à satisfaire les nouvelles tendances croissantes de la consommation.

I think there has to be a discussion not only in the farm community but in Canada about taking a look at the types of things we need to ensure there is food security and a sustainable farm community into the future. Supply management is one of the tools that would be used for that.

The Deputy Chair: Again on food safety, when this committee was in China, the Consul General from Canada at one meeting brought a bottle of ice wine from British Columbia. It had a beautiful label, but it was all fake. Canadians currently have some high degree of confidence that they are safe when they have Canadian products. What about the elimination of supply management and the safety of the food?

Mr. Bonnett: I am a former dairy farmer; we sold our herd a number of years ago now. The farm community itself is very involved in ensuring that food safety standards are put in place. The things that farmers do at the farm levels, both with supply management and non-supply management to ensure that safety is there, should be recognized in Canada.

One of the challenges you have when dealing with developing countries is getting them to have a standard in place, and then have an audit process to ensure that they are meeting the standards. We have that in Canada, but some other countries do not.

The Deputy Chair: In your presentations Mr. Pineau, you mentioned Forests Without Borders being your new association. What, if anything, has your group done in that area?

Mr. Pineau: It is a fledgling endeavour so far, but we have some work in Zambia that is basically afforestation — the re-establishment of tree plantations — and some ecosystem processes to aid communities there, specifically the Petauke Community Forest in Zambia. One of our members out of Vancouver is heading that project up.

We are looking at a reconnaissance trip to Haiti to determine if we can get a project started there. There is a pretty good chance that four of our members will head down to look at the situation to see if we can do something similar to re-establish forests or a forest area and make it sustainable, along with all the goods and services it provides — clean water, firewood, fuel and so on. We have not done anything yet in other parts of the world, but the charity is only a few years old, and it is just getting its feet under it.

The Deputy Chair: I assume it is based on these other Without Borders groups— engineers, veterinarians, et cetera — where people who are professionals in the field go to undeveloped areas to help them with their expertise?

Mr. Pineau: It is the same principle.

The Deputy Chair: Did you have much uptake in the industry, many volunteers?

Il faut qu'il y ait un débat non seulement dans les milieux agricoles, mais aussi dans l'ensemble du Canada sur les moyens à prendre pour garantir la sécurité alimentaire et la rentabilité des exploitations agricoles à l'avenir. La gestion de l'offre est l'un de ces moyens.

Le vice-président : Au sujet de la salubrité alimentaire, lorsque le comité s'est rendu en Chine, le consul général du Canada a apporté à une réunion une bouteille de vin de glace de la Colombie-Britannique. La bouteille portait une très belle étiquette, mais tout était de la frime. Actuellement, les Canadiens ont une grande confiance dans la salubrité des produits canadiens. Comment se pose la question de la salubrité des aliments si la gestion de l'offre est éliminée?

M. Bonnett : J'ai été producteur laitier. Nous avons vendu notre cheptel il y a un certain nombre d'années. Les milieux agricoles participent à fond à l'effort de mise en place de normes de salubrité alimentaire. Il faudrait reconnaître au Canada ce que font les agriculteurs, au niveau de l'exploitation, pour assurer la salubrité, qu'ils soient ou non en régime de gestion de l'offre.

L'une des difficultés, quand on traite avec des pays en développement, c'est de les amener à mettre des normes en place et de veiller à ce qu'ils se dotent d'un processus de vérification pour veiller au respect de ces normes. Cela existe au Canada, mais pas dans certains autres pays.

Le vice-président : Dans votre exposé, monsieur Pineau, vous avez parlé de Forêts sans frontières, votre nouvelle association. Votre groupe fait-il quelque chose dans ce domaine? De quoi s'agit-il?

M. Pineau : L'organisme en est encore à ses débuts, mais nous avons accompli un certain travail en Zambie, essentiellement du reboisement — le rétablissement de plantations d'arbres — et le rétablissement de certains processus de l'écosystème pour aider les collectivités là-bas, et plus précisément la forêt collective de Petauke, en Zambie. L'un de nos membres de Vancouver dirige le projet.

Nous envisageons un voyage de reconnaissance en Haïti pour voir s'il est possible de lancer un projet là-bas. Il y a d'assez bonnes chances que quatre de nos membres aillent là-bas pour voir si nous pouvons faire quelque chose de semblable afin de rétablir des forêts ou une zone forestière et d'en assurer la pérennité, avec tous les produits et services que la forêt peut fournir : eau potable, bois de chauffage, combustible et le reste. Nous n'avons encore rien fait ailleurs, mais l'organisme de bienfaisance est né il y a seulement quelques années et il commence tout juste à se mettre à l'œuvre.

Le vice-président : Je présume que la formule s'inspire des autres groupes sans frontières, comme les ingénieurs, les vétérinaires, et cetera : des gens qui sont des spécialistes dans leur domaine vont dans des zones sous-développées pour aider les populations locales grâce à leurs compétences?

M. Pineau : C'est le même principe.

Le vice-président : Avez-vous obtenu une bonne participation de l'industrie? Y a-t-il eu beaucoup de bénévoles?

Mr. Pineau: It has re-energized our membership. Similar to so many sectors, we have a huge contingent of people who will be retiring or who have started to retire. They are still young and capable, with all kinds of experience, and they are looking for ways to make positive contributions around the world.

It is the same with the young folk, our student members; they are very interested as well. Therefore, we have had a great deal of interest and uptake, with plenty of fundraising. We are building the coffers to allow us to do some really good work around the world.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: My question is for Mr. Pineau. I would like to go back to what Senator Robichaud said about sustainable development.

I will deal briefly with the environment. We learned recently that because of pressures from the agribusiness companies, the Brazilian legislation on forestry might be amended. Amendments will soon be discussed in congress, and they could adversely impact the protected status of an area of some 70,000 hectares, and the result would be the emission of 25 million tons of carbon in the atmosphere.

The weak efforts that resulted in a reduction in the rate of deforestation in Amazonia in recent years may be completely compromised with the increase in agricultural product prices. With an increased international demand, agribusiness companies will present an aggressive argument to boost deforestation again.

Do you think the international community should pressure Brazil so that it does not weaken the existing legislation? What could Canada do? If Canada eventually opposes deforestation, could this make a Canada-Brazil free trade agreement impossible?

[English]

Mr. Pineau: We have to encourage higher standards in other parts of the world and never weaken our own. I want to reiterate that. For this particular instance, it is very good to set aside natural areas of forest. Again, you have a different level of forest activity in your entire forested area of your country, but some of that should be set aside as natural.

When you put a fence around a natural forested area, it does not necessarily mean that everything is just done and that you never have to worry about it again. Forests undergo very rigorous and often cataclysmic changes caused from beyond the fence, let us say. Forests are subject to mortality. They start young, grow old and they die. At any given time, a forest might be a net emitter of carbon or might be sequestering carbon and emissions and mitigating climate change or whatever negative situations are happening with our atmosphere.

M. Pineau : Cette initiative a donné une nouvelle énergie à nos membres. Comme dans bien des secteurs d'activité, nous avons beaucoup de gens qui sont sur le point de partir ou ont déjà commencé à le faire. Ils sont encore jeunes et énergiques, ils ont une riche expérience et ils cherchent des moyens d'apporter une contribution un peu partout dans le monde.

C'est la même chose chez les jeunes, chez nos membres qui sont aux études. Ils sont également très intéressés. Il y a donc beaucoup d'intérêt et de participation, et une foule d'activités de financement. Nous constituons des réserves pour faire du très bon travail dans le monde.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Ma question s'adresse à M. Pineau. J'aimerais faire suite aux propos du sénateur Robichaud lorsqu'il a parlé du développement durable.

Je vais toucher un peu à l'environnement. On a appris dernièrement que sous la pression des industriels de l'agrobusiness, la loi forestière brésilienne pourrait être modifiée. Des amendements seront prochainement discutés au congrès et pourraient conduire à la remise en cause du statut de protection d'environ 70 000 hectares, ce qui conduirait à l'émission de 25 millions de tonnes de CO₂ dans l'atmosphère.

Les fragiles efforts qui ont permis de réduire le taux de déforestation en Amazonie ces dernières années risquent de voler en éclats avec la remontée des cours des commodités agricoles. S'appuyant sur une demande internationale croissante, les entreprises de l'agrobusiness sont en train de mener un plaidoyer agressif pour relancer la déforestation.

Selon vous, la communauté internationale doit-elle faire pression sur le Brésil afin que les lois existantes ne soient pas affaiblies? Qu'est-ce que le Canada peut faire pour cela? Un jour, si le Canada s'oppose à la déforestation, est-ce que cela pourrait empêcher un accord de libre-échange entre le Canada et le Brésil?

[Traduction]

M. Pineau : Nous devons encourager les autres régions du monde à relever leurs normes et ne jamais abaisser les nôtres. Je tiens à le réaffirmer. Dans ce cas particulier, je dois dire que c'est une très bonne idée que de préserver des zones forestières naturelles. Dans l'ensemble des forêts d'un pays, le niveau d'activité forestière varie, mais une certaine partie des territoires boisés doit être préservée dans son état naturel.

Quand on entoure d'une clôture une zone forestière naturelle, cela ne veut pas nécessairement dire que l'affaire est classée et qu'on n'a plus à s'en occuper. Les forêts subissent des changements très rigoureux et souvent cataclysmiques dont la cause vient d'ailleurs, disons. Les forêts meurent. Elles sont d'abord jeunes, puis elles vieillissent et elles finissent par mourir. À n'importe quel moment, une forêt peut être un émetteur net de carbone ou séquestrer du carbone et des émissions, atténuant ainsi les changements climatiques ou les autres problèmes de notre atmosphère.

It is not a simple thing in that you can just set the forest aside and say everything is fine. Here in Canada, for instance, many of our parks and natural areas require some form of forest management. It is a fact that you sometimes need to have intervention because things outside of the natural area are affecting what is happening.

To specifically answer your question, on an international scale, we certainly should not let important biological, natural, ecologically sensitive areas that have been set aside be accessed if that is the intention. Simply because there is an opportunity to make money, we should not lessen those laws or those regulations. We should speak up and encourage the right thing to do.

I do not have any problem with good harvesting and sustainable forest management throughout a country, but do it in a way that there are all kinds of levels, from natural to very intensive silviculture and anything in between.

We should speak up and exert international pressure to ensure that the right thing is done.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: I was completely dumbfounded when I saw on television how deforestation is done. They use huge tractors that completely destroy the forest. All animals are fleeing the scene. It was rather upsetting. Thank you for your answer.

[English]

Mr. Bonnett: I have a quick comment on that. You have touched on an issue that agriculture has been involved in with some of the discussion. It applies to how you put value to other types of things that can be done for land use. It brings into the whole climate change discussion how to deal with carbon sequestration and how to bring the marketplace in so that other values are recognized rather than the productive value. I know agriculture is fairly involved in that discussion.

We would solve it today, but it is one of those issues where there has to be a mechanism put in place — and, again, on international agreement — for how to treat carbon sequestration and how to get the marketplace to help drive the public agenda.

[Translation]

Senator Robichaud: Mr. Bonnett, you talked about agriculture in Brazil. You said that there are very big farms and very small ones also. Can you tell us how long the small ones will be able to keep operating rather than being taken over by big farms?

Ce n'est pas si simple. Il ne suffit pas de mettre la forêt en réserve et de se dire que tout ira bien. Chez nous, au Canada, par exemple, un grand nombre de nos parcs et de nos zones naturelles ont besoin d'une certaine forme de gestion forestière. Il faut parfois intervenir parce que des éléments extérieurs à la zone naturelle influencent le cours des choses.

Pour répondre expressément à votre question, nous ne devrions certainement pas tolérer, au niveau international, que des zones biologiques, naturelles, à l'écologie fragile, qui ont été protégées fassent l'objet d'empêtements, si c'est bien ce qu'on veut faire dans ce cas-ci. Ce n'est pas parce qu'il y a une occasion de faire de l'argent qu'il faut assouplir les lois ou les règlements. Nous devrions nous exprimer et encourager les bons choix.

Nous n'avons aucune objection contre un prélèvement respectueux des ressources et une gestion durable de la forêt dans l'ensemble d'un pays, mais il faut veiller à ce qu'il y ait tous les niveaux d'utilisation, depuis la protection de zones à l'état naturel jusqu'à une sylviculture très intensive, en passant par toutes les autres possibilités intermédiaires.

Nous devrions faire valoir notre opinion et il doit y avoir des pressions internationales pour que les bons choix soient faits.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : J'ai été complètement sidérée le jour où j'ai vu à la télévision de quelle façon on procérait à la déforestation. C'étaient des immenses tracteurs qui détruisaient complètement la forêt. Il y avait tous les animaux qui s'enfuyaient. C'était assez impressionnant. Je vous remercie de votre réponse.

[Traduction]

M. Bonnett : Une observation rapide à ce sujet. Vous avez abordé une question qui a été discutée, et les milieux agricoles ont participé à une partie de ce débat. Il s'agit de savoir comment affecter une valeur à d'autres utilisations des sols. Cela ramène le débat sur les changements climatiques et les moyens de séquestrer le carbone, sur la façon de faire intervenir le marché pour que d'autres valeurs soient reconnues, en dehors de la seule valeur productive. Je sais que les milieux agricoles participent passablement à cette discussion.

Nous apporterions une solution dès aujourd'hui, mais c'est l'un de ces enjeux pour lesquels il faut mettre un mécanisme en place, et là encore, un accord international, pour trouver comment traiter la question de la séquestration du carbone et comment amener le marché à servir l'intérêt public.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Monsieur Bonnett vous avez parlé de l'agriculture au Brésil. Vous avez dit qu'il y a des opérations très grandes et d'autres très petites. Pouvez-vous nous dire combien de temps les petites pourront rester en opération et qu'elles ne seront pas prises en charge par les grandes opérations?

[English]

Mr. Bonnett: I do not think there is a simple answer to that. It is an issue that has been identified. We have had some talks with farm organizations in that part of the world. A conflict exists between some of the large farm operations and the small operations. Domestically, that is an issue that Brazil will have to deal with.

As far as the small producers competing in large commodity markets, they will not have the capacity to compete in those markets. However, they can look at putting things in place to develop some of the local market opportunities for those small producers. That might involve looking at niche market opportunities and similar things. It is an issue. How long they will survive depends on how it is dealt with domestically.

Senator Robichaud: Is it being dealt with? Are there efforts being made to find those niche markets?

Mr. Bonnett: Quite a bit of work is being done at the international level to try to connect small-holder farmers to markets, and organizations, such as the FAO with the United Nations, are looking at the issue. However, this goes back to some of the questions raised about the rising food price, in that the key is to address a number of the issues. Storage facilities must be improved, for example. In a number of developing countries, it is not uncommon to have a 30 per cent or 40 per cent loss in storage. Issues with transportation infrastructure, education and training and irrigation infrastructure all have to be dealt with.

There have been some successes in some areas. I am not particularly sure about Brazil. I am aware of some initiatives in the African subcontinent that have worked. It is the type of approach where you would like to have some policies dealing with the large farms, but a different set of tools has to be put in place if you want to address the small-holder producers.

Senator Finley: I would like to address a question to Mr. Pineau, if I may. I used to go to Brazil quite often. I have not been there for a number of years, but I remember being absolutely staggered by the grinding poverty in many of the large cities such as Rio de Janeiro, São Paulo and Belo Horizonte. There are incredibly bad housing facilities.

I am sure Senator Mahovlich will correct me if I am wrong because I have not sat on the Agriculture Committee for quite some time. The Canadian forestry industry has developed, in conjunction with other government organizations, the ability to build fairly large multi-storey structures out of wood, both commercial and domestic. It would strike me that an ideal marketplace for this would be in some of those larger Brazilian cities.

Is there a concerted effort on the part of Canadian wood or lumber exporters to tackle that particular niche of the marketplace, through changing regulations, training and supply and materials?

[Traduction]

M. Bonnett : Je ne crois pas qu'il existe de réponse simple. C'est un problème qui a été cerné. Nous avons eu des échanges avec des organisations agricoles dans cette région du monde. Il y a un conflit entre certaines des grandes exploitations et les petites. Sur le plan intérieur, c'est une question dont le Brésil devra s'occuper.

Les petits producteurs peuvent-ils livrer concurrence sur les grands marchés des denrées? Ils n'en ont pas la capacité. Par contre, on peut envisager de mettre un dispositif en place pour que les petits producteurs puissent exploiter des débouchés sur le marché local. Il peut s'agir de chercher des créneaux sur le marché ou de faire d'autres choses semblables. C'est un problème. Combien de temps les petites exploitations vont-elles survivre? Cela dépendra des mesures prises à l'intérieur du Brésil.

Le sénateur Robichaud : Est-ce qu'on s'en occupe? Fait-on des efforts afin de trouver ces créneaux sur le marché?

M. Bonnett : Il se fait passablement de travail au niveau international pour essayer d'établir un lien entre les petites exploitations agricoles et les marchés, et des organisations comme la FAO, rattachée à l'ONU, étudient la question. Il y a toutefois un lien avec les questions soulevées au sujet de la hausse du prix des aliments. La solution, c'est de s'attaquer à un certain nombre de questions. Il faut améliorer les installations d'entreposage. Dans un certain nombre de pays en développement, il n'est pas rare de subir des pertes de 30 ou de 40 p. 100 pendant l'entreposage. Il faut aborder aussi les questions de l'infrastructure de transport, de l'éducation, de la formation et de l'infrastructure d'irrigation.

Il y a eu quelques réussites par endroits. Je ne sais pas trop ce qu'il en est du Brésil. Je suis au courant de certaines initiatives qui ont donné des résultats dans le sous-continent africain. C'est le type d'approche où on souhaiterait avoir certaines politiques pour les grandes exploitations, mais il faut mettre en place une série d'autres moyens pour les petits producteurs.

Le sénateur Finley : J'ai une question à poser à M. Pineau, si on me permet. Par le passé, j'allais au Brésil très souvent. Je n'y suis pas allé depuis un certain nombre d'années, mais je me souviens d'avoir été absolument renversé par la pauvreté abjecte qui s'étalait dans beaucoup de grandes villes comme Rio de Janeiro, São Paulo et Belo Horizonte. Il y a des logements dans un état de décrépitude incroyable.

Je suis persuadé que le sénateur Mahovlich me corrigera si j'ai tort, car je n'ai pas siégé au Comité de l'agriculture depuis un certain temps. L'industrie forestière canadienne a acquis, avec diverses organisations gouvernementales, la capacité de bâtir en bois d'assez grands bâtiments commerciaux et résidentiels d'un certain nombre d'étages. Il me semble que certaines de ces grandes villes brésiliennes sont un marché idéal pour ce genre de produit.

Y a-t-il un effort concerté de la part des exportateurs canadiens de bois pour exploiter ce créneau en faisant modifier la réglementation, en assurant la formation et en offrant les matériaux?

Mr. Pineau: I think there are efforts, but there are no strong and concerted efforts of which I am aware. Actually, I would like to check into that and come back to you with an answer. I am not aware of any, though.

Senator Finley: I would like you to because I am sure Senator Mahovlich will agree there is a tremendous market that is largely being developed in Quebec.

Brazil will host two great world events in the next seven or eight years: the FIFA World Cup, which is the greatest event in the world, and the Olympics Games, which rates down second or third, depending whether you are a hockey fan. Canada demonstrated, during the Vancouver Winter Olympic Games, a remarkable facility to adapt wood under very unique sets of circumstances. Do you know if we are making any effort to export that capability or bid that capability in either of those two infrastructure programs?

Mr. Pineau: I am not aware of it, but I will check into that. I certainly agree with you. I visited the Olympic Oval in Vancouver and was mesmerized by the use of pine beetle-killed wood. The mountain pine beetle had decimated many forests in British Columbia, as everyone knows. They managed to salvage that and use it in many of these structures, and it is just beautiful. It is not only structurally sound but very aesthetically pleasing.

Senator Finley: It was Senator Mahovlich, who is known for a few sporting endeavours in his time, who told me that he found that breathing was actually easier for an athlete where the structures were made out of natural materials, wood in particular. I think that would be a tremendous selling point for this type of endeavour.

Thank you very much for taking the time to answer my questions.

The Deputy Chair: I would like to thank the witnesses on behalf of the committee. We appreciated your thoughtful presentations and answers today. Please supply the additional information to the clerk who will distribute it to all committee members.

Honourable senators, we have two meetings next week. The information has been sent to your offices. Thank you very much.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Wednesday, February 9, 2011

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 4:15 p.m. to study the political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters.

Senator A. Raynell Andreychuk (Chair) in the chair.

M. Pineau : Je crois qu'il y a des efforts, mais, que je sache, il n'y a pas d'efforts vigoureux et concertés. En fait, je vais vérifier et vous communiquer une réponse. Je ne suis au courant de rien de particulier, toutefois.

Le sénateur Finley : Je souhaiterais recevoir une réponse, car je suis sûr que le sénateur Mahovlich conviendra qu'on est en train de développer un marché considérable au Québec.

Le Brésil sera l'hôte de deux grandes manifestations mondiales au cours des sept ou huit prochaines années : la Coupe mondiale de la FIFA, qui est la plus grande manifestation au monde, et les Jeux olympiques, qui sont au deuxième ou au troisième rang, selon qu'on est ou non un amateur de hockey. Pendant les Jeux olympiques d'hiver, à Vancouver, le Canada a montré qu'il avait une facilité remarquable pour adapter le bois dans des circonstances tout à fait hors du commun. Savez-vous si nous faisons des efforts pour exporter cette capacité ou offrir ces compétences pour l'un ou l'autre de ces deux programmes d'infrastructure?

M. Pineau : Je ne suis pas au courant, mais je vais me renseigner. Je suis tout à fait d'accord avec vous. J'ai visité l'ovale des Jeux olympiques à Vancouver, et j'ai été fasciné par l'utilisation qu'on avait faite du bois des arbres tués par le dendroctone du pin. Comme chacun le sait, le dendroctone a décimé de nombreuses forêts en Colombie-Britannique. Les constructeurs ont réussi à récupérer ce bois et à l'utiliser dans beaucoup de bâtiments, et c'est très beau. Non seulement le bois est solide, structurellement, mais il est aussi très agréable du point de vue esthétique.

Le sénateur Finley : Le sénateur Mahovlich, qui est connu pour quelques réalisations sportives, à son époque, m'a expliqué avoir remarqué que la respiration était plus facile pour les athlètes lorsque les bâtiments sont faits de matériaux naturels et notamment de bois. Je crois que ce serait un excellent argument de vente pour ce genre d'entreprise.

Merci beaucoup d'avoir pris le temps de répondre à mes questions.

Le vice-président : Au nom du comité, je remercie les témoins. Nous vous savons gré de vos exposés réfléchis et des réponses que vous nous avez données aujourd'hui. Je vous demande de bien vouloir communiquer les renseignements supplémentaires à la greffière, qui les distribuera à tous les membres du comité.

Honorables sénateurs, nous aurons deux séances la semaine prochaine. L'information a été envoyée à vos bureaux. Merci beaucoup.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le mercredi 9 février 2011

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui à 16 h 15 pour étudier les faits nouveaux en matière de politique et d'économie au Brésil et les répercussions sur les politiques et intérêts du Canada dans la région, et d'autres sujets connexes.

Le sénateur A. Raynell Andreychuk (présidente) occupe le fauteuil.

[English]

The Chair: Honourable senators, I call to order this meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade. I welcome committee members and guests.

The committee is continuing its special study on the political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters. This is our seventh meeting on this study.

We will hear from two sets of witnesses this evening. Our first witness, Federico Burone, joins us via video conference from Uruguay. He is the regional director in Latin America for the International Development Research Centre, IDRC, with which we are very familiar, having been appointed to the position in 2001. He is based in Montevideo. He also spent two years with the United Nations Development Programme as a technical adviser in natural resources management in South America. He has a PhD in economics and a master's degree in environmental sciences from the Universidad de Valencia in Spain.

Welcome to the committee, Mr. Burone. We know that your contribution will be helpful in our study. After your opening remarks, senators will have questions. Please proceed.

Federico Burone, Regional Director, Latin America and the Caribbean, International Development Research Centre (IDRC): Thank you for the invitation to speak with you today on the issue of political and economic development in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region.

The Senate's study is extremely timely. During your hearings, you have heard from many well-informed speakers about various aspects of Brazil's rapid growth and its transformation into a country whose decisions increasingly determine the future of Latin America, the hemisphere and, I would add, the world. This brings a new dimension to its long-standing relations with Canada.

I will focus my comments today on the role of research in fostering development and the importance of continuing to support it. This is a facet of international cooperation, of modern diplomacy and of development assistance that is often forgotten. Support for scientific and technological innovation is essential to achieving sustainable development in Brazil and elsewhere. That is of great interest to Canada and is, in fact, in our own self-interest.

The International Development Research Centre, a Crown corporation, funds local researchers who are tackling their society's pressing problems. We believe that a strong scientific and technological capacity in developing countries is crucial to social, economic and, I would emphasize, democratic development. As director of IDRC's regional office for Latin America and the Caribbean in Montevideo, Uruguay, I have been

[Traduction]

La présidente : Honorables sénateurs, je déclare ouverte la présente réunion du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international. Je souhaite la bienvenue aux membres du comité et à nos invités.

Le comité poursuit son étude spéciale sur les faits nouveaux en matière de politique et d'économie au Brésil et les répercussions sur les politiques et intérêts du Canada dans la région et d'autres sujets connexes. Il s'agit de notre septième réunion à ce sujet.

Nous entendrons ce soir deux groupes de témoins. Le premier témoin, Federico Burone, est en Uruguay et sera avec nous par vidéoconférence. Il est le directeur du Bureau régional de l'Amérique latine du Centre de recherches pour le développement international, le CRDI, que nous connaissons bien. Il occupe ce poste depuis 2001, à partir de Montevideo. Il a aussi travaillé pendant deux ans comme conseiller technique en gestion des ressources naturelles en Amérique du Sud dans le cadre du Programme des Nations Unies pour le développement. Il possède un doctorat en économie et une maîtrise en sciences de l'environnement de l'Université de Valencia, en Espagne.

Je vous souhaite la bienvenue au comité, monsieur Burone. Nous savons que vos commentaires nous seront utiles pour notre étude. Une fois que vous aurez fait votre déclaration d'ouverture, les sénateurs vous poseront des questions. Allez-y.

Federico Burone, directeur, Bureau régional de l'Amérique latine et les Caraïbes, Centre de recherches pour le développement international (CRDI) : Je vous remercie de m'avoir invité à venir vous parler aujourd'hui du développement politique et économique du Brésil et de ses conséquences pour les politiques et les intérêts du Canada dans la région.

L'étude du Sénat tombe vraiment à point nommé. Au cours de vos audiences, vous avez entendu de nombreux intervenants bien informés vous décrire différents aspects de la croissance rapide du Brésil et de sa transformation en un pays dont les décisions déterminent de plus en plus l'avenir de l'Amérique latine, de l'hémisphère, voire de la planète. Cela apporte une toute nouvelle dimension aux relations de longue date de ce pays avec le Canada.

Je veux me concentrer sur le rôle que peut jouer la recherche pour favoriser le développement et sur l'importance de continuer de soutenir la recherche à cette fin. C'est là une facette de la coopération internationale, de la diplomatie moderne et de l'aide au développement que l'on oublie souvent. Le soutien à l'innovation scientifique et technologique est essentiel à l'atteinte d'un développement durable au Brésil et ailleurs. Cela revêt un grand intérêt pour le Canada et, de fait, pour chacun d'entre nous.

Le Centre de recherche pour le développement international est une société d'État qui subventionne les chercheurs locaux qui tentent de résoudre les problèmes urgents de leur société. Pour nous, une solide capacité scientifique et technologique est indispensable au développement économique et social et, j'ajouterais, au développement démocratique des pays en développement. À titre de directeur du Bureau régional de

fortunate to have been closely involved in these efforts and to manage our portfolio of projects in Brazil and in the region.

IDRC's support for research in Brazil dates back to 1972. Since then, we have funded research activities on a wide variety of issues, including economics, health, social services, forestry and water management.

Promoting democracy, as mentioned before, also concerns us. For example, when Brazil sought to harness the energy of its 34 million young people a few years ago, researchers we funded organized innovative policy dialogues through which young people could voice their concerns about security, poverty, education and other pressing issues on the domestic agenda. The results shattered stereotypes of young people as apathetic and sparked major changes. Among these was the creation of the National Council for Youth, which is reporting to the Brazilian presidency, where young people are now able to sit down with politicians and officials to discuss policies. Also, research centres supported by IDRC are now providing technical support in these policy debates.

It is interesting to note that the research process was initiated in Canada by Canadian researchers who collaborated with their Brazilian counterparts. The success of this project has led to further IDRC-supported research in the whole of Latin America, and the process was later replicated in Canada.

Collaboration between Canadian and Brazilian academics continues through such initiatives as IDRC's International Research Chairs program. Senior academics from the State University of Campinas, close to the city of São Paulo, and the Federal University of Rio Grande, in the south of Brazil, are working with Canadian researchers at the University of Manitoba and McMaster University to improve the livelihood of fishermen in Rio de Janeiro state by, for example, developing strategies to control increasing coastal pollution in that part of Brazil and its implications.

IDRC also provided early and sustained support for macroeconomic research at Pontifical Catholic University of Rio de Janeiro in the 1980s. This work contributed to the policies that were the foundation of the Plano Real, Brazil's most successful economic stabilization plan. Its implementation in 1994 was directed by Fernando Henrique Cardoso, then Minister of Finance and later President of Brazil. Interestingly, Cardoso was among the researchers we supported during the years of dictatorship that ended in 1985 in Brazil.

Our support today is also helping Brazilian health authorities increase access to health care, urban communities generate clean energy, governments develop natural resources more sustainably, among others, through the work of research centres. Our aim is to

l'Amérique latine et des Caraïbes du CRDI, établi à Montevideo, en Uruguay, j'ai eu la chance d'être étroitement associé à ces efforts et d'administrer le portefeuille de projets du CRDI au Brésil et dans la région.

Le CRDI soutient la recherche au Brésil depuis 1972. Depuis ce temps, nous avons financé des activités de recherche qui ont porté sur un vaste éventail de sujets, notamment l'économie, la santé, les services sociaux, la foresterie et la gestion de l'eau.

Comme je l'ai mentionné plus tôt, le soutien de la démocratie nous préoccupe aussi. Par exemple, quand le Brésil a voulu mettre à contribution le dynamisme de ses 34 millions de jeunes il y a quelques années, des chercheurs subventionnés par notre organisme ont organisé des dialogues novateurs sur les politiques, par le truchement desquels la jeunesse a pu faire connaître ses préoccupations en ce qui concerne la sécurité, la pauvreté, l'éducation et d'autres questions urgentes d'ordre national. Cela a fait éclater l'image stéréotypée du jeune apathique et a donné lieu à d'importants changements. Il y a eu, notamment, la création du conseil national de la jeunesse, qui relève de la présidence du Brésil, où jeunes, politiciens et fonctionnaires s'assoient à la même table pour discuter des politiques. En outre, les centres de recherche qui reçoivent le soutien du CRDI offrent aussi un soutien technique dans le cadre de ces débats politiques.

Il y a lieu de souligner que le processus de recherche avait été lancé au Canada par des chercheurs canadiens qui collaboraient avec leurs homologues brésiliens. En raison de la réussite de ce projet, le CRDI a appuyé d'autres recherches dans toute l'Amérique latine, et le processus a par la suite été reproduit au Canada.

La collaboration des chercheurs canadiens et brésiliens se poursuit dans le cadre d'initiatives, comme l'Initiative internationale des chaires de recherche du CRDI. Des universitaires chevronnés de l'Université d'État de Campinas, près de la ville de São Paulo et de l'Université fédérale de Rio Grande, dans le Sud du Brésil, collaborent avec des chercheurs canadiens de l'Université du Manitoba et de l'Université McMaster dans le but d'améliorer les moyens de subsistance des pêcheurs dans l'État de Rio de Janeiro en élaborant, par exemple, des stratégies de contrôle de l'augmentation de la pollution dans les zones côtières de cette partie du Brésil et de contrôle de ses répercussions.

Le CRDI a également apporté une aide précoce et soutenue à la recherche en macroéconomie à l'Université catholique pontificale de Rio de Janeiro dans les années 1980. Ces travaux ont contribué à la conception des politiques sur lesquelles s'est appuyé le Plano Real, le meilleur plan de stabilisation économique qu'ait connu le Brésil. La mise en application de ce plan en 1994 a été orchestrée par Fernando Henrique Cardoso, le ministre des Finances, qui allait par la suite devenir président du Brésil. Il est intéressant de souligner que M. Cardoso était au nombre des chercheurs que nous avons appuyés sous la dictature, qui a pris fin en 1985 au Brésil.

Aujourd'hui, nous soutenons aussi, par l'entremise des travaux des centres de recherche, les autorités sanitaires du Brésil pour qu'elles élargissent l'accès aux soins de santé, les collectivités urbaines pour qu'elles produisent de l'énergie propre, et les

inform policies and enhance their effectiveness. The final goal is to reduce poverty and ensure domestic conditions for inclusive and sustainable development.

Much of the work we support is carried out through regional research networks in Latin America. For example, the Latin American Trade Network, which we helped create in 1998, helps Latin American countries respond to changes in international trade relations. It enabled Brazil's National Confederation of Industries to negotiate domestically better trade terms, for instance. Today, this network has more than 120 partners in 19 countries.

Brazil's interest in regional agreements like Mercosur and the more recent Unasur is clearly broader than just trade and the movement of goods, services and people. All this has implications for our work at IDRC. As a regional leader, these interesting regional agreements extend to issues such as the importance in the region of persistent poverty, the quality of basic public services, the vulnerability of young people, and the sustainability of its natural resources. It also includes ways to coordinate investments and policy choices.

Brazil clearly recognizes that meeting these challenges depends heavily on other countries in the region, and on the capacity of its neighbours to consider policy and institutional changes in order to adapt to the changing global environment.

Brazil also recognizes the importance of supporting researchers working in the country's public institutions and public universities. It recently increased funding to research on both domestic and regional priority themes. For example, between 2002 and 2009, gross domestic expenditure on research and development increased by 10 per cent. It now accounts for about 1.1 per cent of the national GDP, gross domestic product.

Recent indicators show a substantial improvement in the ability of Brazil's scientific institutions to conduct basic and applied research and to administer and conduct scientific policy in the country.

Clearly, progress has been made, but it is not enough. That is why international cooperation with organizations such as IDRC is important for Brazil and for the region's development. Of course, its development is, in turn, important for Canada, because a safe and prosperous Brazil means more favourable conditions for our engagement in the Americas.

Brazil already cooperates with Canada in science and technology through the Framework Agreement for Cooperation on Science, Technology and Innovation signed in 2008. This kind of partnership provides a model for mutually beneficial endeavours.

gouvernements pour qu'ils mettent en valeur les ressources naturelles de façon plus durable, notamment. Notre but est d'éclairer la conception des politiques et d'accroître leur efficacité. L'objectif à plus long terme est de réduire la pauvreté et de créer, au pays, des conditions favorables à un développement durable et inclusif.

Des réseaux de recherche régionaux en Amérique latine se chargent d'une bonne partie des travaux que nous appuyons. Par exemple, le Réseau latino-américain sur le commerce, à la création duquel nous avons contribué en 1998, aide les pays d'Amérique latine à s'adapter à l'évolution des échanges commerciaux internationaux. Il a notamment permis à la Confédération nationale des industries du Brésil d'obtenir, à l'échelle nationale, des meilleures conditions de commerce. Aujourd'hui, le réseau compte plus de 120 partenaires dans 19 pays.

Si le Brésil s'intéresse à des ententes régionales comme le Mercosur et, plus récemment, l'Unasur, ce n'est à coup sûr pas uniquement pour le commerce et la circulation des biens, des services et des personnes. Tout cela a des répercussions sur nos travaux au CRDI. Étant donné que le Brésil est un chef de file régional, ces ententes régionales intéressantes doivent s'étendre à des enjeux comme l'importance de la pauvreté qui perdure dans la région, la qualité des services publics de base, la vulnérabilité des jeunes et la pérennité des ressources naturelles. Le pays doit également tenter de trouver des façons de coordonner les investissements et les choix en matière de politiques.

Le Brésil reconnaît que, pour relever ces défis, il est grandement tributaire des autres pays de la région et de la capacité de ses voisins d'envisager de modifier leurs politiques et leurs institutions afin de s'adapter à l'évolution du contexte mondial.

Le Brésil reconnaît également l'importance que revêt le soutien aux chercheurs œuvrant dans les universités et les établissements publics du pays. Il a récemment haussé le financement destiné à la recherche sur des sujets prioritaires régionaux et nationaux. Par exemple, de 2002 à 2009, les dépenses intérieures brutes consacrées à la recherche et au développement ont augmenté de 10 p. 100. Elles représentent maintenant environ 1,1 p. 100 du PIB national, le produit intérieur brut.

Selon des indicateurs récents, il y a eu une amélioration considérable de la capacité des établissements scientifiques du Brésil d'exécuter des recherches fondamentales et appliquées et d'administrer et d'orienter la politique scientifique du pays.

De toute évidence, il y a eu des progrès, mais il reste beaucoup à faire. C'est pourquoi la coopération internationale avec des organismes comme le CRDI est importante pour le Brésil et pour le développement de la région. Évidemment, le développement du Brésil a aussi une importance pour le Canada, puisqu'un Brésil plus sûr et plus prospère signifie des conditions plus favorables pour nos engagements à l'échelle des Amériques.

Le Brésil collabore déjà avec le Canada dans le secteur de la science et de la technologie par le truchement de l'Accord-cadre de coopération Canada-Brésil en matière de sciences, de technologie et d'innovation conclu en 2008. Ce type de partenariat prévoit un modèle pour les initiatives avantageuses pour les deux parties.

Brazil also now collaborates with other countries, such as those in Africa. In fact, the Brazilian Agricultural Research Corporation, EMBRAPA, has established an African office, based in Ghana, to share scientific and technological knowledge. Brazil also invests in projects and supports a growing number of researchers focused on Mercosur concerns.

Despite progress, Brazil still faces many challenges. For one, Brazil lacks incentives for responding rapidly to pressing social development issues, including employment, decentralization, rural development and security. Brazil's development and economic growth have generated prosperity and opportunities for social mobility, but not all have benefited. The gap between rich and poor is still one of the widest in the world.

Brazil also needs investment in its small producers and small businesses. This deficit hinders entrepreneurship and limits formal employment. As a result, Brazil has a huge informal sector. Research can contribute to addressing this issue. This is all the more important in that research for development carried out in Brazil spills over national borders to the whole of the Latin American and Caribbean region.

Canada, through IDRC and other organizations, has contributed to Brazil's transformation via networks and alliances in scientific research, innovation and production. We need to continue this support. Facilitating greater cooperation between Brazilian and Canadian researchers is, as mentioned, also in Canada's own enlightened self-interest.

Canada's interest in the security and prosperity of Latin America demands that we pay attention to Brazil and that ongoing challenges like poverty, state inefficiency and natural resource management be addressed.

Through our development work, we also create important linkages that add a value to Canada's diplomatic efforts, and we confirm this country's international reputation for innovation and development.

Clearly, IDRC's mandate is focused on development. Our support has made, and continues to make, a critical contribution to the development of Brazil and the region. Increasing the capacities of research centres in Brazil to address domestic development challenges is critical to furthering its transformation and extending greater opportunity and stability throughout the Americas.

I will conclude my comments here and welcome the opportunity to discuss any points and answer any questions you may have, and also welcome members of the committee to travel

Par ailleurs, le Brésil collabore maintenant avec d'autres pays, comme des pays d'Afrique. De fait, la société brésilienne de recherche sur l'agriculture, EMBRAPA, a établi un bureau au Ghana, en Afrique, pour échanger des connaissances scientifiques et techniques. Le Brésil investit également dans des projets, et il appuie un nombre croissant de chercheurs qui se penchent sur des questions reliées au Mercosur.

En dépit des progrès réalisés, le Brésil a encore bon nombre de défis à relever. Entre autres, rien ne semble inciter le Brésil à réagir rapidement à des questions urgentes sur le plan du développement social, notamment l'emploi, la décentralisation, le développement rural et la sécurité. Le développement et la croissance économique du Brésil ont engendré la prospérité et des occasions de mobilité sociale, mais tous n'en ont pas profité : le pays affiche encore l'un des taux d'inégalité entre les riches et les pauvres les plus élevés au monde.

Le Brésil a également besoin que l'on investisse dans les petites entreprises et les petits producteurs. Le manque d'investissements freine l'entrepreneuriat et limite les possibilités officielles d'emploi. Par conséquent, le Brésil se retrouve avec un énorme secteur non structuré. La recherche peut aider à régler ce problème. C'est un aspect des plus importants, puisque la recherche et le développement qui sont effectués au Brésil traversent les frontières du pays et ont une incidence sur toute la région de l'Amérique latine et des Caraïbes.

Par l'entremise du CRDI et d'autres organismes, le Canada a contribué à la transformation du Brésil grâce à des réseaux et à des alliances voués à la recherche scientifique, à l'innovation et à la production. Ce soutien doit se poursuivre. Comme je l'ai souligné, il est dans le propre intérêt du Canada de faciliter une plus grande collaboration entre les chercheurs brésiliens et les chercheurs canadiens.

Compte tenu de l'intérêt que le Canada porte à la sécurité et à la prospérité de l'Amérique latine, nous devons prêter attention au Brésil et veiller à ce que l'on remédie aux problèmes continus du pays, comme la pauvreté, l'inefficacité de l'État et la gestion des ressources naturelles.

Grâce à nos travaux de développement, nous créons aussi d'importants liens qui font augmenter la valeur des efforts diplomatiques du Canada, et nous confirmons la réputation internationale du Brésil à titre de pays d'innovation et de développement.

De toute évidence, le mandat du CRDI met l'accent sur le développement. Notre soutien a joué, et continue de jouer, un rôle essentiel dans le développement du Brésil et de la région. Il est essentiel d'accroître les capacités des centres de recherche au Brésil pour surmonter les défis liés au développement du pays et pour que la transformation du pays se poursuive et que la stabilité et les débouchés augmentent partout dans les Amériques.

C'est ainsi que se conclut ma déclaration. Je serai heureux de discuter avec vous de tout point qui vous préoccupe et de répondre à vos questions. J'invite aussi les membres du comité à

to Brazil, as you have to Russia, India and China. I would be delighted to have you visit some of our projects and meet some of our research partners in the field.

The Chair: Thank you.

Senator Downe: Can you tell us about the funding levels? In your opinion, have the funding levels been consistent enough in the region, not only in Brazil but in the region, and in your view, what else could we do to increase our research capacity in that area?

Mr. Burone: The funding IDRC provides for research activities and to research centres in Brazil has remained consistent, though what we fund has definitely adapted to reflect the new realities. We are selecting strategic issues. We are providing research centres in Brazil with opportunities to work on those issues in order to make a difference in the domestic context. However, as mentioned before, we are also creating opportunities for Brazilians to work through regional networks and to take part in discussions about different development models that we are observing in Latin America.

Our level of funding involving Brazilians in regional networks or in supporting projects in Brazil is still being maintained compared with previous investments in the past five years, but our programming is being adapted by, for example, discussions with the national granting agencies that support scientific research, by creating partnerships and by trying to inform their agendas, including on development issues. We are using our resources, our seed money, in order to enlarge the capacity of national institutions to work with IDRC and to create opportunities for critical discussions on development problems in Brazil and in the region.

Senator Downe: With respect to partnerships, has the IDRC linked with any other countries in addition to domestic partners? Do you do any cooperation agreements, for example, four or five countries coming together, creating a larger pot of money and having more detailed research? Have you pursued any of those opportunities?

Mr. Burone: Clearly, we are inviting other countries that are participating in or supporting research or research-related activities to work with us. This is the case of our existing partnerships with institutions like DFID, the international development department in the United Kingdom, with the Netherlands, Switzerland and other countries. Normally, we play that role. We participate in an international forum where the efforts of countries and institutions that support research and research capacities are coordinated. IDRC has always played a critical role in terms of leading, sharing our knowledge, creating

se rendre au Brésil, comme vous l'avez fait pour la Russie, l'Inde et la Chine. Je serai heureux de vous faire visiter certains de nos projets et rencontrer certains de nos partenaires de recherche sur le terrain.

La présidente : Merci.

Le sénateur Downe : Pouvez-vous nous parler des niveaux de financement? À votre avis, est-ce que les niveaux de financement ont été suffisamment conséquents dans la région — pas seulement au Brésil, mais dans toute la région — et, à votre avis, que pourrions-nous faire d'autre pour accroître notre capacité de recherche dans cette région?

Mr. Burone : Le financement offert par le CRDI aux activités et aux centres de recherche au Brésil est demeuré constant, mais les projets que nous avons financés ont certainement évolué pour refléter les nouvelles réalités. Nous choisissons des enjeux stratégiques. Nous offrons à des centres de recherche du Brésil l'occasion de s'occuper de ces enjeux de façon à innover dans le contexte national. Cependant, comme je l'ai mentionné plus tôt, nous créons aussi pour les Brésiliens des occasions de travailler au sein de réseaux régionaux et de participer aux discussions sur divers modèles de développement que nous observons en Amérique latine.

Le niveau du financement que nous versons pour permettre aux Brésiliens de travailler dans le cadre de réseaux régionaux et pour soutenir des projets au Brésil est le même que le niveau des investissements effectués au cours des cinq dernières années, mais nous adaptons nos programmes en fonction, par exemple, des discussions que nous avons avec des organismes subventionnaires nationaux qui financent la recherche scientifique, avec lesquels nous établissons des partenariats afin d'exercer une influence sur leur programme de recherche, y compris sur les enjeux en matière de développement. Nous nous servons de nos ressources, y compris de nos capitaux de démarrage, pour élargir les capacités des établissements nationaux afin qu'ils puissent collaborer avec le CRDI et pour favoriser les discussions essentielles sur les problèmes de développement au Brésil et dans la région.

Le sénateur Downe : En ce qui concerne les partenariats, le CRDI a-t-il établi des liens avec d'autres pays, en plus des partenaires au pays? Avez-vous des ententes de collaboration avec, par exemple, quatre ou cinq pays qui se réunissent, de façon à créer une grande source de financement commune et d'avoir accès à des recherches plus détaillées? Avez-vous tenté de conclure de telles ententes?

Mr. Burone : Évidemment, nous invitons d'autres pays qui participent à des recherches ou à des activités connexes ou qui les soutiennent à collaborer avec nous. Je pense, par exemple, à nos partenariats actuels avec des établissements comme le DFID, le département de développement international du Royaume-Uni, et avec des pays comme les Pays-Bas, la Suisse et d'autres pays. C'est un rôle que nous jouons habituellement. Nous participons à un forum international qui permet la coordination des efforts des pays et des établissements qui soutiennent la recherche et les capacités de recherche. Le CRDI a déjà joué un rôle essentiel en

opportunities for partnerships, and transferring our know-how in terms of research and research management.

Senator Downe: Could you expand? Obviously, there are benefits to Brazil. In your opinion, what are the benefits to Canada? Do you have any specific examples of recent benefits?

Mr. Burone: As mentioned during my opening remarks, we have multiple projects where we are creating opportunities for Canadian researchers to collaborate and to participate with research that IDRC is supporting in Brazil. There is the example of youth and the participation of young people in policy discussions. The difficulties young people perceive in terms of how political parties integrate their concerns is something that we observe to be a critical factor in supporting democracy at a local level.

As mentioned before, we involved researchers from Canada who worked in Brazil developing a particular methodology that helped Brazilians understand why young people, the next generation of potential workers in Brazil, were not interested in new policies that were being created to stimulate formal employment. We found that young people had a clear difficulty understanding, for example, the internal dynamics of political parties and how policies were being designed and implemented. We created opportunities for engagement and dialogue.

A similar kind of exercise was developed and presented a couple of years ago in Canada, using the same methodology and exploring why, in some contexts, we were also observing this difficulty. That is something we are now prepared to transfer to other realities in the global world.

There are many examples of where our research methodologies are being explored.

I will also mention our support in creating new research centres in several Latin American countries that are focused on the reconstruction of Haiti. As you know, several Latin American countries, including Brazil, have played a clear and active role in supporting and participating in efforts that are taking place in Haiti, but it is difficult to find research centres there that can interact with policy-makers and other social actors to create a proper environment for discussions regarding the future of this cooperation.

IDRC is supporting the creation of the first cohort of research centres focused on the reconstruction of Haiti in different Latin American countries, something I am sure will benefit the key objective in Canada of contributing to the future of this particular country that is suffering the most in the region.

Senator Downe: Could we have a list, chair, that either the witness could provide to the committee or the researchers, of the IDRC projects over the last five years in Brazil, and who their Canadian partners were?

agissant à titre de chef de file, en partageant ses connaissances, en créant des possibilités de partenariat, et en transférant son savoir en matière de recherche et de gestion de la recherche.

Le sénateur Downe : Pouvez-vous étoffer? De toute évidence, il y a des avantages pour le Brésil. D'après vous, quels sont les avantages pour le Canada? Avez-vous des exemples précis d'avantages récents?

M. Burone : Comme je l'ai dit dans ma déclaration préliminaire, dans bon nombre de nos projets, nous créons des possibilités de collaboration pour les chercheurs canadiens, qui peuvent participer aux recherches que le CRDI finance au Brésil. Il y a l'exemple de la jeunesse, et de la participation des jeunes aux discussions sur les politiques. Les jeunes perçoivent des difficultés en ce qui concerne la façon dont les partis politiques intègrent leurs préoccupations, et c'est une chose qui, à nos yeux, est un facteur essentiel si l'on veut soutenir la démocratie à l'échelle locale.

Comme je l'ai dit plus tôt, nous avons fait participer des chercheurs du Canada, qui ont travaillé au Brésil pour élaborer une méthode particulière visant à aider le pays à comprendre pourquoi les jeunes, la prochaine génération de travailleurs au Brésil, n'étaient pas intéressés par les nouvelles politiques créées dans le but de stimuler l'emploi. Nous avons constaté que les jeunes avaient beaucoup de difficulté à comprendre, par exemple, la dynamique interne des partis politiques, et la façon dont les politiques étaient conçues et mises en œuvre. Nous avons créé des possibilités d'engagement et de dialogue.

Un exercice du même type a été élaboré et mis en place il y a quelques années au Canada; il utilisait la même méthode et visait à comprendre pourquoi nous observons les mêmes difficultés, dans certains contextes. Nous sommes maintenant prêts à appliquer ce que nous avons appris à ce sujet à d'autres réalités dans le monde.

Il y a de nombreux exemples de cas où nos méthodes de recherche sont envisagées.

Je peux aussi parler de notre soutien à la création de nouveaux centres de recherche dans de nombreux pays de l'Amérique latine qui mettent l'accent sur la reconstruction d'Haïti. Comme vous le savez, de nombreux pays d'Amérique latine, dont le Brésil, ont joué un rôle clair et actif dans le soutien des efforts qui ont eu lieu en Haïti, en plus d'y prendre part, mais il est difficile de trouver des centres de recherche qui sont en mesure d'interagir avec les décideurs et d'autres acteurs sociaux pour créer un climat propice aux discussions concernant l'avenir de cette collaboration.

Le CRDI soutient la création, dans divers pays de l'Amérique latine, du premier groupe de centres de recherche qui se concentrent sur la reconstruction d'Haïti, une initiative qui, j'en suis sûr, sera profitable pour le Canada, dont un des objectifs est de contribuer à l'avenir de ce pays en particulier, lequel est l'un des pays de la région qui connaissent les plus grandes difficultés.

Le sénateur Downe : Pourrions-nous, madame la présidente, obtenir une liste que fourniraient le témoin ou les chercheurs et qui contiendrait les projets menés par le CRDI au Brésil au cours des cinq dernières années, et auxquels des Canadiens ont participé?

The Chair: That probably could come from the witness or from IDRC. I think there are some representatives here in the room. We have noted the request, and if it could be complied with, or if there is a difficulty with part of it, give us what you can now and work on the rest.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: Mr. Burone, first I would like to thank you for sending us your brief in advance. It allowed me to get it in French.

On page 1 of your presentation, I see that you have supported research in Brazil since 1972, and that 241 activities have been funded for a total of \$60 million. It really is a great success, and I am impressed.

Before I ask my first question, I would first like to make a brief comment. On page 3, you mention that the Brazilian Agricultural Research Corporation, EMBRAPA, has established an African office, and has relationships with Ghana to share scientific and technological knowledge as a means to contribute to sustainable development and food security.

In your brief, you say, "Brazil also invests in projects and supports a growing number of researchers focused on Mercosur concerns."

So I would like you to go into a little more detail about the research and development aspect of Brazil's agriculture industry and your role.

[English]

Mr. Burone: Thank you for your question. As mentioned, in our history of collaboration with different research institutions and researchers in Brazil we have dealt with different priorities and different concerns from a domestic point of view.

I would say that our contribution has always been focused on both dimensions, but are not necessarily well considered in national programs that stimulate or create better opportunities for international competition for Brazilian agriculture.

For example, a couple of years ago, Brazil considered diverting some of its water resources in order to irrigate part of the country's dry lands. There were difficulties in understanding the implications for small producers and the poor people living close to the rivers planned for transfer in order to irrigate those areas confronting difficulties and to make good on national plans to expand agricultural productivity.

IDRC, in collaboration with CIDA, supported a project that examined all the impacts that needed to be taken into account in development initiatives like this, including the implications for poor people and small producers in terms of access to proper

La présidente : Je suppose que le témoin ou le CRDI pourrait nous fournir une telle liste. Je crois qu'il y a des représentants de l'organisme parmi nous aujourd'hui. Nous avons pris en note la requête, et s'il est possible d'y répondre, ou s'il est difficile pour vous de fournir certains éléments, nous aimerions que vous nous remettiez ce que vous pouvez dès maintenant et que vous nous occupiez du reste.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Monsieur Burone, tout d'abord, j'aimerais vous remercier de nous avoir fait parvenir votre mémoire d'avance. Cela m'a permis de pouvoir l'avoir en français.

J'ai vu, en page 1 de votre présentation, que vous souteniez la recherche au Brésil depuis 1972 et que 241 activités ont été subventionnées pour un montant de 60 millions de dollars. C'est vraiment un beau succès, je suis impressionnée.

Avant de poser ma première question, j'aimerais tout d'abord faire un petit commentaire. À la page 4, vous mentionnez que la Société brésilienne de recherche sur l'agriculture et l'élevage, Embrapa, a établi un bureau sur le continent africain, et a des relations avec le Ghana afin d'échanger des connaissances scientifiques et techniques dans le but de favoriser le développement durable et la sécurité alimentaire.

On dit ceci dans votre mémoire : « Le Brésil investit également dans des projets et il appuie un nombre croissant de chercheurs se penchant sur les questions reliées au Mercosur. »

J'aimerais donc que vous élaboriez un peu plus sur le volet recherche et développement de l'industrie de l'agriculture au Brésil et sur votre rôle.

[Traduction]

M. Burone : Je vous remercie de votre question. Comme je l'ai mentionné, dans nos collaborations passées avec divers établissements de recherche et chercheurs au Brésil, nous nous sommes occupés de toute une gamme de priorités et de préoccupations d'un point de vue national.

Je dirais que notre participation a toujours porté sur les deux dimensions, mais notre point de vue ne jouit pas toujours d'une grande estime au sein des programmes nationaux qui visent à stimuler l'agriculture brésilienne et à l'aider à se démarquer sur le plan concurrentiel à l'échelle internationale.

Par exemple, il y a quelques années, le Brésil avait envisagé de détourner certaines de ses ressources en eau pour irriguer des parties des terres arides du pays. Les responsables avaient de la difficulté à comprendre les répercussions pour les petits producteurs et pour les pauvres gens qui vivent auprès des rivières qui seront détournées afin d'irriguer les régions en difficulté et à remédier aux plans nationaux qui visaient à renforcer la productivité agricole.

Le CRDI, en collaboration avec l'ACDI, a soutenu un projet qui consistait à examiner toutes les répercussions à prendre en considération dans des initiatives de développement comme celles-ci, y compris les répercussions pour les pauvres gens et les petits

livelihoods, as well as opportunities to obtain critical food and to assess the impact to food security and nutrition. This is an example of our contribution to Brazil.

The importance of domestic family agriculture associated with new policies and regulations to improve access to land is another aspect where IDRC contributed to critical and extremely sensitive national debates. Again, in collaboration with CIDA, we are implementing a call for proposals in order to stimulate the creation of research consortiums involving Canadian institutions — Brazil is one of the countries listed — in order to understand how the transformation of domestic agriculture can affect food security and food nutrition in the domestic environment in Brazil.

These have been the traditional dimensions included in our programming, vis-à-vis the challenges associated with agriculture in Brazil.

You mentioned a new factor, which is the internationalization of the leading institution in Brazil, EMBRAPA, as mentioned in my opening remarks. This is a huge national corporation, leading global research on agriculture and food production. It is now active in the emerging plans for international cooperation with representation in countries like Ghana, Africa. For us at IDRC, it means a new strategy or strategic component of our approach in organizing our discussions and potential partnerships with Brazilians. This way we can lead, integrate and cooperate with some of the efforts Brazil is putting in place to address the challenges confronted in Africa by African institutions and research institutions.

We are engaged in dialogue with institutions like EMBRAPA in order to combine technical and financial resources to enhance this trans-regional north-south cooperation that we see as part of the future. IDRC wants to play a key and critical role in that respect.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: I would like to know whether the findings of the agricultural research are used to benefit the small producers you have spoken to us about, those who benefit little from water irrigation for farming, or whether the findings of the research done in Brazil were focused only on the large farmers or large producers.

[English]

Mr. Burone: I must say that our focus is on those that have been neglected by national plans and initiatives. Therefore, poor producers, poor farmers, small producers and small farmers, are the key and principle beneficiaries of our analysis and the way we distribute information.

producteurs, qui doivent avoir des moyens de subsistance appropriés, mais aussi la possibilité d'obtenir les aliments essentiels et d'évaluer les répercussions sur la nutrition et la sécurité alimentaire. Il s'agit là d'un exemple de notre participation au Brésil.

Le CRDI a aussi, par exemple, contribué aux débats nationaux essentiels et très délicats au sujet de l'importance de l'agriculture familiale, dans le contexte de l'adoption de nouvelles politiques et de nouveaux règlements visant à améliorer l'accès à la terre. Encore une fois, en collaboration avec l'ACDI, nous mettons en place un appel de propositions pour stimuler la création de consortiums de recherche auxquels participeront des établissements canadiens — le Brésil fait partie de la liste des pays — et qui visent à comprendre en quoi la transformation de l'agriculture familiale peut avoir une incidence sur la sécurité alimentaire et la nutrition dans le contexte national du Brésil.

Ce sont là les dimensions que revêtent habituellement nos programmes en ce qui concerne les défis liés à l'agriculture au Brésil.

Vous avez mentionné un nouveau facteur, soit l'internationalisation de la société qui joue le rôle de chef de file au Brésil, EMBRAPA, que j'ai souligné dans ma déclaration préliminaire. Il s'agit d'une énorme société nationale qui dirige la recherche mondiale sur l'agriculture et la production alimentaire. Elle s'occupe maintenant activement des nouveaux plans de collaboration internationale, qui suppose une représentation dans des pays comme le Ghana, en Afrique. Pour nous, au CRDI, cela signifie une nouvelle stratégie ou un nouveau volet stratégique de notre façon d'organiser nos discussions et nos partenariats éventuels avec le Brésil. De cette façon, nous pouvons diriger et intégrer certains des efforts que déploie le Brésil pour régler les problèmes auxquels les établissements de recherche et les établissements africains sont confrontés en Afrique, et collaborer avec le Brésil à ce sujet.

Nous participons à des discussions avec des sociétés comme EMBRAPA dans le but de combiner les ressources techniques et financières dont nous disposons afin d'améliorer la collaboration transrégionale Nord-Sud, qui fait partie de notre vision de l'avenir. Le CRDI veut jouer un rôle clé et essentiel à ce sujet.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Je voudrais savoir si le résultat de la recherche en agriculture est mis au profit des petits agriculteurs dont vous nous avez parlé, ceux qui bénéficient peu de l'irrigation de l'eau pour la culture, ou si les résultats de la recherche qui s'est faite au Brésil a été seulement concentrée sur les grands agriculteurs ou les grands producteurs?

[Traduction]

M. Burone : Je dois dire que nous mettons l'accent sur les personnes qui ont été laissées de côté par les initiatives et les plans nationaux. Par conséquent, les producteurs et agriculteurs pauvres, les petits producteurs et agriculteurs, sont ceux qui bénéficient principalement de notre analyse et de la façon dont nous distribuons l'information.

However, I think we need to look at this from a systemic point of view. In the end, it is obvious that we are improving Brazil's ability to integrate and conceive a new production strategy and to introduce initiatives that are inclusive of various social actors and that go beyond simply focusing on agriculture's role in responding to domestic demands or participating in international markets. Part of our contribution is linked to the national strategies and the way Brazil has been playing a critical role in food production. Our aim and key objective is to enhance the role and the opportunities for small farmers, all farmers, to be integrated and taken into account in the promotion of national policies and, hence, in the promotion of national development strategies.

Senator Johnson: Mr. Burone, in terms of your activities at IDRC, how have your priorities and activities regarding Brazil changed in the light of the country's recent economic growth and global aspirations? They are not exactly a Third World country right now, any more than we are, in some instances.

Mr. Burone: Our approach to Brazil and our contribution to Brazilian research centres have been adapted, first, by considering that we need to leverage the interests of what we think are critical entry points to deal with development priorities. We need to leverage the interests of national institutions.

We are collaborating with research centres in order to help them dialogue with national institutions that support research. As mentioned before, there is an important role that has been played by the national granting council and the big public corporations in Brazil that also support, to some extent, research.

We are focused on development priorities and critical issues that will help Brazil improve on and advance through a sound development strategy, which is important considering its immediate influence at the regional level, but also taking into account that Brazil is participating actively in many different international and global forums.

The dialogue maintained among Brazil, India, China, South Africa — all these new arrangements — is leading our approach. We are trying to gain insight into the role of these emerging countries in cooperating with Third World countries.

Research, the importance of development, the importance of national capacity, the importance of openness to discuss alternative views is something we want to promote and include in our discussions with Brazil. This is how we are adapting and working with Brazilian research centres in order to have relationships with countries in different regions to explore the development models being promoted, particularly in the case of Latin America.

Je crois toutefois qu'il faut examiner la situation d'un point de vue général. Au bout du compte, nous améliorons évidemment la capacité du Brésil à intégrer et à concevoir une nouvelle stratégie de production et à adopter des initiatives qui prennent en considération divers acteurs sociaux et qui font bien plus que simplement mettre l'accent sur le rôle que l'agriculture peut jouer pour répondre à la demande nationale ou sur le rôle qu'elle peut jouer au sein des marchés internationaux. Une partie de notre contribution est liée aux stratégies nationales et à la façon dont le Brésil a joué un rôle essentiel dans la production alimentaire. Nous avons comme but et comme principal objectif d'élargir le rôle des petits agriculteurs — de tous les agriculteurs, de leur offrir des débouchés, pour qu'ils participent à la mise sur pied de politiques nationales et aient leur mot à dire à ce sujet, ce qui leur permet, au bout du compte, de jouer un rôle dans la mise en place de stratégies nationales de développement.

Le sénateur Johnson : Monsieur Burone, en ce qui concerne vos activités au sein du CRDI, en quoi vos priorités et vos activités concernant le Brésil ont-elles changé en raison de la croissance économique récente du pays et de ses aspirations à l'échelle mondiale? On ne peut pas dire que ce soit actuellement un pays du tiers monde, pas plus que nous le sommes, d'une certaine façon.

M. Burone : Notre approche, au Brésil, et notre apport aux centres de recherche brésiliens se sont adaptés, d'abord, parce que nous avons constaté que nous devions stimuler l'intérêt, selon nous, des points d'entrée essentiels pour les priorités en matière de développement. Il faut stimuler l'intérêt des établissements nationaux.

Nous collaborons avec les centres de recherche pour les aider à discuter avec les établissements nationaux qui soutiennent la recherche. Comme je l'ai mentionné plus tôt, l'organisme national qui subventionne la science et les grandes sociétés publiques du Brésil, qui soutiennent aussi la recherche, dans une certaine mesure, ont joué un rôle important.

Nous mettons l'accent sur les enjeux essentiels et les priorités en matière de développement qui permettront au Brésil d'aller de l'avant et de mettre sur pied une solide stratégie de développement, ce qui est important compte tenu de son influence actuelle à l'échelle régionale, mais nous tenons aussi compte du fait que le Brésil est un participant actif à bon nombre de forums mondiaux et internationaux.

Notre approche vient s'appuyer sur le dialogue qui existe entre le Brésil, l'Inde, la Chine et l'Afrique du Sud — tous ces nouveaux accords. Nous essayons d'avoir une idée du rôle que jouent ces pays émergents quand ils collaborent avec des pays du tiers monde.

La recherche, l'importance du développement, l'importance des capacités nationales et l'importance de l'ouverture à la discussion sur des points de vue différents sont tous des éléments que nous voulons mettre de l'avant et inclure dans nos discussions avec le Brésil. C'est notre façon de nous adapter aux centres de recherche brésiliens et de collaborer avec eux, dans le but d'entretenir des relations avec des pays d'autres régions pour mieux connaître les modèles de développement dont on fait la promotion surtout dans le cas de l'Amérique latine.

Senator Johnson: Brazil is largely collaborative and we are lending our expertise where necessary in terms of what we are doing there now. Is that it?

Mr. Burone: When we describe, for example, the number of activities we have in our portfolio of support or collaboration with Brazil, that means a constellation of different projects. Some could be clearly defined as research projects, where we are supporting research, facilitating the role of researchers in order to have access to different data — to analyze, for example, why the importance of informal unemployment is not included in the statistics we are receiving that show Brazil is advancing, having a very low rate of unemployment. What are the real elements that we must take into account?

We are stimulating analysis and debate, improving the quality of data taken into account in order to have national discussions. However, we are also promoting and collaborating in seminars and workshops, where we are bringing partners from different parts of the hemisphere in order to better understand the reality in Brazil, how it is evolving, what a transformation means, what are their weaknesses and how we can react. Again, we perceive that Brazil will play a critical role in the future of the whole region.

Senator Johnson: With regard to Manitoba scientists working in the Rio de Janeiro state, can you tell me how that project is going? It involves fishing and the fishers.

Mr. Burone: Two states are involved in this project — Rio de Janeiro state and Rio Grande do Sul in the south of Brazil. Due to increased consumption in these two states, we are observing an extraordinary expansion of the urban or metropolitan areas in the main cities of Brazil. This is adding to, or increasing, pollution and affecting the livelihoods of some of these fishermen. Fishing is one of the few activities that, so far, has not been involved in or associated with the presence of illegal networks in Brazil. From the point of view of security, it is critically important that we support the conservation of their livelihood and their jobs.

This is a key objective and this is why researchers from different parts of Canada are working on coastal management issues in Brazil. By this, I do not necessarily mean only seacoast management, but also basin management of the rivers and waterfronts in all these water systems. They play a critical role in the way we see some of the challenges confronted by Brazil.

Senator D. Smith: Brazil is not on CIDA's list of 20 countries of focus. I support the concept of having countries of focus; whether it should be 20 or more or less or which ones it should be is another matter, but there was still \$14.5 million there in the last year.

Le sénateur Johnson : Le Brésil collabore grandement, et nous fournissons notre expertise, au besoin, en fonction de ce que nous faisons là-bas, maintenant. Est-ce exact?

M. Burone : Quand nous décrivons, par exemple, le nombre d'activités qui font partie de notre portefeuille de soutien ou de collaboration avec le Brésil, nous décrivons tout un groupe de projets distincts. Certains sont clairement définis comme des projets de recherche, ce qui veut dire que nous soutenons la recherche, nous facilitons le travail des chercheurs pour qu'ils aient accès à diverses données, pour analyser, par exemple, pourquoi le chômage non structuré, si important, ne figure pas dans les statistiques que nous recevons et selon lesquelles le Brésil progresse, et n'a qu'un très faible taux de chômage. Quels sont les véritables éléments dont nous devons tenir compte?

Nous stimulons l'analyse et le débat, et nous améliorons la qualité des données prises en considération pour des discussions nationales. Cependant, nous faisons aussi la promotion de séminaires et d'ateliers, auxquels nous collaborons et auxquels nous amenons des partenaires de diverses parties de l'hémisphère dans le but de mieux comprendre la réalité du Brésil, la façon dont le pays évolue, ce que signifie une transformation, où se situent les faiblesses, et comment nous pourrions intervenir. Encore une fois, nous avons l'impression que le Brésil jouera un rôle essentiel dans l'avenir de toute la région.

Le sénateur Johnson : Au sujet des scientifiques du Manitoba qui travaillent dans l'État de Rio de Janeiro, pouvez-vous dire comment se déroule ce projet? C'est un projet qui touche la pêche et les pêcheurs.

M. Burone : Deux États collaborent au projet, celui de Rio de Janeiro et celui de Rio Grande do Sul, au sud du Brésil. En raison de l'augmentation de la consommation dans ces deux États, nous assistons à un agrandissement extraordinaire des régions urbaines ou métropolitaines des principales villes du Brésil. Cette situation vient s'ajouter à la pollution ou accroître celle-ci, ce qui a des répercussions sur les moyens de subsistance de certains de ces pêcheurs. La pêche est l'une des rares activités à ne pas avoir été touchées, à ce jour, par la présence de réseaux illégaux au Brésil, ni associés à de tels réseaux. Sur le plan de la sécurité, il est extrêmement important que nous soutenions le maintien de leurs emplois et de leurs moyens de subsistance.

Il s'agit d'un objectif clé, et c'est pourquoi des chercheurs de différentes régions du Canada s'occupent des problèmes de gestion côtière au Brésil. Quand je parle de la gestion côtière, je parle non pas nécessairement de la seule gestion du bord de mer, mais aussi de la gestion des bassins fluviaux et de secteurs riverains de tous ces réseaux hydrographiques. Ils jouent un rôle essentiel dans notre façon de voir certains des défis auxquels le Brésil est confronté.

Le sénateur D. Smith : Le Brésil n'est pas l'un des 20 pays ciblés par l'ACDI. Je suis d'accord avec l'idée de dresser une liste de pays ciblés; qu'elle contienne 20 pays, ou plus, ou moins, c'est une autre question, tout comme le choix des pays qui en font partie, mais il n'en demeure pas moins qu'il y avait là encore 14,5 millions de dollars l'an dernier.

What I think some people will wonder about strong emerging economies like China and India — Russia is a little different category — as time goes by in Brazil and as the economy gets stronger, some Canadians would wonder why we are doing aid projects in China. We would never think of doing one in the United States, I do not think, but if you look at the debt of the two related countries, who is more in the hole?

I am curious about your thoughts on whether there are criteria that at some point the focus is more on the Haitis and Bolivia, where no one would question having aid as opposed to these strong emerging countries, where you might have a great rapport, but how do you rationalize where the money goes to Canadian taxpayers as these countries' economies continue to grow stronger? It is a general question; do you have any thoughts on that?

Mr. Burone: From my perspective, that is an extremely important question. I will respond, first, by providing to the committee an example of the rise in communicable diseases. I am speaking of vector-borne diseases such as malaria, dengue and Chagas disease. These diseases are associated with, and linked to, the mobility of people in the region at the global level.

In order to understand the social and cultural drivers of the emergency of these diseases, we need to work with those countries that are trying to tackle the same kind of issues that are being confronted by countries like Honduras, Bolivia and Haiti, but have, as in the case of Brazil, some existing domestic capacity to find solutions, to test solutions and to understand the drivers of those communicable diseases.

In addition, we must take into account the mobility of people from Brazil, some of whom are potential transporters of these communicable diseases. This is critical and important. That is why we work with institutions from countries like Brazil and, I would add, Chile and Mexico, not necessarily with those countries suffering most.

Today we are receiving news about the presence of a new variety of malaria affecting part of Peru. We need to work and associate with those countries that can multiply our resources to rapidly understand what is occurring, how we can tackle some of these issues, how people from this country who are increasingly travelling out of the country could be exposing the whole region to risk.

That is why in some particular issues, in dealing with some critical concerns, it is mandatory that we work with existing capacities in countries like Brazil. I could also mention similar situations in China dealing with pandemics, or India. IDRC is persisting in working, perhaps adapting its approach, but consistently working with countries with some capacities, as is the case of Brazil.

Ce que je pense que certaines personnes vont se demander à propos des économies émergentes fortes, comme la Chine et l'Inde — la Russie est dans une catégorie un peu à part — à mesure que le temps passe au Brésil et que l'économie devient plus forte, certains Canadiens vont se demander pourquoi nous avons des projets d'aide en Chine. Nous n'envisagerions jamais de tels projets aux États-Unis — je ne pense pas —, mais si vous prenez la dette des deux pays connexes, lequel est le plus dans l'embarras?

J'aimerais savoir si vous pensez qu'il y a certains critères qui font que, à un certain moment, l'accent est mis davantage sur des pays comme Haïti et la Bolivie, où le besoin d'aide n'est pas remis en question, plutôt que sur des pays émergents forts, avec lesquels vous pouvez établir un rapport intéressant, mais comment pouvez-vous expliquer rationnellement aux contribuables canadiens où va l'argent, quand l'économie de ces pays continue de croître? C'est une question générale. Avez-vous un point de vue à ce sujet?

M. Burone : Pour moi, il s'agit d'une question extrêmement importante. Pour y répondre, je vais commencer par donner au comité l'exemple de l'augmentation des maladies transmissibles. Je parle des maladies à transmission vectorielle, comme la malaria, la dengue et de la maladie de Chagas. Ces maladies sont associées et liées à la mobilité des personnes dans la région et dans le monde.

Pour comprendre les éléments sociaux et culturels qui donnent un caractère urgent à ces maladies, nous devons collaborer avec les pays qui tentent de s'attaquer aux mêmes problèmes que ceux auxquels sont confrontés des pays comme le Honduras, la Bolivie et Haïti, mais qui ont, comme c'est le cas du Brésil, une certaine capacité à l'interne de trouver des solutions, de les mettre à l'essai et de comprendre ce qui permet à ces maladies transmissibles de se propager.

De plus, nous devons tenir compte de la mobilité des habitants du Brésil, dont certains peuvent transporter ces maladies transmissibles. C'est un enjeu important et essentiel. C'est pourquoi nous collaborons avec des sociétés de pays comme le Brésil, et je pourrais ajouter aussi le Chili et le Mexique, et pas seulement avec les pays qui souffrent le plus.

Aujourd'hui, nous recevons des renseignements concernant la présence d'une nouvelle forme de malaria, qui touche une partie du Pérou. Nous devons nous associer à ces pays et collaborer avec eux puisqu'ils peuvent multiplier nos ressources pour nous permettre de comprendre rapidement ce qui se passe et de trouver des façons de régler certains des problèmes compte tenu du fait que les gens de ce pays voyagent de plus en plus à l'étranger et pourraient exposer toute la région au risque.

C'est pourquoi, dans certains cas en particulier, quand vient le temps de s'occuper de certaines préoccupations essentielles, nous devons absolument collaborer avec des pays comme le Brésil et utiliser leurs capacités existantes. Je pourrais mentionner des situations semblables en Chine ou en Inde, concernant les façons d'intervenir en cas de pandémie. Le CRDI persévère dans sa volonté de collaborer — en adaptant peut-être ses méthodes —, de collaborer constamment avec des pays qui disposent de certaines capacités, comme le Brésil.

That is how we are taking into account those countries that are considered the focus of international cooperation and assistance for development. We are focused on themes in terms of working in association with countries like Brazil and its institutions in an effort to understand the drivers of this pressing issue.

I am responding, using this example, to your question about how we are combining the interest of those countries that are the focus of international cooperation, in the case of CIDA, with our approach of dealing with research, thematic issues and problematic issues.

Senator D. Smith: I was thinking more about economic development as opposed to what you were referring to, but I understand what you are saying.

Senator De Bané: Mr. Burone, am I right in saying, in a nutshell, that the mission of IDRC is to help alleviate poverty and obstacles to development through research? Is this the big picture?

Mr. Burone: You are right. Our mission is to increase and support the creation or the expansion of research capacities in order to understand the drivers of poverty, to alleviate poverty and to inform policies in terms of how to deal with poverty and inequality.

Senator De Bané: I find that all the different projects in which you have been involved, particularly in Brazil, are very worthwhile. However, the most acute one for Brazil by far is the unequal distribution of wealth. As is said in your document published by IDRC, the country of Brazil still has one of the highest rates of inequality in the world.

What is the GDP of Brazil and Canada at the moment?

Mr. Burone: In 2010, the GDP of Brazil was US \$2.0 trillion.

Senator De Bané: What is Canada's GDP? Am I right in saying that it is about US \$1.4 trillion?

Mr. Burone: I follow your rationale.

The Chair: What is the question?

Senator De Bané: I am asking for the comparative GDP of Brazil and Canada.

The Chair: You are being asked a factual question. If you do not have the answer at your fingertips, we can get that information later.

Is there a question to the witness?

Senator De Bané: You have agreed that the core mission of IDRC is to help alleviate poverty through research. When I see the great variety of projects you are involved in, I say that IDRC recognizes that the rate of inequality in Brazil is among the highest in the world. Do you really think that Brazil, with its economic wealth, needs the assistance of IDRC with all the

C'est comme ça que nous prenons en considération ces pays, qui sont ciblés sur le plan de la coopération internationale et de l'aide au développement. Nous mettons l'accent sur des thèmes en ce qui concerne notre collaboration avec des pays comme le Brésil et ses établissements, et ce, dans le but de comprendre les moteurs des enjeux urgents.

Cet exemple me permet de répondre à votre question concernant la façon dont nous réussissons à tenir compte des intérêts de ces pays, ciblés par l'ACDI sur le plan de la coopération internationale, dans le cadre de notre approche de la recherche, des enjeux thématiques et des enjeux problématiques.

Le sénateur D. Smith : Je pensais davantage au développement économique qu'à ce dont vous avez parlé, mais je comprends ce que vous voulez dire.

Le sénateur De Bané : Monsieur Burone, ai-je raison de dire, en un mot, que la mission du CRDI est d'aider à réduire la pauvreté et les obstacles au développement grâce à la recherche? Est-ce que c'est l'idée générale?

M. Burone : Vous avez raison. Notre mission consiste à accroître et à soutenir la création ou l'élargissement de la recherche dans le but de comprendre les moteurs de la pauvreté, d'éliminer la pauvreté et de fournir de l'information pour l'élaboration des politiques afin que celles-ci permettent de lutter contre la pauvreté et l'inégalité.

Le sénateur De Bané : Je trouve que tous les projets auxquels vous avez participé, plus particulièrement au Brésil, sont très utiles. Toutefois, le problème le plus grave, et de loin, pour le Brésil, c'est la distribution inéquitable de la richesse. Comme c'est écrit dans le document publié par le CRDI que vous nous avez remis, le Brésil affiche encore l'un des taux d'inégalité les plus élevés au monde.

Quel est le PIB du Brésil et quel est celui du Canada, à l'heure actuelle?

M. Burone : En 2010, le PIB du Brésil était de 2 billions de dollars américains.

Le sénateur De Bané : Quel est le PIB du Canada? Est-ce que je me trompe si je dis qu'il est d'environ 1,4 billion de dollars américains?

M. Burone : Je vois où vous voulez en venir.

La présidente : Quelle est la question?

Le sénateur De Bané : Je demande que l'on compare le PIB du Brésil à celui du Canada.

La présidente : On vous pose une question de fait. Si vous ne connaissez pas la réponse de mémoire, nous pouvons obtenir l'information plus tard.

Avez-vous une question pour le témoin?

Le sénateur De Bané : Vous avez reconnu que la principale mission du CRDI est d'aider à éliminer la pauvreté par la recherche. Je constate la grande diversité des projets auxquels vous participez, et je vois que le CRDI reconnaît que le Brésil a l'un des taux d'inégalité les plus élevés au monde. Pensez-vous vraiment que le Brésil, avec toute sa richesse économique, a

valuable projects in which you are involved, when the most serious problem is that there are states where the per-capita income is the same as in Canada and other states that are poorer than Haiti? Should IDRC not expend its resources on reducing that inequality, which is one of the major challenges of this dynamic country? Do you not think that should be the priority?

The Chair: That is a very big question. I will ask the witness to summarize his answer, because we are running out of time, which is my biggest challenge at the moment.

Mr. Burone: I agree that Brazil is confronting critical challenges, one being that to which you refer, the level of inequality. Inequality is associated with other dimensions that we are observing, such as the lack of security in the country. Security and extreme poverty are all dimensional faces of a common problem, which we see as linked to the mandate of IDRC.

Senator Finley: Senator David Smith and Senator De Bané have asked one of my questions, probably much more eloquently than I could have. Given the relative GDP, is it not time that Canada stopped contributing toward research in Brazil? Does Brazil support similar research and, if so, to what extent, in other less-developed countries?

Mr. Burone: As you probably know, Brazil is implementing a new agency to promote international cooperation, and on some projects is working in association with the national granting councils supporting research. As I mentioned before, its planning is supporting some activities in the Mercosur regional area. We are working with researchers in Brazil by creating opportunities and mechanisms in order to leverage the interest of the national growing institutions that will support research, as has been done by IDRC.

This is part of our strategic objective, and the way we conceive our contribution, as I said before, is to leverage political will to do what IDRC has been doing for more than 40 years at the global level, including in Brazil.

Senator Finley: In your presentation, you mentioned reaching out to 34 million young people in Brazil. I think that part of the issue was to get them engaged politically. As you are probably aware, we have the same problem here in Canada, and I am not sure how much research we are doing to change that.

Can you give me a broad-stroke cross-section of employed versus unemployed and well educated versus uneducated of those 34 million young people?

Mr. Burone: The research we supported was probably one of the first research projects trying to understand the reality of young people in main metropolitan areas in Brazil, which accounts for approximately 80 per cent of the number of young people that I mentioned in my opening remarks. The research proved that approximately 70 per cent of those between 15 and 24 years of age had only completed the first degree of primary

besoin de l'aide du CRDI pour tous ces projets utiles auxquels vous participez, tandis que son problème le plus grave réside dans le fait que, dans certaines régions du pays, le revenu par habitant est le même qu'au Canada, tandis que, dans d'autres régions, les gens sont plus pauvres qu'en Haïti. Le CRDI ne devrait-il pas plutôt se servir de ses ressources pour réduire cette inégalité, qui est l'un des plus grands défis que ce pays dynamique doit relever? Ne pensez-vous pas que ce devrait être la priorité?

La présidente : C'est une question très vaste. Je vais demander au témoin de résumer sa pensée parce que nous allons manquer de temps, et c'est mon plus gros problème pour l'instant.

Mr. Burone : Je sais bien que le Brésil fait face à des difficultés fondamentales, et que l'une d'entre elles est, comme vous l'avez dit, le niveau d'inégalité. L'inégalité est associée à d'autres aspects que nous constatons dans le pays, comme le manque de sécurité. La sécurité et l'extrême pauvreté sont des facettes d'un même problème, qui nous semble lié au mandat du CRDI.

Le sénateur Finley : Le sénateur David Smith et le sénateur De Bané ont posé l'une de mes questions, de façon probablement plus claire que ce que j'aurais fait. Compte tenu du PIB du Brésil par rapport à celui du Canada, n'est-il pas temps, pour le Canada, de mettre fin à sa contribution à la recherche au Brésil? Est-ce que le Brésil soutient des recherches semblables dans d'autres pays moins développés et, le cas échéant, dans quelle mesure?

Mr. Burone : Comme vous le savez sûrement, le Brésil est en train de mettre sur pied un nouvel organisme de promotion de la coopération internationale, et, pour certains projets, il collabore avec les organismes nationaux qui subventionnent la recherche. Comme je l'ai dit plus tôt, sa planification soutient certaines activités dans des groupements régionaux comme le Mercosur. Nous collaborons avec des chercheurs au Brésil en créant des débouchés et des mécanismes pour susciter l'intérêt des sociétés nationales en croissance, qui viendront soutenir la recherche, comme l'a fait le CRDI.

Cela fait partie de nos objectifs stratégiques, et, comme je l'ai dit plus tôt, pour nous, notre rôle est de tirer profit de la volonté politique pour que ce secteur en vienne à faire ce que le CRDI fait depuis plus de 40 ans partout dans le monde, y compris au Brésil.

Le sénateur Finley : Dans votre exposé, vous avez dit que vous avez touché 34 millions de jeunes au Brésil. Je pense qu'une partie du travail consistait à les inciter à participer sur le plan politique. Comme vous le savez sûrement, nous avons le même problème, ici, au Canada, et je ne suis pas certain de la quantité de recherche que nous effectuons pour changer la situation.

Pouvez-vous me dresser un profil général de ces 34 millions de jeunes — ceux qui ont un emploi et ceux qui sont au chômage, ceux qui sont instruits et ceux qui ne le sont pas?

Mr. Burone : Les recherches que nous avons appuyées faisaient probablement partie des premiers projets de recherche visant à comprendre la réalité des jeunes dans les principales régions métropolitaines du Brésil, ce qui représente environ 80 p. 100 du nombre de jeunes que j'ai mentionnés dans ma déclaration d'ouverture. La recherche a révélé qu'environ 70 p. 100 des jeunes de 15 à 24 ans avaient seulement obtenu le premier diplôme de

education. The opportunities for them to progress, to find employment and to participate in the formal economy are subsequently quite low.

National statistics show that Brazil is reducing its rate of unemployment, but we are observing that this has not necessarily corresponded to a growing demand for participation in the formal economy. The majority of those individuals, including Brazilian youth, are participating in informal mechanisms to obtain a livelihood. This is a pressing issue. This is a critical component of the reality in Brazil, associated with some critical challenges, such as a lack of security and the growing importance of organized crime. This is why we are tackling some of the issues. We are enlightening policy-makers and creating opportunities to reflect upon and to improve education, and to enlarge the scope of issues formally associated with education. We want to understand why the education system is not attracting the new generation of Brazilians. There is also the issue of the implications at the regional level because we observe that these illegal networks, managed by people at that age, have an incidence and are associated with other illegal networks operating in the region.

This is an extremely complex problem that requires this kind of external collaboration and support in order to put potential solutions onto the national agenda for discussion.

Senator Finley: Could you tell me, if you have the numbers close by, what percentage of GDP does Brazil spend on education?

Mr. Burone: Unfortunately, I do not have this information, but I will follow up and provide you with exact figures.

The Chair: You have made a case, over 40 years with IDRC, that we have in our hemisphere now a country that is tackling its problems, becoming more developed, is a multilateral player and, therefore, is not the Brazil we had known in the past. Many of those signals are positive. There are still some negatives.

We see the benefit of Brazil as a multilateral player and a hemispheric player. We are not quite sure whether that is to Canada's benefit or not, but we believe in the long run it could be.

Do you see where the bilateral benefit is? We have had witnesses who indicated that, while the relationship is not a negative relationship, it is not as positive as it could be. If we have had this impact on civil servants, politicians, society, researchers and policy-makers, how has that strengthened the bilateral relationship?

Mr. Burone: Based on our own experience, collaboration and interaction with Brazilians and research centres in Brazil, as well as our participation in domestic debates, when they try to influence and engage policy-makers on discussions aimed at improving policy decisions through research, Brazil is clearly a country that has a critical role to play, participating actively in every international forum. However, its primary focus continues to be increasing its national sense of social cohesion. That means

l'enseignement primaire. Ils ont donc très peu de chance de progresser, de trouver un emploi et de participer à l'économie officielle.

Des statistiques nationales révèlent que le taux de chômage est en baisse au Brésil, mais nous avons constaté que cette baisse n'a pas nécessairement été équivalente à une croissance de la demande de participation à l'économie officielle. La majorité de ces personnes, y compris les jeunes Brésiliens, emploient des mécanismes non structurés pour avoir accès à un moyen de subsistance. C'est une question urgente. C'est un aspect essentiel de la réalité brésilienne, associé à des difficultés fondamentales, comme le manque de sécurité et la présence accrue du crime organisé. C'est pourquoi nous nous attaquons à certains de ces enjeux. Nous fournissons de l'information aux décideurs et créons des occasions de réfléchir à l'éducation et de l'améliorer, et d'élargir la portée des enjeux habituellement associés à l'éducation. Nous voulons comprendre pourquoi le système d'éducation n'attire pas la nouvelle génération de Brésiliens. Il y a aussi la question des répercussions à l'échelle régionale, puisque nous constatons que ces réseaux illégaux, dirigés par des jeunes, ont une incidence et sont associés à d'autres réseaux illégaux en activité dans la région.

C'est un problème très complexe qui exige ce type de collaboration externe et de soutien si l'on veut qu'il y ait, à l'échelle nationale, une discussion sur les solutions éventuelles.

Le sénateur Finley : Pouvez-vous me dire, si vous avez ces chiffres avec vous, quel pourcentage du PIB du Brésil est consacré à l'éducation?

M. Burone : Malheureusement, je n'ai pas cette information. Mais, je vais faire un suivi et vous transmettre les chiffres exacts.

La présidente : Vous faites valoir, depuis 40 ans, au sein du CRDI, qu'il y a, dans notre hémisphère, un pays qui s'attaque présentement à ses problèmes, qui se développe, qui est un acteur multilatéral. Ce n'est donc pas le Brésil que nous avons connu par le passé. Bon nombre de ces signaux sont positifs, mais certains sont encore négatifs.

Nous sommes conscients des avantages associés au fait que le Brésil est un acteur multilatéral et un acteur dans l'hémisphère. Nous ne sommes pas certains que ce soit avantageux pour le Canada, mais nous pensons que cela peut l'être, à long terme.

Pouvez-vous nous dire où se trouvent les avantages bilatéraux? Des témoins nous ont dit que, si la relation n'est pas négative en tant que telle, elle n'est pas, non plus, aussi positive qu'elle pourrait l'être. Si nous avons eu cette incidence sur les fonctionnaires, les hommes et les femmes politiques, la société, les chercheurs et les décideurs, en quoi cela a-t-il renforcé les relations bilatérales?

M. Burone : Selon notre expérience, notre collaboration et notre interaction avec les Brésiliens et les centres de recherche au Brésil, de même que notre participation aux débats nationaux, quand ils visent à influencer et à mobiliser les décideurs dans le but d'améliorer les décisions en matière de politique grâce à la recherche, le Brésil est, de toute évidence, un pays qui a un rôle essentiel à jouer et qui participe activement à tous les forums internationaux. Il souhaite toutefois, d'abord et avant tout,

that any decision is considered in light of its impact and how it may be perceived by different people living in different parts of Brazil. If you compare with Canada, Canada is probably on the other extreme or has made an enormous effort to increase domestic social cohesion.

Brazil is in an early stage of that particular effort, and international and bilateral decisions are being processed from that perspective, namely, the need to maintain domestic social cohesion. It is not a minor factor in the current context where many development initiatives and models are being compared and tested in the region.

It is a country that, thus, has internal difficulties engaging in bilateral conversations or negotiations. A case in point: Brazil is only now opening the floor for discussions on a trade agreement with the European Union after more than 10 years of little interest in any kind of bilateralism, if I can use the expression, since Brazil is actually leading discussions on behalf of the whole Mercosur. This week, in fact, we have delegates from the European Union in the region discussing with Brazilians and organizing an agenda. It is the first time that Brazil has indicated that they want to engage in that kind of discussion.

Definitely, we need to take our experience into account. In the case of bilateral relations with Chile, an agreement was signed, but it took time and persistence from Canada in order to obtain the expected outcomes. I know patience is sometimes not easy to find, but persistence is what we need in terms of maintaining a line of collaboration with Brazil, being engaged with Brazilians and Brazil, and preparing a much more prosperous opportunity for a country in the region to also benefit from what we are observing at the regional level.

The Chair: Mr. Burone, we have run out of time. Thank you for bringing a totally different dimension to the table than we have had in the past. That helps us in our study of Brazil with special emphasis on Canadian foreign policy. I thank you for coming by video conference. As we sit here in Ottawa, we envy you for being in such a beautiful city as Montevideo, particularly as we look outside and see the temperature difference.

Thank you for being here, and we look forward to those pieces of information that you have promised to give us.

Honourable senators, we continue our study on political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region and other related matters.

We continue today with our second panel, from the Canadian Food Inspection Agency, Dr. Louise Carrière, Director, Bilateral Relations and Market Access; and from Agriculture and Agri-Food Canada, Blair Coomber, Director General,

continuer à renforcer son sentiment national et sa cohésion sociale. Cela signifie que toutes les décisions sont prises en fonction de leurs répercussions et de la façon dont les personnes vivant dans diverses parties du Brésil pourraient les percevoir. Si l'on compare avec le Canada, on constate que le Canada est probablement à l'autre extrême, ou qu'il a déployé d'énormes efforts pour accroître la cohésion sociale au pays.

Le Brésil en est aux premières étapes de ces efforts, et les décisions bilatérales et internationales sont prises en fonction de cette réalité, soit le besoin de maintenir la cohésion sociale nationale. Ce n'est pas un facteur mineur dans le contexte actuel, puisque bon nombre de modèles et d'initiatives de développement sont comparés et mis à l'essai dans la région.

C'est donc un pays qui a de la difficulté, à l'interne, à s'engager dans des conversations ou des négociations bilatérales. Un exemple concret : le Brésil commence à peine à discuter d'un accord commercial avec l'Union européenne, après avoir manifesté peu d'intérêt pour toute forme de bilatéralisme, si je peux dire, pendant plus de 10 ans. Le Brésil dirige maintenant les discussions au nom de tous les pays du Mercosur. De fait, cette semaine, nous accueillons dans la région des délégués de l'Union européenne qui discutent avec les Brésiliens pour mettre sur pied un programme. C'est la première fois que le Brésil a indiqué qu'il souhaitait prendre part à de telles discussions.

Évidemment, nous devons tenir compte de notre expérience. Dans le cas des relations bilatérales avec le Chili, un accord a été signé, mais il a fallu du temps et de la persévérance de la part du Canada pour que nous obtenions les résultats escomptés. Je sais que la patience est parfois rare, mais nous devons faire preuve de persévérance si nous voulons maintenir une voie de collaboration avec le Brésil, collaborer avec les Brésiliens et le Brésil, et offrir des possibilités de plus grande prospérité à un pays de la région afin que l'on profite aussi de ce que nous observons à l'échelle régionale.

La présidente : Monsieur Burone, nous n'avons plus de temps. Merci de nous avoir présenté un point de vue tout à fait différent de ce que nous avons entendu par le passé. Cela nous aide dans le contexte de notre étude du Brésil, tout en mettant plus particulièrement l'accent sur la politique étrangère canadienne. Je vous remercie d'avoir participé par vidéoconférence. Nous nous trouvons à Ottawa, et nous vous envions d'être dans une si belle ville que Montevideo, surtout quand nous regardons à l'extérieur et que nous constatons l'écart de température.

Merci d'avoir participé, et nous attendons avec impatience les renseignements que vous avez promis de nous fournir.

Honorables sénateurs, nous poursuivons notre étude sur les faits nouveaux en matière de politique et d'économie au Brésil et les répercussions sur les politiques et intérêts du Canada dans la région, et d'autres sujets connexes.

Nous poursuivons avec notre second groupe de témoins, et nous accueillons Louise Carrière, directrice des Relations bilatérales et de l'accès au marché, de l'Agence canadienne d'inspection des aliments, et Blair Coomber, directeur général,

Bilateral Relations and Technical Trade Policy Directorate. Those are both heavy titles.

We are pleased that you are here. You have been advised of our study and, perhaps, the areas with which you might be helpful to us as we study our relationship with Brazil and a broader South America. Who will go first? Mr. Coomber, if we can have a short opening statement. We are running a touch late and I want to be able to get all the senators in with their questions and vacate the room in time for the next committee, which is a large task.

Blair Coomber, Director General, Bilateral Relations and Technical Trade Policy Directorate, Agriculture and Agri-Food Canada: Thank you for the invitation to be back before this committee to have a discussion around the important trade and agricultural partner that we have in Brazil.

As you are likely aware, agriculture plays an essential role in Brazil's economy, accounting for 6.5 per cent of the GDP and 36 per cent of Brazil's exports by value.

In 2003, Brazil replaced Canada as the world's third largest exporter of agricultural products.

[Translation]

Brazil is the world's leading producer of sugar, orange juice and coffee and is also a significant producer of soybeans, ethanol, beef and poultry. Brazil exports more beef, poultry and ethanol than any other country.

Canada's top agri-food and seafood imports from Brazil are raw sugar, coffee, frozen orange juice, frozen chicken cuts and cocoa butter.

[English]

In 2010, Brazil imported \$9.2 billion in agriculture and agri-food products, primarily from Argentina, Uruguay, Paraguay, Chile and the United States. Canada was Brazil's fifteenth largest supplier of agri-food and seafood products, with a 1.7-per-cent market share.

Processed food imports, in particular, have continued to grow in recent years, reaching \$4.6 billion in 2009. Major processed food imports in Brazil consist of malt, wheat flour, bottled wine, milled rice and food preparations. Argentina, Uruguay and the United States were the largest suppliers of processed food, accounting for over 48 per cent, while Canada supplied less than 1 per cent of Brazil's processed food products.

Direction des relations bilatérales des questions commerciales et techniques, d'Agriculture et Agroalimentaire Canada. Ce sont deux très longs titres.

Nous sommes heureux de vous accueillir parmi nous. Vous avez été informés de notre étude, et peut-être, des aspects au sujet desquels vous pourriez nous être utiles dans le cadre de notre étude de nos relations avec le Brésil et avec l'Amérique du Sud, de façon plus générale. Qui commence? Monsieur Coomber, essayez, si possible, de faire une courte déclaration préliminaire. Nous avons un peu de retard, et je veux que tous les sénateurs puissent poser leurs questions et que nous libérons la salle à temps pour le prochain comité, ce qui n'est pas une mince tâche.

Blair Coomber, directeur général, Direction des relations bilatérales et de la politique commerciale sur les questions techniques, Agriculture et Agroalimentaire Canada : Merci de m'avoir invité à m'adresser de nouveau à votre comité afin de discuter de ce partenaire agricole et commercial important que constitue pour nous le Brésil.

Comme vous le savez certainement, l'agriculture joue un rôle essentiel dans l'économie brésilienne, puisqu'elle représente 6,5 p. 100 du PIB et 36 p. 100 de la valeur des exportations brésiliennes.

En 2003, le Brésil a remplacé le Canada à titre de troisième exportateur de produits agricoles en importance au monde.

[Français]

Le Brésil est le plus important producteur mondial de sucre, de jus d'orange et de café, et également un important producteur de soya, d'éthanol, de bœuf et de volaille. Le Brésil exporte plus de bœuf, de volaille et d'éthanol que tout autre pays.

Les principales importations canadiennes des produits agroalimentaires et des produits de la mer brésiliens sont le sucre brut, le café, le jus d'orange congelé, les coussins de poulet congelés et le beurre de cacao.

[Traduction]

En 2010, le Brésil a importé 9,2 milliards de dollars de produits agricoles et agroalimentaires, principalement de l'Argentine, de l'Uruguay, du Paraguay, du Chili et des États-Unis. Le Canada était le 15^e fournisseur en importance de produits agroalimentaires et de produits de la mer du Brésil, avec 1,7 p. 100 des parts de marché.

Tout particulièrement, les importations d'aliments transformés ont continué à croître au cours des dernières années, pour représenter 4,6 milliards de dollars en 2009. Les principales importations brésiliennes d'aliments transformés étaient le malt, la farine de blé, le vin embouteillé, le riz blanchi et les préparations alimentaires. L'Argentine, l'Uruguay et les États-Unis étaient les principaux fournisseurs d'aliments transformés, avec plus de 48 p. 100 des importations, alors que le Canada a fourni moins de 1 p. 100 des produits alimentaires transformés importés par le Brésil.

Canadian agri-food and seafood exports to Brazil in 2009 were \$147.9 million. Our largest exports included wheat, barley, lentils, canary seed and food preparations. Canada registered an agri-food and seafood trade deficit of \$642.2 million with Brazil in 2009.

With respect to the multilateral trading system, Brazil, as was mentioned earlier, is a key player in the World Trade Organization, WTO, agricultural negotiations, as the de facto leader of the WTO agriculture G20 group of developing countries, pushing for more market access in developed countries' markets, along with India, China and South Africa. Brazil is also a fellow member of the Cairns Group of small to medium-sized agricultural exporters who are committed to agricultural trade reform, and is part of the G11 countries promoting a constructive approach to the negotiations at the WTO.

As a WTO agriculture G20 member, Brazil has argued for the elimination of all forms of export subsidies and deep reductions to the level of trade-distorting domestic support provided by developed countries, particularly the U.S. and the EU, European Union.

While interested in better access to all markets, Brazil has taken a less ambitious approach to developing country market access, due in part to its alliance with more protectionist G20 members, including India.

Over the past two years, the overall WTO negotiations have remained at a standstill, despite repeated commitments from leaders to continue to push towards an ambitious and balanced conclusion. In November 2010, the G20 Seoul Summit seems to have created a renewed momentum to resume serious efforts to conclude the Doha Development Agenda in 2011. Intensive negotiations on agriculture resumed in Geneva in the week of January 17 of this year, with a view to bridging differences among key WTO members. No breakthrough has been achieved yet.

[Translation]

Canada and Brazil share an interest in continuing reforms to world agricultural trade started in the Uruguay round. A substantial result would be to eliminate all forms of export subsidies, significantly reduce trade distorting domestic support and achieve better market access across all WTO members. This is in both our interests, and would contribute to achieving an ambitious outcome for the Doha round.

En 2009, les exportations canadiennes de produits agroalimentaires et de produits de la mer vers le Brésil ont représenté 147,9 millions de dollars. Nos exportations les plus importantes comprenaient le blé, l'orge, les lentilles, les graines à canaris et les préparations alimentaires. Toujours en 2009, le Canada a accumulé, en matière de produits agroalimentaires et de produits de la mer, un déficit commercial de 642,2 millions de dollars avec le Brésil.

Dans le contexte du système de commerce multilatéral, le Brésil joue, comme on l'a dit plus tôt, un rôle particulièrement important au sein des négociations agricoles de l'Organisation mondiale du commerce, l'OMC, à titre de leader de fait du regroupement des pays en développement du G20 qui participent aux négociations agricoles de l'OMC et qui réclament un accès élargi au marché des pays industrialisés, avec l'Inde, la Chine et l'Afrique du Sud. De plus, le Brésil est membre du Groupe de Cairns, un regroupement de pays exportateurs de produits agricoles de petite et moyenne tailles, qui s'efforcent de réformer le commerce agricole, et qui font également partie des pays du G11 qui font la promotion d'une approche constructive pour les négociations au sein de l'OMC.

À titre de membre du G20 qui participe aux négociations agricoles de l'OMC, le Brésil réclame l'élimination de toutes les subventions à l'exportation, ainsi qu'une importante réduction des subventions intérieures faussant les échanges, qui sont actuellement utilisées par les pays industrialisés, tout particulièrement les États-Unis et l'Union européenne.

Bien qu'il aimeraît privilégier un accès plus étendu à tous les marchés, le Brésil a adopté une approche moins ambitieuse à l'égard de l'accès aux marchés des pays en développement, en partie en raison de son alliance avec certains membres davantage protectionnistes du G20, notamment l'Inde.

Au cours des deux dernières années, les négociations générales de l'OMC n'ont pas progressé, malgré un engagement répété des pays chefs de file à en arriver à une conclusion à la fois ambitieuse et équilibrée. En novembre 2010, le Sommet du G20 à Séoul semble avoir donné lieu à une reprise des efforts importants en vue de conclure le programme de développement de Doha en 2011. Des négociations intensives sur les questions agricoles ont repris à Genève au cours de la semaine du 17 janvier 2011, en vue de concilier les divergences entre certains membres importants de l'OMC. Il n'y a pas encore eu d'entente.

[Français]

Le Canada et le Brésil sont tous deux intéressés à continuer la réforme du commerce agricole mondial entreprise à l'occasion du cycle d'Uruguay. Un résultat substantiel consisterait à éliminer toutes les subventions à l'exportation, à réduire considérablement les subventions intérieures faussant les échanges et à obtenir un meilleur accès aux marchés de tous les membres de l'OMC. Un tel résultat serait avantageux pour les deux pays et contribuerait à la réalisation d'un dénouement ambitieux pour le cycle de Doha.

[English]

On a bilateral level, Canada seeks to maximize our relationship with this rising agricultural producer. In 2005, Canada's deputy minister for agriculture visited Brazil on a fact-finding mission. In 2009, again the deputy minister travelled to Brazil, further signalling the importance Canada places in this market.

When considering the need to strengthen the Brazil-Canada bilateral relationship, it is important to examine the relationship from three different perspectives. First, Brazil is a competitor and, therefore, Brazil's government and industry's competitive thinking must be thoroughly understood.

Second, Brazil is an important partner and, therefore, Canada needs to build its relationship with Brazil to influence their positions and actions, both domestically and internationally.

Finally, Brazil is a market and investment destination. Therefore, Canadian companies can capitalize on needs derived from the expansion in the agricultural sector and on potential opportunities derived from the demand created by high-income households that traditionally seek value-added products.

Based on these three pillars, I would like to take this opportunity to share some of the key initiatives that have been undertaken by Agriculture and Agri-Food Canada, AAFC, to further strengthen this important bilateral relationship.

First, the meetings of the Canada-Brazil Consultative Committee on Agriculture, the CCA, which was established by a memorandum of understanding, MOU, in 2006, take place on an annual basis, with the last one having occurred in September 2010 in Ottawa. The CCA is chaired by Agriculture and Agri-Food Canada for Canada, with the Canadian Food Inspection Agency, CFIA, and the Department of Foreign Affairs and International Trade also represented at the meetings.

[Translation]

The CCA advances Canada's interests through pursuing the resolution of bilateral trade issues and by engaging in policy and cooperation discussions with Brazil. Our objectives are to ensure that the present level of access to the Brazilian market is maintained, and to secure meaningful, new market access for Canadian exporters.

In addition to addressing Canada's export interests, the forum also serves as a forum for information sharing, which assists in identifying new opportunities for market development.

[English]

Brazil has demonstrated a high level of engagement in this forum. Canada and Brazil are currently engaged in dialogue to define new research activities, as well as discussions on

[Traduction]

Sur le plan bilatéral, le Canada s'efforce de maximiser sa relation avec ce producteur agricole qui prend de plus en plus d'importance. En 2005, le sous-ministre canadien de l'Agriculture a visité le Brésil à l'occasion d'une mission de collecte d'informations. En 2009, le sous-ministre s'est rendu de nouveau au Brésil, soulignant encore davantage l'importance accordée par le Canada à ce marché.

Si l'on analyse le besoin de renforcer les relations bilatérales entre le Brésil et le Canada, il importe d'examiner ces relations selon trois points de vue distincts. D'abord, le Brésil est un concurrent, et il faut donc s'assurer de comprendre parfaitement le raisonnement du gouvernement et de l'industrie du Brésil sur le plan concurrentiel.

Ensuite, le Brésil est un partenaire important, et le Canada doit renforcer ses relations avec ce pays de manière à pouvoir influer sur ses positions et actions, à la fois sur les plans national et international.

Enfin, le Brésil constitue un marché et une destination pour les investissements canadiens. Les entreprises canadiennes peuvent donc tirer profit des besoins découlant de l'expansion du secteur agricole ainsi que des débouchés potentiels découlant de la demande suscitée par les ménages à revenu élevé, qui recherchent normalement des produits à valeur ajoutée.

En fonction de ces trois piliers, j'aimerais profiter de l'occasion pour vous présenter certaines des principales initiatives mises de l'avant par Agriculture et Agroalimentaire Canada, AAC, en vue de renforcer ces importantes relations bilatérales.

Tout d'abord, le Comité consultatif Canada-Brésil sur l'agriculture, établi dans le cadre d'un protocole d'entente en 2006, se réunit chaque année. Sa dernière réunion a eu lieu en septembre 2010 à Ottawa. Le Comité consultatif est présidé par Agriculture et Agroalimentaire Canada pour le Canada. Des représentants de l'Agence canadienne d'inspection des aliments, l'ACIA, et du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international sont aussi présents aux réunions.

[Français]

Le comité consultatif Canada-Brésil soutient les intérêts canadiens en s'efforçant de résoudre les problèmes de commerce bilatéral et en participant à des discussions sur les politiques et la coopération avec le Brésil. Nos objectifs consistent à préserver les niveaux actuels du marché brésilien et obtenir de nouveaux accès significatifs à ce marché pour les exportateurs Canadiens.

En plus de promouvoir les intérêts du Canada en matière d'exportation, le forum permet les échanges d'information en vue de cerner les nouvelles possibilités de développement des marchés.

[Traduction]

Le Brésil a fait preuve d'un degré d'engagement élevé dans le cadre de ce forum. Le Canada et le Brésil sont actuellement engagés dans un dialogue visant à définir de nouvelles activités de

opportunities to strengthen the links between Canadian and Brazilian universities and biotechnology companies.

In the area of science cooperation and innovation in the agri-food sector, there is an important element of the Canada-Brazil bilateral relationship as well. In 2009, an MOU on scientific and technical cooperation was signed between AAFC and EMBRAPA, the research agency of Brazil's Ministry of Agriculture. This MOU establishes a framework for Canada-Brazil cooperation with regard to training and exchange of personnel, the exchange of genetic materials and other collaboration of mutual benefit. The MOU identifies six areas for research cooperation: sharing and conservation of genetic resources, sustainable agricultural practices, development of energy-efficient cereal cultures, dynamics of soil micro-organisms, post-harvest technology, food safety and quality traceability. Canada and Brazil are currently exploring options for new initiatives under this MOU.

Finally, Canada and Brazil share many opportunities and challenges related to agri-environmental issues, and have recently taken steps to increase their collaboration in these areas for mutual benefit.

One area that has been identified for collaboration is reducing agricultural greenhouse gases. Both countries have been actively engaged in the recent establishment of the Global Research Alliance on Agricultural Greenhouse Gases and have agreed to pursue opportunities to work together to find ways to reduce greenhouse gases while, at the same time, improving efficiency and productivity of agricultural systems.

Brazil and Canada have a common interest in collaborating on earth observation that serves agri-environmental purposes, such as monitoring crop conditions in near real time and targeting programs and policies to places where they will have the greatest impact. Both countries have made significant contributions to the global earth observation satellite network and, considering the extensive overlap in interest and expertise between the two countries, there is great opportunity to benefit from working together on earth observation-based monitoring. The most recent Canada-Brazil Consultative Committee on Agriculture was used to identify these and other areas for increased collaboration on agri-environmental issues.

Thank you for this opportunity to speak with you, and I would be pleased to answer your questions.

The Chair: I will turn to Dr. Carrière to speak on behalf of the Canadian Food Inspection Agency.

Dr. Louise Carrière, Director, Bilateral Relations and Market Access, Canadian Food Inspection Agency: The CFIA is a science-based regulator and is dedicated to safeguarding food, animals

recherche, ainsi que dans des discussions visant à cerner des possibilités de renforcement des liens entre les universités canadiennes et brésiliennes et les entreprises de biotechnologie des deux pays.

La coopération en matière de sciences et d'innovation dans le secteur de l'agroalimentaire constitue un élément très important des relations bilatérales Canada-Brésil. En 2009, un protocole d'entente en matière de coopération scientifique et technique a été conclu entre AAC et EMBRAPA, l'agence de recherche du ministère brésilien de l'Agriculture. Ce protocole d'entente établit un cadre pour la collaboration Canada-Brésil en matière de formation et d'échange de chercheurs, d'échange de matériel génétique et d'autres collaborations avantageuses pour les deux pays. Le protocole d'entente décrit six domaines de coopération de recherche : le partage et la conservation des ressources génétiques, les pratiques agricoles durables, le développement de cultures céréalières écoénergétiques, la dynamique des microorganismes des sols, les technologies à utiliser après la récolte, la salubrité et la qualité des aliments, et enfin, la traçabilité. Le Canada et le Brésil explorent actuellement de nouvelles initiatives envisageables dans le cadre de ce protocole d'entente.

Enfin, mentionnons que le Canada et le Brésil ont en commun de nombreux défis et possibilités en ce qui concerne les enjeux agroenvironnementaux, et que les deux pays ont récemment pris des mesures pour accroître leur collaboration dans ces domaines à des fins mutuellement bénéfiques.

L'un des domaines qui feront l'objet d'une collaboration est celui de la réduction des gaz à effet de serre. Récemment, les deux pays ont participé activement à la création de l'Alliance mondiale de recherche sur les gaz à effet de serre en agriculture, et ils ont convenu de trouver des occasions de collaborer à la recherche de solutions qui permettront de réduire les gaz à effet de serre, tout en accroissant l'efficacité et la productivité des systèmes agricoles.

Le Brésil et le Canada ont un intérêt commun à collaborer pour l'observation de la Terre à des fins agroenvironnementales, par exemple pour la surveillance de l'état des cultures en temps quasi réel et pour l'orientation des programmes et politiques vers les régions où ils auront la plus grande incidence. Les deux pays ont contribué de façon importante au réseau mondial de satellites d'observation terrestre, et lorsque l'on considère le chevauchement considérable des intérêts et des champs d'expertise des deux pays, on peut convenir que nous avons tout avantage à mettre en commun nos efforts de surveillance axés sur l'observation terrestre. La plus récente réunion du Comité consultatif Canada-Brésil sur l'agriculture était consacrée à la détermination de ces champs d'activité et d'autres champs qui pourraient profiter d'une collaboration accrue en matière d'enjeux agroenvironnementaux.

Je vous remercie de cette occasion de discuter avec vous aujourd'hui, et je serai heureux de répondre à vos questions.

La présidente : Je cède maintenant la parole à Louise Carrière, qui parlera au nom de l'Agence canadienne d'inspection des aliments.

Louise Carrière, directrice, Relations bilatérales et accès aux marchés, Agence canadienne d'inspection des aliments : L'ACIA est un organisme de réglementation à vocation scientifique qui veille

and plants, which enhances the health and well-being of Canada's people, environment and economy. Our work is trusted and respected by Canadians and the international community.

I appreciate the opportunity to speak to the committee today from a CFIA perspective on Canada-Brazil bilateral relations and trade issues regarding food safety, animal and plant health.

Food safety is of the highest importance to the Government of Canada. The CFIA's crucial role is to ensure that imports into Canada meet the same high safety standards required of our domestic industry. This is critical both for the protection of public health, and to ensure our domestic industry is not placed at a competitive or economic disadvantage.

The CFIA has had a long-standing collaborative relationship with its Brazilian counterpart in a two-way sharing of best practices in areas such as risk assessment and traceability.

It is of benefit to Canada, for example, to see that risks to food safety and animal health are addressed at the source before products arrive in Canada. The CFIA can share its expertise in that area. When inspection and testing programs can be determined to be equivalent at source, for example, it results in higher standards, higher quality and higher confidence in the food being imported into Canada. In that vein, in December 2009, the CFIA hosted a delegation of Brazilian technical experts for a seminar on recent developments in sampling and testing methods for residues in meat.

The CFIA is actively nurturing a strong collaborative and science-oriented relationship with Brazil at both the bilateral and multilateral levels. The CFIA co-chairs the sanitary and phytosanitary, SPS, subcommittee, of the Canada-Brazil Consultative Committee on Agriculture along with Agriculture and Agri-Food Canada, and the Department of Foreign Affairs and International Trade. My executive director is the co-chair on behalf of CFIA.

Last year in September, the CCA met in Ottawa. The CFIA talked about issues for which it is responsible. SPS subjects that were discussed included access for Canadian cattle as well as access for Brazilian beef and pork, addressing the foot-and-mouth disease status of Brazil, and poultry issues.

At the international level, Canada and Brazil are both members of the World Organization for Animal Health, OIE, and the International Plant Protection Convention, IPPC. In these fora, both countries are active contributors to the development of international science-based standards in areas of

à préserver la salubrité des aliments, la santé des animaux et la protection des végétaux, de façon à améliorer la santé et le bien-être des Canadiens, de même que de l'environnement et de l'économie du pays. Les Canadiens comme la communauté internationale ont confiance en notre travail et le respectent.

Je suis heureuse d'avoir l'occasion de présenter aujourd'hui au comité le point de vue de l'ACIA sur les relations bilatérales entre le Canada et le Brésil et les enjeux commerciaux en ce qui concerne la salubrité des aliments, la protection des végétaux et la santé des animaux.

Le gouvernement du Canada accorde la plus haute importance à la salubrité des aliments. L'ACIA joue un rôle essentiel en s'assurant que les produits importés au Canada répondent aux mêmes normes élevées de salubrité que les produits de l'industrie canadienne. Il s'agit là d'un élément essentiel pour protéger la santé du grand public, et pour éviter de placer notre industrie nationale en situation économique ou concurrentielle désavantageuse.

L'ACIA entretient une collaboration de longue date avec son homologue brésilien, avec qui elle échange des pratiques exemplaires concernant, par exemple, l'évaluation des risques et la traçabilité.

Il est tout à l'avantage du Canada, par exemple, de constater que les risques pour la salubrité des aliments et la santé des animaux sont éliminés à la source, avant que les produits n'arrivent au Canada. L'ACIA peut transmettre son expertise à ce sujet. Si l'on peut déterminer que les programmes d'inspection et de test sont équivalents à la source, par exemple, on obtient des normes plus élevées, une plus grande qualité et une plus grande confiance envers les aliments importés au Canada. À ce sujet, l'ACIA a accueilli, en décembre 2009, une délégation de spécialistes techniques du Brésil dans le cadre d'un séminaire sur les nouveautés en matière de méthodes d'échantillonnage et de tests concernant les résidus présents dans la viande.

L'ACIA encourage activement une solide collaboration et des relations à vocation scientifique avec le Brésil, à l'échelle tant bilatérale que multilatérale, elle copréside le sous-comité sanitaire et phytosanitaire du Comité consultatif Brésil-Canada sur l'agriculture, en collaboration avec Agriculture et Agroalimentaire Canada et le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. Notre directeur exécutif est le coprésident du comité, au nom de l'ACIA.

L'an dernier, en septembre, le Comité consultatif sur l'agriculture s'est réuni à Ottawa. L'ACIA a discuté des enjeux dont elle est responsable. Parmi les questions d'ordre sanitaire et phytosanitaire qui ont fait l'objet de discussions, il y a eu l'accès pour le bétail canadien, de même que l'accès pour le bœuf et le porc brésiliens, afin de lutter contre la fièvre aphteuse, ainsi que les enjeux liés à la volaille.

Sur la scène internationale, le Canada et le Brésil sont tous deux membres de l'Organisation mondiale de la santé animale et de la Convention internationale pour la protection des végétaux, la CIPV. Dans le cadre de ces tribunes, les deux pays contribuent activement à l'élaboration de normes internationales axées sur des

mutual interest, such as animal disease control and reporting, and low-level presence parameters for plant products derived of biotechnology.

It is beneficial to examine Brazil in terms of our commonality. Both countries are blessed with significant arable land and access to clean water to grow crops. Both have significant animal production.

Similarly, Canada and Brazil are both exporters to world markets, and we produce a number of agricultural and agri-food products traded internationally, crops and animal products, including beef, pork, poultry and soybeans in particular. That makes us export competitors for such products, but it also makes us see and experience market access from a mutual perspectives. Brazil faces the same difficult import requirements to access countries like Russia and China, for example, as does Canada.

The CFIA is interested in hearing Brazil's challenges and success stories in these export markets because that can assist in improving the way we service the same markets. It can also lead to creating a "common front" that can allow us to work toward improvement and change.

It should be noted that today, countries like Canada, Brazil, the U.S. and Australia work collaboratively by discussing experiences and challenges faced in export markets that we have in common, again, like in Russia. When we do this, it yields positive results.

When Canada's experts take the time to share their knowledge and best practices with a country like Brazil, there is a trickle-down effect, especially in areas like food safety, because Brazil has great influence in the region, and its knowledge about food safety and plant and animal health is passed along.

There are additional benefits to sharing information about market access issues and challenges about countries to which we export. It tends to level the playing field internationally and allows industries to focus on their areas of expertise and compete on pricing.

Brazil is home to huge herds of cattle, and its cattle population is some 200 million while Canada has just over 13 million. However, Brazil faces challenges with certain animal diseases that have occasionally occurred, such as foot-and-mouth disease, a disease that the CFIA is monitoring actively to prevent its entry into Canada.

Canada does not, at this time, recognize Brazil to be free of that disease. As a consequence, Brazil currently exports only cooked beef to Canada, mostly canned corned beef.

principes scientifiques dans des domaines d'intérêt commun, comme la lutte contre les maladies animales et leur déclaration, ainsi qu'à l'établissement d'un paramètre concernant la présence d'une faible concentration de produits végétaux issus de la biotechnologie.

Il est intéressant d'examiner les points communs entre le Canada et le Brésil. Les deux pays jouissent d'une grande superficie de terre arable et d'un accès à de l'eau saine pour la culture. L'élevage occupe aussi une place importante dans les deux pays.

De même, le Canada et le Brésil exportent tous deux leurs produits sur les marchés mondiaux, et nous produisons bon nombre de produits agricoles et agroalimentaires destinés au marché international, dont des produits végétaux et animaux, comme le bœuf, le porc, la volaille et le soya. Les deux pays se font donc concurrence sur le marché de l'exportation de ces produits, mais cette expérience fait en sorte que les deux pays voient l'accès aux marchés du même œil et le vivent de la même façon. Le Brésil, tout comme le Canada, doit répondre à de rigoureuses exigences en matière d'importation pour pouvoir exporter ses produits dans des pays comme la Russie et la Chine, par exemple.

L'ACIA souhaite en savoir plus sur les défis et les réussites du Brésil sur ces marchés d'exportation, car nous pourrions ainsi améliorer notre façon de desservir ces mêmes marchés. Nous pourrions également faire « front commun » afin d'améliorer et de changer nos façons de faire.

Il est important de souligner que, à l'heure actuelle, des pays comme le Canada, le Brésil, les États-Unis et l'Australie collaborent en discutant de leurs expériences et des défis qu'ont posés les marchés d'exportation d'intérêt commun, comme la Russie, encore une fois. Une telle approche donne de bons résultats.

Lorsque des spécialistes canadiens prennent le temps de partager leur savoir et les pratiques exemplaires avec un pays comme le Brésil, il y a un effet d'entraînement, surtout dans des domaines comme la salubrité des aliments, parce que le Brésil a une grande influence dans la région et qu'il peut transmettre son savoir concernant la salubrité des aliments, la protection des végétaux et la santé des animaux.

Le fait d'échanger de l'information sur les questions et les défis que pose l'accès à des marchés d'exportation d'intérêt commun apporte des avantages supplémentaires. Cela permet d'uniformiser les règles du jeu à l'échelle internationale, de façon à ce que les industries mettent l'accent sur leurs domaines d'expertise et offrent des prix concurrentiels.

On trouve, au Brésil, d'imposants cheptels de bovins. En effet, le Brésil compte environ 200 millions de bovins, alors que le Canada en compte tout juste un peu plus de 13 millions. Cependant, le Brésil est aux prises avec la présence occasionnelle de certaines maladies animales, comme la fièvre aphthée, une maladie que l'ACIA surveille activement afin d'empêcher son introduction au Canada.

À l'heure actuelle, le Canada n'a pas reconnu le Brésil comme pays exempt de cette maladie. Par conséquent, le Brésil exporte au Canada seulement du bœuf cuit, principalement du bœuf salé en conserve.

Brazil is interested in exporting more beef and, now pork, to Canada. We are working with Brazil to review surveillance and disease control information in order to assess the risks and necessary controls related to such expansion, including impacts such as the risk of the potential introduction of foot-and-mouth disease.

The CFIA is also active in participating and supporting the role of an organization called PANAFTOSA. This is a pan-American organization dedicated to eradicating foot-and-mouth disease from South America. There is already collaboration at the veterinary expert level where some staff from the CFIA work with PANAFTOSA. We also work with the organizations at the laboratory diagnostic level. The CFIA's National Centre for Foreign Animal Disease in Winnipeg and the PANAFTOSA laboratory in Brazil work together on research into diagnostic methods and vaccines.

The CFIA is sharing other expertise, too. Brazil is a major supplier of beef, and it turned to Canada to learn about its experience in cattle traceability. In March 2010, the CFIA participated in a technical visit focused on traceability that involved Brazil as well as representatives from Agriculture and Agri-Food Canada and Agri-Traçabilité Québec.

Such collaboration lays solid groundwork for sound stock management and production.

Another area of particular interest to the CFIA is Brazil's export of poultry meat to Canada. Before 2002, only the United States was allowed to export fresh poultry meat to Canada. What is really interesting about this relationship with Brazil is how market access has evolved. Canada exports hatching eggs to Brazil. The genetics for Canadian chicken and turkeys are especially good to make them grow fast and produce lean meat, and Brazil exports poultry meat back to us. In this way, we are diversifying to some degree the supply of poultry meat for Canadians, while staying on top of genetic improvements in our flocks.

I mentioned earlier how Brazil's leadership in the area of science and technology is of high interest to the CFIA. Brazil is doing a lot of work in the area of genetics, as well as in new crops and new varieties. Brazil's thinking is much in line with Canada's with regard to productively using biotechnology and with genetically modified organisms.

Brazil is also generous with sharing these new scientific discoveries. For example, Brazil has developed draught-resistant cultivars of pulses that it is now sharing with Africa and other dry countries of the world. This is benefiting a lot of people.

Brazil is presenting itself as a good world citizen. It is also an important player in many of the fora in which the CFIA is itself involved, such as the previously mentioned International Plant Protection Convention, the World Organization for Animal

Le Brésil voudrait augmenter ses exportations de bœuf et, maintenant, de porc, au Canada. Nous collaborons donc avec le Brésil pour examiner les données sur la surveillance et les mesures de lutte contre la maladie afin d'évaluer les risques et les mesures de contrôle requises, notamment les répercussions comme le risque d'une possible introduction de la fièvre aphèteuse.

Par ailleurs, l'ACIA participe activement à une organisation appelée PANAFTOSA et la soutient. Il s'agit d'une organisation panaméricaine ayant pour mandat d'éradiquer la fièvre aphèteuse en Amérique du Sud. Des vétérinaires de l'ACIA collaborent déjà avec la PANAFTOSA. Nous collaborons également avec l'organisation du point de vue des analyses en laboratoire. Le Centre national des maladies animales exotiques de l'ACIA, à Winnipeg, et le laboratoire de la PANAFTOSA au Brésil effectuent conjointement des recherches sur les méthodes de diagnostic et les vaccins.

L'ACIA offre aussi de l'aide dans d'autres domaines d'expertise. Le Brésil est un important fournisseur de bœuf, et il a demandé conseil au Canada en ce qui concerne la traçabilité des bovins. En mars 2010, l'ACIA a participé à une visite technique qui porte sur la traçabilité, visite à laquelle ont participé le Brésil tout autant que des représentants d'Agriculture et Agroalimentaire Canada et d'Agri-Traçabilité Québec.

Cette collaboration jette des bases solides pour la création d'un solide système de gestion et de production du bétail.

L'exportation au Canada de viande de volaille en provenance du Brésil est une autre question qui intéresse particulièrement l'ACIA. Avant 2002, seuls les États-Unis étaient autorisés à exporter au Canada de la viande de volaille fraîche. L'aspect très intéressant de cette relation avec le Brésil est l'évolution de l'accès au marché. Le Canada exporte des œufs d'incubation au Brésil. La qualité de la génétique des poulets et des dindons canadiens favorise une croissance rapide et la production de viande maigre. Le Brésil exporte ensuite cette viande de volaille sur le marché canadien. Ainsi, nous diversifions, dans une certaine mesure, l'offre de viande de volaille pour les Canadiens, tout en gardant le contrôle sur l'amélioration génétique de nos élevages.

J'ai mentionné précédemment les qualités de chef de file du Brésil dans le domaine des sciences et de la technologie, qui présentent un grand intérêt pour l'ACIA. Le Brésil réalise de nombreux travaux en génétique, en plus d'élaborer de nouvelles cultures et de nouvelles variétés de végétaux. Les visées du Brésil sont essentiellement en accord avec celles du Canada en ce qui concerne l'utilisation de la biotechnologie et des organismes génétiquement modifiés à des fins de production.

En outre, le Brésil fait montre de générosité en partageant ces nouvelles découvertes scientifiques. Par exemple, il a élaboré des cultivars de légumineuses à grains résistant à la sécheresse qu'il partage maintenant avec des pays d'Afrique et d'autres pays du monde confrontés à la sécheresse. Un tel geste apporte des avantages à bon nombre de personnes.

Le Brésil a démontré qu'il est un bon citoyen du monde. Il est aussi un participant important à de nombreuses tribunes auxquelles l'ACIA participe elle-même, notamment la Convention internationale pour la protection des végétaux,

Health, as well as the Codex Alimentarius Commission for food, and the World Trade Organization's committee on the agreement of the application of sanitary and phytosanitary measures.

Canada and Brazil share similar approaches on many issues. While our countries are located on different continents, because of the alphabetical seating arrangements by country name, Canada and Brazil are often seated together at these international meetings. Partnering is constructively fostered because we work together, side-by-side, on many occasions.

Due to its growing import-export industry and its influence on other emerging Latin American countries, Brazil is an increasingly important part of that international community. With over 191 million people, Brazil is part of the BRIC countries. These are countries deemed to be at a similar stage of newly advanced economic development. The BRIC countries are Brazil, Russia, India, China and South Africa.

Across Canada, the Canadian trade commissioner service is promoting Brazil as a key partner for science and technology. That, of course, is of high interest to the CFIA.

I would like to thank you once again for allowing me to speak to you, and now to answer any questions you may have.

Senator Downe: Doctor, can you elaborate on how you protect Canadians from imports. For example, you referred to poultry and the shipments coming in from Brazil. Obviously, you cannot check them all. Do you depend on records from Brazil? Do you do a random check in Canada? Can you explain how the system works?

Ms. Carrière: In order to import poultry meat into Canada, there are two aspects we look at. First, we want to prevent the introduction of foreign animal disease. For poultry, there is avian influenza or other disease that, if introduced, would have a negative impact on our industry.

We also look from a public health perspective, ensuring the food is safe. Before we even allow poultry meat, we review the animal health status of that country. For diseases of concern, what are their measures? Do they have any outbreaks? If so, are they able to control the outbreak and do surveillance? We evaluate the veterinary infrastructure to ensure there is a capacity to manage and that they have a good system in place to monitor. We also evaluate the meat inspection system. Is their system of slaughtering and processing and controls in place equivalent to Canadian standards?

mentionnée plus tôt, l'Organisation mondiale de la santé animale, la Commission du Codex Alimentarius pour les aliments, et le Comité de l'Accord sur les mesures sanitaires et phytosanitaires de l'Organisation mondiale du commerce.

Le Canada et le Brésil adoptent des méthodes semblables dans bon nombre de dossiers. Nos pays sont situés sur des continents différents, mais en raison de l'ordre alphabétique des sièges, les représentants du Canada et du Brésil sont souvent côté à côté dans ces réunions internationales. Nous entretenons des partenariats constructifs parce que nous travaillons ensemble, côté à côté, à de nombreuses occasions.

En raison de son industrie de l'importation et de l'exportation florissante et de son influence sur d'autres pays de l'Amérique latine, le Brésil prend de plus en plus d'importance sur la scène internationale. Comptant plus de 191 millions d'habitants, le Brésil fait partie des « pays BRICS », qui sont considérés comme des pays ayant récemment atteint un niveau semblable de développement économique. Les « pays BRICS » sont le Brésil, la Russie, l'Inde, la Chine et l'Afrique du Sud.

Dans l'ensemble du Canada, le Service des délégués commerciaux du Canada fait la promotion du Brésil à titre de partenaire clé dans le domaine des sciences et de la technologie, auquel l'ACIA s'intéresse vivement, bien sûr.

Je vous remercie de nouveau de m'avoir donné l'occasion de discuter avec vous. Je vais maintenant répondre à toutes vos questions.

Le sénateur Downe : Madame, pouvez-vous nous en dire plus sur la façon dont votre organisme protège les Canadiens contre les importations? Vous avez parlé, par exemple, de la volaille et des envois en provenance du Brésil. De toute évidence, il est impossible de les vérifier tous. Est-ce que vous vous fiez aux dossiers du Brésil? Effectuez-vous une vérification au hasard au Canada? Pouvez-vous nous expliquer comment fonctionne le système?

Mme Carrière : En ce qui concerne l'importation de viande de volaille au Canada, nous examinons deux aspects. D'abord, nous voulons empêcher l'introduction de maladies animales en provenance de l'étranger. Dans le cas de la volaille, il y a, par exemple, la grippe aviaire et d'autres maladies qui, si elles étaient introduites au Canada, auraient des répercussions négatives sur notre industrie.

Nous voyons aussi les choses du point de vue de la santé publique, et nous devons nous assurer que les aliments sont sûrs. Avant même d'accepter l'importation de viande de volaille, nous examinons la situation zoosanitaire du pays en question. Quelles sont les mesures qu'il prend concernant les maladies qui nous préoccupent? Y a-t-il des épidémies? Si c'est le cas, le pays est-il en mesure de contrôler l'épidémie et d'effectuer de la surveillance? Nous évaluons l'infrastructure vétérinaire pour nous assurer que le pays a la capacité de gérer la situation et qu'il dispose d'un bon système de surveillance. Nous évaluons aussi le système d'inspection de la viande. Le système d'abattage et de transformation, et les mesures de contrôle en place dans le pays correspondent-ils aux normes canadiennes?

We do desk reviews and then we go on site. We meet the people; we ask questions. We go on farms; we visit slaughter plants; we go to the central government office and review records. Once it is deemed equivalent, then we can open trade. Before that, we have to ensure it is equivalent.

Once we open trade, of course we continue to monitor. We do surveillance at the border, but on the basis that we have already ensured the system of inspection and the disease control measures in place are equivalent to Canada.

Senator Downe: When the poultry arrives in Canada, do you do any testing here?

Ms. Carrière: We have a sampling residue program. Unless there is something specific, we monitor on a regular basis for imports. It is random sampling, so there is an ongoing program during the course of the year where the system generates whether in that specific shipment we need to take a sample of poultry meat. We also inspect visually to make sure that the product matches with the export certificate. We look at the condition of the product to ensure it is in good shape.

Senator Downe: For example, do you have any restrictions on what is in the feed that is being fed to these animals in Brazil? Do you have any tracking of what injections? You referred to growing poultry faster and leaner, which would be more appealing and easier to sell. Do you monitor the chemical injections and the safety levels of those injections for Canadian consumption?

Ms. Carrière: This is part of the sampling plan. We verify for heavy metals, veterinary drugs, microbiological standards, ready-to-eat products. Basically, it is more by the residue that we look specifically for residues of drugs that could be used in the production. This is what we look for and we monitor those.

Senator Downe: There is no variation, I assume, between the standards of imported poultry and domestically grown?

Ms. Carrière: No. They have to meet the same Canadian standards. They are set up by Health Canada. They set the standards and we monitor them.

[*Translation*]

Senator Fortin-Duplessis: First, Mr. Coomber and Ms. Carrière, welcome to the committee. I enjoyed your presentation very much.

Nous effectuons des examens sur dossier, et nous allons sur place. Nous rencontrons les gens, nous posons des questions. Nous visitons des exploitations agricoles et des usines d'abattage, nous nous rendons dans les bureaux du gouvernement central et nous examinons les dossiers. Si nous déterminons que les normes sont équivalentes, nous faisons place au commerce ouvert. Mais il faut d'abord nous assurer que les normes sont équivalentes.

Une fois que le commerce est ouvert, nous poursuivons évidemment la surveillance. Nous effectuons une surveillance à la frontière, en tenant compte du fait que nous nous sommes déjà assurés que le système d'inspection et que les mesures de contrôle des maladies en place dans le pays sont équivalents à ceux appliqués au Canada.

Le sénateur Downe : Faites-vous des tests ici, une fois que la volaille arrive au Canada?

Mme Carrière : Nous avons un programme d'échantillonnage des résidus. Sauf dans des situations particulières, nous effectuons une surveillance régulière des importations. Il s'agit d'un échantillonnage au hasard, ce qui signifie que le programme est en cours pendant toute l'année et que nous intervenons quand le système nous indique qu'il faut prélever un échantillon de viande de volaille dans un envoi en particulier. Nous faisons aussi une inspection visuelle pour nous assurer que le produit correspond bien à ce qui est écrit dans le certificat d'exportation. Nous examinons le produit pour nous assurer qu'il est en bon état.

Le sénateur Downe : Y a-t-il, par exemple, des restrictions en ce qui concerne la nourriture qui est donnée à ces animaux au Brésil? Pouvez-vous faire un suivi des injections qui leur sont données? Vous avez parlé de volaille à croissance plus rapide qui donne une viande plus maigre, ce qui serait un produit plus intéressant et plus facile à vendre. Effectuez-vous une surveillance des produits chimiques injectés à la volaille et de la mesure dans laquelle ces produits sont sûrs pour la consommation au Canada?

Mme Carrière : Cela fait partie du plan d'échantillonnage. Nous vérifions la présence de métaux lourds et de médicaments vétérinaires, le respect des normes microbiologiques, et les produits prêt-à-manger. C'est, essentiellement, à partir des résidus que nous pouvons trouver des résidus de médicaments qui ont pu être utilisés pendant la production. C'est ce que nous recherchons, et c'est l'objet de notre surveillance.

Le sénateur Downe : Il n'y a pas d'écart, je suppose, entre les normes qui s'appliquent à la volaille importée et les normes qui s'appliquent à la volaille élevée au Canada?

Mme Carrière : Non. Elles doivent respecter les mêmes normes canadiennes, celles qui sont fixées par Santé Canada. Santé Canada fixe les normes, et nous effectuons la surveillance.

[*Français*]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Tout d'abord, monsieur Coomber et madame Carrière, soyez les bienvenus devant notre comité. J'ai beaucoup apprécié votre présentation.

From your point of view, what impact has Brazil's recent economic growth had on creating a broader free-trade area in the Americas? What are the repercussions for Canada?

[English]

Mr. Coomber: No doubt you are correct in saying there is large growth, particularly in the agricultural area, over the past number of years in Brazil. As you know, Brazil is part of the Mercosur countries. That includes Brazil, Argentina, Paraguay and Uruguay. Currently, Canada exports about \$162 million to \$163 million a year into those four countries so it is a fairly significant market, particularly, as I mentioned earlier, for things like wheat, lentils and other products.

As far as a trade agreement, discussions are under way, as you are aware, between Canada and Mercosur about entering into a trade negotiation. Canada is involved in many bilateral negotiations to improve our market access and also to gain preferential access into a number of markets. Certainly, for many agricultural products that we export into the Mercosur area, it would be a benefit to Canadian exporters to have tariffs and other market access issues addressed. It would not only ease the flow of agricultural products into that area but also perhaps provide, hopefully, an opportunity for the exports into the area to grow.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: As we have seen previously, the increase in food prices brings about global inflation, not to mention political unrest. Do you predict an increase in prices this year in sectors like wheat and soybeans?

If so, what might be the rate of this increase, and what might the prices be?

[English]

Mr. Coomber: I really do not know if I can predict the prices going up. They have reached significant levels. I believe I read this morning that the U.S. price for wheat had reached a record high of nearly \$9 per bushel. The prices could go up, but it is hard to predict the future. It is dependent on a lot of factors.

One of the main issues out there right now that is causing a rise in prices has been production problems in a number of the large exporting countries that produce wheat. For example, in Russia they have had serious problems so they stopped exporting. Last year Saskatchewan, you will recall, had a significant number of acres that were out of production for the entire year due to flooding. Drought in Australia has also caused significant production costs. When the production is down, of course the price will go up. It is hard to predict what the factors will be out

De votre point de vue, quelle influence a la récente croissance économique du Brésil sur la création d'une zone élargie de libre-échange dans les Amériques? Quelles sont les répercussions pour le Canada?

[Traduction]

M. Coomber : Vous avez tout à fait raison de dire que le Brésil connaît une croissance importante depuis un certain nombre d'années, surtout dans le secteur de l'agriculture. Comme vous le savez, le Brésil fait partie des pays du Mercosur, qui regroupe le Brésil, l'Argentine, le Paraguay et l'Uruguay. À l'heure actuelle, le Canada exporte pour environ 162 à 163 millions de dollars par année dans ces quatre pays, ce qui signifie qu'il s'agit d'un marché plutôt important surtout, comme je l'ai dit plus tôt, pour les produits comme le blé, les lentilles, et d'autres produits.

En ce qui concerne un accord commercial, il y a actuellement, comme vous le savez, des discussions entre le Canada et les pays du Mercosur à propos de la possibilité d'entreprendre une négociation commerciale. Le Canada prend part à de nombreuses négociations bilatérales visant à élargir son accès au marché et à obtenir un accès préférentiel à un certain nombre de marchés. Évidemment, pour les exportateurs canadiens, il serait avantageux de voir les questions tarifaires et les autres questions liées à l'accès au marché réglées au sujet de bon nombre de produits agricoles que nous exportons dans la région des pays du Mercosur. Cela permettrait non seulement de faciliter la circulation des produits agricoles dans cette région, mais aussi, peut-être, d'avoir l'occasion d'accroître les exportations dans la région.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Comme on l'a vu dernièrement, la hausse des prix des aliments provoque une inflation mondiale, sans compter des troubles politiques. Prévoyez-vous une augmentation des prix cette année dans des secteurs tels le blé et la graine de soya?

Si oui, quel pourrait être le taux de cette augmentation et quels pourraient être les prix?

[Traduction]

M. Coomber : Je ne sais vraiment pas si je peux prévoir une augmentation des prix. Ils ont atteint des niveaux élevés. Je pense que j'ai lu, ce matin, que le prix du blé aux États-Unis a atteint un niveau record, à 9 \$ le bushel. Les prix pourraient augmenter, mais il est difficile de prédire l'avenir. Cela dépend de nombreux facteurs.

L'un des nombreux facteurs qui ont causé l'augmentation actuelle des prix, ce sont les problèmes de production dans un certain nombre d'importants pays exportateurs qui produisent du blé. Par exemple, la Russie a connu de graves problèmes et a mis fin à ses exportations. L'an dernier, en Saskatchewan — vous vous en souvenez — la production a dû être interrompue sur un grand nombre d'acres pendant toute l'année à cause d'inondations. La sécheresse en Australie a aussi entraîné des coûts de production très élevés. Quand la production diminue, les

there in the next year or two with respect to world prices, but the important thing we are seeing right now is that the market is determining those prices.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: I know this is very difficult for you, but without giving me a percentage, should we expect prices to skyrocket in Canada, or will the situation remain stable?

[English]

Mr. Coomber: In Canada, our prices are determined based on world prices for most of our commodities, so it is very dependent on what happens globally as to whether or not prices in Canada will rise or fall.

Senator Wallin: I have a question to both of you in the sense that it is the same one. Dr. Carrière, you talk about all of the relationships that now exist, the shared standards, and these kinds of things. When that is not there — and, I hate to use the word, but protectionist measures do keep products out if it will be a challenge competitively or economically. Again, Mr. Coomber, you talked about the shared programs that we have, with all the stuff going on. From either one of you, can you make the elevator pitch, the 50-second case for free trade with Brazil or not?

Mr. Coomber: I probably cannot make the 50-second pitch. There are ongoing discussions, but we can get into discussions on the benefit. A lot of analytical work goes into it. With respect to agriculture, we have more to do. On the surface, as I said earlier, any time we can reduce tariffs and quotas and deal with SPS and sanitary and phyto-sanitary measures that are limiting our exports through a free trade agreement, generally there should be some benefit from that.

Senator Wallin: That is what I am looking for. From your vantage points, as you look at these issues, you think it is a plus?

Mr. Coomber: Do I think it is a plus? I think from an export point of view it is a plus. Trade is two ways so I would have to look at that.

Senator Wallin: Dr. Carrière?

Ms. Carrière: When we engage in free trade agreement talks from SPS, we work hard in terms of opening the markets for Canada and to engage at the technical level. For instance, on the beef exports, because of BSE, we have gained a lot of markets; there is still some work to do. We have our technical experts ready to engage actively with our trading partners, travelling there to explain our system and the measures that we have in place, for example, the fact that we have recognized there is a controlled risk

prix augmentent, évidemment. Il est difficile de prédire quels seront les facteurs qui auront une incidence sur les prix dans le monde au cours des deux prochaines années, mais on peut clairement voir, actuellement, que c'est le marché qui détermine ces prix.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Je sais que pour vous, c'est très difficile mais sans me donner un pourcentage, est-ce qu'au Canada on doit s'attendre à une flambée des prix ou est-ce que la situation demeurera stable?

[Traduction]

M. Coomber : Au Canada, les prix sont déterminés en fonction des prix mondiaux pour la plupart de nos marchandises, ce qui signifie que la hausse ou la baisse des prix au Canada dépend beaucoup de ce qui se passe à l'échelle mondiale.

Le sénateur Wallin : J'ai une question pour vous deux, en ce sens que c'est la même question. Madame Carrière, vous parlez des relations qui existent maintenant, des normes communes et de ce genre de choses. Quand ces mesures n'existent pas — et, je déteste employer ce mot, mais des mesures protectionnistes permettent bel et bien d'empêcher des produits d'entrer au pays si cela doit entraîner des difficultés sur le plan économique ou en matière de concurrence. Encore une fois, monsieur Coomber, vous avez parlé des programmes en commun et de toutes ces mesures en cours. Pouvez-vous, chacun d'entre vous, nous conseiller ou nous déconseiller l'accord de libre-échange avec le Brésil en moins de 50 secondes, comme si nous étions dans l'ascenseur?

M. Coomber : Je ne peux probablement pas le faire en 50 secondes. Il y a des discussions en cours, mais nous pouvons discuter des avantages. Le travail d'analyse est une part importante de tout cela. Nous devons en faire plus en ce qui concerne l'agriculture. À première vue, comme je l'ai dit plus tôt, chaque fois que nous pouvons réduire les tarifs et les quotas et faire face aux mesures sanitaires qui limitent nos exportations dans le cadre d'un accord de libre-échange, nous réussissons habituellement à en tirer avantage.

Le sénateur Wallin : C'est ce qui m'intéresse. De votre point de vue privilégié, quand vous examinez ces questions, pensez-vous qu'il s'agit d'un plus?

M. Coomber : Si je pense que c'est un plus? Je pense que, du point de vue de l'exportation, c'est un plus. Le commerce se fait dans deux directions; il faudrait donc que j'examine toute la question.

Le sénateur Wallin : Madame Carrière?

Mme Carrière : Quand nous participons à des discussions sur les aspects sanitaires et phytosanitaires dans le cadre d'un accord de libre-échange, nous nous efforçons d'ouvrir les marchés pour le Canada et de participer sur le plan technique. Par exemple, au sujet des exportations de bœuf, et à cause de l'ESB, nous avons conquis de nombreux marchés, mais il y a encore du travail à faire. Les spécialistes techniques sont prêts à collaborer activement avec nos partenaires commerciaux, à se rendre à

for BSE and the safe food we are able to produce. We are quite active on different files and there are good success stories, from a CFIA point of view, where we opened the markets.

Mr. Coomber: I wish to add one more point to that question because I half answered it.

With respect to imports and two-way trade agreements, a lot of products coming in from Brazil right now, from the Mercosur region, are coming in tariff free because they come in under the General Preference Tariff, GPT, which is basically zero. There are a lot of commodities that we do not produce, so we do not have particular interest in them.

In all of our trade agreements, there is always interest in our supply-management sector. Of course, the government, as you are well aware, supports the sector and we continue to defend the importance of these interests in all of our negotiations. Even with the position that was taken, we have been able to conclude some aggressive trade agreements with other countries like Peru, Colombia and Panama.

Senator Wallin: That is great; thank you.

[Translation]

Senator Robichaud: Dr. Carrière, you spoke about research being done in Canada and Brazil on GMOs. You said that the influence of both countries can complement each other to further all the research that is being done.

In Europe, GMOs are a forbidden topic. And not just when it comes to agricultural products, because we have heard it mentioned in reference to forest products as well.

Ms. Carrière: Definitely, we are producers of genetically modified crops, and this has created non-tariff barriers. Brazil is in the same situation as we are. We are trying to work together, and when we talk about food security and opening markets, we expect it to be based on good science and not non-tariff barriers.

Agriculture and Agri-Food Canada is quite involved in GMOs and my colleague could talk about that. But in Canada and Brazil, we are on the same wavelength, what we call “like-minded countries,” but there is still a lot of work to do in this respect. As you mentioned, there is zero tolerance in the European Union. There is a great deal of work to be done when it comes to agri-food security.

What is important in public health is knowing that there are risks. These days, our methods of detection are so much more refined that the slightest little particle is recovered without there

l'étranger pour expliquer notre système et les mesures que nous mettons en place, par exemple, le fait que nous avons reconnu qu'il existe un risque contrôlé lié à l'ESB et le fait que nous sommes capables de produire des aliments sûrs. Nous nous occupons très activement de certains dossiers, et il y a, du point de vue de l'ACIA, des histoires de situations dans lesquelles nous avons réussi à ouvrir les marchés.

M. Coomber : J'aimerais ajouter un autre élément pour répondre à cette question, parce que j'y ai répondu seulement à moitié.

En ce qui concerne les importations et les accords de commerce bilatéral, bon nombre de produits qui arrivent actuellement du Brésil et de la région des pays du Mercosur entrent au pays en franchise puisqu'ils sont visés par le Tarif de préférence général, le TPG, qui est, essentiellement, de zéro. Dans bien des cas, il s'agit de marchandises que nous ne produisons pas, ce qui fait que nous n'avons pas particulièrement d'intérêt à ce sujet.

Dans tous nos accords commerciaux, il y a toujours un intérêt pour notre secteur de la gestion des approvisionnements. Évidemment, comme vous le savez très bien, le gouvernement appuie ce secteur, et nous continuons à défendre l'importance de ces intérêts dans toutes nos négociations. Même en assumant cette position, nous avons été en mesure de conclure quelques accords commerciaux très fermes avec d'autres pays, comme le Pérou, la Colombie et le Panama.

Le sénateur Wallin : C'est bien; merci.

[Français]

Le sénateur Robichaud : Docteur Carrière, vous avez parlé de recherches qui sont faites, tant au Canada qu'au Brésil, sur les OGM. Vous avez dit que l'influence des deux pays peut se compléter pour propager toutes les recherches qui sont menées.

En Europe, on ne veut absolument pas entendre parler des OGM. Ce n'est pas seulement dans les produits de l'agriculture, parce qu'on en a entendu parler aussi dans les produits forestiers.

Mme Carrière : Définitivement nous sommes producteurs de cultures génétiquement modifiées et cela a créé des barrières non tarifaires. Pour le Brésil, c'est la même situation que nous. On tente de travailler ensemble et quand on parle de sécurité alimentaire et du fait d'ouvrir des marchés, on s'attend à ce que ce soit basé sur la bonne science et que ça ne soit pas des barrières non tarifaires.

Agriculture et Agroalimentaire Canada est très impliqué dans les OGM et mon collègue pourrait parler à ce sujet. Mais au Canada et au Brésil, nous sommes sur la même longueur d'ondes, ce qu'on appelle les « like-minded countries, » mais il y a encore beaucoup de travail à faire à ce niveau. Comme vous l'avez mentionné, pour l'Union européenne, c'est zéro tolérance. Dans un contexte de sécurité agroalimentaire, il y a un beaucoup de travail à faire.

Ce qui est important dans la santé publique, c'est de savoir s'il y a des risques. De nos jours, nos méthodes de détection sont tellement raffinées que la moindre petite particule est récupérée

necessarily being a health risk. Everything must be managed and discussed actively with Brazil and the European Union, where positions basically differ.

[English]

Mr. Coomber: That is a good question. I can probably spend an hour alone talking about because it is a critically important area for our industry, particularly our grains and oilseeds industry, which has developed and prospered a lot through innovation and products of biotechnology.

As you have mentioned, there are a number of markets out there that are not receptive to these products. The interesting thing is that — and, we have worked and this for a long time — we are starting to see this change. About 10 years ago, the discussion was kind of a Canada-U.S. issue because we produced the genetically modified products and we exported them. Although other countries are not exporters of GMOs, they are starting to realize that they need these products for food security and that they will have to feed nine billion people and they will probably not be able to do that through traditional technologies.

We are starting to look at it through the frame of how to manage these things. Interestingly, even the European Union, which has been strongly opposed to genetically modified products coming into their market and who we have gone to the WTO with, is now starting to move a bit.

The most recent thing is they are now looking at a proposal within the European Union to deal with something called “low-level presence.” You probably know what that is but for those who do not, that is when there are trace amounts of unapproved genetically modified products going into the market. If they detect it, there is a zero tolerance and the shipment gets stopped.

With our grain handling system, if a shipment of canola goes out on a ship or through the storage system to the Lakehead, it is absolutely impossible to thoroughly clean out every grain. The detection methodologies are becoming so sophisticated now that they can pick up dust, so it is becoming important to do that.

All that is to say that even the European Union realizes they cannot stop these crops from coming in because they need them for agricultural inputs; they need them for feed. They are now looking at a policy whereby they may raise the tolerance level from 0 per cent to .1 per cent to allow these unapproved events in for feed.

sans qu'il y ait nécessairement un risque pour la santé. Tout cela doit être géré et discuté activement, autant avec le Brésil qu'avec l'Union européenne où nous avons effectivement des positions divergentes.

[Traduction]

M. Coomber : C'est une bonne question. Je pourrais probablement y consacrer une heure parce qu'il s'agit d'un secteur particulièrement important pour notre industrie, surtout pour ce qui est de notre industrie des céréales et des oléagineux, qui s'est développée et a beaucoup prospéré grâce à l'innovation et aux produits de la biotechnologie.

Comme vous l'avez mentionné, ces produits ne sont pas les bienvenus dans un certain nombre de marchés. Il est toutefois intéressant de souligner — et nous avons travaillé à cette fin pendant longtemps — que nous commençons à voir un changement. Il y a environ 10 ans, les discussions avaient essentiellement lieu entre le Canada et les États-Unis parce que nous produisions les produits génétiquement modifiés et que nous les exportions. Même si d'autres produits n'exportent pas d'OGM, ils commencent à comprendre qu'ils ont besoin de ces produits à des fins de sécurité alimentaire et qu'ils vont devoir nourrir neuf milliards de personnes et qu'ils ne seront probablement pas capables d'y arriver à l'aide des technologies traditionnelles.

Quand nous examinons cette question, nous commençons à nous demander comment nous allons gérer tout cela. Chose intéressante, même l'Union européenne, qui était fermement opposée à l'arrivée sur leur marché de produits génétiquement modifiés et qui a porté la question devant l'OMC, commence à changer de position.

Selon les dernières nouvelles, on envisage maintenant une proposition au sein de l'Union européenne qui accepterait ce que l'on qualifie de « présence de faibles concentrations ». Vous savez probablement ce que c'est, mais pour ceux et celles qui ne le savent pas, c'est la façon de désigner la présence d'une quantité à l'état de trace de produits génétiquement modifiés non approuvés qui entrent sur le marché. Et si les traces sont détectées, on applique la tolérance zéro et l'expédition est arrêtée.

Dans notre système de manutention des grains, si du canola est envoyé par bateau ou passe par le système d'entreposage de la tête des Grands Lacs, il nous est tout à fait impossible de nettoyer chacun des grains, sans exception. Les méthodes de détection sont devenues si perfectionnées qu'elles sont capables de détecter de la poussière; c'est donc une mesure importante.

Tout cela pour dire que, même les pays de l'Union européenne se rendent compte qu'ils ne peuvent pas empêcher ces cultures d'entrer puisqu'ils en ont besoin à des fins de production agricole; ils en ont besoin pour les aliments pour animaux. Ils envisagent maintenant une politique selon laquelle la politique de tolérance zéro serait remplacée par une politique qui permettrait de tolérer jusqu'à 0,1 p. 100 des organismes non approuvés quand il s'agit d'aliments pour animaux.

We have been working closely with the European Union over the past year to try to influence that policy and to primarily broaden the scope beyond just feed, to also include food. We have a ways to go but we are starting to see a bit of an opening in the door there, even in the European Union.

Senator Mahovlich: You came before us in 2009 and argued that some countries use technical standards as protectionist barriers. One example given was the inability of Canadian pork producers to export their product to China due to the use of a growth enhancement product that is forbidden in China. Is the witness aware of a similar issue with Brazil?

Ms. Carrière: We do export pork to China. There is one particular product that is called Paylean, which is creating a bit of activity because they have a zero tolerance and it is used here and it is approved by Health Canada.

Brazil is in the same situation as us. We have access to export pork meat to Brazil. I do not think we export much, but between Canada and Brazil, it is not a big issue because we are like-minded for that specific product. When we go to Codex Alimentarius, for instance, where those standards are discussed, we are on the same wavelength.

Senator Mahovlich: Recently in *The Economist*, it said that Brazil experienced a 365-per-cent increase in the value of its crops between 1996 and 2006. How has agriculture in Brazil changed over time and what have been the implications for Canada?

Mr. Coomber: Certainly, we have seen a lot of growth. Talking about the value of crops, there are two things there. A part of that growing value is production, but also the value could be due to price increases in certain crops.

Senator Mahovlich: What has Brazil done? Have they cut down their forests and started farming?

Mr. Coomber: Possibly they have done a bit of that; I probably do not want to get into it but I believe they have cleared some land. However, there are some measures now in place in Brazil to stop that.

One advantage that Brazil has over a country like Canada is that they can get two to three crops a year off the ground because they have a warmer climate. They also have very large farms, particularly in areas of wheat, so they gain a lot through economies of scale. They also have lower production costs, generally speaking, than Canada does. They do have factors that are in their advantage which are a challenge for Canada and other countries that are competitors with Brazil.

Nous avons collaboré étroitement avec l'Union européenne au cours de la dernière année pour tenter d'influer sur cette politique et, essentiellement, d'élargir sa portée pour qu'elle ne couvre pas seulement les aliments pour animaux, mais aussi les aliments destinés aux humains. Il reste du chemin à parcourir, mais nous commençons à entrevoir une certaine ouverture, même en Union européenne.

Le sénateur Mahovlich : Vous êtes venu nous rencontrer en 2009, et vous avez dit que certains pays se servaient de normes techniques comme barrières protectionnistes. Vous avez parlé, par exemple, du fait que les producteurs de porc canadiens sont incapables d'exporter leur produit en Chine à cause de l'utilisation d'un produit de croissance interdit en Chine. Est-ce que le témoin est au courant d'exemples de ce genre avec le Brésil?

Mme Carrière : Nous exportons du porc en Chine. Il y a un produit en particulier, qui s'appelle Paylean, qui crée quelques remous parce que la Chine a une politique de tolérance zéro, et que le produit est utilisé ici et est approuvé par Santé Canada.

Le Brésil est dans la même situation que nous. Nous pouvons exporter de la viande de porc au Brésil. Je ne pense pas que nous en exportons beaucoup, mais ce n'est pas un problème important entre le Canada et le Brésil puisque nous sommes sur la même longueur d'onde en ce qui concerne ce produit en particulier. Quand nous participons, par exemple, au Codex Alimentarius, où on discute de ces normes, nous sommes sur la même longueur d'onde.

Le sénateur Mahovlich : Il était écrit, récemment, dans *The Economist*, que le Brésil avait vu la valeur de ses cultures augmenter de 365 p. 100 de 1996 à 2006. En quoi l'agriculture au Brésil a-t-elle changé au fil du temps, et quelles ont été les répercussions pour le Canada?

Mr. Coomber : C'est vrai, il y a eu une grande croissance. Quand on parle de la valeur des cultures, il y a deux éléments à prendre en considération. Une partie de l'augmentation de la valeur est attribuable à la production, mais l'augmentation de la valeur peut aussi être attribuable à l'augmentation des prix de certaines cultures.

Le sénateur Mahovlich : Qu'a fait le Brésil? A-t-il coupé ses forêts pour se lancer dans l'agriculture?

Mr. Coomber : C'est probablement en partie ce qu'il a fait; je ne veux peut-être pas m'engager dans cette voie, mais je pense que le Brésil a défriché une partie des terres. Il y a toutefois maintenant certaines mesures en place au Brésil pour mettre fin à cette pratique.

L'un des avantages du Brésil par rapport à un pays comme le Canada, c'est que les agriculteurs peuvent faire deux ou trois récoltes par année parce que le climat y est plus chaud. Ils ont aussi de très grandes exploitations agricoles, particulièrement dans les régions où on cultive le blé, ce qui leur permet de faire d'importantes économies d'échelle. Ils ont des coûts de production moins élevés, en général, que ceux des agriculteurs canadiens. Ils jouissent de certains avantages, ce qui représente un défi pour le Canada et les autres pays en concurrence avec le Brésil.

The Chair: If I could follow up, both of you have made the case that when we go internationally, we are partners — the Cairns Group and on the safety issues — and that we are sometimes in the same markets. There is strength in the messaging coming from both countries.

The question that has been put to this committee and elsewhere is the fact that it may be the case that, overall, there is a net benefit globally. However, if you are selling something in Saskatchewan, a province that you and I know well, would you put your emphasis on Brazil?

Are we coming up with the same kind of products so we are not really going to maximize the exports into Brazil because they will be maximizing theirs, having used some technologies to increase theirs, to compensate for the increasing population, or are we missing the boat? Is there something we should be telling traders through our report — that Brazil is a place where they can do business, despite some impediments and competition?

Mr. Coomber: Traditionally, the thinking was that Brazil was a large agricultural producer that produced primarily the same products we produced at a cheaper cost. Therefore, bringing in higher-value products into Brazil may not be a place you want to concentrate our effort. That may be changing. Brazil is starting to get out of lower-cost products and moving into the high-end products.

Also, we are seeing a growth — as we are seeing in many of these developing countries — in a middle class. There is more income, people looking for higher-value and higher-quality foods, which we can provide.

I do not know definitely the answer there, but I believe there are opportunities over the long term in Brazil, and it is certainly a place that we should be looking toward.

The Chair: Is their federated structure, with the variety and capabilities from one region to another, another inhibitor? The fact that they are federated, they have strong states, and the disparity between some developed states and some very difficult states to work in yet — does that add to the dimension of difficulty for Canadians to plunge into that market?

Mr. Coomber: I do not know if it adds difficulties as far as getting in there. That is a significant issue for Brazil and their agricultural policy, recognizing that they have this disparity region to region. They are concentrating much of their agricultural policies, and their investment in their agricultural industry, to try to bring up those more disadvantaged areas so they have a more level playing field across the country.

La présidente : Si je comprends bien, vous dites tous deux que, quand nous faisons du commerce à l'échelle internationale, nous sommes des partenaires — au sein du groupe de Cairns, et au sujet des questions de sécurité —, mais que nous évoluons parfois sur les mêmes marchés. Le message envoyé par les deux pays est donc plus fort.

La question que le comité étudie et qui a été posée ailleurs concerne le fait que, de façon générale, il y a peut-être un avantage net à l'échelle mondiale. Cependant, si vous vendez quelque chose en Saskatchewan, une province que nous connaissons bien, vous et moi, mettriez-vous l'accent sur le Brésil?

Est-ce que nous nous retrouvons avec le même type de produits, ce qui fait que nous ne pouvons pas vraiment optimiser les exportations au Brésil parce que le Brésil optimise les siennes, qu'il s'est servi de certaines technologies pour accroître ses exportations et pour corriger la situation parce que sa population augmentait, ou sommes-nous en train de manquer le bateau? Y a-t-il un message que nous devrions transmettre aux négociants dans notre rapport? Devrait-on leur dire qu'ils peuvent faire des affaires avec le Brésil, malgré la concurrence et certains obstacles?

M. Coomber : Par le passé, on pensait que le Brésil était un important producteur agricole et qu'il produisait essentiellement la même chose que nous, à un coût moins élevé. Par conséquent, avec l'arrivée de produits à valeur plus élevée au Brésil, ce n'est peut-être pas un endroit où nous voulons concentrer nos efforts. Le Brésil commence à délaisser les produits à coût inférieur et s'en va vers les produits haut de gamme.

Nous assistons aussi à une croissance de la classe moyenne, comme c'est le cas dans bon nombre de ces pays en développement. Les revenus augmentent, et les gens veulent obtenir des aliments de plus grande qualité et de plus grande valeur, ce que nous pouvons leur offrir.

Je ne connais pas la réponse définitive à la question, mais je crois qu'il y a des possibilités à long terme au Brésil et que c'est un endroit que nous devrions certainement envisager.

La présidente : Est-ce que le fait que le Brésil est une fédération, et qu'il y a, dans chaque région, une variété de produits et de capacités, est un autre inhibiteur? Comme le Brésil est une fédération, il a des États solides, et il y a un écart entre certains États industrialisés et d'autres États avec lesquels il est encore très difficile de collaborer — est-ce que cela ajoute à l'éventail des difficultés auxquelles sont confrontés les Canadiens qui souhaitent pénétrer ce marché?

M. Coomber : Je ne sais pas si cela entraîne plus de difficultés au moment d'entrer sur le marché. C'est un enjeu important pour le Brésil et sa politique agricole : le fait de reconnaître qu'il y a des écarts entre les régions. Le pays consacre une grande part de ses politiques agricoles et de ses investissements dans l'industrie agricole à tenter d'aider ces régions moins avantageuses pour qu'elles soient sur un pied d'égalité avec les autres régions du pays.

As far as exporting into the country is concerned, I do not think we particularly look at which region it is going to. It is going in there and it is being distributed wherever for processing or food or whatever. I think the opportunities are there.

My colleague just passed me a note. In the case of hard red spring wheat, they cannot get enough from Argentina, so they are looking more to us. Within Mercosur, they operate like a common market, so they can have a free flow — not completely free — of goods among the countries.

It will depend on demand. If they cannot produce enough or get enough, and if there is a demand by consumers for high-value products, I think the opportunities are there.

The Chair: Dr. Carrière and Mr. Coomber, thank you for coming again to the committee and providing us with information on agriculture and food safety, which have been issues that have been raised throughout our hearing. Thank you very much for your testimony.

Senators, we are adjourned until tomorrow.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Thursday, February 10, 2011

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade met this day at 10:33 a.m. to study the political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters.

Senator A. Raynell Andreychuk (Chair) in the chair.

[English]

The Chair: I call to order this meeting of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade. The committee is continuing its special study on the political and economic developments in Brazil and the implications for Canadian policy and interests in the region, and other related matters. This meeting is our eighth on this particular study.

Our witness this morning is Annette Hester, a Research Associate with the Canadian International Council. Ms. Hester works in association with the Centre for International Governance Innovation in Waterloo, the Canadian International Council, the Centre d'études interaméricaines de l'Université Laval and is a Senior Associate with the William E. Simon Chair in Political Economy at the Center for Strategic and International Studies in Washington, D.C.

I am tired just saying all of that.

En ce qui concerne les exportations vers le Brésil, je ne pense pas que nous nous attardons à la région où nos produits sont envoyés. Ils sont envoyés au Brésil puis envoyés un peu n'importe où à des fins de transformation ou d'alimentation, ou quoi que ce soit d'autre. Je crois que ce sont ces occasions que nous devons saisir.

Mon collègue vient de me remettre une note. Dans le cas du blé de force roux de printemps, l'Argentine n'en fournit pas assez au Brésil, ce qui fait qu'il se tourne davantage vers nous. Les pays du Mercosur agissent entre eux comme au sein d'un marché commun, ce qui permet la libre circulation — pas totalement libre — des marchandises entre les pays.

Cela dépend de la demande. S'ils n'arrivent pas à produire ou à obtenir des quantités suffisantes de produits de grande valeur et qu'il y a une demande de consommateurs, je pense qu'il y a là des occasions à saisir.

La présidente : Madame Carrière et monsieur Coomber, merci d'être venus encore une fois rencontrer le comité et de nous avoir fourni de l'information sur l'agriculture et la salubrité des aliments, qui font partie des enjeux qui ont été soulevés tout au long de notre audience. Merci beaucoup de votre témoignage.

Mesdames et messieurs les sénateurs, la séance est levée. À demain.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le jeudi 10 février 2011

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international se réunit aujourd'hui, à 10 h 33, pour étudier les faits nouveaux en matière de politique et d'économie au Brésil et les répercussions sur les politiques et intérêts du Canada dans la région, et d'autres sujets connexes.

Le sénateur A. Raynell Andreychuk (présidente) occupe le fauteuil.

[Traduction]

La présidente : La séance du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international est ouverte. Nous continuons notre étude sur les faits nouveaux en matière de politique et d'économie au Brésil et les répercussions sur les politiques et intérêts du Canada dans la région, et d'autres sujets connexes. Il s'agit de la huitième réunion sur le sujet.

Ce matin, nous recevons Annette Hester, qui est associée en recherche pour le Conseil international du Canada. Mme Hester collabore avec le Centre pour l'innovation dans la gouvernance internationale, à Waterloo, le Conseil international du Canada et le Centre d'études interaméricaines de l'Université Laval; elle est aussi première agrégée de la chaire de politique économique William E. Simon du Centre d'études stratégiques et internationales, à Washington (D.C.).

Elle occupe un si grand nombre de fonctions que seulement les nommer m'épuise.

She was also the founding director of the Latin American Research Centre at the University of Calgary. Ms. Hester has authored numerous articles on oil and gas trade relations and regulatory environments in Canada and Latin America.

Welcome to our committee. Thank you for taking the time to be present here. Our usual procedure is to have a short opening statement you wish to put on the record, and then senators would appreciate the opportunity to ask questions. Welcome.

Annette Hester, Research Associate, Canadian International Council, as an individual: Thank you very much. It is a great pleasure to be here. I have that many titles because I am an independent. Unless one is associated with all the centres, people say, "You do what?"

I am Brazilian born and have lived in Calgary for 30 years. It is not surprising I end up dealing in oil and gas.

I have read all the statements that were given, except for yesterday's testimony. I have decided to focus my remarks on perhaps a different take, and on things that have not been said yet.

As a Canadian Brazilian, nothing pleases me more than seeing a concerted effort to understand Brazil and its potential as a partner for Canada. Of course, we are not starting from zero, as many senators know; we have a common history. It is not marked only by the aggravations of Spencer and Lamont, Bombardier and Embraer, and the beef episode. It is also shaped by "Light," or the Light and Power Company that supplied electricity to Rio de Janeiro, where I grew up. That company became Brascan and is now Brookfield Asset Management.

Like many of my generation, I grew up being told to turn off the lights because, as my dad said, "I am not a shareholder in Light." We gave my dad some shares in Light so he could change his little sing-song to us. Light was definitely part of my life and the life of anyone who grew up in Rio.

Right now Canada is significant. I am not sure if you are aware of who Eike Batista is, but he is the eighth wealthiest man in the world and is currently Brazil's most prolific entrepreneur in oil and gas infrastructure. His largest private investment is the Ontario Teachers' Pension Plan. Those investments were at the core of why the OTPP weathered the financial meltdown so well.

Additionally, Canada is the largest recipient of investments from Brazil. I am not sure if you are aware, but the investments of Brazil in Canada follow a very different corporate strategy.

Not every company follows the same strategy, but most of them have taken the same steps; namely, they purchase a well-priced asset in Canada and start building a North American

Elle est aussi la directrice fondatrice du Centre de recherches sur l'Amérique latine de l'Université de Calgary, et elle a écrit de nombreux articles sur les relations commerciales dans le secteur du pétrole et du gaz et sur les cadres réglementaires au Canada et en Amérique latine.

Bienvenue, et merci de prendre le temps d'être avec nous. Habituellement, les témoins font une courte déclaration préliminaire qui est ajoutée au compte rendu et ensuite, les sénateurs ont la possibilité de poser leurs questions. Bienvenue.

Annette Hester, associée en recherche, Conseil international du Canada, à titre personnel : Merci beaucoup. Je suis très heureuse d'être ici. J'ai tous ces titres, car je suis à mon compte. À moins d'être associés à tous ces centres, les gens se demandent vraiment ce que je fais dans la vie.

Je suis née au Brésil, mais j'ai vécu 30 ans à Calgary. Personne ne s'étonnera, donc, que je m'occupe de l'industrie du gaz et du pétrole.

J'ai lu tous les témoignages qui ont été faits, sauf celui d'hier. J'ai décidé d'emprunter une voie différente et de parler de choses qui n'ont pas encore été mentionnées.

Étant donné que je suis une Canadienne d'origine brésilienne, rien ne me réjouit davantage que de voir un effort concerté en vue de comprendre le Brésil et son potentiel en tant que partenaire du Canada. Bien sûr, comme le savent un bon nombre de sénateurs, notre histoire commune nous donne une longueur d'avance. Et je ne réfère pas seulement aux différends opposant Spencer et Lamont ou Bombardier et Embraer, ou à l'affaire de la viande bovine; nous partageons aussi la « Light », ou la Light and Power Company, qui fournissait l'électricité à la ville de Rio de Janeiro, où j'ai grandi. Cette entreprise est devenue Brascan et est maintenant connue sous le nom de Brookfield Asset Management.

Comme de nombreuses personnes de ma génération, on m'a répété, pendant toute mon enfance, d'éteindre la lumière, ou, comme mon père le disait : « Je ne suis pas actionnaire de la Light ». Nous avons d'ailleurs offert à mon père quelques actions de la Light afin qu'il puisse changer de disque. En résumé, Light a vraiment fait partie de ma vie, comme elle a fait partie de la vie de n'importe quel enfant qui a grandi à Rio.

Le Canada est actuellement un joueur avec lequel il faut compter. Je ne sais pas si vous connaissez Eike Batista; il est le huitième homme le plus riche au monde et pour le moment, il est l'entrepreneur en infrastructure gazière et pétrolière le plus prolifique du Brésil. Le Régime de retraite des enseignantes et des enseignants de l'Ontario constitue son investissement privé le plus important. Ce sont ces investissements qui ont d'ailleurs permis au régime de ne pas trop souffrir de la crise financière.

De plus, le Canada est le pays dans lequel le Brésil investit le plus. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais le Brésil emploie une stratégie d'entreprise assez différente lorsqu'il s'agit de ses investissements au Canada.

Ce ne sont pas toutes les entreprises qui emploient la même stratégie, mais la plupart suivent néanmoins les mêmes étapes, c'est-à-dire qu'elles achètent des actifs canadiens à bon prix et s'en

management team. They develop the asset, take care of it, turn it around and bring all their people to learn. Then they form a core North American team and they start purchasing U.S. assets. They use that team and that learning — the capacity building — to understand the North American market.

The first one to follow that strategy was Gerdau, which is now Gerdau Ameristeel. This team bought the American Ameristeel asset. Then, Votorantim bought St. Marys Cement and did the same thing. Then, there was the beer situation with Inbev going after Molson and Labatt, then Anheuser-Busch in the U.S.

The only exception to this rule is the Vale Inco purchase, as mining assets follow the location of resources. That kind of learning is not necessarily helpful.

Canada is a wonderful learning ground from which one can jump into the U.S. To my knowledge, Brazil is the first country that has done that. Japanese investment has functioned differently, and other Asian investments function differently. I have not yet found an approach like that of Brazil.

In following steps for the future, here is my first item: Develop an intimate relationship with the top executives of those companies because they are weighty participants in the Brazilian economy. They have full transit in the federal and state governments in Brazil. In fact, Johannpeter Gerdau is a member of the Consultative Council for Civil Society established by President Lula, which I will discuss in detail later.

Mr. Gerdau is now the leading member of President Dilma Rousseff's new Competitiveness and Management Council. President Rousseff announced a new council that will reside in the executive power and work directly with President Rousseff to monitor the performance of her ministries. President Rousseff gave marching orders to her ministers to have an objective, to follow a budget, and to provide measures of performance.

The members belonging to this Competitiveness and Management Council have not yet been announced. However, Jhonpeter Gerdau will belong because it was his idea. He will be at the core of the council, to see and to measure the performance of the ministers.

That means he is part of President Rousseff's inner circle. If you want to learn about President Rousseff's style, do not ask me. I do not have any insight. Ask him. Invite him for a conversation. He will be honoured and delighted, and you will be delighted in meeting him. He is wise, an old style entrepreneur, and a wonderful individual.

Understandably, one of your objectives is to figure out a way to increase trade and investment between our countries. That measure is the most concrete one of an increase in mutual welfare: the increase in trade and investment. I have read through the

servent pour mettre sur pied une équipe de gestion nord-américaine. Elles prennent ensuite les actifs en main, les font fructifier et s'en servent pour former leurs gens. Puis, elles mettent sur pied une équipe de base en Amérique du Nord et commencent à acquérir des actifs aux États-Unis. Elles mettent à profit cette équipe et ce qu'elle a appris — le renforcement des capacités — pour comprendre le marché nord-américain.

La première à employer cette stratégie a été Gerdau, devenue Gerdau Ameristeel. Cette équipe a acheté American Ameristeel. Votorantim a ensuite acquis St. Marys Cement et a fait la même chose. On a vu l'histoire se répéter dans l'industrie de la bière, avec Inbev qui cherchait à acquérir Molson et Labatt et qui s'est ensuite dirigée vers les États-Unis, avec Anheuser-Busch dans sa ligne de mire.

La seule exception à ce processus a été l'achat de Vale Inco, puisque les actifs miniers vont avec l'emplacement des ressources. Cet apprentissage n'est pas nécessairement utile.

Le Canada est un tremplin fantastique pour quiconque désire s'attaquer au marché des États-Unis. Le Brésil est, à ma connaissance, le seul à avoir tenté l'expérience; le Japon et d'autres pays d'Asie, par exemple, ne gèrent pas leurs investissements de cette façon. À ce jour, je n'ai pas encore vu un pays adopter la même approche que le Brésil.

Pour les étapes à venir, je suggère tout d'abord d'établir des relations étroites avec les hauts dirigeants de ces entreprises, car ils sont des acteurs importants dans l'économie du Brésil. En effet, ils profitent d'un transit complet avec le gouvernement fédéral du Brésil, ainsi qu'avec les gouvernements des États. En fait, Johannpeter Gerdau est membre du Conseil consultatif de la société civile, formé par le président Lula. Je vais d'ailleurs en parler plus tard.

M. Gerdau est actuellement la figure de proue du nouveau Conseil de la concurrence et de la gestion, formé par la présidente Rousseff. Elle a en effet annoncé la formation d'un nouveau conseil au sein du pouvoir exécutif qui collaborera directement avec elle afin de suivre le travail effectué dans ses ministères. La présidente a été très claire avec ses ministres; elle leur a ordonné de se doter d'un objectif, de respecter un budget et de rendre compte de leurs travaux.

Les membres de ce conseil n'ont pas encore été nommés. Nous savons cependant que Johannpeter Gerdau en fera partie, puisque c'était son idée. Il en sera un membre très influent et surveillera le travail des ministres.

Cela signifie qu'il fait partie du cercle restreint de la présidente Rousseff. Si vous voulez en savoir plus sur le style de gestion de la présidente, je ne peux pas vous aider. Je ne sais rien à ce propos. Mais demandez à M. Gerdau; invitez-le à vous parler. Il en sera honoré et très heureux, et vous le serez aussi, car c'est un sage entrepreneur de la vieille école, doté d'une charmante personnalité.

Naturellement, vous cherchez, entre autres, une façon d'accroître les échanges et le commerce entre nos deux pays. C'est la façon la plus concrète d'en arriver à ce que chaque pays y trouve son compte, c'est-à-dire une augmentation des échanges et

previous testimonies, and I see that you have wrestled with the challenge of reconciling domestic interests with the greater welfare. This challenge is neither new nor surprising.

The consequences of our choice for supply management for agriculture market structure are better known by you than by me. This reality will not change until the day that we have a government that is willing and able to take those groups on. It will not change with a minority government in an election year. This is the same set-up as the last time we opened negotiations for a trade agreement between Canada and Mercosur.

In Paul Martin's government, Jim Peterson was the Minister for International Trade. Mercosur's delegation, led by Brazil, was extremely keen on having an agreement with a developed country. It was the year before President Lula fought his re-election, and he needed to show progress in the trade file.

Brazilians were so serious they sent a delegation to Canada in Carnival of Brazil week. I interviewed the lead negotiator. I laughed with him and I said that for his lot in life, he must have done something really bad, because it was Carnival in Brazil and he was in Ottawa, in the middle of winter. This is serious. They should not put someone through that.

They encountered something different. The negotiations failed not because of Brazil, but because of Canada. Prime Minister Martin reacted to the falling apart of the Free Trade Area of the Americas, FTAA — which was unravelling at that point — by deciding that he would have a trade agenda with Mercosur inside the FTAA.

Obviously, the Canadian trade officials were at a loss to figure out what to do and how to do it. They could not understand it. When they explained to the minister what Brazil would ask for, what they wanted, and what they could offer, the minister said there was no way they would go down that road.

The disconnect was so great that, at one point, we asked to have a quiet — not even open — public consultation to figure out who was interested in a trade agreement and who would benefit from one. We thought that perhaps if we could develop a constituency for it, it would be something to counteract the constituency against it. People always coalesce against something much easier than in favour of something.

However, even that consultation was not allowed. We could not do consultations; we could not do anything. It went nowhere because of Canada.

In terms of steps for the future, step two, I say this: If you are not prepared to negotiate in earnest, do not go down that road. The minister and the Canadian officials that are negotiating this trade might be new to this file. However, you must believe that, sitting across the table, are people who know this file inside out.

des investissements. J'ai lu les témoignages précédents et j'ai constaté que vous vous étiez penchés sur la difficulté de concilier les intérêts nationaux avec le bien-être collectif. C'est un défi auquel on s'attend dans cette situation.

Vous connaissez mieux que moi les répercussions engendrées par notre choix concernant la gestion de l'offre en ce qui a trait à la structure du marché de l'agriculture. Les choses ne changeront pas tant qu'on ne pourra pas compter sur un gouvernement qui sera capable de s'attaquer à ces groupes et prêt à le faire. Ce n'est pas non plus avec un gouvernement minoritaire, au cours d'une année d'élections, qu'elles vont changer. La situation est la même que celle qui prévalait la dernière fois que nous avons amorcé des négociations en vue d'un accord commercial entre le Canada et Mercosur.

Jim Peterson était le ministre du Commerce international dans le gouvernement de Paul Martin. La délégation de Mercosur, menée par le Brésil, désirait ardemment obtenir un accord avec un pays développé. Cela se passait l'année précédant les efforts du président Lula en vue de sa réélection, et il devait montrer un progrès dans le dossier du commerce.

Les Brésiliens y tenaient tellement qu'ils ont envoyé une délégation au Canada pendant la semaine du Carnaval du Brésil. Je me suis entretenue avec leur négociateur principal; je l'ai taquiné en lui faisant remarquer qu'il payait cher ses erreurs passées, car il se trouvait à Ottawa, au beau milieu de l'hiver, alors que le carnaval battait son plein au Brésil. C'est très grave. Personne ne devrait avoir à subir une telle épreuve.

Ils se sont butés à une situation inhabituelle; le Canada, et non le Brésil, a fait échouer les négociations. Le premier ministre Martin a réagi à l'échec de la Zone de libre-échange des Amériques, la ZLEA — qui prenait de l'eau à ce moment —, en décidant d'avoir un programme commercial avec Mercosur dans le cadre de la ZLEA.

Il était évident que les représentants canadiens en matière de commerce n'avaient aucune idée de la marche à suivre dans ce cas. Ils ne pouvaient pas comprendre ce qui se passait. Lorsqu'ils ont expliqué au ministre les demandes du Brésil et ce que le pays était en mesure d'offrir, il a répondu qu'il n'était pas question de s'engager dans cette voie.

Le manque de concertation était si important qu'à un certain point, nous avons demandé la tenue d'une consultation publique discrète, qu'on n'annoncerait même pas, afin de préciser qui était intéressé par un accord commercial et qui en tirerait parti. Nous pensions que si nous réussissions à rassembler assez de gens en sa faveur, ils pourraient contrebalancer ceux qui étaient contre. En effet, les gens s'unissent toujours plus facilement contre une chose qu'ils ne le font en sa faveur.

Cependant, on ne nous a pas permis de tenir cette consultation, et nous ne pouvions rien faire d'autre. Le Canada a donc fait échouer l'accord.

Voici ce que je recommande pour la deuxième étape : si vous n'êtes pas prêts à vous engager à fond dans les négociations, n'empruntez pas cette voie. Peut-être que ce dossier est nouveau pour le ministre et les représentants canadiens qui négocient cet accord commercial, mais vous devez me croire lorsque je vous dis

Brazil Itamaraty, the equivalent to the Department of Foreign Affairs and International Trade, DFAIT, is better at institutional memory than Canada is. We were at fault last time. Let us not make the same mistake.

Times have changed, and global affairs are moving into a new paradigm. We are living in the era of waning traditional U.K. and U.S. western power.

What is ahead is still undefined. We know that, regardless of this changing world, our most important partner is, and will remain, our southern neighbours, the U.S. The well-being of the U.S. economy is energy security. I will not bore you with an entire lecture on energy politics — a subject on which I have spent years writing and researching. Suffice it to say that the U.S. depends on the western hemisphere for its energy stability and that, in the future, the two main suppliers will be Canada and Brazil.

That means that the stability of the entire region, of the western hemisphere, will be delivered by Brazil, the U.S. and Canada. In that light, there could not be three countries better prepared, or that I would feel more comfortable depending on. They are strong democracies. They are respectful of human rights. They are imaginative. They are daring, and they are committed to the multilateral system.

Step three, in my mind, is dealing with Brazil as an equal partner. It is fine to have values, but being evangelistic about them is not conducive to an equal relationship. Brazilians are equally passionate about their own values, and they will not impose them on others. They have their own ways of dealing with other nations, particularly their own neighbours, and they must be respected for those ways.

Brazil is much fun, and the place is vibrant and full of life. There is much happening and much that we can do together. The potential is huge — oil and gas technology development, carbon innovation, nanotechnology, health, rodeos and chuck wagon races. Brazil has huge rodeos, which means tourism. I have many ideas. We could sit here for hours talking about this subject.

I have one last step, and that is to be open to learning from Brazil. I want to leave you with one example. I left with the clerk a copy of an Oxford Analytica brief that I prepared. I prepare a lot of briefs on Brazil and on energy for Oxford Analytica. I recently prepared one on Brazil's Consultative Council for Civil Society. The body is a brainchild of President Lula, who, surprising to me, because I have never been a supporter of his party, turned out to be an amazing president because of his ability to bring people together. His ministers, at times, were ready to kill each other, but he managed them. He has a way of bringing people together.

President Lula's second announcement was to create an institutional civil society consultative mechanism. It is institutionalized. Its workings and how the thing functions are

qu'en face d'eux, se trouvent des gens qui le connaissent à fond. L'Itamaraty du Brésil, qui est l'équivalent de notre ministère des Affaires étrangères et du Commerce international, le MAECI, possède une meilleure mémoire institutionnelle que le Canada. Nous étions fautifs la dernière fois; ne répétons pas les mêmes erreurs cette fois-ci.

Les temps ont changé, et les affaires internationales entrent dans une ère nouvelle, celle de l'érosion du pouvoir occidental traditionnellement détenu par le Royaume-Uni et les États-Unis.

On ne sait toujours pas ce qui nous attend. Mais nous savons que, peu importe ce que ce monde en transformation nous réserve, notre partenaire le plus important est représenté par nos voisins du Sud, les États-Unis, et ils le resteront. La santé de l'économie américaine repose sur la sécurité énergétique. Je ne vais pas vous ennuyer avec un exposé sur des politiques relatives à l'énergie — un sujet auquel j'ai consacré des années d'écriture et de recherche. Il suffit de savoir que la stabilité énergétique des États-Unis dépend de l'hémisphère occidental et qu'à l'avenir, les deux fournisseurs principaux seront le Canada et le Brésil.

Cela revient à dire que la stabilité de l'hémisphère occidental sera assurée par le Brésil, les États-Unis et le Canada. Sachant cela, je ne peux pas penser à trois pays mieux préparés ou desquels j'aimerais mieux dépendre. Ils forment trois démocraties solides et respectueuses des droits de la personne. Ils sont créatifs, aventureux et engagés envers le multilatéralisme.

En troisième lieu, selon moi, vient l'importance de traiter le Brésil comme un partenaire à parts égales. C'est très bien d'avoir des valeurs, mais essayer de les imposer ne mène pas à une relation fondée sur l'égalité. Les Brésiliens sont aussi passionnés par leurs valeurs, et ils ne cherchent pas à les imposer aux autres. Ils traitent avec les autres pays, et surtout leurs voisins, à leur façon, et on doit la respecter.

Le Brésil est un endroit vivant et animé où l'on peut s'amuser. Il s'y passe bien des choses, et nous pouvons participer à beaucoup d'entre elles. Le pays a énormément de potentiel — développement de la technologie gazière et pétrolière, innovation sur le carbone, nanotechnologies, santé, rodéos et courses de chariots bâchés. Les rodéos du Brésil sont de grands événements, ce qui attire les touristes. J'ai beaucoup d'idées; nous pourrions en discuter pendant des heures.

Je pense à une dernière étape, qui consiste à laisser le Brésil nous enseigner des choses. Je veux vous laisser avec un exemple. J'ai remis à la greffière une copie d'un mémoire que j'ai préparé pour Oxford Analytica, pour qui je prépare un grand nombre de mémoires sur le Brésil et sur l'énergie. J'en ai récemment préparé un au sujet du Conseil consultatif de la société civile du Brésil. Il s'agit d'une idée du président Lula qui, à ma grande surprise, car je n'ai jamais été l'une de ses partisans, a été un excellent président, en raison de son habileté à rassembler les gens. À certains moments, ses ministres étaient prêts à s'entretuer, mais il a su les gouverner. Il sait comment rassembler les gens autour d'une idée.

La deuxième annonce du président Lula a mené à la création d'un mécanisme officiel de consultation de la société civile. Il est institutionnalisé. Ses rouages et son fonctionnement sont

in this brief, and you can read it. Contrary to civil society consultation and to public consultation that happens on a one-subject, one-time basis, this consultation is institutionalized. The council has representatives from the entire society. It meets with the executive and the president four times a year. The council meets with every minister constantly. The body is given the objective of having a vision for the country and determining what kind of country Brazilians want. What is it that they want? The council goes about making big, broad recommendations, not dealing with day-to-day affairs.

In this council, more important than their conversation with the government is their conversation with each other. With one-time, one-subject consultation, groups against and groups for become rigid. They have only one go at it. They coalesce among themselves, and then they become antagonists. One can never convince them to talk to one another. They talk to one another, not with one another. It is like a continuous game. In game theory, it is like repeated games. The changing of subjects and issues means that I might be someone's ally in round one but I am not in subject three. Moreover, I will be nice to someone now because I need their support later, and there is nothing to gain by creating antagonism.

In the process of following this council, which I have for a number of years, I have watched Mr. Gerdau talk to the head of the labour union, the position that President Lula used to have. The head of the labour union is an interesting, charismatic man, a sociologist. They have an enormous respect for one another and talk, one to one. I also watched during the financial crisis when Brazil chose to support Embraer with a loan from the Brazilian development bank, and Embraer proceeded to cut jobs. Obviously, the union was livid.

We were at a meeting with President Lula, and the subject came up about whether any company that received a loan from a development bank should be allowed to cut jobs. They debated, and went back and forth. In the end, when President Lula prepared to leave, he looked around the room and found Mauricio Botelho, the CEO of Embraer, and the head of the union and sequestered the two of them in another room. He sat down and talked to them.

I cannot tell you what happened. It was between them. However, the fact was that they had an environment where this kind of meeting could take place at a time and with a feeling of, "We have a problem: The company has a problem, and labour has a problem. Can we reach a solution?"

Having a forum where this can take place is interesting. I think about what is happening right now from an Alberta perspective, and it is the first time in the last 20 years that I have heard Alberta asking for a national energy policy. They hate asking for that name, but this is actually happening. We talk about this subject often in Alberta. I keep thinking that if we had healed our differences from that period, we would not find ourselves in the same position now. I think there is something for us to learn. I would like to see it here as well.

I am delighted to take any of your questions.

expliqués dans ce mémoire que vous pourrez consulter. Contrairement aux consultations de la société civile et aux consultations publiques qui ne concernent qu'un sujet à un moment précis, celles-ci sont institutionnalisées. Les gens du conseil sont issus des diverses sphères de la société. Ils rencontrent l'exécutif et le président quatre fois par année, et ils discutent régulièrement avec chaque ministre. L'objectif de cet organisme est d'établir une vision pour le pays et de déterminer le type de pays que les Brésiliens veulent. Que souhaitent-ils? Le conseil émet des recommandations générales; il ne s'occupe pas des affaires courantes.

Les conversations entre les membres du conseil sont encore plus importantes que celles avec le gouvernement. Dans le cas d'une consultation ponctuelle sur un sujet précis, les opposants et les partisans forment des groupes distincts. Ils n'ont qu'une occasion. Les divers groupes s'unissent et s'affrontent. Personne ne réussirait à les convaincre de discuter. Les gens se parlent, mais ils ne discutent pas. Il faut voir cela comme une partie perpétuelle, ou plutôt comme une série de parties. Étant donné que les sujets et les questions varient, je pourrais être l'allié d'une personne en première ronde, mais pas en troisième. Qui plus est, je resterai aimable avec une personne, parce que j'aurai besoin de son soutien tantôt. On ne récolte rien en jetant de l'huile sur le feu.

En suivant ce conseil, ce que je fais depuis bon nombre d'années, j'ai vu M. Gerdau discuter avec le chef syndical, le poste que le président Lula occupait auparavant. Le chef syndical est un homme intéressant et charismatique; c'est un sociologue. Les deux hommes éprouvent un énorme respect mutuel et se parlent. J'étais aussi présente, durant la crise financière, lorsque le Brésil a décidé d'accorder un prêt à Embraer par l'entremise de la banque de développement brésilienne et qu'Embraer s'est mis à supprimer des postes. Évidemment, le syndicat était furieux.

Nous participions à une séance avec le président Lula, et la discussion s'est engagée sur ce sujet, à savoir si une entreprise avait le droit de supprimer des postes après avoir reçu un prêt d'une banque de développement. Les gens en ont débattu; ils ont échangé. À la fin, au moment où le président Lula s'apprêtait à partir, il a cherché du regard Mauricio Botelho, le PDG d'Embraer, et le chef syndical, et il les a emmenés dans une autre pièce. Il a discuté avec eux.

Je ne peux pas vous dire ce qui s'est passé. C'était à huis clos. Toutefois, ils avaient un climat propice pour tenir ce genre de discussion en temps opportun et se dire : « Nous avons un problème, l'entreprise a un problème et le syndicat a un problème. Pouvons-nous trouver une solution? »

C'est intéressant d'avoir un environnement qui permet de le faire. Je vois ce qui se passe actuellement du point de vue de l'Alberta : pour la première fois en 20 ans, j'ai entendu l'Alberta demander l'adoption d'une politique nationale en matière d'énergie. Ils n'aiment pas cette appellation, mais c'est ce qui se produit en ce moment. Nous en discutons souvent en Alberta. Je me dis souvent que si nous avions surmonté nos différends passés, nous ne nous retrouverions pas dans cette situation. Je crois que nous pouvons en tirer des leçons. J'aimerais que ce soit aussi le cas ici.

Je serai ravie de répondre à toute question.

The Chair: Thank you.

Senator Johnson: It is lovely to have you here today. You have had an incredible history with regard to Brazil. When I picked up *The Globe and Mail* today and read the business section, I read about Canadian developers going shopping in Brazil. Ivanhoe, Cambridge, Canada Pension Plan Investment Board, and of course Brookfield Asset Management are all there. I think Brookfield has been there for a number of years.

Ms. Hester: Right.

Senator Johnson: I wonder how they are viewed by Brazilians. I know that they know they have to work with Brazilians. One of the key things in your country is to partner with companies. Are they doing that? Is the reception good? What do you think in terms of the future of these companies and others? This article relates to the fact that Brazil is a huge and strong consumer culture, and there is a great need for housing and shopping malls.

Ms. Hester: There are a number of things. Brazilians are very much like Americans and Canadians. They are absolutely western in taste. A gadget has not been invented that Brazilians do not want two of. They are absolutely early adopters. They are out there — “go get it.”

However, Brazilians also have Western tastes. It is not like we have to change the palette of the product. We do not have to change the language. When we talk to rodeos, I explain that those in the interior of São Paulo are exactly the same as those in Calgary, except the jeans are much tighter. Apart from that, the rodeos are the same.

It is easy for Canadian companies, but Canadian companies are leery of risk and Brazil is risky. The price is big and Canadian companies have a lot of competition. The Americans, Europeans and Asians will not take it sitting down. The competition is stiff.

How Canadians are viewed depends on which Canadians, who they are and how they act — like anything else. Canadians are not all the same.

The Ontario Teachers’ Pension Plan has been entirely successful. As I said, they went early with Eike Batista: OGX, EBX, MMX et cetera. He is the Mr. X guy. He cut his teeth here in Canada. If it interests you, I did two Oxford Analytica briefs on Eike Batista and his companies and I would be glad to send them to you. He cut his teeth here in Canada and learned about the initial public offering, IPO, market here. He has long ties with Canada and Canadian investments, as do Brascan, Brookfield and Light, as I said.

Senator Johnson: Is Brookfield the biggest company from Canada involved in development now in Brazil?

La présidente : Merci beaucoup.

Le sénateur Johnson : Nous sommes heureux de vous accueillir au comité aujourd’hui. Vous avez toute une histoire en lien avec le Brésil. Aujourd’hui, dans le cahier affaires du *Globe and Mail*, il était question des groupes d’investisseurs canadiens au Brésil. Ivanhoe, Cambridge, l’Office d’investissement du régime de pensions du Canada et, bien entendu, Brookfield Asset Management sont tous au Brésil. Je crois que Brookfield y est depuis de nombreuses années.

Mme Hester : En effet.

Le sénateur Johnson : J’aimerais savoir ce que les Brésiliens pensent d’eux. Je sais que les entreprises comprennent qu’elles doivent collaborer avec les Brésiliens : c’est l’un des éléments importants dans votre pays. Le font-elles? Sont-elles bien reçues? Comment entrevoyez-vous l’avenir de ces entreprises et des autres? L’article mentionne que le Brésil a une importante culture de consommation et qu’il y a un grand besoin de logements et de centre commerciaux.

Mme Hester : Il y a divers éléments. Les Brésiliens ressemblent beaucoup aux Américains et aux Canadiens. Ils ont des goûts tout à fait occidentaux. Si un gadget est inventé, les Brésiliens en veulent deux. Ils adoptent sans conteste rapidement les nouvelles tendances. Ils veulent vraiment tout avoir.

Toutefois, les Brésiliens ont aussi des goûts occidentaux. Ce n’est pas comme si nous devions changer le design du produit. Nous n’avons même pas à modifier la langue. En ce qui concerne les rodéos, je confirme que ceux qui se tiennent dans l’État de São Paulo sont exactement pareils à ceux de Calgary, à l’exception des jeans plus serrés. Outre cela, les rodéos sont identiques.

C’est facile pour les entreprises canadiennes, mais elles ont peur du risque, et le Brésil est risqué. Le prix à payer est élevé, et les entreprises canadiennes font face à une forte concurrence. Les Américains, les Européens et les Asiatiques ne resteront pas là les bras croisés à rien faire. La concurrence est féroce.

Les Brésiliens perçoivent les Canadiens différemment d’une personne à l’autre selon qui elle est et comment elle agit — comme pour n’importe quoi d’autre. Les Canadiens ne sont pas un groupe homogène.

Le régime de retraite des enseignantes et des enseignants de l’Ontario connaît un succès sur toute la ligne. Comme je l’ai mentionné, l’organisme a collaboré tôt avec Eike Batista, le fondateur de OGX, EBX, MMX, et cetera. Il aime la lettre « X ». Il s’est fait la main ici au Canada. Si cela vous intéresse, j’ai rédigé deux mémoires pour le compte d’Oxford Analytica sur Eike Batista et ses entreprises et je serai ravie de vous les faire parvenir. Il s’est fait la main ici au Canada et y a appris le concept du marché du premier appel public à l’épargne, le PAPE. Il a forgé des liens de longue date avec le Canada et les investisseurs canadiens, comme c’est le cas de Brascan, Brookfield et Light, comme je l’ai expliqué.

Le sénateur Johnson : Brookfield est-elle la plus importante entreprise canadienne en matière d’investissement au Brésil?

Ms. Hester: I do not know because I do not know where to obtain the data to measure this involvement. I am not able to obtain this aggregate data.

Senator Johnson: The company says they have invested \$18 billion. Having said that about Canadian companies, how does that measure comparatively to Asian and American involvement now in Brazil?

Ms. Hester: It depends on the sector. I do not have these figures at hand and I do not think one can segregate the data that way. That is part of how they collect it.

Senator Johnson: What about the variation?

Ms. Hester: There are huge investments. Brazil is the largest recipient of investments outside of China, I believe. I have not looked at the figures lately. Everyone is there and everyone wants a piece of the action.

What do we want to invest in? Do we want oil and gas? Unfortunately, Canada does not have big companies anymore. The prizes in the big offshore and new pre-salt fields are really big. The big players are there such as Statoil, BG, Exxon Mobil and other big companies. However, there are a lot of medium and smaller prizes, and a lot of Canadian companies are trying to go there.

It is complicated. Brazil is complicated. Brazil takes a long time. If you are going for the short time, do not go because you will spend a lot of money and you will get nowhere.

Senator Johnson: Are you excited by the new president? Do you have knowledge of the new president? Is she inspiring? How will she be?

Ms. Hester: Am I excited? I do not know if I would be excited by any new government in Canada, either. I do not know if "exciting" is the right word.

Senator Johnson: Okay, how about inspiring?

Ms. Hester: Our government is what it is; the people elected a government. Do I think Dilma Rousseff is capable: yes. Do I think that she has earned the right to be there: absolutely. Do I trust that there is continuity in Brazil: yes. Do I think she will do anything foolish: no. Will she imprint her style: yes. Do I know it: not quite. Are the early indications good: yes.

From what I can see, she will be looking inwards. She is cutting spending. Brazil has managed to grow because it has a foolish fiscal policy and a tight monetary policy. We can do one or the other. If we are to be as foolish as Brazil has been in the last year on the fiscal side, especially with the financial crisis, et cetera, we better reign in our monetary policy, which they have.

There is a lot of pressure to increase the minimum salary. That increase is difficult for Brazil. Increasing it also has one of the strongest impacts on income inequality. If they want to have a fast impact on income inequality, they deal with the minimum

Mme Hester : Je n'en ai aucune idée, parce que je ne sais pas où trouver les données pour mesurer les investissements. Je ne suis pas en mesure de les obtenir.

Le sénateur Johnson : Brookfield affirme avoir investi 18 milliards de dollars. Cela étant dit au sujet des entreprises canadiennes, comment cela se compare-t-il aux investissements asiatiques et américains au Brésil?

Mme Hester : Tout dépend du secteur. Je n'ai pas les données en main et je ne crois pas que nous puissions les séparer de cette manière. Elles sont ainsi recueillies.

Le sénateur Johnson : Qu'en est-il de la variation?

Mme Hester : Les investissements sont énormes. Je crois que c'est le Brésil qui reçoit le plus d'investissements après la Chine. Je n'ai pas vérifié les données récemment. Tous les pays sont au Brésil et ils veulent tous leur part du gâteau.

Dans quel secteur voulons-nous investir? Préférons-nous le pétrole ou le gaz? Malheureusement, le Canada n'a plus de grosses entreprises. Il y a beaucoup à gagner avec les énormes gisements pétroliers des zones extracôtière et pré-sel. Les gros joueurs sont présents, comme Statoil, BG, Exxon Mobil et les autres. Par contre, nous y trouvons aussi de nombreux gisements de plus petite taille que bon nombre d'entreprises canadiennes aimeraient bien exploiter.

C'est compliqué; le Brésil est compliqué. Il faut prendre son temps avec le Brésil. Si vous y allez à court terme, vous investirez beaucoup d'argent, mais vous n'obtiendrez pas les résultats escomptés.

Le sénateur Johnson : Êtes-vous emballée par l'arrivée de la présidente? La connaissez-vous? Vous inspire-t-elle? Comment sera-t-elle?

Mme Hester : Suis-je emballée? Je ne sais même pas si je le serais par l'élection d'un nouveau gouvernement au Canada. Je ne suis pas certaine que le mot juste soit « emballée ».

Le sénateur Johnson : D'accord. Que pensez-vous d'inspirante?

Mme Hester : Notre gouvernement est ce qu'il est; la population l'a élu. Est-ce que je crois Dilma Rousseff capable de relever le défi? Oui. Est-ce que je crois qu'elle a mérité le droit d'être là? Oui. Est-ce que je crois qu'il y a une continuité au Brésil? Oui. Est-ce que je crois qu'elle fera quelque chose de stupide? Non. Imposera-t-elle son style? Oui. Est-ce que je le connais? Pas vraiment. Les premiers signes sont-ils encourageants? Oui.

Selon ce que je peux constater, son regard sera tourné vers l'intérieur. Elle diminue les dépenses. Le Brésil a réussi à connaître une expansion grâce à une politique budgétaire ridicule et à une politique monétaire rigoureuse. Nous pouvons faire l'un ou l'autre. Si nous agissons comme le Brésil l'a fait en matière budgétaire au cours de la dernière année, surtout avec la crise financière, et cetera, nous sommes mieux d'avoir une excellente politique monétaire, comme ce pays.

La pression est forte pour augmenter le salaire minimum, mais c'est difficile au Brésil. Cette augmentation a aussi l'un des effets les plus marqués sur l'inégalité des revenus. Si le gouvernement brésilien veut avoir un effet instantané sur l'inégalité des revenus,

salary. Once they deal with the minimum salary, their own budget shoots up because all the pensions and everything in that country is based on multiples of the minimum salary — government payroll expenses, et cetera. Her own budget will shoot up.

It is complicated. I get knots in my head when I think of all the consequences of trying to balance all these things, and she does want to do that. For her to do that, she must give her ministries a draconian objective of having a cut and following through, so that she can do both.

I see almost a CEO-type executive. I expected that from her. I have met her on several occasions; I have seen her speak forever. She is a lot less of a conciliator and a lot bossier than President Lula. He knew what he did not know; he really did. He is an incredibly humble man and did not pretend that he knew it, or he did not care if he did not know it: his attitude was, “big deal.” She is not like that. It is different.

Am I excited: no, but am I hopeful?

Senator Johnson: We will eliminate “excited.”

Ms. Hester: Yes.

I have to say one thing. My biggest beef, or my biggest question is that every time I have a new idea and I bring it to my friends in Canada, they say, “yes, but” and then there is the list of why we cannot do it or why it will not work — why this or why that. That is fine.

I go to Brazil and I say, “Have you thoughts of this?” Then they say, “yes, but” and then comes a list of other ideas that we could do together to make that first idea much better.

Senator Johnson: That is great. Thank you so much.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: Ms. Hester, let me first welcome you to the committee. I really appreciated your presentation. My first question is about energy because I get the impression that you know a lot about it.

What research and development investments has Brazil made in the area of energy? I have two more questions for you afterwards.

[English]

Ms. Hester: Brazil has invested in oil and gas research from the beginning. This decision was made by the military government because Brazil's energy history is that it was the first country that understood energy security. Brazil did not have any energy security, and did not have any money, either. It did not have assets or resources inland. The government understood from the geology of the country that it had to look to the ocean and offshore.

il n'a qu'à augmenter le salaire minimum. Cependant, une fois que ce sera fait, son budget grimpera en flèche, parce que toutes les pensions et tout le reste au pays sont calculés à partir du salaire minimum — la masse salariale du gouvernement, et cetera. Le budget du gouvernement grimpera en flèche.

C'est compliqué. J'ai la tête qui tourne juste à penser à toutes les conséquences d'essayer d'équilibrer tous ces éléments, et elle veut y arriver. Pour ce faire, elle doit imposer à ses ministres des objectifs draconiens de réduction des dépenses qu'ils devront maintenir. Ainsi, elle pourra accomplir les deux.

Je la vois un peu comme une sorte de PDG. Je m'y attendais de sa part. Je l'ai rencontrée à quelques reprises; je l'ai déjà vu parler à n'en plus finir. Elle est beaucoup moins conciliante et beaucoup plus autoritaire que le président Lula. Il savait qu'il ignorait certaines choses; c'est vrai. Il est un homme incroyablement humble. Il ne prétendait pas connaître un sujet qu'il ignorait, et cela ne le dérangeait pas. Il affichait une attitude désinvolte à cet égard. Ce n'est pas le cas de la nouvelle présidente. C'est différent.

Suis-je emballée? Non, mais ai-je bon espoir?

Le sénateur Johnson : Oublions l'adjectif « emballée ».

Mme Hester : Oui.

J'ai quelque chose d'autre à ajouter. Voici mon plus gros problème ou ma plus grande question. Chaque fois que je présente une nouvelle idée à mes amis canadiens, ils me répondent : « Oui, mais... ». Ensuite, ils m'expliquent ce qui fait qu'elle est irréalisable ou qu'elle ne fonctionnera pas — pourquoi ceci, pourquoi cela. C'est correct.

Au Brésil, je leur dis : « Avez-vous pensé à ceci? » Ils me répondent : « Oui, mais... ». Ensuite, ils dressent la liste des autres idées auxquelles nous pourrions collaborer pour grandement améliorer la première.

Le sénateur Johnson : C'est parfait. Merci beaucoup.

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Madame Hester, je vous souhaite d'abord la bienvenue au comité. J'ai beaucoup apprécié votre exposé. Ma question concerne l'énergie parce que j'ai l'intuition que vous en savez beaucoup sur le sujet.

Quels ont été les investissements du Brésil quant à la recherche et le développement dans le domaine de l'énergie? J'aurai deux autres questions à vous poser par la suite.

[Traduction]

Mme Hester : Le Brésil a investi dès le départ dans les recherches pétrolières et gazières. C'est le gouvernement militaire qui a pris cette décision. Dans le domaine de l'énergie, le Brésil a été le premier pays à comprendre le concept de la sécurité énergétique. Il n'en avait aucune et n'avait pas non plus d'argent. Son territoire ne regorgeait pas de ressources. Toutefois, en examinant la géologie du pays, le gouvernement a compris qu'il devait se tourner vers l'océan, vers la zone extracôtière.

The military government made a decision to invest in the technology for exploration and production. It created a research centre inside Petrobras called Cenpes, and developed the expertise. Brazil is now a leader.

Also, because Brazil did not have any resources and there were two embargoes, et cetera, Brazil developed all the technology for biofuels. Brazil has invested, and continues to invest, massively in research and technology for the oil and gas industry. Does that answer your question?

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: You are from Brazil originally, but you live in Alberta. So you know the energy sector in Canada and Alberta very well. What are Brazil's priorities in renewable energy? Are you familiar with those priorities?

[English]

Ms. Hester: First and foremost, Brazil has a booming ethanol industry that stands on its own. It is not subsidized, and the ethanol industry is not encroaching on the Amazon or any of that. The industry is sustainable. Brazil developed the flex fuel car because necessity is the mother of invention. They needed it. The problem they had before is that they had unreliable vehicle technology. That is why they had a problem with using ethanol. They developed the flex fuel, and now they have no problems and they have whatever choice they want in fuels. They can fill it up with gasoline, and all gasoline in Brazil is between 20 per cent and 23 per cent ethanol. There is no pure gasoline in Brazil, period.

The Brazilian government then decided to go into biodiesel and to marry development policy with energy policy. So far, the biodiesel program produces a lot of biodiesel, but, as far as development goes, it is a failure. It is awful. Yes, that development encroaches on the Amazon, because it is now all soy-based, and that is detrimental.

Brazil never intended to do something or the other. Brazil does not have a strategy of, for example, "Let us do this." In Brazil, things happen by error. Brazil is fast at recognizing mistakes. The government starts a program, and most of the time the first program fails, almost invariably. The history of ethanol is a disaster. They made every error in the book. However, they are fast. They look at the mistake and say, "Oops, that did not work out the way we wanted: next." They move, and they adapt.

I am less pessimistic about biodiesel because I expect that 20 years from now, they will get it right. It will take that long, but right now, it is hard.

Le gouvernement militaire a pris la décision d'investir dans les technologies d'exploration et de production. Il a créé un centre de recherche appelé Cenpes à même Petrobras, et le Brésil a commencé à développer ses connaissances. Ce pays est maintenant un chef de file dans le domaine.

De plus, étant donné que le Brésil ne disposait pas de ressources, qu'il y avait deux embargos en place, et cetera, le gouvernement a mis au point toute la technologie relative aux biocarburants. Le Brésil a investi massivement, et continue de le faire, dans la recherche et la technologie relatives aux industries pétrolière et gazière. Cela répond-il à votre question?

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Vous êtes originaire du Brésil, mais vous vivez en Alberta. Vous connaissez donc très bien le dossier énergétique du Canada et de l'Alberta. Quelles sont les priorités du Brésil en matière d'énergies renouvelables? Êtes-vous au courant de ces priorités?

[Traduction]

Mme Hester : Tout d'abord, au Brésil, l'industrie de l'éthanol est en plein essor et est autonome; elle n'est pas subventionnée. De plus, cette industrie est durable, au sens où elle n'empêche pas sur la forêt amazonienne ou le reste. Le Brésil a mis au point un véhicule polycarburant, parce que la nécessité est la mère de l'invention. Les Brésiliens en avaient besoin. Par le passé, ils ne disposaient pas de technologie fiable pour les véhicules, et c'est ce qui explique qu'ils ont eu de la difficulté à utiliser l'éthanol. Ils ont donc mis au point un véhicule polycarburant. Maintenant, ils n'ont plus de problème et ils peuvent utiliser le carburant de leur choix. Ils peuvent utiliser l'essence. Au Brésil, l'essence contient de 20 à 23 p. 100 d'éthanol. Autrement dit, on ne trouve pas d'essence pure au Brésil.

Le gouvernement brésilien a ensuite décidé d'investir dans le biodiesel et d'arrimer sa politique en matière de développement avec celle en matière d'énergie. Jusqu'à présent, le programme produit beaucoup de biodiesel; par contre, le développement est un échec, un désastre. Oui, le développement entraîne la déforestation de la forêt amazonienne, parce que le soja est maintenant la matière première et que sa culture exige une plus grande superficie.

Le Brésil n'a jamais eu l'intention de faire l'un ou l'autre. Il n'adopte pas une stratégie précise pour arriver à ses fins. Au Brésil, les projets se concrétisent par essais et erreurs. Le Brésil a appris à reconnaître rapidement ses erreurs. Lorsque le gouvernement lance un programme, la première version est très souvent un échec. C'est presque immanquable. L'histoire de l'éthanol est un désastre. Le Brésil a commis toutes les erreurs possibles et imaginables. Cependant, il réagit rapidement. Le gouvernement constate son erreur et se dit : « Oups, cela n'a pas fonctionné comme nous l'espérions. Essayons autre chose. » Les Brésiliens se relèvent et s'adaptent.

Je suis moins pessimiste au sujet du biodiesel; dans 20 ans, je sais que les Brésiliens trouveront la solution. Cela prendra du temps, mais, pour l'instant, la route est parsemée d'embûches.

A bunch of secretaries of state for energy came together a year and a half ago and produced what they called a letter on wind, which was a statement on their need and desire to develop wind energy. Last year, Brazil had the first auction solely of wind energy. Some states in Brazil — there is a list of the ones that are good for wind energy — use wind energy. Solar energy is moving along, but not as much. I think that the biggest problem is that hydro is huge in Brazil. However, the production of ethanol represents 5 per cent of Brazil's electricity. Ethanol is a by-product of the sugar cane process.

There is much variety and desire for renewable energy, but everything is happening at the same time. Brazil, like Canada, is multipolar. There are many interests, and many things are happening. I do not think Brazil has come to realize and reconcile how they will be the green producers of the world and the biggest producers of oil from the pre-salt fields. When I question the Brazilian government on this issue, I say, "You better watch your rhetoric. Otherwise, I will start writing about the fact that you are green at home and then you export your oil so someone can be dirty or less green outside."

They are changing their rhetoric. They are trying to reconcile these issues. They are grappling with them but they are not there yet.

There is much research in carbon that Canada and Brazil can do jointly because pre-salt oil is carbon-intensive. It is more carbon-intensive than conventional oil. Brazil also has shale oil, by the way, which they have not even begun to address. They have small projects in that area. However, with the new shale oil technology that Canada is at the forefront of with Packers Plus and others in Calgary, I think we will see a lot that can be done in that area.

Il y a un an et demi, des secrétaires d'État de l'énergie se sont réunis et ont rédigé ce qu'ils ont appelé une lettre sur l'énergie éolienne : une déclaration de leurs besoins et de leur volonté de développer l'industrie. L'année dernière, le Brésil a lancé la première vente aux enchères concernant exclusivement la mise en valeur de son potentiel éolien. Certains États brésiliens ont recours à ce type d'énergie — il y a une liste des États propices à cette industrie. L'énergie solaire progresse aussi, mais pas au même rythme. Selon moi, l'importance de l'hydroélectricité au Brésil est un obstacle. Cependant, 5 p. 100 de l'électricité au Brésil est produite à partir d'éthanol. C'est un sous-produit de la transformation de la canne à sucre.

Diverses formes d'énergie renouvelable existent, et la demande est forte, mais tout se déroule en même temps. Comme le Canada, le Brésil est multipolaire. Il y a de nombreux intérêts, et bon nombre de choses se déroulent actuellement. Je ne crois pas que le Brésil réalise encore qu'il devra trouver le moyen de concilier son importante production d'énergie verte et son immense production de pétrole pré-sel. Lorsque j'interroge les autorités brésiliennes à ce sujet, je leur dis : « Vous devriez faire attention à votre discours. Autrement, je devrai publier que, d'un côté, vous êtes verts dans votre pays et que, de l'autre, vous exportez du pétrole pour les autres le soient moins. »

Les Brésiliens changent leur discours. Ils essayent de concilier ces enjeux. Ils y travaillent, mais ils n'y sont pas encore tout à fait arrivés.

Il y a également de recherches sur le carbone auxquelles le Canada et le Brésil pourraient collaborer, parce que le pétrole pré-sel en produit beaucoup, même davantage que le pétrole conventionnel. En passant, le Brésil possède également des gisements de schiste bitumineux, et les autorités n'ont même pas encore commencé à étudier la question, mais des projets de petite envergure sont en cours dans ce domaine. Toutefois, je crois que nous nous rendrons compte que bien des choses sont possibles dans ce secteur avec la nouvelle technologie de récupération du schiste bitumineux : le Canada en est le chef de file grâce à Packers Plus et à d'autres entreprises de Calgary.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: Thank you so much, Ms. Hester. You have given us a great overview of energy.

[English]

Senator Downe: Can you tell us about Brazil's position in South America? Is Brazil building up its military? Are they concerned about Venezuela? Are they perceived by other countries as a future leader of the region, or are there conflicts with other major economic powers like Chile and, to a lesser degree, Argentina?

Ms. Hester: Regarding the military, I have no idea. I do not follow military budgets. Others are much better at that.

I generally go to the Summits of the Americas or big multilateral meetings with a press credential because I find that is the best access I can have. In particular, the Brazilians are kind

[Français]

Le sénateur Fortin-Duplessis : Merci infiniment, madame Hester. Vous avez fait un beau tour d'horizon sur l'énergie.

[Traduction]

Le sénateur Downe : Pourriez-vous nous parler de la position du Brésil en Amérique du Sud? Le Brésil augmente-t-il son armée? Le Venezuela l'inquiète-t-il? Les autres pays perçoivent-ils le Brésil comme le prochain leader de la région ou y a-t-il des tensions avec les autres grandes puissances économiques comme le Chili ou l'Argentine, dans une moindre mesure?

Mme Hester : En ce qui concerne l'armée, je n'en sais rien. Je ne suis pas au fait des budgets militaires. D'autres personnes seraient mieux placées que moi pour vous répondre.

J'assiste normalement au Sommet des Amériques ou aux autres grandes rencontres multilatérales en tant que journaliste accréditée, parce que je crois que j'y ai ainsi un meilleur accès.

enough to give me access as if I were Brazilian press. I say this because I was at the last summit in Trinidad and Tobago. We were questioning Lula. I call him Lula because everyone does and not because I mean to be disrespectful to our president. Everyone was asking about leadership because of the issue between President Chávez and President Obama. It was the first time they met. He gave him the book, and there was that whole brouhaha over that relationship. There was a lot going on.

Many people were trying to suggest that Lula was the leader and things like that. Lula's response was insightful. He said, "Do you really believe that a country would ask another president to represent them in anything? Do you really believe that is the way things are done? You have to be kidding. Of course they would not ask me to represent someone or to speak on behalf of someone. That does not happen. Leadership is not something that you ask for. Leadership is something that either people trust you or they do not."

I do not believe that Brazil is set to be a leader. I believe there will be moments. Brazil is an influential player and always will be an influential player. Brazil has a huge economy. Is the U.S. an influential player: yes. It always will be. Look at the size of Brazil and all its neighbours. We cannot ignore Brazil.

By the way, Canada does not have an Americas strategy if it does not have a Brazil strategy. That is the way it is; it is not a question.

Will Brazil be a leader? I think that depends on who the president is of Brazil, who the others are and the relationships between the different personalities.

Senator Downe: You mentioned Venezuela. The root of my question is that, if there is to be trouble in the region — and we will pick on Venezuela for the moment — traditionally the United States has tried to assist the region. Will that role be taken over by some other country? If so, will that country be Brazil?

Ms. Hester: Senator, you touch on a sore point. I grew up in a dictatorship. The "help" of the U.S. was to instigate a revolution that led to 20 years of military dictatorship in my country. Help; values; I have a problem with that concept.

Senator Downe: I agree totally.

Ms. Hester: I am saying that because Brazil is cognizant of Mr. Chávez. There is no one in Brazil who does not know who he is, what he is doing and what he is about. It is not a concern of Brazilians because Mr. Chávez has zero influence in Brazil. He has tried to get Petróleos de Venezuela, PDVSA, into Brazil for as long as I have been in oil, and that is a long time — I just have a good hairdresser. I am kind of a dinosaur.

Mr. Chávez wants into Brazil. Having a piece of that distribution would be good. He cannot get in. Petrobras will let him in over my dead body.

En particulier, les Brésiliens ont l'obligance de m'y accréditer comme si j'étais une journaliste brésilienne. Je vous en parle, parce que j'ai assisté au dernier sommet à Trinité-et-Tobago. Nous y avons interrogé Lula. Je l'appelle ainsi, parce que c'est ce que tout le monde fait; ce n'est pas pour lui manquer de respect. Tout le monde parlait de leadership en raison de la friction entre les présidents Chávez et Obama. Il s'agissait de leur première rencontre. Chávez lui a remis le livre, et cela a soulevé tout un tollé au sujet de leur relation. Il y avait beaucoup d'action.

Beaucoup de gens essayaient de faire valoir que Lula était le leader, et cetera. Il leur a répondu avec sagesse : « Croyez-vous vraiment qu'un pays demanderait à un autre président de le représenter pour quoi que ce soit? Croyez-vous vraiment que les choses se déroulent ainsi? Vous n'êtes pas sérieux. Il est évident qu'aucun autre pays ne me demanderait de le représenter ou de parler en son nom. Ce n'est pas le cas. Le leadership ne se commande pas. C'est une question de confiance. »

Je ne crois pas que le Brésil est en voie de devenir le leader. Selon moi, il le sera parfois. Il a une certaine influence et en aura toujours. Son économie est florissante. Les États-Unis ont-ils de l'influence? Oui, et ce sera toujours le cas. Comparez la superficie du Brésil à celle de ses voisins. Nous ne pouvons pas faire abstraction du Brésil.

En passant, le Canada ne peut avoir une stratégie pour les Amériques, s'il n'en a pas une pour le Brésil. C'est ainsi; c'est indéniable.

Le Brésil sera-t-il un leader? À mon avis, cela dépendra des présidents en place au Brésil et ailleurs et de leurs relations.

Le sénateur Downe : Vous avez parlé du Venezuela. Voici le contexte de ma question. Lorsque des troubles surviennent dans la région — nous nous concentrerons sur le Venezuela pour l'instant —, c'est traditionnellement les États-Unis qui essayent de venir vous aider. Ce rôle sera-t-il assumé par un autre pays? Si oui, le Brésil sera-t-il ce pays?

Mme Hester : Sénateur, c'est un sujet délicat. J'ai grandi dans une dictature. L'"aide" américaine s'est résumée à une enquête sur la révolution qui a mené à 20 ans de dictature militaire dans mon pays. Vous comprendrez que les mots "aide" et "valeurs" me font tiquer.

Le sénateur Downe : Je comprends parfaitement.

Mme Hester : Je dis cela, parce que je sais que les Brésiliens connaissent bien M. Chávez. Tous les Brésiliens savent qui il est, ce qu'il fait et ce qu'il en retourne. Ils ne s'en inquiètent pas, parce que M. Chávez n'a aucune influence au Brésil. Il essaye d'implanter Petróleos de Venezuela, PDVSA, au Brésil depuis que je suis dans le domaine pétrolier, c'est-à-dire depuis très longtemps — j'ai une très bonne coiffeuse. Je suis une sorte de dinosaure.

M. Chávez veut s'étendre au Brésil. Il aimeraient bien avoir sa part du butin, mais il ne peut pas y arriver. Petrobras ne laissera jamais faire une chose pareille.

Carlo Dade said something that is true: Brazil does that all the time. Mr. Chávez comes to them with these bombastic ideas. He has a radio or television broadcast, "Aló Presidente," every Sunday. He needs to have a new idea every single Sunday. That is complicated. He goes on and on. However, Brazil says, "Yes, great idea, excellent; let us do that; we need to study." Then the subject disappears.

Petrobras agreed to build a refinery with Mr. Chávez in Pernambuco. We questioned this decision. Why do they need this refinery? Why will they build this refinery? Why were they putting Brazil's refining park in the hands of Chávez? I could not understand that decision. I have been after Petrobras for years on this subject. To this day, the partnership continues, and to this day Mr. Chávez has not invested a cent and has nothing out of it. The plan becomes lost in some mysterious box.

Brazil needs to deal with Mr. Chávez. Brazil will deal with him but it will not deal with him or with any of its neighbours the way the U.S. deals with them.

Senator Downe: This is my final question. You are the expert on Brazil and you know far more than any of us. As a Canadian looking at Brazil and looking at the region, I think everyone is pleased with the government's model that has developed over the last number of years. We are all familiar with the dictatorships, not only in Brazil, but in Chile and throughout the region.

Rather than reverting back and regressing, the question is, what role Canada can play, if any, without being paternalistic, in helping governments in the region? Do you see there being any assistance we can provide?

Ms. Hester: No.

Senator Johnson: No.

Ms. Hester: I do not think the point is to help. I think we need help with our own governance. I see more governance problems where I am sitting here in Canada. I am honest. Come on. I sit in Alberta — ouch. Ed Stelmach will resign, Ted Morton is dead, then there is Danielle Smith and a new mayor in Calgary who is brilliant — one, two, three and then he happened.

I do not know what is happening in Ottawa; I have not been here for a while. From what I see, there will be an election, then there will not be; whatever.

While I understand that we have a lot of help to offer in Haiti and in many different specific issues, the idea that we are in a position to offer help makes Brazilians puzzled. They say, "What part of this do I not get?"

The Brazilian ambassador to Canada that left recently, Paulo Cordeiro, is at the top. The new Foreign Affairs Minister for Brazil, Antonio Patriota, who was the Ambassador to the U.S., was his colleague. They both worked together for the former Foreign Affairs Minister in Brazil when he was at the UN. There were about four of them who were lieutenants to Celso Amorim.

Carlo Dade a dit quelque chose de vrai : le Brésil le fait constamment. M. Chávez approche les autorités brésiliennes avec des idées absurdes. Il anime une émission de radio ou de télévision chaque dimanche appelée « Aló Presidente ». Il doit trouver une nouvelle idée chaque fois. C'est compliqué. Il ne cesse d'en parler. Cependant, les autorités brésiliennes lui répondent : « Oui, bonne idée, excellent. Faisons-le. Nous devons l'examiner. » Ensuite, l'idée est balayée sous le tapis.

Petrobras a accepté de construire une raffinerie avec M. Chávez à Pernambouc. Nous avons mis en doute cette décision. Pourquoi en avons-nous besoin? Pourquoi la construisons-nous? Pourquoi en donnons-nous le contrôle à Chávez? Je ne comprends pas cette décision. Je questionne Petrobras à ce sujet depuis des années. À ce jour, le partenariat se poursuit, et M. Chávez n'a toujours rien investi dans le projet et n'en retire rien. Le plan devient nébuleux.

Le Brésil doit traiter avec M. Chávez et il le fera. Toutefois, il n'agira pas à l'américaine avec lui et avec ses voisins.

Le sénateur Downe : J'en suis rendu à ma dernière question. Vous êtes la spécialiste des questions brésiliennes, et vos connaissances dépassent largement les nôtres. En tant que Canadien examinant le Brésil et sa région, je crois que tout le monde est satisfait du modèle gouvernemental qui a été développé au cours des dernières années. Nous sommes au courant de l'histoire des dictatures au Brésil, au Chili et ailleurs dans la région.

Afin d'éviter que les pays reviennent au vieux modèle, quel rôle, s'il y en a un, le Canada peut-il jouer, sans verser dans le paternalisme, pour aider les gouvernements de cette région? Croyez-vous que nous pouvons les aider d'une quelconque façon?

Mme Hester : Non.

Le sénateur Johnson : Non.

Mme Hester : Je ne crois pas qu'ils en ont besoin. À mon avis, c'est le Canada qui a besoin d'aide avec sa propre gouvernance. Je suis témoin de plus de problèmes à ce sujet au Canada. Je parle honnêtement. Je vous en prie. Je travaille en Alberta — ouch! Ed Stelmach démissionnera, la carrière de Ted Morton bat de l'aile, puis il y a Danielle Smith et un nouveau maire à Calgary, qui est brillant — nous n'avons eu qu'à compter jusqu'à trois, puis il est arrivé.

Je ne sais pas trop ce qui se passe à Ottawa; je n'étais pas ici dernièrement. Selon ce que je comprends, un jour, on se prépare à des élections; le lendemain, on dit qu'il n'y en aura pas. Peu importe.

Je comprends que le Canada ait beaucoup à offrir à Haïti sur des questions précises. Cependant, les Brésiliens restent bouche bée lorsqu'ils entendent le Canada leur dire qu'il peut les aider. Ils se demandent s'il y a quelque chose qui leur échappe.

L'ambassadeur brésilien au Canada qui a quitté son poste récemment, Paulo Cordeiro, occupe un poste important. Le nouveau ministre brésilien des Affaires étrangères, Antonio Patriota, qui est l'ancien ambassadeur brésilien aux États-Unis, était son collègue. Ils ont travaillé ensemble pour l'ancien ministre brésilien des Affaires étrangères lorsqu'il siégeait à l'ONU.

Those four lieutenants are at the top of the new ministry. They have known each other and worked together for a long time. Paulo knows Canada inside out. He is smart and astute.

My answer is that partnership is better.

Senator Downe: That was my final question. For the record, however, having been to Alberta many times, I do not think it can be compared in any way, shape or form to a military dictatorship from South America. I am sure the witness did not mean it that way.

Ms. Hester: Oh, no. I did not mean it that way at all.

The Chair: I did not even take that meaning.

Senator Downe: Then I misunderstood. Thank you.

Ms. Hester: Please, let me correct it. What I mean by governance is not military dictatorship because there are military dictatorships in Latin America. Part of the agreement that we helped cement with Marc Lortie on 9/11 was signed in Lima, the democratic charter of the Americas. Mercosur has a democratic charter that countries cannot belong to Mercosur if they are not a democracy.

There is not a group more dedicated to democracy than a group that has lived in a country that is not a democracy. Because we all have democracies, I took it that the help you are offering with democracies is help on the workings of democracy, because we are all past dictatorships.

Senator Downe: Thank you. It was a misinterpretation.

Ms. Hester: My apology. I did not mean it that way.

The Chair: I think the clarification has covered that point.

Senator De Bané: Ms. Hester, the gross domestic product of Brazil is already \$300 billion larger than Canada's. In our country, we have wide disparities between the different regions. When we look to the North, the territory of Nunavut, or to other provinces, there is a wide disparity between the different regions of our country. We have included in our Constitution, in the supreme law of the land, that the federal government must give unconditional transfers to the regions that do not have the same fiscal capacity as others. We make those transfers unconditionally.

You know Canada inside out. You know Brazil inside out. Tell us about the soul and values of Brazil compared to Canada, particularly on that issue of economic disparities within the same country. Canada has not yet been successful, but at least we have put in place all sorts of measures to deal with that issue, and a large percentage of the central government expenditures in this country is allocated to that purpose. The impression I had when I went to Brazil is that they do not want to discuss this topic. They know that the state of São Paulo cannot compare to anything in Canada or the United States, and other areas, particularly in the North.

Tell me more about the values, the psyche and the soul of that country that you know so well.

Environ quatre d'entre eux étaient des lieutenants de Celso Amorim. Ces quatre personnes occupent des postes influents au nouveau ministère. Ils se connaissent et travaillent ensemble depuis longtemps. Paulo connaît le Canada comme le fond de sa poche. Il est intelligent et astucieux.

Je dirais que le partenariat est une meilleure option.

Le sénateur Downe : C'était ma dernière question. Toutefois, aux fins du compte rendu, je suis déjà allé en Alberta et je ne crois pas que nous pouvons comparer d'une quelconque façon cette province à une dictature militaire d'Amérique du Sud. Je suis certain que ce n'est pas ce que Mme Hester voulait dire.

Mme Hester : Oh, non! Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire.

La présidente : Ce sens ne m'a même pas effleuré l'esprit.

Le sénateur Downe : J'ai donc mal compris. Merci.

Mme Hester : Permettez-moi de clarifier. Je n'entends pas par gouvernance une dictature militaire, parce qu'il en existe encore en Amérique latine. Une partie de l'accord que nous avons aidé à concrétiser avec l'aide de Marc Lortie a été signée à Lima le 11 septembre 2001 : la Charte démocratique interaméricaine. Le Mercosur a une charte démocratique selon laquelle les pays non démocratiques ne peuvent en faire partie.

Aucun groupe n'est plus dédié à la défense de la démocratie que celui qui a vécu dans un pays non démocratique. Nous sommes des démocraties. Je croyais que vous nous offriez de nous aider à comprendre les rouages du système démocratique, parce que nous sommes d'anciennes dictatures.

Le sénateur Downe : Merci. J'avais mal interprété vos propos.

Mme Hester : Je suis désolée. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

La présidente : Je crois que cette précision a permis de répondre à la question.

Le sénateur De Bané : Madame Hester, le produit intérieur brut du Brésil dépasse déjà celui du Canada de 300 milliards de dollars. Au Canada, il y a de grands écarts entre les régions : le Nord et le Nunavut par rapport aux autres provinces. En vertu de la Constitution canadienne, loi suprême au pays, le gouvernement doit transférer sans condition des fonds aux régions qui n'ont pas la même capacité fiscale que les autres. Ces transferts se font sans condition.

Le Canada et le Brésil n'ont plus de secrets pour vous. Parlez-nous de l'esprit et des valeurs du Brésil comparativement à ceux du Canada, notamment en ce qui a trait aux écarts économiques entre les régions d'un même pays. Nous n'avons pas encore réussi à combler ces écarts, mais au moins, nous avons adopté toutes sortes de mesures pour les corriger, et un fort pourcentage des dépenses du gouvernement central du pays est engagé à cette fin. Lors de ma visite au Brésil, j'ai eu l'impression que personne ne voulait aborder ce sujet. Les Brésiliens savent que l'État de São Paulo ne se compare à aucune province canadienne ou à aucun État américain, notamment au Nord canadien.

Parlez-moi un peu plus des valeurs, de l'âme et de l'esprit de ce pays que vous connaissez si bien.

Ms. Hester: Someone mentioned that, in Brazil, we have both Belgium and India. It is interesting. I will try to be efficient and say one thing. The difference is that Brazil is making big strides in the fact that Lula won, and Brazilians understand more and more that unless there is better distribution, their lives will be miserable, because life becomes cheap, and when life is cheap, people kill for nothing. If my life is not worth anything; yours is not either. To live with insecurity is the worst thing in the world.

If we talk about the ethos, Canada thinks collectively much more than Brazil. There is a huge middle-class feeling of collectivity to Canada. In Brazil, everyone believes in the collective, but first they guarantee their own interests and their family's, and then they believe in the collective. There is a disconnect mentally in the fact that the process of defending their private interests and those of their family's prevents the distribution in the country. There is much more of a colonizing effect of Portugal on Brazil, compared to the way Canada developed on a much more egalitarian basis. It has to do a lot with that real collectivity feeling, and changes in culture are the hardest changes to effect. Cultural changes are generational. It takes a long time to change culture.

Change is happening in Brazil. In a way, I think that the insecurity ended up having to be so extreme to shake people up. The insecurity is a reflection of inequality. My dad lives in Rio, and to go to my dad's house, an apartment in Ipanema, you had to have, and still do, four sets of keys. There are four different sets of keys that I have to open and close one at a time before I reach their apartment.

My kids looked at me once and said, "Did grandpa do something wrong? How come all the bad people are inside?" This is a little Canadian kid from Calgary, used to leaving the door open. I have a house on an island off the coast of B.C. I do not lock the door. The key is there. It is okay, because you cannot get off the island.

Senator De Bané: Thank you.

Senator Di Nino: I want to focus on the issue of trade and investment. The Canadian relationship with Brazil in investment and trade is a long-standing one. It has existed for a long time. How do we perform? Have we had a good relationship throughout the past period?

Ms. Hester: I think we have fallen short on the potential, but governments do not invest in trade. Individuals and companies invest in trade. Governments can create conditions. I keep wondering what is happening to Alberta myself. My husband has a consulting company in oil and gas, and I have been a partner and worked with him for many years. The reality is that although we do international work, the guys are really busy in Alberta — sometimes way too busy — so it becomes hard to do a lot of international work when we are run off our feet.

Mme Hester : Quelqu'un a dit que le Brésil, c'est un mélange de la Belgique et de l'Inde. C'est un point de vue intéressant. Je vais tenter d'être efficace et de préciser une chose. La différence, c'est que, grâce à l'élection de Lula, le Brésil a beaucoup progressé. Les Brésiliens comprennent de plus en plus que, sans une meilleure distribution de la richesse, ils seront misérables, car leur vie aura peu de valeur. Et lorsque la vie a peu de valeur, les gens tuent sans raison. Si ma vie ne vaut rien, c'est la même chose pour toi. Il n'y a rien de pire au monde que de vivre dans l'insécurité.

Si on parle de l'éthos, les Canadiens réfléchissent beaucoup plus collectivement que les Brésiliens. La classe moyenne au Canada éprouve un grand sentiment d'appartenance à la collectivité. Les Brésiliens croient en la collectivité, mais seulement une fois que leurs intérêts personnels et ceux de leur famille sont assurés. Pour eux, la défense de leurs intérêts et de ceux de leurs familles a préséance sur la distribution de la richesse au pays. Le Brésil affiche encore la même mentalité qu'il avait à l'époque de sa colonisation par le Portugal. Le Canada, lui, s'est développé de façon beaucoup plus égalitaire. Cela a beaucoup à voir avec le sentiment d'appartenance à la collectivité dont je parlais. Les changements culturels sont les plus difficiles à apporter. Ils sont générationnels; ils prennent beaucoup de temps à se concrétiser.

Le Brésil est en train de changer. Je crois que l'insécurité était telle que les gens ont été secoués. L'inégalité entraîne l'insécurité. Mon père habite un appartement dans le quartier d'Ipanema, à Rio. Pour lui rendre visite, j'ai encore besoin de quatre clés, car je dois déverrouiller quatre serrures pour me rendre chez lui.

Un jour, un de mes enfants m'a demandé si son grand-père avait fait quelque chose de mal et pourquoi les méchants restaient tous à l'intérieur. Ce sont les paroles d'un petit Canadien de Calgary habitué à ne pas verrouiller les portes. J'ai une maison sur une île au large de la Colombie-Britannique. Je ne verrouille pas mes portes, même si j'ai une clé. Il n'y a rien à craindre, puisqu'on est sur une île.

Le sénateur De Bané : Merci.

Le sénateur Di Nino : J'aimerais revenir sur la question du commerce et de l'investissement. Les relations entre le Canada et le Brésil en matière de commerce et d'investissement remontent à loin. Comment se portent-elles? Se sont-elles détériorées avec la crise économique?

Mme Hester : Je crois que nous n'avons pas exploité tout le potentiel de ces relations, mais de toute façon, ce sont les citoyens et les entreprises qui investissent dans le commerce, pas les gouvernements. Je me demande, moi aussi, ce qui se passe avec l'Alberta. Mon mari exploite une société d'experts-conseils, au sein de laquelle je suis une associée, dans le secteur du pétrole et du gaz. Même si nous faisons des affaires à l'échelle internationale, nos employés en Alberta sont si occupés — parfois, beaucoup trop occupés — qu'il est difficile d'entreprendre des projets dans d'autres pays.

Now he has the ambition to grow more internationally and have more people. I would say it is underperforming, but we are reaching the situation, particularly in Eastern Canada, because of the competition with China and because of the U.S. economy, et cetera, in which we will need other opportunities.

Canada is coming a little bit from behind, but there is much potential. For instance, as I said, something the Canadian government could do, but I do not know if it has the political will to do it, is to drop its tariff on ethanol. The tariff is insignificant to Canada, but it would send a huge message to Brazil, because the U.S. will not drop its tariff. Drop the ethanol tariff ahead of the U.S.

This market is small. It does not affect Canadian producers. It is all fine. It is not a big deal. It is not costly. The ethanol lobby can be dealt with from the conservative perspective. I do not think it is as huge a political problem as others. It is something Canada can do.

The Toronto Stock Exchange, whether the merger goes through or not, will give lots of opportunity for listing, because one thing that Brazilian companies need is experience in initial public offerings, a much broader access to capital, expertise in how to put those deals together and so on.

Much more can be done, and maybe we can go back. One thing that will be extremely helpful to recommend and pursue from this chamber is a real conversation and consultation with Canadians in general for a better sense of what exactly they are interested in, where the venues are and who is interested. I have been having this conversation for years, and I still do not have a broad, ample clear picture on who would be interested in that market. Ultimately, people invest or companies invest.

Senator Di Nino: You moved into the second part of my question. Because of the similarities between the two countries, oil and gas are an important component of the relationship. However, Brazil presents a huge market for a variety of opportunities. We are awakening to those opportunities. You mentioned a couple and there are many others. Agriculture, education, and environmentally friendly services come to mind. Do you have additional wisdom to share with us that we can put into our report?

Ms. Hester: Yes; another opportunity is nanotechnology. The government has invested greatly in nanotechnology institutes. We have a health relationship. However, the combination of nanotechnology, health, and research yields huge potential. Brazil is interested.

We could have a much more concerted effort in tourism.

Maintenant, mon mari aimerait élargir son marché international et embaucher plus de personnel. Je crois que nous pourrions en faire plus, surtout dans l'est du pays, notamment en raison de la concurrence de la Chine et de la situation économique aux États-Unis. C'est pourquoi nous devons explorer d'autres possibilités.

Le Canada accuse un peu de retard, mais il offre beaucoup de potentiel. Comme je l'ai déjà dit, le gouvernement pourrait, par exemple, laisser tomber son tarif sur l'éthanol, mais j'ignore s'il a la volonté politique pour le faire. Il s'agit d'un tarif négligeable pour le Canada, mais un tel geste enverrait un message clair au Brésil, puisque les États-Unis ne poseront pas un tel geste. Prenez les devants sur les Américains.

C'est un petit marché. Un tel geste n'aurait aucune conséquence pour les producteurs canadiens. Ce n'est pas grand-chose. Les pertes ne seraient pas énormes. Le lobby de l'éthanol et les conservateurs pourraient s'entendre. Je ne crois pas que ce soit un problème politique aussi important que les autres. C'est une mesure que le Canada peut prendre.

Que la fusion avec la Bourse de Londres se concrétise ou non, la Bourse de Toronto offrira beaucoup de possibilités d'admission en bourse. Les entreprises brésiliennes ont besoin notamment d'acquérir de l'expérience au chapitre du premier appel public à l'épargne, mais ils ont aussi besoin d'un meilleur accès à des capitaux et d'expertise sur la façon de négocier des ententes.

Il y a encore beaucoup de travail à faire, et peut-être que l'on pourrait revenir en arrière. Il serait utile — et peut-être que le comité pourrait en faire la recommandation — de consulter les Canadiens pour avoir une meilleure idée de leur intérêt pour ce marché et trouver des débouchés et des intervenants possibles. Depuis des années, je sonde l'intérêt des Canadiens pour ce marché, mais je n'ai encore rien de concluant à ce sujet. En fin de compte, ce sont les citoyens et les entreprises qui investissent.

Le sénateur Di Nino : Vous avez touché à la deuxième partie de ma question. À cause des similitudes entre nos deux pays, le pétrole et le gaz sont des composantes importantes de nos relations. Toutefois, le Brésil représente un énorme marché dans une variété de secteurs. Nous commençons à nous en rendre compte. Vous en avez soulevé quelques-uns, mais il y en a de nombreux autres, dont l'agriculture, l'éducation et les services respectueux de l'environnement. Auriez-vous d'autres sages réflexions à faire à ce sujet et que l'on pourrait inclure dans notre rapport?

Mme Hester : J'ajouterais la nanotechnologie. Notre gouvernement a beaucoup investi dans des instituts de nanotechnologie, et le secteur de la santé utilise déjà cette technologie. Cependant, l'union des secteurs de la nanotechnologie, de la santé et de la recherche représente un potentiel énorme. Cela intéresse le Brésil.

Nous pourrions déployer davantage d'efforts concertés dans le tourisme.

Brazilians and Latin Americans in general could benefit from wide training in regulatory economics and in the business of devising energy policy. In the Americas, training is weak in that area. This training would benefit them.

Those areas come to mind. Remember that the market in Brazil is big, and everyone wants in. We must be cognizant that, if we want in, we must be prepared to offer something. If we are not ready to offer, then we should be cognizant of that.

Senator Di Nino: Recognizing the position that President Rousseff holds, is the female population in Brazil beginning to achieve a certain status in business and politics, et cetera?

Ms. Hester: We rock! We have more women executives in oil in Brazil than in Canada. Can Canada learn from Brazil? I would think so. We had two candidates who were women. I have met Minister Diane Ablonczy. She is a Calgarian, and I have known her for a while. I commented to her that, at some point, she should meet Marina Silva, the other presidential candidate.

However, I forgot to say something that I think is important. One thing that Dilma Rousseff said she would do — and she was clear about it — was to increase the presence of women in her cabinet. She has done that. She made a number of appointments, specifically with that in mind. She makes no bones about it.

We have a woman President; we have Michelle Bachelet as head of the new UN women; we have our former Governor General at the United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization, UNESCO, special envoy to Haiti; we have a minister and a Secretary of State for the Americas, Hillary Clinton.

These appointments have gone beyond the feminist agenda. They form a real, concrete, and powerful agenda that refers to the rights of women in development and speaks of the potential impact of women in the developing world. Canada would be wise to engage in that agenda. It would go a long way.

Senator Di Nino: Thank you.

Senator Robichaud: You said 20 per cent to 22 per cent of Brazil's gas reserves is ethanol. Now that Brazil has reserves, do you foresee a change where land, or whatever agricultural facilities are used to produce the ethanol, would be moved to some other production?

Ms. Hester: Brazil has the most available arable land in the world. Ethanol does not take 3 per cent. I think the figure is 2, but, in between 2 and 5. However, not even 5 per cent of arable land. Ethanol is environmental, and a huge source of jobs in Brazil.

The powers that be in the state of São Paulo will not acquiesce to the oil and gas of the pre-salt in Rio and even in São Paulo. The agricultural lobby is the most powerful lobby in the universe. They are so well organized in Brazil, the U.S., Canada, and Europe. I joke with them; I call them my sweet little feudal lords.

Les Brésiliens, et les Latino-Américains en général, pourraient tirer avantage d'une formation à grande échelle sur la réglementation pour les questions économiques et la façon d'élaborer les politiques de l'énergie. Dans les Amériques, la formation offerte dans ces secteurs est déficiente.

Ce sont les secteurs qui me viennent à l'esprit. N'oubliez pas que le Brésil est un grand marché et que tout le monde veut sa part. Mais pour cela, nous devons offrir quelque chose en retour, sinon, nous n'aurons rien.

Le sénateur Di Nino : Compte tenu de l'élection de Mme Rousseff à la présidence du pays, les Brésiliennes commencent-elles à investir le milieu des affaires et la politique, entre autres?

Mme Hester : On est partout! Le secteur du pétrole au Brésil compte plus de femmes dans des postes de direction que celui du Canada. Pouvons-nous apprendre du Brésil? Je crois que oui. Il y avait deux candidates à la présidence du Brésil. J'ai rencontré la ministre Diane Ablonczy, de Calgary. Je la connais maintenant depuis un certain temps. Je lui ai dit que, un jour, elle devait rencontrer l'autre candidate à la présidence, Marina Silva.

Mais j'ai oublié une chose importante. Une des promesses électorales de Dilma Rousseff — et elle a été très claire à ce sujet — était d'accentuer la présence des femmes dans son cabinet, et c'est ce qu'elle a fait. Elle n'a pas hésité à faire plusieurs nominations. Elle a rempli sa promesse.

Aujourd'hui, nous avons une femme présidente; une femme, Michelle Bachelet, à la tête d'ONU Femmes; une femme, notre ancienne Gouverneure générale, représentante spéciale de l'UNESCO à Haïti; des femmes ministres; une femme, Hillary Clinton, secrétaire d'État pour les Amériques.

Ces nominations vont au-delà du programme d'action féministe. Il s'agit d'un programme réel, concret et pertinent qui témoigne du droit des femmes à participer au développement et qui montre l'impact que les femmes peuvent avoir dans le monde en développement. Le Canada ferait bien de suivre le mouvement. Il pourrait en tirer avantage.

Le sénateur Di Nino : Merci.

Le sénateur Robichaud : Vous dites que l'éthanol représente 20 ou 22 p. 100 des réserves de gaz du Brésil. Par conséquent, croyez-vous que les terres ou les installations agricoles ayant servi à la production de l'éthanol seront utilisées pour produire autre chose?

Mme Hester : Le Brésil est le pays qui détient le plus de terres arables au monde. La production d'éthanol utilise moins de 3 p. 100 de ces terres. Je crois que c'est 2 p. 100, mais disons entre 2 et 5 p. 100, et encore. L'éthanol est un produit écologique, et sa production crée beaucoup d'emplois au Brésil.

Les dirigeants de l'État de São Paulo s'opposeront au pétrole et au gaz extrait par l'entreprise Pre-Salt, à Rio et même à São Paulo. Le lobby de l'agriculture est le plus puissant au monde, et il est très bien organisé au Brésil, aux États-Unis, au Canada et en Europe. J'appelle ces lobbyistes mes petits seigneurs féodaux; ça les amuse.

Our institutional memory must be better in Canada. There was a program — I do not think it exists presently — of the Canada Visiting Research Chair in Brazilian Studies. This chair was shared by University of Calgary, University of Western Ontario, York University, University of Quebec at Montreal, and one other in Eastern Canada. Call Ted Hewitt, the organizer of this chair, to speak before you.

The first recipient was Marcos Jank, who was a trade economist, and was involved in the G20. Mr. Jank is now the president of the Brazilian association of ethanol producers. Mr. Jank is a link to Canada who can tell you more about the strategies and the dealings of the ethanol and agricultural issues in Brazil. Ask him. I believe he would be delighted to talk to you.

The Chair: We are coming to the end of our time. I want to ask one question. Europe appears to have more interest in Brazil, and so there seems to be more activity recently. The question is whether that activity is diminishing America's role or not, but that is not the issue I want you to answer.

Canada and this committee are looking at ways of strengthening an important bilateral relationship. You said if we were to have an Americas strategy, we need to start with a Brazil strategy. What are the Europeans — who are pursuing trade initiatives and who are looking at foreign policy initiatives — doing differently towards Brazil and the Americas? What are they doing differently, and are they developing a Brazil-first strategy, or is it haphazard or a different strategy? Please answer to the best of your knowledge in investment, trade and overall foreign policy.

Ms. Hester: First, I did not say that if you wanted to have an Americas strategy you had to start with a Brazil strategy; I said you had to have one. This idea that all of a sudden, we will develop a strategy of strengthening bilateral relationships has been going on forever. This idea has been around a long time; there is nothing new about it.

The best person who followed Spanish investment, which is the most aggressive and concerted effort from Europe — because the European Union is not monolithic — is named Ken Frankel, the Chair of the Canadian Council for the Americas. He is now the Legal Advisor at the Organization of American States, OAS, and he is someone you want to talk to. He was the counsel for Spain. Spain has a specific strategy and he knows much more about it than I do. I learned from him, so you can learn from him, too.

Senator Mahovlich: I wondered about the population of Brazil. China had to come up with a strategy a few years ago to control their population. Does Brazil have a problem with the population of their cities and their country?

Ms. Hester: That one-child policy was a disaster. To try to do something like that in Brazil would not happen. Brazil is crazy. Are you kidding me? Brazil is kind of amoral; it is crazy out there.

I will tell you one thing. Brazil has a different approach. Brazil is smart when it comes to talking to the population. It does not try to talk to the population by ruling through decree. Who will

Notre mémoire institutionnelle doit être meilleure au Canada. La Chaire itinérante d'études brésiliennes du Canada offrait un programme, mais je crois qu'il n'existe plus. L'Université de Calgary, l'Université Western Ontario, l'Université York, l'Université du Québec à Montréal et une autre université dans l'Est du pays se partageaient cette chaire. Vous devriez inviter Ted Hewitt, le fondateur de la chaire, à venir témoigner.

Le premier titulaire de cette chaire était Marcos Jank. Il était économiste du commerce et a participé aux travaux du G20. M. Jank est maintenant président de l'association brésilienne des producteurs d'éthanol. Il pourrait vous en dire davantage au sujet des stratégies et des négociations entourant les questions d'agriculture au Brésil et celles liées à l'éthanol. Je suis convaincue qu'il serait heureux de discuter de ces sujets avec vous.

La présidente : Nous approchons la fin de la séance. J'aurais une question à poser. L'Europe semble s'intéresser de plus en plus au Brésil, et les récentes activités semblent le confirmer. La question est de savoir si ces activités atténuent le rôle de l'Amérique, mais ce n'est pas la question que je voulais vous poser.

Le Canada et notre comité étudient des façons de renforcer une relation bilatérale importante. Vous dites que, si on veut développer une stratégie pour les Amériques, il faut commencer par le Brésil. Les Européens, qui tentent de lancer des initiatives commerciales et des initiatives de politique étrangère, que font-ils de différent dans leurs relations avec le Brésil et les Amériques? Développent-ils une stratégie axée d'abord sur le Brésil? Y vont-ils au hasard ou développent-ils une stratégie différente? Répondez au meilleur de vos connaissances en matière d'investissement, de commerce et de politique étrangère générale.

Mme Hester : Je n'ai pas dit qu'afin d'adopter une stratégie pour les Amériques, il fallait d'abord en avoir une pour le Brésil; j'ai dit qu'il fallait une stratégie. On dit depuis très longtemps que nous allons élaborer une stratégie pour renforcer les relations bilatérales; l'idée n'a rien de nouveau.

La personne qui a le mieux suivi le programme d'investissement espagnol, le plus important d'Europe — car l'Union européenne n'est pas monolithique —, s'appelle Ken Frankel, le président du Conseil canadien pour les Amériques. M. Frankel est maintenant le conseiller juridique de l'Organisation des États américains, l'OEA, et je vous recommande de discuter avec lui. Il est conseiller pour l'Espagne, qui a une stratégie particulière, et il en sait beaucoup plus que moi à ce sujet. J'ai appris de lui et vous pourriez en faire autant.

Le sénateur Mahovlich : J'aimerais en savoir plus sur la population du Brésil. Il y a quelques années, la Chine a dû adopter une stratégie pour gérer la population. Y a-t-il un problème de surpopulation, dans les villes et ailleurs, au Brésil?

Mme Hester : La politique de l'enfant unique a été un désastre. Il serait impossible de l'appliquer au Brésil, un pays un peu fou où on peut faire à peu près ce qu'on veut.

Laissez-moi vous dire une chose : l'approche du Brésil est différente. Le gouvernement sait comment parler à la population et il n'essaie pas de diriger le pays par l'imposition de décrets, car

follow a decree? Who will enforce this thing? It is impossible in Brazil. Even in a dictatorship, they cannot do it. We are unruly by nature.

Brazil has a bad problem with dengue fever. Brazil has soap operas and they are not like the ones that go on and on in America. The soap operas are two or three months long; they have a beginning, middle and end; they are a story; and they are watched by everyone. They are popular. Even in the interior of Brazil, there will be one television in the middle of the central square and then the fight will be between the men who want to watch soccer and the women who want to watch telenovela. The women win, of course.

So what did they do? They had someone in the telenovela who contracted dengue, and they did everything wrong. In the process of righting the wrong, they taught the population about what not to do.

When AIDS started to be widespread and Brazil wanted to send a message for people to use condoms, condoms became a huge carnival success. There was a song by a group that basically said, use condoms. I happened to be in Brazil with the kids that year and my kids were running around in the streets yelling about condoms, but they had no idea what they were saying. The message becomes a song; it becomes an advertisement.

I will leave with you something that was indicative of Brazil. You remember when President Clinton had a great deal of trouble with Monica Lewinsky and all that situation. Brazil had a president, Itamar Franco, who was a widower. He had a girlfriend or lady he went to see a parade with. The stands for the parade are high up in an avenue, and someone took a picture of him and this lady from below. It happened that she did not have underwear. The picture exploded around the country and all the guys in Brazil said, "Hey, he did well."

It does not become a big deal in Brazil. However, two days later in Rio, we woke up to the big outdoors advertising from the biggest underwear manufacturer in Brazil. There was a woman from here to here with underwear that said, "Do not leave home without it."

The Chair: I think this might be the point where we will stop.

Ms. Hester: Did I not tell you Brazil was fun? I told you Brazil was fun.

The Chair: I want to bring the meeting back to order.

You have certainly brought a flavour of Brazil. I am not sure those points will be in the report, but you have entertained us, informed us and made us think about Brazilian possibilities for Canada.

You have been blunt as to the art of the possible. You have given us a new dimension. All kidding aside, you have given us insights into people who have contributed from Canada to Brazil. The relationship is a deeper textured one than we have heard otherwise. You have confirmed that some of our sources were the appropriate sources to reach, and others you have named will be good sources.

personne ne les respecterait et il serait impossible de les appliquer. Même si le Brésil était une dictature, cela ne fonctionnerait pas, car les gens sont indisciplinés par nature.

La dengue est un problème important au Brésil. Dans ce pays, les téléroms ne sont pas aussi longs qu'aux États-Unis; ils durent deux ou trois mois, leur histoire a un début, un milieu et une fin, et tout le monde les regarde. Les téléroms sont populaires. Même dans les terres intérieures du Brésil, il y a un poste de télévision au milieu de la place centrale des villages et on se dispute pour choisir la chaîne. Les hommes souhaitent regarder le soccer, mais les femmes, qui veulent regarder un téléroman, ont bien sûr le dernier mot.

Alors, qu'a-t-on fait? On a décidé qu'un personnage du téléroman allait contracter la dengue et, dans l'histoire, on a fait tout ce qu'il ne fallait pas. La population a été sensibilisée à ce qu'il faut éviter de faire.

Lorsque l'épidémie de sida a commencé, le gouvernement du Brésil a dit aux gens d'utiliser des condoms, qui sont devenus très populaires. Un groupe a composé une chanson qui disait, grossièrement, d'utiliser des condoms. Cette année-là, j'étais au Brésil avec mes enfants, qui couraient dans la rue et qui croyaient des choses concernant les condoms, sans avoir la moindre idée de ce qu'ils disaient. Le message était devenu une chanson, puis une publicité.

Il y a une chose qui est révélatrice du Brésil. Vous vous rappelez des ennuis qu'a eu le président Clinton avec le scandale de Monica Lewinsky? Le président du Brésil, Itamar Franco, qui était veuf, a assisté à une parade en compagnie d'une femme. Le couple était assis dans les gradins et, d'en dessous, quelqu'un les a pris en photo. Or, la femme ne portait pas de sous-vêtement! La photo a fait le tour du pays et tous les hommes ont dit que le président était chanceux.

Ce n'est pas matière à scandale, au Brésil. Cependant, nous étions à Rio deux jours plus tard et nous avons aperçu une publicité du plus important fabricant de sous-vêtements du pays. Le grand panneau où on voyait une femme et des sous-vêtements disait de ne pas partir sans eux.

La présidente : Je pense que nous allons nous arrêter là.

Mme Hester : Je vous avais dit que le Brésil était amusant.

La présidente : J'aimerais que nous reprenions notre sérieux.

Vous avez réussi à nous donner une idée de ce qu'a l'air le Brésil. Certains de vos commentaires ne feront peut-être pas partie du rapport, mais vous nous avez divertis, informés et fait réfléchir sur les possibilités que le Brésil présente pour le Canada.

Vous nous avez parlé avec franchise des opportunités qui s'offrent à nous. Vous nous avez montré un nouvel aspect de la question. Blague à part, vous nous en avez appris sur les gens qui ont facilité la collaboration entre le Canada et le Brésil. Les relations sont plus complexes que ce qu'on nous avait dit. Vous avez confirmé la qualité de certaines de nos sources et vous nous en avez proposé d'autres qui nous seront profitables.

Ms. Hester: I laugh. I had the best intentions to behave; I really did.

The Chair: Most Brazilians do.

Ms. Hester: I want to say something. I read the testimony by starting with the presentations. I read the exchange of Senator Segal with Jon Allen. In questioning Brazil's position on Iran, which troubles me and troubled me as much as it would trouble anyone, I marvelled at the ability of these two gentlemen to do so with such insight and grace. There is so much depth in this chamber, and I think a lot of times it is not appreciated because it is not known. However, it delighted me to see that; to see the quality of our officials in answering questions and to see the class of this chamber.

My congratulations to all of you. It has been my pleasure to be here, even if I am as informal as I am.

The Chair: Thank you.

(The committee adjourned.)

Mme Hester : Je ne peux m'empêcher de rire; j'avais la ferme intention de bien me comporter.

La présidente : Comme la plupart des Brésiliens.

Mme Hester : Je tiens à dire une chose. J'ai lu les témoignages et j'ai commencé par les exposés. J'ai aussi pris connaissance de la discussion entre le sénateur Segal et Jon Allen. Lorsqu'ils ont parlé de la position du Brésil concernant l'Iran, un sujet qui me trouble au même titre que n'importe qui, j'étais impressionnée par leur perspicacité et leur aisance. Je pense que, bien souvent, on n'est pas conscient de toute l'expérience des sénateurs. Cela dit, j'étais enchantée de constater la compétence des responsables, lorsqu'ils répondaient aux questions, et la classe dont font preuve les membres de la Chambre haute.

Mes félicitations à vous tous. C'est avec plaisir que j'ai comparu ici, même si je m'exprime sans formalités.

La présidente : Merci.

(La séance est levée.)



**STANDING SENATE
COMMITTEE ON
FOREIGN AFFAIRS AND
INTERNATIONAL TRADE**

***SEIZING OPPORTUNITIES
FOR CANADIANS:***

***INDIA'S GROWTH
AND CANADA'S
FUTURE PROSPERITY***

December 14, 2010

Ce rapport est aussi disponible en français.
Des renseignements sur le comité sont donnés sur le site :
www.senate-senat.ca/foraffetrang.asp.

Information regarding the committee can be obtained through its web site:
www.senate-senat.ca/foraffetrang.asp.

SEIZING OPPORTUNITIES FOR CANADIANS:

***INDIA'S GROWTH AND
CANADA'S FUTURE PROSPERITY***

TABLE OF CONTENTS

ACKNOWLEDGEMENT	1
THE COMMITTEE.....	3
ORDER OF REFERENCE.....	5
I. INTRODUCTION	15
II. INDIA'S RISE AND THE IMPLICATIONS FOR CANADIAN COMMERCIAL OPPORTUNITIES	21
A. THE SITUATION IN INDIA.....	21
1. The Role of the Indian Government.....	Error! Bookmark not defined.
2. India's Demography and Society	30
3. India's Democracy	34
4. India's Domestic and Regional Security	Error! Bookmark not defined.
5. India in Comparison with China and Russia	38
B. CANADA-INDIA ENGAGEMENT OPPORTUNITIES	41
1. Education.....	45
2. Infrastructure	54
3. Energy and Power	Error! Bookmark not defined.
4. Mining and Other Extractive Industries	59
5. Agriculture.....	60
6. Science Technology, Information and Communications	64
7. Financial Institutions	68
C. ROLE OF GOVERNMENT IN FACILITATING RESULTS.....	73
1. Allocation of Canadian Government Resources	78
D. IMPROVING MUTUAL AWARENESS	81
1. Canada Brand	82
2. People-to-People Links	84
III. CONCLUSIONS	91

ACKNOWLEDGEMENT

This report is the conclusion of three years of hearings in Ottawa and fact-finding missions to Russia, China and India. Beginning in November 2007, the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade undertook a study motivated by an interest in the extent and ways in which Canada could benefit from the impressive and almost unprecedented economic growth of China, India and Russia. Their rise in the new global economy holds significant domestic, bilateral, and global implications for Canada and for its future prosperity.

As the committee heard from many witnesses, Canadian entrepreneurship can flourish if the level of Canadian political engagement takes into account the prominent role that the Russian, Chinese and Indian governments play in their respective commercial activities.

Our study, our reports, as well as the committee's recommendations to the Government of Canada, have contributed to the debate and public policy process. Witnesses repeatedly voiced their concerns about the level of government attention and resources devoted to Canada's commercial relations with the three emerging economies. Three years on, their testimonies and our reports have been heeded, as evident in the numerous initiatives undertaken by the Government of Canada concerning the three countries. Standing out among these initiatives is the launch on November 12, 2010 of negotiations between Canada and India for a Comprehensive Economic Partnership Agreement (CEPA) as announced by the prime ministers of Canada and India.

I would like to express my personal appreciation to the members of the Committee who were available for the many hours of meetings in Ottawa and during our fact-finding missions abroad. I would also highlight the work of my predecessor, Senator Consiglio Di Nino who was Chair at the start of our hearings and who guided a substantial portion of our study. On behalf of the committee, I want to especially thank Deputy Chair Senator Peter A. Stollery for his contribution to this study and indeed for all his efforts in supporting the committee's work. We wish him well in his retirement.

Additionally, I would like to express my appreciation to all the witnesses for having taken the time in their busy schedule to appear before the committee. Their presentation and responses to questions assisted the committee in better understanding the implications for Canada of the rise of China, Russia and India in the new global economy. The quality of the evidence presented, both orally and in written submissions to often complex questions demonstrated their expertise and knowledge of the subject studied.

Mention should be made of the assistance the committee received during its fact-finding mission in India from the High Commission of India and from the staff of the Canadian High Commission in New Delhi, General Consulate in Mumbai and Trade office in Hyderabad. In particular I wish to thank H.E. Mr. Shashishekhar M. Gavai, High Commissioner for India to Canada, and Mrs. Narinder Chauhan, Deputy High Commissioner and Mr. Jim Nickel, Canadian Deputy High Commissioner to India and Mr. Marvin Hildebrand, Consul General in Mumbai.

Particular mention should be given to Natalie Mychajlyszyn from the Parliamentary Information and Research Service of the Library of Parliament for her support and professionalism in assisting the committee during this study. I would also like to thank the Clerk of the Committee, Denis Robert, Senate support staff and the team of translators who assisted the Committee in completing this study.

I know I speak on behalf of the Committee in saying that it is our sincere hope that the government will continue to find these recommendations pertinent and timely. It is also our hope that this report will help to improve and strengthen Canada-Russia, China and India relations.

Senator Raynell Andreychuk
Chair of the Committee

THE COMMITTEE

The following Senators have participated in the study:

The Honourable Raynell Andreychuk, Chair

The Honourable Peter A. Stollery, Deputy Chair (until his retirement on November 29, 2010)

The Honourable Percy E. Downe; Deputy Chair (since December 1, 2010)

and

The Honourable Senators:

Consiglio Di Nino;

Percy Downe;

Doug Finley;

Suzanne Fortin-Duplessis;

Mobina Jaffer;

Janis G. Johnson;

Frank Mahovlich;

Pierre Claude Nolin;

Hugh Segal;

David P. Smith, P.C.;

Pamela Wallin.

Ex-officio members of the committee:

The Honourable Senators Marjory LeBreton, P.C. (or Gérald Comeau) and James Cowan (or Claudette Tardif)

Other Senators who have participated from time to time in the study:

The Honourable Senators Tommy Banks, Eymard Corbin (retired August 2, 2009), Dennis Dawson, Pierre De Bané, P.C., Linda Frum, Jerahmiel S. Grafstein (retired January 2, 2010), Céline Hervieux Payette, P.C., Leo Housakos, Elizabeth Hubley, Elizabeth (Beth) Marshall, Michael A. Meighen, Richard Neufeld, Donald Neil Plett, Nancy Greene Raine, Michel Rivard, Fernand Robichaud, P.C., Carolyn Stewart-Olsen, Terry Stratton, David Tkachuk and Rod A.A. Zimmer.

Staff of the committee:

Natalie Mychajlyszyn, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament;
Sylvie Simard, Administrative Assistant; and
Mona Ishack, Communications Officer;
Denis Robert, Clerk of the committee.

Other Staff who have assisted the committee from time to time in the study:

Michael Holden, Simon Lapointe, analysts with the Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament and Karen Schwinghamer, Senior Communications Officer.

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Tuesday, March 16, 2010:

“The Honourable Senator Andreychuk moved, seconded by the Honourable Senator Wallin:

That the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade be authorized to examine and report on the rise of Russia, India and China in the global economy and the implications for Canadian policy;

That the papers and evidence received and taken and the work accomplished by the committee on this subject during the Second Session of the Thirty-ninth Parliament and during the Second Session of the Fortieth Parliament be referred to the committee; and

That the committee presents its final report no later than June 30, 2010 and retain all powers necessary to publicize its findings until December 31, 2010.

After debate, [...]

The motion was adopted on division.”

ATTEST

Gary W. O’Brien
Clerk of the Senate

Extract from the *Journals of the Senate*, Thursday, June 3, 2010:

“The Honourable Senator Andreychuk moved, seconded by the Honourable Senator Gerstein:

That notwithstanding the Order of the Senate adopted on Tuesday, March 16, 2010, the date for the presentation of the final report by the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade on the rise of Russia, India and China in the global economy and the implications for Canadian policy be extended from June 30, 2010 to December 31, 2010 and that the committee retain all powers necessary to publicize its findings until March 31, 2011.

The question being put on the motion, it was adopted.”

ATTEST

Gary W. O’Brien
Clerk of the Senate

EXECUTIVE SUMMARY

The Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade began its study on the rise of China, India and Russia in the new global economy and the implications for Canadian policy in November 2007. In concluding our study, we believe that any effort to deepen Canadian commercial engagement with China, India and Russia will benefit from focus, persistence and consistency on the part of the Government of Canada. In other words, this goal can be achieved notwithstanding the relative size of the Canadian economy if the government's resources are applied strategically.

We also believe that China, India and Russia need to be treated individually. Each is experiencing the transformation towards higher levels of economic growth from different starting points and in different ways. It follows that their opportunities, challenges and risks will reflect the specific circumstances of each, and policies crafted in response will need to do the same.

Finally, the last three years emphasised how much the world itself is changing as well as the importance of shaping Canadian policy in response in order to better position the country against future opportunities and challenges. In this respect, with three of the five largest economies in the world being Asian, the magnetism and economic weight of the Asia-Pacific region is astonishing. For Canada's part, these developments reinforce the essence of the new global economy and, for the sake of Canadian prosperity, the need for Canadian trade and investment patterns to better reflect these transformations. While the United States is recognised as Canada's primary trade and investment partner, Canadian prosperity can benefit from wider diversification and a deepening of commercial relations with China, India and Russia.

We conclude, therefore, that, for the benefit of Canada's future prosperity and the realisation of mutual advantages, the Government of Canada should strengthen its bilateral trade and investment relations with China, India and Russia and formulate policies that better mitigate the associated challenges and realise potential mutual benefits of these emerging economies.

Our study, our three reports, as well as the over thirty recommendations to the Government of Canada, have contributed to the debate and public policy process concerning the impact on Canada of the rise of China, India and Russia. At the beginning of our study, our witnesses repeatedly voiced their concerns about the level of government attention and resources devoted to Canada's commercial relations with the three emerging economies. Three years on, their testimonies and our reports have been heeded, as evident in the numerous initiatives undertaken by the Government of Canada concerning the three countries. Standing out among these initiatives is the launch on 12 November 2010 of negotiations between Canada and India for a Comprehensive Economic Partnership Agreement (CEPA) as announced by the prime ministers of Canada and India. They also include a greater emphasis on high-level visits and their increased frequency.

Initiatives such as these underline the role that governments play in fostering a climate of political cooperation and facilitating the pursuit of commercial opportunities. Bearing in mind that businesses themselves decide where they want to go, governments attend to the political dimension of economic exchanges, which can be an inevitable component of trade and investment. In preparing its reports that concentrate on action that the Government of Canada can take, it bears noting that the Committee limited its recommendations to areas where it believes government action is warranted and to concerns raised on the part of private business interests. In this regard, it believes that there will be circumstances under which governments are

likely to be more adept at supplying the tools businesses require, particularly if the business atmosphere of a target country is saturated with politics. It is these areas on which the Committee concentrated, such as building political relations to facilitate the achievement of agreements and frameworks that remove impediments, strengthen predictability and improve transparency, these being important elements that encourage commercial patterns and for which private businesses have asked. At the same time, our reports unapologetically drew attention to some of the politically-based challenges facing these emerging economies and which, as we were repeatedly told by businesses, impede the realisation of greater opportunities and mutual benefit, such as corruption and onerous bureaucracies.

As we heard from many witnesses, including from the private sector, Canadian entrepreneurship can flourish if the level of Canadian political engagement takes into account the prominent role that the Russian, Chinese and Indian governments play in their respective commercial activities. Accordingly, we limited the scope of the study and reports to those areas where we felt we might make a significant contribution, although we acknowledge that the study's broader essence contains equally important domestic and international dimensions, as well as political and economic ones.

However, while the Government of Canada has already undertaken many initiatives, we believe that there is much more that can be considered and implemented. In particular, as our report observes, there are many strategic reasons for Canada to focus on India and we offer several recommendations in this respect.

RECOMMENDATION 1:

The Government of Canada should include the following sectors as priorities in its pursuit of stronger engagement with India and increased trade in goods and services and investment and in the negotiations for a Common Economic Partnership Agreement as appropriate:

- education;
- infrastructure;
- energy and power;
- mining and other extractive industries;
- agriculture;
- science technology, information and communications; and,
- financial services (page 72).

RECOMMENDATION 2:

The Government of Canada should conclude negotiations with the Indian government on the Foreign Investment Protection Agreement (FIPA) and the Comprehensive Economic Partnership Agreement (CEPA) in a timely and early manner. It should also continue to pursue additional bilateral agreements across a wide range of sectors that advance trade and investment relations between the two countries. Moreover, these agreements should be completed and implemented in a manner that is consistent with Canadian interests and international principles regarding the liberalisation of trade and investment. (page 77-8)

RECOMMENDATION 3:

The Government of Canada should ensure that a system of government resources is in place that supports greater engagement with India in general and the development of commercial relations in particular. These resources include, but are not limited to, trade and visa officers. The supply of these resources should be provided as demand warrants, and should reflect India's designation as a priority country for Canada. (page 79)

RECOMMENDATION 4:

A Canada-India parliamentary association should be elevated to a recognised status to acknowledge the significance of this bilateral relationship. (page 90)

RECOMMENDATION 5:

The Government of Canada should develop and promote a “Canada Brand” that raises the profile of Canadian expertise and advances a more accurate image of Canada’s commercial innovations in foreign markets generally and in China, India and Russia particularly. (page 94)

RECOMMENDATION 6:

The Government of Canada should take the necessary steps to support opportunities for, and to realise the full potential of, Canadian commercial expertise in sectors in demand in China, India and Russia, including education, agriculture, mining and other extractive industries, energy, technology, financial services, and infrastructure. (page 94)

RECOMMENDATION 7:

The Government of Canada should take the necessary steps that leverage the knowledge and insight available from the relevant business associations and diaspora communities regarding the three emerging economies. It should also establish support mechanisms by which these groups can be used to facilitate information-sharing about commercial opportunities and potential partnerships. (page 94-5)

RECOMMENDATION 8:

The Government of Canada should ensure that the necessary political will exists to negotiate, conclude and implement bilateral frameworks for dialogue as well as trade and investment agreements with China, India and Russia. This includes in particular the recently launched Comprehensive Economic Partnership Agreement between Canada and India. (page 96-7)



I. INTRODUCTION

For the benefit of Canada's future prosperity and the realisation of mutual advantages, the Government of Canada should strengthen its bilateral trade and investment relations with China, India and Russia and formulate policies that better mitigate the associated challenges and realise potential mutual benefits of the rise of these emerging economies.

This is the cumulative statement of the Standing Senate Committee on Foreign Affairs and International Trade after its three-year study on the rise of China, India and Russia in the new global economy and the implications for Canadian policy. Building on its two interim reports which were tabled in March and June 2010 and observations gathered from a subsequent fact-finding mission to India, the Committee is issuing this concluding report on its study. In so doing, it reaffirms that the rise of the three emerging economies holds significant domestic, bilateral and global implications for Canadian trade and investment policies.

Ultimately, we believe that our study, our reports, as well as our final affirmation of the initial 23 recommendations have contributed to the debate and public policy process concerning the impact on Canada of the rise of China, India and Russia. We also believe that our work has strengthened the awareness of what is at stake, and, ultimately, enriched the public policy discussion about Canada's trade and investment future in a changing global economy.

At the beginning of our study, our witnesses repeatedly voiced their concerns about the level of government attention and resources devoted to Canada's commercial relations with the three emerging economies. Three years on, their testimonies and

our reports have been heeded, as evident in the numerous initiatives undertaken by the Government of Canada concerning the three countries. Standing out among these initiatives is the launch on 12 November 2010 of negotiations between Canada and India for a Comprehensive Economic Partnership Agreement (CEPA) as announced by the prime ministers of Canada and India. They also include a greater emphasis on high-level visits and their increased frequency.

These initiatives underline the role that governments play in fostering a climate of political cooperation and facilitating the pursuit of commercial opportunities. As we heard from many of our witnesses, including from the private sector, Canadian entrepreneurship can flourish if the level of Canadian political engagement takes into account the prominent role that government and the bureaucracy plays in India's commerce.

Thus, despite the initiatives already undertaken, there is much more that can be considered and implemented by the Government of Canada; hence, this final report and its focus in the conclusion on areas requiring special attention.

The launch of the free trade negotiations between Canada and India followed the Committee's fact-finding mission to India from 5 to 10 September 2010. It had nearly 30 meetings in Delhi, Hyderabad and Mumbai with over 50 interlocutors. They included high-level representatives of the federal and state governments and legislatures, such as the Speaker of the Lower House of India's parliament, the Deputy Speaker of the Assembly of Andhra Pradesh, and the Chief Minister for Maharashtra of which Mumbai is the capital. We also met with the Indian Ministers of Power, Human Resources Development and Higher Education, Commerce and Industry, Road Transport and Highways, the Secretaries for Agriculture and External

Affairs, the Chair of the Parliamentary Committee on Science and Technology, Environment and Forests, as well as with the State Minister for Tourism, Culture and Public Relations for Andhra Pradesh of which Hyderabad is the capital. In the three cities, we also met altogether with over 40 Canadian and Indian businesses and commercial enterprises representing a wide range of sectors, including insurance, finance, infrastructure, education, life sciences, engineering, technology, and agriculture to name a few. In Hyderabad, the Committee visited the L. V. Prasad Eye Institute, a world class eye hospital, research, training and rehabilitation centre. Also in that city, we met with InfoTech, a global engineering services provider, as well as with students and faculty of the India School of Business. The Committee also met with research and advisory institutions associated with India's social and economic development, such as the Centre for Policy Research and a member of the National Advisory Council in Delhi, and with McKinsey and Company in Mumbai. Also in Mumbai, we saw some of the small-scale commercial activities carried out in Dharavi, the second largest slum in Asia, and at Dhobi Ghat, known as the world's largest outdoor laundry. We also had meetings with Canadian officials, particularly trade commissioners, from the High Commission and the Consulates General in the three cities visited.

Over the course of our mission, we observed much that represents both India's economic opportunities and challenges. These include the world-class airports and terminals in Delhi (we arrived at the new terminal constructed in part for the 2010 Commonwealth Games), Hyderabad and Mumbai, the high volume of infrastructure and construction projects in all three cities, and the excitement of non-resident Indian business students coming home to pursue their education and professional training in world class facilities and in a country drawing global attention. They also include transportation challenges and varied quality of roads and sidewalks, the lack outside of

major cities of illuminated road signs and pedestrian lights, water and energy limitations (we experienced a number of blackouts in Delhi), the obvious and extreme gaps between the impoverished and prosperous groups in India's society, and the high level of security at public buildings and hotels. Indeed, these challenges reflect the extent of India's infrastructure needs. Among other possibilities, this creates enormous opportunity for Canadian companies specializing in such sectors as public lighting and safety, road sign and control and monitoring equipment. Above all, we noted tremendous warmth of hospitality and an impressive entrepreneurial spirit.

In addition to gathering first-hand observations about the state of Canada-India commercial relations and to identifying opportunities for future growth and development, a central purpose to our mission was to use the invaluable opportunity and assess the validity of the 23 recommendations made to the Government of Canada in our June 2010 report. As we carried out our objectives, the Committee was enthusiastically received by all of our interlocutors. Indeed, there was a high degree of interest in the presence of a parliamentary committee from Canada and which was reflected in the media coverage our mission received in print and broadcast. That we had occasion to hold several high-level meetings, including with five Ministers, showed a strong interest in the Committee's work and in Canada-India relations more generally. It also showed that an appetite exists for strengthening our commercial relations.

This report begins with a special focus on the Committee's observations related to India and its fact-finding mission before turning to final conclusions about its recommendations. As with our two previous reports, we believe that this concluding report might serve to hasten the realisation of opportunities and potential partnerships, placing Canada's commercial relations with India as well as with China

and Russia on track for continued mutual rewards for the future, and ultimately benefit the Canadian economy. The launch of the CEPA negotiations between Canada and India may be just a signal of achievements yet to come.

II. INDIA'S RISE AND THE IMPLICATIONS FOR CANADIAN COMMERCIAL OPPORTUNITIES

India today is a vibrant country in the throes of becoming among the most important countries in the global economic system. Indeed, ample evidence of India's economic growth – driven by increasing levels of consumption, an expanding service sector, a leading-edge technology sector, and a youthful labour force, among other factors¹ – was easy to find in the presentations made by various interlocutors during the Committee's fact-finding mission.

A. THE SITUATION IN INDIA

According to McKinsey and Company, India's US\$1 trillion economy is due significantly to internal imperatives, including growth in services from 37% of the economy in 1980 to 55% in 2009, high private consumption expenditures as a proportion of GDP (54%), and growth in private-sector investment, particularly in the telecommunications, power and roadways sectors that is predicted to be more than three times higher in 2008-2012 than in 2003-2007.² According to the State Bank of India, all of this growth has resulted in an average 8.5% GDP over the last five years and nominal GDP that is expected to reach US\$1,317 billion in 2010 and US\$1,529 billion in 2011.³ As the middle class grows, the percentage of the population below the poverty line is expected to decline from 72% in 2001 to 52% by 2009-2010. Population growth has also slowed; according to ICICI Lombard General

¹ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

² Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

³ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

Insurance, the growth rate fell from 2.2% in 1950-1980 to 1.5% in 2001-2010.⁴ Moreover, according to McKinsey and Company, as a percentage of the overall economy, the contribution made by the agriculture sector has declined from 35% in 1980 to 16% in 2009.⁵

In addition, not only is the savings rate increasing, rising from 26.4% of GDP in 2003 to 34.0% in 2010, but it is also occurring, to a greater extent, through the banking system rather than through gold purchases, for instance, which results in a greater impact on the economy.⁶ The importance of the rising savings rate in India was echoed by our interlocutors at the Centre for Policy Research, who emphasised the high savings rate as a basis for economic growth, particularly when compared to that of China.

India's positive economic growth has not yet reached its full potential. According to the State Bank of India, for instance, India is expected to become a US\$2 trillion economy by 2015 and US\$4 trillion by 2025.⁷ It also quoted a McKinsey and Company report which suggests that India will become the fifth-largest consumer market in the world by 2025.

If this rate of economic growth can be sustained, India is on track to become one of the three Asian-based economies found in the top five major economies of the world. Indeed, according to a Goldman Sachs report cited by the State Bank of India, India could even become the third-largest economy worldwide, behind the United States

⁴ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

⁵ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

⁶ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

⁷ By comparison, Canada's economy has an estimated value of C\$1.3 trillion.

and China.⁸ These predictions are not without substance. They reflect strong and continued economic growth, in part resulting from growth in the manufacturing and services sectors, as well as infrastructure development and investment, robust investment rates, sound legal, financial and regulatory institutions, a comparatively favourable investment climate and the emergence of a strong corporate India.⁹

Moreover, household income is expected to grow at a compound annual rate of 5.3% from 2005 to 2025, and rising income levels are expected to remove 291 million people from a life of poverty; by 2025, a middle class of 583 million people, or 41% of the population, is expected, an increase from 5% in 2005.¹⁰ ICICI Lombard General Insurance told us that they expect the middle-income group to comprise more than 50% of the population by 2040.¹¹ The increased size of the middle class means that India's purchasing power will rise, and consumption could quadruple by 2025, particularly for discretionary items.¹²

By 2030, with urbanisation in India, cities are predicted to house 40% of India's population¹³ and to account for 70% of India's GDP. Indeed, by this time, India is expected to have 68 cities with a population exceeding one million people, thirteen cities with more than four million people and six mega cities with populations of ten million or more, at least two of which will be among the five largest cities in the world. According to the State Bank of India, at present, ten of the world's thirty fastest-growing cities are in India.

⁸ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

⁹ Meetings, Mumbai, India, 9, 10 September 2010.

¹⁰ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

¹¹ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

¹² Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

¹³ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

At the same time, according to the State Bank of India and ICICI Lombard General Insurance, because India's future economic growth will be largely based on its expanding domestic consumption, its growth will be shielded from any negative global economic downturns, echoing its experience during the 2008 global slowdown: India's GDP growth rate declined from a high of 9.7% in 2006-2007 to 9.0% in 2007-2008 and to 6.7% in 2008-2009, but the rate is expected to rise to 7.4% in 2009-2010 and to reach 8.8% in the first quarter of 2011.¹⁴

India's economic dynamism has been manifested in the growth of a variety of sectors, particularly financial and insurance, information technology, life sciences and education, among many others. Indeed, for some of our interlocutors, the information technology sector is the “success story which has put India on the map.”¹⁵ The dynamism we observed first-hand has also been evident in India having become the world's fastest-growing mobile phone market, with 18 million users added in June 2010 alone.¹⁶ It is also among six countries in the world to have satellite launch capabilities and is among only three countries worldwide to have built a supercomputer. Moreover, according to the State Bank of India, as one of seven countries in the world to have built a car indigenously, India's auto industry has grown to the point that India is now ranked as the world's seventh-largest producer of cars.

India's dynamism has also been manifested in the growth of small and medium-sized enterprises (SMEs). According to McKinsey and Company, the rate of growth of India's SMEs has increased 13% from 2007 to 2009, compared to 8% for large enterprises for the same period.¹⁷ Indeed, the importance of SMEs to India's

¹⁴ Meetings, Mumbai, India, 9, 10 September 2010.

¹⁵ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

¹⁶ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

¹⁷ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

economy is well-recognized, as is evident from the existence of the federal Ministry of Micro, Small and Medium Enterprises. Moreover, in Maharashtra state, there is a newly created portfolio of Secretary for Small and Medium Industries. In addition, support to SMEs is a particular focus of the Maharashtra Development Corporation, which is reserving 30% of commercial land exclusively for SMEs. We were also told that Maharashtra state is developing a SME-specific policy for 2011.¹⁸

Growth is not confined to a few urban centres or to one region; rather, it is apparent throughout India. South India, for instance, which is considered to be the engine behind India's growth, boasted a GDP of more than US\$170 billion in 2007-2008; it has a high literacy rate, and the proportion of the population living in urban centres, as well as the proportion that is impoverished, are better than India's average.¹⁹ The region also houses three of the six largest cities in India, including Chennai, Bangalore and Hyderabad.

For its part, the economy in western India is valued at more than US\$195 billion, or 24% of India's GDP, and the region has an average annual economic growth rate higher than that of India as a whole. Maharashtra itself leads all other states in terms of inward foreign direct investment. Moreover, the state of Gujarat includes only 5% of India's population but accounts for more than 20% of India's exports and is the destination for close to 15% of total foreign direct investment in India. Gujarat also has a per capita GDP that is almost three times India's average and an annual GDP growth rate that has exceeded 10.2% every year since 2005, a figure that is higher than the 9.4% for India as a whole. Goa's households boast higher disposable incomes

¹⁸ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

¹⁹ Meeting, Hyderabad, India, 8 September 2010.

than the Indian average, and the city has one of the highest literacy rates in India, at 80%.

The Committee heard from several interlocutors that the positive impact of India's dramatic growth has been as much psychological as it has been economic. In effect, it has created a mood of tremendous optimism among the Indian population. For instance, the astonishing successes in the information technology sector and the instantaneous creation of one million middle-class jobs as a result have conferred on Indians a positive national image. They believe that their country can join the ranks of the "world class," and they have the sense a good and well-paid job based on one's own talents and merits is not impossible.

That being said, India's economic growth and future potential are not without challenges. As the Minister for Human Resource Development and Education told the Committee, India is having to combat "huge challenges" as a result of its economic successes.²⁰ Indeed, according to the Centre for Policy Research, while the sense of possibility and change among Indians has been astonishing,²¹ managing expectations while avoiding complacency and a sense of inevitability will be a particular challenge, especially since nothing about the future is inevitable.

1. The Role of the Indian Government

Of interest to the Committee was the observation made by interlocutors at the Centre for Policy Research that India's economic growth rates have been achieved "in spite

²⁰ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

²¹ Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

of government policies.”²² On the one hand, their observation reflects the dominant role that the state still plays in India’s economy, including through burdensome regulations and onerous bureaucracy, a concern voiced by many of our interlocutors. One referred to India’s business environment as “not easy” and another described the regulatory environment as a “nightmare.” Another interlocutor remarked that the Indian system is not set up to deal effectively with contemporary issues and economic processes, such as requirements for environmental protection.²³

On the other hand, the observation also reflects the positive impact that the private sector is having by increasingly compensating for the state’s limited ability to contribute to various sectors of the economy, such as infrastructure.²⁴ Indeed, in addition to the high number of private-public partnerships (PPP) in many initiatives, other evidence of the lessening dominance of the state lies in the number of divestment initiatives included in the February 2010 budget.²⁵

a. Structural Reforms

One way in which the state is playing a positive role is by undertaking numerous reforms in order to streamline and liberalise the economy further as well as to attract the higher levels of investment necessary to sustain the country’s economic growth.²⁶ Indeed, there were many positive impacts in the 1990s when financial sector reforms related to liberalisation, globalisation and structural change in services opened up various sub-sectors, facilitated greater private-sector participation, and resulted in

²² Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

²³ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

²⁴ Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

²⁵ Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

²⁶ Meetings, Mumbai, India, 9, 10 September 2010.

today's resilient and driving industry. Additional reforms in the financial and insurance sector, such as raising the foreign investment limit from 26% to 49% and loosening restrictions on foreign banks that otherwise are able to establish themselves as branches only, are expected to increase business even more.²⁷ Indeed, according to the State Bank of India, the Reserve Bank of India is examining options for requirements that would allow licensing of foreign private banks; no such license has been issued in ten years.

As McKinsey and Company noted to us, continued structural reforms are necessary in order to maintain a favourable investment climate in India and to achieve the necessary levels of foreign direct investment, ultimately benefitting India's economy and the manufacturing and services sectors in particular. According to them, up to US\$30-40 billion in foreign direct investment is needed over the next several years. Many of the reforms being undertaken in India involve loosening restrictions in respect of foreign direct investment which, according to the State Bank of India, are 26% in the defence and insurance sectors, 51% in the single-brand retail sector. Indeed, cash and carry stores already allow 100% foreign direct investment. Moreover, while most foreign investment is automatically approved, some proposed investments require approval by a foreign protection review board. Of particular note is that, according to McKinsey and Company, approximately 20% of India's inward foreign direct investment is by the global Indian diaspora, suggesting that funds are "coming back."

India's tax system was also raised as an area requiring additional reform. According to the Centre for Policy Research and the State Bank of India, India's direct and indirect

²⁷ Meetings, Mumbai, India, 9, 10 September 2010.

tax systems are being reformed following the February 2010 budget; the changes are expected to improve efficiency and equity as well as to eliminate distortions in the tax structure.²⁸ Other reforms being examined include rationalising tax benefits, decreasing tax rates and increasing the tax code's transparency.²⁹ According to McKinsey and Company, improvements to India's tax laws, including making them less stringent and reducing tax rates, has decreased the size of the underground economy.

While the Chief Minister of Maharashtra noted that complexities and structural barriers are present in any business environment, he also noted that greater transparency and predictability are key to lessening the negative impact of complexities and barriers on business transactions. For its part, the state of Maharashtra, for instance, has established a process whereby businesses can take advantage of a digital Single Window Clearance Portal and has also increased the number of relevant business development applications that are available online.

We also heard from our interlocutors that corruption is another challenge in India's business environment, particularly at the intermediate level of government and in construction. That being said, Indians are aware of, and sensitive to, the need to overcome the challenge of corruption. In this respect, according to the Centre for Policy Research, an increasing number of sectors and midsized companies, in particular, are functioning more often in a relatively clean business environment.³⁰ In addition, many companies – both domestic and foreign – are refusing to participate in corrupt practices. Moreover, we heard that corruption is likely to fall and have less

²⁸ Meetings, Delhi, India, 6 September 2010; Mumbai, India, 9 September 2010.

²⁹ Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

³⁰ Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

impact once India's economic structure, including its heavy regulatory system and the bureaucracy that encourages corrupt practices, undergoes significant change.

2. India's Demography and Society

India's impressive economic growth has not been without its impact on India's large, diverse and democratic society. Indeed, the impact presents both opportunities and challenges for the sustainability of continued economic gain. According to the State Bank of India, India is in a "Golden Period" that is marked by the largest youthful, savings-oriented, least indebted and consuming population in the world.³¹

Our discussions with interlocutors on this topic centred primarily on the sizeable population of Indian youth and how its potential can be effectively harnessed for the benefit of the country's economy. According to our interlocutors, 70% of the Indian population is below 35 years of age. This cohort is also the largest growing youth population outside of Africa.³²

As a result, India offers a strong potential pool of human resources among its youth population, whose literacy rate is also expected to cross the 80% threshold by the end of 2010.³³ According to the Minister of Human Resource Development and Education and other interlocutors, if properly educated and trained – either through post-secondary or vocational programs – and if employment is made available that matches India's needs, such a pool is highly desirable in order to overcome the country's labour shortage.³⁴ Indeed, India's economy grew at such a rate that its

³¹ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

³² Meetings, Mumbai, India, 10 September 2010.

³³ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

³⁴ Meetings, Delhi, India, 7 September 2010; Mumbai, India, 9 September 2010.

labour pool could not keep pace.³⁵ According to the Centre for Policy Research, the time for action is now while the window is open and before this large cohort grows too old.

The stakes for successfully integrating and gainfully employing India's youth population are indeed high, not only for India's continued economic growth, but also for the sake of political stability. A cautionary note was raised to the Committee about the vulnerabilities of an unemployed, uneducated youth population towards social unrest and even terrorism.³⁶

Moreover, as the Centre for Policy Research cautioned, the successful integration of this population should not be considered as inevitable as it relies on appropriate labour and education policies. The Committee heard about India's labour shortage resulting in part from labour policies that are tied to the country's social policies. For example, we heard that a company will limit the number of employees it will hire in part because it is then obligated to keep them for life; as well, India has a guaranteed work program which ultimately removes any motivation on the part of potential labourers from finding employment in centres and sectors where labour is particularly needed.³⁷

As India's economy has grown, it has become faced with acute challenges related to distribution issues. In other words, the continued gap between the wealthy and impoverished members of India's society suggests, according to one of our interlocutors, that economic growth itself is not a solution to India's poverty.³⁸ We

³⁵ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

³⁶ Meetings, Delhi, India, 6 September 2010; Mumbai, India, 10 September 2010.

³⁷ Meetings, Delhi, India, 6 September 2010; Mumbai, India, 10 September 2010.

³⁸ Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

saw some of the evidence of this during our visit in Mumbai to Dharavi, the second largest slum in Asia. According to the Minister for Human Resource Development and Education, 500 million Indians earn less than US\$2 a day. The gaps are also evident among regions, with some states worse off than others. One of our interlocutors pointedly noted that India's economic growth and enormous amounts of wealth are juxtaposed against a situation where every second child is malnourished. He also added that, in his opinion, many of India's economic growth policies and reform initiatives are aggravating the situation by destroying the livelihood of large segments of society, especially in agriculture, without appropriate re-training or re-employment programs. In one example of the unequal distribution of the gains from India's economic growth, we were told in particular how the Dhobi Ghat in Mumbai, the world's largest outdoor laundry, is being negatively affected by India's transformation; more specifically, demand for its services are falling, development is pressuring the space it occupies, and, consequently, its workers are facing marginalisation.

According to McKinsey and Company, however, the lower classes are economically more empowered in the new India and have more opportunities for such consumer purchases as televisions and mobile phones. Indeed, they noted that the educated class in general is seeing their household incomes increase as many become two-income families; likewise, their consumption power has also increased.

The challenge, therefore, according to the Minister of Road Transport and Highways, is to harness India's full demographic potential and link it with inclusive growth.³⁹ We heard how the Indian government is trying to address the shortcomings by way of

³⁹ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

cash transfer of resources in health programs, food subsidisation programs, and by targeting rural and poor regions with infrastructure development.⁴⁰ In Dharavi, we also saw some micro-level entrepreneurial activities in the form of recycling initiatives among others.

The Committee also heard during our exchanges that more women are seeing an improvement in their socio-economic status as a result of improved employment and education opportunities stemming from India's economic growth.⁴¹ We also heard that women are increasingly represented at the CEO and other high level corporate positions. According to McKinsey and Company, while there is some evidence that change has begun for the lower classes as well, such as an increased number of female children completing high school, the economic situation for women is not yet on par with that of men.

In terms of political representation, we heard that reforms are being considered to establish a quota system so that one-third of the seats in the national parliament are to be held by women. The quota system would build on the 10% of parliamentarians in the lower and upper houses who are women, including the Speaker of the Lok Sabha (lower house) with whom we met. Moreover, 36% of the representatives in the State Assembly of Andhra Pradesh are women and the authorities are examining the option of establishing a quota of 50%.

In a general way, the quota system is intended to also strengthen women's representation at the highest levels of government, such as Chief Ministers, and others with whom we had occasion to meet, including the Secretary of State for External

⁴⁰ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

⁴¹ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

Affairs and the State Minister for Andhra Pradesh of Tourism, Culture and Public Relations.

According to our interlocutors, there is evidence of real change regarding the position of women in India. Some dismissed the criticisms that such efforts amount to tokenism. Instead, they emphasised that these efforts represent a growing awareness among the various levels of authority about the need to improve the representation of women in key structures of authority as well as women's access to vehicles for socio-economic advancement.⁴²

With regard to India's minority groups, on the other hand, we heard that criticisms about efforts to improve representation are valid. Indeed, despite efforts to eradicate India's caste system, we heard that vestiges of it continue to exist. In this respect, we were told that minorities are falling behind in almost every indicator. Moreover, token efforts to improve their representation instead obscure their real deprivations.⁴³

Against this background, however, it is noteworthy that the Speaker of the Lok Sabha is not only the first woman, but also the first member of the untouchable caste to hold this position. In this way, she has been known to give voice to many disadvantaged groups in India and in the Commonwealth more generally.

3. India's Democracy

India is confronted with the weight of the responsibility of trying to achieve economic growth and integration in the world's largest democracy. The extent of this weight

⁴² Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

⁴³ Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

was amplified during the Committee’s visit to the Indian Houses of Parliament and in the accompanying description of the longstanding commitment to and tradition of democracy in such a diverse country.⁴⁴ For one of our interlocutors, the vibrancy of Indian democracy deepens the paradox of its economic growth, with the creation of “Two Indias” – one that is prosperous and benefitting from the country’s transformation, the other impoverished and unable to access the emerging opportunities – as evidence of the failure of governance in the country.⁴⁵

Indeed, because of India’s commitment to democracy, many challenges become particularly sensitive. For instance, given the 80% rate of turnout in rural areas during elections and that 60% of the population depends on agricultural sector for employment, any effort to change and liberalise India’s agricultural policies becomes highly political. In addition, India’s high population density means that there is very little waste land in India; as a result, land has also become politically sensitive against the backdrop of such economic growth. As we heard from one of our interlocutors, this has affected in particular land expropriation initiatives which have not always been carried out efficiently and to the satisfaction of those being expropriated due in part to the unavailability of land for substitution, and issues related to limited options for agricultural labour and employment.⁴⁶

India’s federal structure creates another layer of responsibility. Indeed, our interlocutors impressed upon us that often the agendas of the regions and states influence national policy, and not necessarily for the benefit of the country.⁴⁷ As well, we heard about the added layer of complexity resulting from regional differences in

⁴⁴ Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

⁴⁵ Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

⁴⁶ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

⁴⁷ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

regulations. According to the State Bank of India, for instance, the existence of variations in financial regulations is a problem and its representatives have been attending policy level meetings with the relevant state officials that are working to standardise them. Moreover, the states have control over their resources and power, thereby their allocation for national benefit cannot be mandated by the central government.⁴⁸ The result is that some states are at more advanced stages of economic development than others. Correspondingly, levels of investment are also unequal across states.⁴⁹

4. India's Domestic and Regional Security

India's continued economic growth also has implications for its domestic and regional security agenda. These primarily relate to the Naxal anti-government movement that is promoting Maoist principles and using insurgency tactics to advance its ideas from its base in central and north eastern India. According to McKinsey and Company, this movement and its effects may be mitigated through the modernisation of India's security forces, the restoration and strengthening of civil administration in the affected areas, and by focusing on socio-economic development for the relevant populations.⁵⁰

India's relations with its neighbourhood, however, dominated our exchanges on this topic. The Secretary of State for External Affairs affirmed that India's priority is peace and harmony with its neighbours.⁵¹ In this respect, India's relations with Pakistan dominate its concerns. The two countries have had an intense rivalry based

⁴⁸ Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

⁴⁹ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

⁵⁰ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

⁵¹ Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

in part on the violent dispute over control of Kashmir and on competing water claims. This rivalry, according to our interlocutors, has resulted in high levels of distrust and low levels of confidence. That the two countries are also armed with nuclear weapons makes normalisation of their relations all the more critical. We were pleased to hear that initial steps have been taken to resume peace talks between the two countries. Indeed, the Secretary of State for External Affairs expressed her strong belief that India and Pakistan will be able to sort out the Kashmir situation and other points of disagreement.⁵²

Issues also arose about India's relationship with China, with whom it also has a border dispute. However, according to our interlocutors, that China in 2008 was India's largest trading partner suggests that many of these issues may already be diminishing in their immediate significance.⁵³

Thus, India's economic growth has the potential to be a positive force of change and stability in the region. In one respect, this is already being manifested in its recent development activities in Bangladesh. It has also been evident in its contribution to Afghanistan's post-conflict reconstruction and the strengthening of its institutions. At the same time, its activities in Afghanistan are not altogether altruistic given that part of its motivation is to strengthen Afghanistan's institutions in order to minimise the presence and influence of terrorist insurgents in the country who might target India. Indeed, having already suffered numerous terrorist attacks domestically and abroad (most prominently, Mumbai suffered a series of attacks in October 2008 and the Indian embassy in Kabul was attacked with fatalities in October 2009), India's concerns with terrorism precipitate its efforts to address it at its source in the region

⁵² Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

⁵³ Meetings, Delhi, India, 6 September 2010; Mumbai, India, 10 September 2010.

in particular and to cooperate in global anti-terrorist initiatives in general. It follows that this is also the same motivation behind its interest to see an economically strong and stable Pakistan (albeit without the influence of an entrenched military establishment), including its offer of assistance to Pakistan to help the country overcome the devastating floods of 2009, and to make it less vulnerable to terrorist groups.⁵⁴

Ultimately, India's economic growth, while not yet placing it among the larger economies and giving it the global clout that they may have, has justified its interest in a sound and stable global economic system. Moreover, it has also given India a new perspective on the world and its immediate neighbourhood, leading to an assessment of its strategic alliances by which its diplomatic, economic and security interests might be more effectively served.

5. India in Comparison with China and Russia

It was natural throughout our fact-finding mission for our interlocutors to compare India with the two other countries of our study, China and Russia. For the most part, we heard that India is neither China nor Russia. The differences are many and important. With respect to a direct comparison with Russia, India does not have Russia's high volumes of natural resources, particularly in fossil fuels, nor a relatively advanced agricultural industry around which to organise its economic growth.⁵⁵

The comparisons with China were more forthcoming. For instance, India is not yet the US\$4 trillion economy that is China. For its part, China's economic growth has

⁵⁴ Meetings, Delhi, India, 6 September 2010.

⁵⁵ Meetings, Delhi, India, 7 September 2010; Mumbai, India, 9 September 2010.

been achieved by focusing on export-oriented production and its ability to build an infrastructure to facilitate these exports. India, on the other hand, with an infrastructure deficit, has focused on the service sector and information technology as the primary driver of its economic growth, not to mention increasing domestic consumption. In addition, the Chinese government has a better savings record than the Indian government; however, India's personal savings rate is higher than China's.⁵⁶

In comparing India to both China and Russia simultaneously, we heard repeatedly that India's business environment, no matter the complexities and challenges, is much more conducive to commerce. We heard that geopolitics does not figure into decisions about contracts as much as they do in China or Russia, thereby allowing for companies to compete with equal opportunities. Moreover, India's respect for the rule of law and intellectual property rights, the absence of organised crime networks, and better human resource management policies were among many points made by Indian and Canadian businesses operating in India to highlight the country as a better and more promising place to do business.⁵⁷

This last point might relate in part to the full vibrancy of Indian democracy which lends itself to an open media, greater transparency and mechanisms for dispute settlement. Indeed, as evidence of this openness, our interlocutors were refreshingly frank about their views on India's economic growth and its impact on Indian society. In one such example, concerns were raised about India's infrastructure initiatives and its high levels of investment, particularly regarding whether these were being carried

⁵⁶ Meetings, Delhi, India, 7 September 2010; Mumbai, India, 9 September 2010.

⁵⁷ Meetings, Delhi, India, 7 September 2010; Mumbai, India, 9 September 2010.

out in the right way and that the Commonwealth Games would be a test case.⁵⁸ Moreover, our programme was also set up in a manner that was different from our experiences in Russia and China, which reflected a more structured and controlled preference for selecting our interlocutors.

⁵⁸ Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

B. CANADA-INDIA ENGAGEMENT OPPORTUNITIES

“We want Canada’s help; we need Canada’s help; we will take Canada’s help!”

- Minister for Road Transport and Highways, Delhi, India, 7 September 2010

Without doubt, the India that the Committee experienced during the fact-finding mission, and the tangible evidence of its dynamism and future growth, challenge the traditional views and images of the country. According to many of our interlocutors, India’s strong underlying “economic fundamentals” are at the heart of its transformation into an emerging global economy. Moreover, “corporate India” is changing: it has a growing supply of entrepreneurs, and is also opening up and accepting increasing international practices and standards. These are combining to strengthen India’s attractiveness as a place to do business.⁵⁹ As the Minister for Human Resource Development and Education noted to the Committee, India’s ambitions include having a reputation for developing goods that are high in quality, and attractively priced, as well as scientific and service solutions.

It follows that a better understanding of the new, dynamic India of today inspires an improved appreciation of the opportunities and potential associated with the country’s future economic growth.⁶⁰ Our fact-finding mission reinforced our observations about the many positive, tangible aspects of the new India and the confidence that Canadian entrepreneurs can have in pursuing the myriad of opportunities available in that country. In this respect, we heard that opportunities lie in the challenges India is facing as it tries to maintain its growth. More specifically, as India’s economy grows, so will domestic demand for resources, manufactured goods and services across every possible sector and industry, including education,

⁵⁹ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

⁶⁰ Meetings, Mumbai, India, 9 September 2010.

agriculture, infrastructure, life sciences, power and energy, housing and real estate development, to name but a few.⁶¹ As the Minister of Commerce and Industry told the Committee, India has become a land of “limitless opportunities.”⁶² This sentiment was echoed by the Minister for Road Transport and Highways, who very animatedly explained that, with India’s needs being so many, the opportunities – and, thereby, the challenges – “are not tomorrow, but today.”⁶³

Thus, India today presents many opportunities by which trade and investment relations with Canada can increase. Indeed, its reengagement with the global economy has paved the way for improved bilateral cooperation between the two countries.⁶⁴ The Minister of Road Transport and Highways invited Canadian businesses to come and “taste the dust” to dispel the abstract, outdated notions of India.⁶⁵ Our interlocutors were explicit about their interest in deepening relations with Canada in diverse areas, such as commerce, investment, education, science and technology and about acquiring knowledge of Canadian expertise and products. Not only are the two countries complementary in terms of size, population, geography and resources but, as well, as the Committee heard repeatedly from Indian officials and businesses, India’s needs match Canada’s leadership in many sectors, such as agriculture, forestry, nuclear energy and mining.⁶⁶ We were repeatedly told by our interlocutors that the number and scope of opportunities in India are overwhelming, with the State Bank of India suggesting – for example – that a partnership be established based on Canada’s expertise in resource extraction and India’s untapped

⁶¹ Meetings, Delhi, India, 7 September 2010; Hyderabad, India, 8 September 2010; Mumbai, India, 9, 10 September 2010.

⁶² Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

⁶³ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

⁶⁴ Meetings, Delhi, India, 7 September 2010.

⁶⁵ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

⁶⁶ Meetings, Delhi, India, 6, 7 September 2010.

reserves, and using the financial services of both countries to facilitate and mediate the transfer of resources.⁶⁷ Likewise, Canada was identified as an important commercial partner for India, particularly in the North American context, and as being well-placed to serve as the gateway to a larger continent.⁶⁸

It quickly became apparent to the Committee that the target of increasing two-way trade from C\$4.1 billion to C\$15 billion in five years, as agreed by the prime ministers of India and Canada in June 2010, may not be ambitious enough. At numerous roundtable discussions, representatives of many Canadian and Indian businesses emphasised the importance of Canadian companies engaging India with a long-term vision and mindset in order to meet whatever set targets for increased trade. This long-term approach is particularly necessary since India's economy is likely to remain robust for at least the next fifteen to twenty years. Such advice stems in part from India's diversity and complexity which can be better managed with a progressive and consistent presence, as well as frequent and repeat follow-up visits, in order to overcome difficulties that will inevitably arise. It is also due to India's dynamism and the many opportunities that spring up in light of the fast pace of economic change.⁶⁹ Canadian businesses were also advised to inform themselves sufficiently about the Indian business and regulatory environment as an initial step, even if it means working with a local partner in order to be aware of all needed information, including in respect of culture. The value of the various business associations in Canada and in India cannot be underestimated as sources of vital commercial information. In this regard, one interlocutor suggested that a Canadian Trade Commissioner be assigned to such associations as one way to meet the needs of Canadian businesses even more

⁶⁷ Meetings, Mumbai, India, 9 September 2010.

⁶⁸ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

⁶⁹ Meetings, Delhi, India, 5, 7 September 2010; Mumbai, India, 9 September 2010.

directly.⁷⁰ Moreover, Canadian companies were advised to think strategically about opportunities available across different regions of India; as the Minister of Road Transport and Highways commented, “India is not Delhi.”⁷¹

The opportunities for Canadian commercial interests build on the Canadian presence already established in many regions of India and in a wide range of sectors. For their part, SNC Lavalin and Bombardier were singled out by some of our interlocutors as particular Canadian success stories. In southern India alone, more than fifty Canadian companies are active and there are more than 70 present in western India. Indeed, our fact-finding mission provided numerous occasions to engage directly and informatively with many Canadian companies active in infrastructure, telecommunications, education, technology, finance, resource extraction, transportation and construction. Other opportunities presented themselves from our observations outside of meetings, such as pre-fabricated houses to help address the housing shortages that were in evidence. This industry must obtain a technical agreement with India for pre-fabricated houses built by Canadian companies. Ideally, such an agreement would qualify companies for the competitive bidding process of major Indian builders and social housing projects.

Despite this presence and Canada’s importance to India, the Committee heard repeatedly that Canada can do more. We were told that Canada is on the right track in terms of strengthening relations with India across a variety of sectors and reinforcing these efforts with agreements and memoranda of understanding, including at the federal and provincial levels. However, the Minister of Commerce and Industry noted that while two-way trade has been increasing, the levels do not reflect the full

⁷⁰ Meeting, Hyderabad, India, 8 September 2010.

⁷¹ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

potential that can be achieved for mutual benefit. Indeed, while many other countries and their leading enterprises are also present in India, the market is not saturated and opportunities have not been exhausted.

1. Education

India's immense education needs are based in large part on the country's inability, with limited government resources, to provide relevant and quality education in order to prepare a large and growing cohort of primary, secondary and post-secondary students as well as the growing labour force for gainful employment in the new Indian economy.⁷² According to the Minister for Human Resource Development and Education, of the 220 million children in primary school, only 14 million continue their education at the post-secondary level. Moreover, India has only 504 universities and 22,000 colleges to educate 14 million students. These figures highlight the limits of India's education infrastructure as well as the high level of competition to secure entry to post-secondary institutions; for instance, less than 1% of applicants to the India Institute of Technology in Mumbai, which is among the top thirty engineering schools in the world, are accepted to study sciences, management and biotechnology. According to the Minister of Human Resource Development and Education, the situation is likely to worsen when, by 2020, the number of students attending post-secondary institutions is expected to increase to 60 million, resulting in the need for 1,000 universities and 35,000 colleges. Even so, by 2020, there is still expected to be a large proportion of those in the 18-25 age group not attending post-secondary education or training. According to others with whom we met, fifty per cent of the Indian population will soon fall within the 18-25 age group, and India does not have

⁷² Meeting, Delhi, India, 7 September 2010; Meetings Mumbai, India, 9, 10 September 2010.

the capacity to train and educate all of these potential students.⁷³ This concern is compounded, as the Committee heard, by the poverty, social unrest and even terrorist tendencies that may be associated with a large unskilled and potentially unemployed population.⁷⁴

According to one of our interlocutors, similar to the impact that China's manufacturing sector had on that country's economy and global presence, India's education sector has the potential to have the same impact on that nation's economy and global links. The programs and professions identified as requiring particular attention, in part due to the needs generated by India's economic growth, include medicine and life sciences, teacher education, business management, actuarial sciences, law and engineering. We were also told that technical education has become one of the fastest-growing areas, with enhanced interest in hospitality management, communications, design and media-related programs, and that the need is great in the trades and vocations, such as construction, welding and other technical application fields. Due to regional variations, curricula also need to be standardised at all levels of education.

It follows that the tremendous opportunities available to Canadian institutions to develop high-quality, education-based relations, thereby increasing Canada's relatively poor record of trade in services with India, are equally immense. Indeed, India's economic growth has resulted in a larger number of potential students with the financial ability to participate in higher education abroad or at home. Moreover, many of our interlocutors affirmed that Canadian universities are not only rated among the best in the world, but are also cost-competitive.

⁷³ Meeting, Mumbai, 9 September 2010.

⁷⁴ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

As our interlocutors explained, one area where opportunities exist is in increasing the number of Indian students attending Canadian colleges and universities in order to obtain high-quality training and education at certified institutions.⁷⁵ According to figures they gave to us, by 2025, India – together with China – is expected to account for fifty per cent of the demand for international higher education, or approximately 3.6 million students. Despite this large potential pool of international students, currently approximately only 6,000 Indian students are enrolled in Canadian colleges and universities. This compares negatively with the much higher number of Indians studying in Australia and the United Kingdom, and the approximately 100,000 in the United States.⁷⁶ The situation has the potential to change in Canada's favour given, as we were told by Indian officials, their interest in increasing the number of students studying in Canada, in part because of problems with the credibility and certification of some institutions attended by Indian students and in some cases the development of negative social dynamics as reportedly occurred in Australia.

The trends in Indian students studying in Canada already appear to be changing in a positive direction. As we were told, the number of temporary study permits already issued in 2010 by the Canadian immigration program exceeded 8,000, compared to approximately 2,500 in 2007. Moreover, already in 2010 there has been a 300% growth, over the 2009 figure, in the number of applications for temporary study permits to attend community colleges, compared to an average annual growth in the range of 50-60%.⁷⁷

⁷⁵ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010; Meetings, Mumbai, India, 9, 10 September 2010.

⁷⁶ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

⁷⁷ Meeting, Delhi, India, 5 September 2010.

Opportunities also exist to develop India's indigenous education sector in order to meet its needs domestically. These include helping India increase the quantity of schools and teachers at the secondary level as well as the quality of instruction, which was noted to be particularly lacking.⁷⁸ Indeed, the Indian government has embarked on a plan to expand its education infrastructure to help accommodate the projected increase in student enrolment, including the addition of 373 colleges, 30 federal universities, 8 Indian Institutes of Technology, 7 Indian Institutes of Management and 20 Indian Institutes of Information Technology, to name a few of the plan's targets. In order to help meet the infrastructure needs of India's education system, one of our interlocutors suggested that Canada and India partner to build schools.⁷⁹ We also heard about the government initiative to link all of India's 540 universities and 1,000 of the total number of its colleges with broadband in order to address some of the challenges the sector is facing, thereby presenting another opportunity for Canadian expertise.⁸⁰

That India is pursuing other regulatory reforms in the education sector, which are expected to alter significantly the entry, governance and quality assurance aspects of India's education system in order to facilitate the domestic growth of this sector and meet its demands, is encouraging. We heard from our interlocutors about legislation being considered by the Indian parliament that would facilitate the establishment of satellite campuses in India by foreign universities. The Minister of Commerce and Industry, in particular, invited Canadian institutions to establish campuses with programs in science and technology as well as management.⁸¹ Even without such legislation, institutions such as the Schulich School of Business (York University) and

⁷⁸ Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

⁷⁹ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

⁸⁰ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

⁸¹ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

the Richard Ivey School of Business (University of Western Ontario) are already present in India's education system, offering executive training through partnerships they have established with various Indian corporations.

Concerns were raised about the potential need to establish high tuition fees, which could prevent attendance by less-affluent members of Indian society who may be well-qualified to attend post-secondary institutions, in order for such endeavours to be economically viable. In response, we were told that a combination of comparatively low tuition fees and the higher number of potential students resulting from India's economic growth will increase access to skilled education and training for a larger number of Indians. In other words, the quantity of students is expected to compensate for the lower fees, and thereby make such endeavours economically viable.⁸² Moreover, because Indian institutions, even foreign ones that might be established following the passage of the relevant legislation, face lower input and infrastructure costs means that a lower economic structure based in part on lower tuition fees is possible.

We were also encouraged to learn about the private sector's growing role in India's education sector and the increased number of public-private-partnerships (PPP) being established in order to address some of India's education challenges. However, we were told that private schools are extremely varied in quality and cost, particularly in rural areas and in the less wealthy provinces. For instance, while 20-25% of the schools are private in Uttar Pradesh, in another wealthier province, more than 60% of the schools are private.

⁸² Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

Our interlocutors suggested many other avenues by which education links between Canada and India, and thereby our bilateral commercial relationship, could be strengthened for our mutual benefit. These include agreements that recognise Indian programs and degrees, such as agreements on the equivalence of degrees, accreditation, and standards. Difficulties faced by those with legal training in India trying to enter the legal profession in Canada were especially noted.⁸³

The importance of student and faculty exchanges – long-term or short-term – to strengthen education links between Canada and India and, in the process, to enrich the experiences of Canadians and Indians alike cannot be denied and should be encouraged to continue and grow. At a very enthusiastic and frank roundtable discussion on education that was held in Mumbai, we heard about the positive impact of such exchanges and partnerships established by Canadian institutions, such as Seneca College, George Brown College and the University of Alberta, with institutions in western India. These exchanges, which should be encouraged to continue, have resulted in collaboration on teaching methods, joint degree programs, joint course and curricula development, faculty enrichment, semester exchanges, and research and development. Representatives from the India Institute of Technology, for instance, noted the mutual benefits that have resulted from collaborative research with faculty and students from Carleton University, the University of Waterloo, York University and University of Toronto. The strong partnerships established between the University of Alberta and various Indian post-secondary institutions, such as the India Institute of Technology, the India Institute of Management in Bangalore, the University of Hyderabad, as well as the Public Health Foundation of India and Tata Consultancy Services, are particularly noteworthy.

⁸³ Meetings, Delhi, India, 7 September 2010.

At the same time, our interlocutors at the roundtable discussion emphasised the strong appeal of Canadian institutions and that they have become their priorities as they pursue international linkages. In this respect, they noted in particular how warm and welcoming the delegations from the Canadian institutions have been, the diversity of Canadian university student bodies and faculties, and the degree to which the Canadian institutions have the right mindset and are responsive to Indian needs and interests.⁸⁴ They also emphasised that the high quality and strong commitment of Indian students, together with their strong record of program completion, make them appealing as potential students. More specifically, if there are approximately 12 million students in higher education and 10% of these students are outstanding, the result is a potential cohort of 1.2 million individuals with the academic potential to succeed at any institution.⁸⁵

Moreover, academic exchanges are taking place in disciplines that traditionally have not been part of exchanges, such as commerce, science and technology, and engineering, further adding to the ways in which Canada-India relations are moving in a positive and mutually beneficial direction. Indeed, one concern we heard was that many of the programs are limited in their size and geographic scope. We also heard from our interlocutors that regardless of whether these initiatives are carried out in India or in Canada, there is much to be gained from developing globally oriented curricula across a variety of disciplines that offer international perspectives and reflect more accurately a global society and economy. They would also benefit the increased mobility of labour and populations as a key characteristic of the new global economy.

⁸⁴ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

⁸⁵ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

Our interlocutors made several recommendations to strengthen such exchanges, including identifying private sources of funding for exchanges and, more specifically, removing the mandatory criterion of having an industry partner in order to obtain funding from the India-Canada bilateral program. They also suggested that Canadian universities with specific programs that meet India's needs, such as in agriculture and health care, should be marketed better to increase their visibility and familiarity among the Indian student and faculty populations. Emphasising exchanges and study opportunities in Canada in non-traditional fields, such as business management, agriculture and even international law, may be an important step in branding Canada.

We were pleased to hear in the weeks following our fact-finding mission that the Association of Universities and Colleges of Canada embarked to India with fifteen university presidents in November 2010 on the largest ever Canadian university mission abroad. Accompanied by the Minister of State (Science and Technology), the delegation met with Indian educators, business leaders and government officials, including the Minister of Human Resource Development and Education. We were especially pleased to hear that several of their objectives and achievements mirror our observations about deepening education ties between India and Canada, including raising Canada's profile in the education sector, joint degrees, academic and technical exchanges, and a total of over C\$500,000 in scholarships for Indian students from eight universities. Notably, they include the *Globalink Canada-India Graduate Fellowship Program* which will provide 51 awards valued at more than C\$3.5 million for Indian Masters and PhD students who have interned in Canada under the MITACS *Globalink* summer research program. They also include institutional partnerships in agriculture, such as that involving the University of Saskatchewan and the Guru Angad Dev Veterinary and Animal Sciences University in Ludhiana, Punjab, and the University of

Manitoba, the Indian Institute of Crop Processing Technology, and the Ministry of Food Processing Industries.⁸⁶

The Committee's visit and discussions with faculty and students at the India School of Business (ISB) in Hyderabad cemented for us a sense of India's dramatic and dynamic changes and how these changes provide future generations with a new and enthusiastic perspective on their own future. In this respect, ISB has become a preferred institution for the elite of India's commerce and management students, as well as non-resident Indians and non-Indians in general, who connect their professional future with India's changing fortune. If the ambitions of such students draw them by nature to business schools that offer privileged insight into the "next big thing," then attending business school in India, one of the world's fastest-growing economies, rather than studying abroad gives them that edge. Some students admitted to us that they enrolled in an Indian rather than a foreign business school because India and Asia is "the place to be" in terms of working in global commerce. In their view, graduation from an Indian business school will give them the edge necessary to achieve professional success.

The ISB's facilities, as well as its faculty and student body, are world class, and the institution offers an extremely attractive tuition structure; the annual tuition for the MBA program is, for instance, US\$40,000. In addition, the ISB offers desirable networking opportunities related to its global faculty and well-experienced student body who are expected to already have work experience, partnerships with 32 other business schools in Asia, Europe, Israel, South Africa and North America (including the School of Business at Queen's University), and exchange opportunities. The

⁸⁶ See Background for Canadian University Announcements, http://www.aucc.ca/policy/issues/India-Background-for-Canadian-University-Announcements_e.html (accessed 23 November 2010).

business management interests and professional background of ISB students and faculty, moreover, lay in a wide range of leading-edge sectors, such as resource extraction and corporate finance. Women are also well-represented in the ISB student body.

2. Infrastructure

During our fact-finding mission, we heard repeatedly how India's tremendous infrastructure needs are linked to – and drive – the country's economic development and sustainability. They also arise in part from the increased urbanisation that India has been experiencing, with the consequential need to manage and support increased populations and, remarkably, even more cities. The infrastructure requirements also arise from the need to better link the growing urban centres, to manage the 20-30% annual increase in road traffic and to improve the conditions of the roads.⁸⁷ According to the Minister of Commerce and Industry, India's infrastructure spending is expected to increase to US\$1.7 trillion over the next ten years. The State Bank of India expects that US\$2.5 trillion will be invested in infrastructure in the next fifteen years. Even these amounts, however, are considered to fall short of what is needed. In a comparison offered by McKinsey and Company, India invests only 3% of its GDP in its infrastructure while China invests 9%.⁸⁸

As we heard, infrastructure connectivity – linking districts and states by roads, airports, railways, etc. – is central to India's economic development.⁸⁹ Accordingly, the Committee repeatedly heard about the numerous opportunities available to

⁸⁷ Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

⁸⁸ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

⁸⁹ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

Canadian companies in infrastructure development, primarily in transportation and civil engineering.

At the most basic level, the construction of roads is key to meeting India's infrastructure and connectivity needs. As the Committee heard from the Minister of Road Transport and Highways, while India has the second-largest road network in the world, it has to build 20 kilometres of roads a day in order to meet its target of 24,000 kilometres of road under construction by 2011. In this respect, the opportunities for civil engineering companies are nearly overwhelming, with 12,000 kilometres of road contracts being awarded in 2010-2011 and US\$2-3 billion of the US\$80 billion that needs to be invested, already being received. He also indicated the need for, and the role being played by Canadian companies in the development of, traffic management systems as roads are constructed. We heard from him as well that, as an example of private initiatives in infrastructure investment, SNC Lavalin has established a US\$500 million investment fund.

We heard from other interlocutors that India's railway infrastructure has not been maintained. While there was an initial focus on developing infrastructure for passenger rail, it is only now that infrastructure for freight rail is being addressed. This latter includes the development of high-speed container transportation between Delhi and Mumbai, and between Delhi and Kolkata.⁹⁰

There are also opportunities, we were told, to establish Canada-India partnerships to build and improve the efficiency of India's ports and airports. Developing India's western ports – where five of India's thirteen major ports are located, including Gujarat which has handled the largest amount of cargo of any Indian port in the last

⁹⁰ Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

two years – would be especially attractive in light of comments by the Minister for Commerce and Industry that routes to seaports in Atlantic Canada are shorter than those in the northeastern United States.⁹¹ We also heard of the increasing importance of private ports in India’s economic development. Moreover, the opportunities for building and developing airports are also evident given the number that needs to be built. Many airports have already been built in Maharashtra state, for example, where there are now 25 airports, and new airports and terminals have also been built in Delhi, Mumbai and Hyderabad.⁹²

3. Energy and Power

Another area in which India has significant needs in order to sustain its economic growth is energy and power. In short, India’s demand for power exceeds its supply. We heard from McKinsey and Company that India’s power supply is currently meeting 50% of its power demand; indeed, we experienced power outages at several meetings, particularly in Delhi.⁹³ Shortages are especially identified in manufacturing capacity to supply power equipment, vendors to supply balance of plants, skilled employees, and project management. According to information we were given, India has set a target of adding 60,000 megawatts in the 11th Five-Year Plan for 2007-2012, three times the capacity of the 10th Five-Year Plan, and 100,000 megawatts in the 12th Five-Year Plan for 2012-2017. Its total power generation capacity is projected to reach 800,000 megawatts by 2032.

⁹¹ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

⁹² Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

⁹³ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

In this respect, we were told by the Minister of Power that while India is willing to meet its energy needs from all renewable and non-renewable sources, it is particularly interested in reducing its dependence on coal and fossil fuels and in improving the efficiency of coal-based power generation.⁹⁴ Indeed, India is already a world leader in wind power (4th largest in the world) and has a large capacity in this area, particularly in Tamil Nadu (with 41% of India's total capacity), Maharashtra (18%), Karnataka (14%), Gujarat (13.5%) and other coastal areas. At the same time, according to information we were given, the installed capacity of about 12 gigawatts (GW) in eight states collectively is only about 25% of the predicted potential of 48 GW. In terms of hydroelectricity, which contributes approximately 24.7% of India's total energy needs, the government has set a target of generating approximately 15,500 megawatts for the 11th Five-Year Plan for 2007-2012. India is also looking to develop its solar power capacity to 20,000 megawatts by 2022.⁹⁵ In one example of how solar energy can be used, the Government of Andhra Pradesh established a solar photovoltaic (PV) cluster in Hyderabad, "FabCity," thereby creating a semiconductor and solar energy hub to serve a dedicated special economic zone.

According to the Minister of Power, India is also looking to increase the share of nuclear power from 3% to 5.5% by reaching international agreements in respect of the development of its nuclear power industry.⁹⁶ Specifically, it is calling for 20,000 megawatts of electricity (MWe) to be generated by nuclear power by 2020, and 63,000 MWe by 2032, creating a market of C\$25-50 billion. According to McKinsey and Company, India intends to have nuclear power as its single largest energy source by 2015.⁹⁷

⁹⁴ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

⁹⁵ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

⁹⁶ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

⁹⁷ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

We were encouraged to hear about India's regulatory reforms in the energy sector, resulting in part in the sector's liberalisation and in the sector being 100% open to foreign investment. At the same time, however, we were told that privatization has been slow, currently amounting to only 13.5% of total installed capacity, and the 12th Five-Year Plan for 2012-2017 calls for an increase in private-sector participation to 50%.

One area of reform that was repeatedly drawn to our attention is the pending civil liability nuclear bill.⁹⁸ This bill, in effect, would hold operators – not suppliers – responsible for the integrity of nuclear equipment. With the passage of this bill, India would join Canada to become one of the 29 countries to have such legislation and would be in a better position to finalise arrangements with the global nuclear suppliers that are needed in order to ensure that India's nuclear energy goals are met.

These energy needs and targets translate into valuable opportunities for Canadian commercial interests. While the 2009 Memorandum of Understanding on Energy, the establishment of the Canada-India Energy Forum (which was held in May 2010), and the 2010 Nuclear Cooperation Agreement establish a framework for advancing bilateral relations in this area, we heard that it was too soon to assess the impact of these initiatives on the relationship. Even so, we note that Cameco, the Saskatoon-based uranium producer, has already established a presence in Hyderabad. At the same time, we frequently heard of the need for Canadian expertise in this sector in particular, including in the development of smart grids, high wire transmissions and

⁹⁸ Meetings, Delhi, India, 5, 6, 7 September 2010.

hydroelectric power, as well as the requirement to create incentives for corporations to consider non-coal sources of power.⁹⁹

The relationship and transfer of knowledge and expertise is by no means one way. Indeed, the Committee heard about the opportunities for the Canadian energy industry to learn from India's expertise in wind power.

4. Mining and Other Extractive Industries

The untapped potential of India's extractive industries also offers important and valuable opportunities for Canadian commercial interests and expertise, leading to a potential intensification of relations in this area in the future. Several ministers, including the Minister for Commerce and Industry and the Minister for Road Transport and Highways, singled out Canada's leadership in mining and other extraction activities, highlighted potential areas for partnerships to explore and extract India's oil and gas reserves, and noted the role that Canada can play in providing machinery and equipment. Major global companies, such as Shell and Petro Gas, are already active in the country, with Calgary-based Husky Energy among the largest Canadian direct investors in the Indian province of Tamil Nadu. The opportunities for Canadian companies in India are reinforced by many incentives. Specifically, India has the world's largest oil refinery in Gujarat, does not restrict exploration or extraction, and automatically approves foreign investments. Nevertheless, legislative reform, that would increase greater access for foreign companies, including Canadian ones, would increase these opportunities further and should be encouraged.

⁹⁹ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

India's Essar Group, a multinational conglomerate which owns Algoma Steel in Sault Ste. Marie, Ontario, is an example of the potential of this sector. During our meeting with the company in Mumbai, we learned about its domestic and foreign activities as a fully integrated oil and gas company with a strong presence across the hydrocarbon value chain, from exploration and production to retail.¹⁰⁰ It also operates a 10.5 million tonne refinery in Gujarat, and has a portfolio of offshore and onshore oil and gas blocks in the Mumbai basin and other parts of eastern India. It manages and develops iron ore mines in several provinces in central and western India that supply the company's steel plants. It is also involved in coal extraction, and has the potential to develop large-scale mining operations to secure the needs of its subsidiaries and to sell to other firms. With operations in more than 20 countries across five continents and with revenues of approximately US\$15 billion, it is a company that will figure prominently in India's future.

5. Agriculture

India's agriculture sector was also highlighted as an area where greater efficiency and development are needed to sustain the country's economic growth. As we were told by our interlocutors, the agriculture sector in India is not export-oriented; rather, agriculture remains a lifestyle for many Indians and from which many are unable to earn a living. With approximately 60% of the population employed in agriculture, 70% of the population living in rural areas, a high reliance on subsistence farming, and the vulnerability of the sector to such variables as weather patterns, domestic politics, world prices and access to fertilizer, any reforms in this area are especially sensitive.¹⁰¹ As we heard from the Secretary of State for Agriculture, agriculture is important not

¹⁰⁰ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

¹⁰¹ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

only as a sector, but also as a vital means for feeding India's 1.3 billion people. India's key crops are wheat and rice, of which 18 million tonnes were produced in the last three years; we were told that, with the right practices and equipment, production could reach 400 million tonnes. The sector's lack of economic viability was soberly conveyed to us through stories about the high levels of farmer suicides in India.

During our meetings with government and legislative officials in Hyderabad, we were given an overview of the state of agriculture in the province of Andhra Pradesh. The information reinforced the significance of the sector to that state's economy and also identified the sector as a viable opportunity for Canadian commercial interests. In particular, 72% of the province's population lives in rural areas, and 65% of the residents are employed in agriculture. The province's key crops are rice, millet and pulses, including lentils, oilseeds, chillies and sugar canes. With average annual crop production of 20 million tonnes, the state government has set a target of 4% growth for the agriculture sector, which it hopes to attain by improving its dry land farming techniques, enhancing access to high-quality equipment and technology, offering extension programs, and increasing access to credit and crop insurance.¹⁰²

The Secretary of State for Agriculture was emphatic that opportunities for Canada's expertise and leadership in agriculture are "unlimited," and have the potential to increase current levels of Canada-India agri-food exports beyond C\$539 million. Despite the size of the agriculture sector, India's domestic production remains inadequate to meet domestic needs, resulting in sizeable agricultural imports. The opportunities identified by the Secretary of State for Agriculture and echoed by the Minister of Commerce and Industry include developing India's untapped potential in

¹⁰² Meeting, Hyderabad, India, 8 September 2010.

respect of food grain production, food processing and distribution, post-harvest storage and preservation, distribution, provision of potash, micronutrients and other fertilizers, biopesticides, irrigation technology and expertise, infrastructure development, animal genetics, and machinery and technical equipment.¹⁰³ These opportunities would, of course, need to reflect India's specificities. The importance of Canadian expertise in food storage and processing, as well as food distribution, is emphasised whereby 35%-40% of fruits and vegetables spoil and 15%-20% of food grains are destroyed in part because of India's inefficiencies in farmer-to-market links. McCain is a prominent Canadian company already active in the food processing industry in Gujarat. Agricultural education programs and research opportunities, such as partnerships with the University of Saskatchewan and the University of Guelph to develop crop strains suitable for India's requirements and to overcome soil exhaustion challenges, were also mentioned during our meetings. Other opportunities lie in the development of horticulture and animal husbandry, which are still very nascent industries in India. Moreover, partnerships involving the Canadian Food Inspection Agency would strengthen India's capacity in food safety. In another respect, Canada and India might consider exchanging information about inventory, production levels, as well as market instruments such as over-the-counter forward contracts.

The opportunities and potential gains from new and enhanced partnerships are amplified by the changing nature of India's society. More specifically, the growing upper and middle classes are developing food preferences and making health choices that reinforce the development of a more robust and nutritious food industry in India. One Canadian export that would particularly benefit from these lifestyle choices is

¹⁰³ Meetings, Delhi, India, 7 September 2010.

canola and other oilseeds, which can replace the relatively less healthy palm oil that is prevalent in the Indian diet.

Moreover, as the Chief Minister of Maharashtra told the Committee, given India's dependence on food staples such as lentils and other pulses, Canada's largest agricultural export to India in 2009 at 98.8%, Canada has an important role to play in helping India meet its hunger and food security challenges. More graphically, we were told that the Indian agriculture sector is unable singularly to meet the minimum daily demand of 200 grams of lentils, a shortage which will only become more exasperated as poverty levels decline and which will not be addressed simply by improving India's crop yields, food distribution and processing. In this respect, Canada can not only continue to provide increased amounts of lentils and pulses to a population where 52% lives below the poverty line, but also partner with India to improve its production of these crops as it moves closer to self-sufficiency.¹⁰⁴ At the same time, agricultural development would also help to improve the financial situation of the sizeable portion of the Indian population that is involved in agriculture and find it difficult to make a living from it. Indeed, the promise of India's agricultural sector is an important element of the country's future economic growth and potential force. India's food security would also benefit from regulatory frameworks that guard against the volatility of the sector, particularly regarding prices; opportunities exist in this respect for Canada-India partnerships.

¹⁰⁴ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

6. Science Technology, Information and Communications

While there are many sectors whose growth and potential development tell the story of India's economic dynamism and the possible opportunities that result, the impression that the Committee received from interlocutors is that science and technology is the sector that best showcases the accomplishments of the new India. For us, this spirit was perhaps best manifested at the L.V. Prasad Eye Institute in Hyderabad.¹⁰⁵ Our visit to the Institute was much too brief, but we had very informative exchanges with the Institute's leadership and its directors of research, pathology, immunology and microbiology, among others. The Committee learned about the Institute's areas of excellence and innovation in eye health and research, its network of 73 centres in the states of Andhra Pradesh and Orissa, and the full range of eye care services it offers, including prevention, cure and rehabilitation carried out by its very large award-winning faculty and practitioners. In 2009-2010, the Institute conducted more than 70,000 surgeries and in excess of 650,000 outpatients visits. We also heard that the Institute has trained approximately 12,000 – 13,000 eye care professionals. Moreover, the Institute is financially sound; while it relies on grants for new projects and for purchasing capital equipment, the commercial application of its leading-edge research and innovation, including innovation in laser surgery and contact lenses, results in an income stream.

During our visit through the clean, modern and orderly facility, we saw firsthand the astonishing and relevant work of the Institute and the application of its research. There were waiting rooms full of patients from the city as well as from rural areas, women, children and the elderly receiving treatment for a variety of ocular conditions

¹⁰⁵ Meeting, Hyderabad, India, 8 September 2010.

and diseases, patients in post-surgery recovery and rehabilitation, and still others being fitted with US\$2 eyeglasses. The accomplishments of the Institute, its broad accessibility, its cost-effective health management principles, and the application and spin-offs of its research innovation to eye care symbolised for us the best of India's impact on the world. Over the course of the Institute's 23-years existence, 41% of its outpatient care and 53% of its surgeries have been free of cost for the patients.

Moreover, we learned that Canada has played an important role in promoting the Institute's activities and building its capacity. The Calgary-based Operation Eye Sight Universal, which is among the Institute's biggest partners, and the Vancouver-based Canadian Eyesight Global are listed among the Institute's partners, as are approximately eight Canadian universities, including the University of Ottawa, the University of Waterloo and the University of Toronto. These partnerships have been particularly important in establishing eye-care centres in rural areas of the province. In this respect, it was suggested that Canada might consider specifying a region in India to which it could devote a targeted amount of funding; with this financing, the Institute could facilitate improved eye care in India to an even greater extent.¹⁰⁶

Our time in Hyderabad provided us with case studies of India's commercial dynamism and potential in technology and innovation. We were not disappointed. In addition to the L.V. Prasad Eye Institute, the Committee also visited InfoTech Enterprises, an Indian-based engineering service company offering technological solutions in aerospace, consumer medical, rail transportation, public transportation, telecommunication, utilities and other fields. A company with a pronounced global

¹⁰⁶ Meeting, Hyderabad, India, 8 September 2010.

reach, its clients include the Canadian companies Pratt and Whitney Canada and Bombardier.

Its representatives emphasised that the company's human resources, particularly the intellectual capabilities of the employees, were the company's largest and most valued asset. Moreover, employment opportunities are very competitive: only 3% of applicants are offered positions in the firm. Even so, many of those who are hired, even those with extensive university education and knowledge, undergo training in order to build their capacity and technical knowledge that is specific to the company's requirements. In order to expand the pool of trained applicants, InfoTech Enterprises also engages a few universities and colleges in the development of relevant curricula and in the establishment of collaborative initiatives with faculty. Moreover, the company's corporate social responsibility plan includes a focus on primary education, specifically providing such assets as teachers, books and other physical needs.

As with many of the impressions gathered during our fact-finding mission, we were once again struck by the company's focus on India as part of its commercial strategy, not simply because India is its home base, but also because India's economic dynamism has generated tremendous commercial opportunities for them. As we were told, because there is so much room for growth in India, the company is not compelled to pursue initiatives in other emerging economies, such as China. Moreover, India has a greater measure of control over its intellectual property rights challenges, unlike in other economies about which we heard.

In addition to these two enterprises, we also received information about Hyderabad's Genome Valley, India's first biotechnology cluster for promoting research, training,

collaboration and manufacturing activities. Several global and Indian biotechnology companies are located there, and some promising PPP initiatives are taking place. For instance, Genome Valley also includes IKP Knowledge Park, a partnership of ICICI Bank Ltd. and the Government of Andhra Pradesh, which facilitates business-driven research and development. Genome Valley also offers several Special Economic Zones in the biotechnology field.

In these and many other ways, Hyderabad impressed us with its focus on leading-edge science and technology, and with the infrastructure it has put in place to facilitate the commercialisation of its innovation. Indeed, the socio-economic impact of these achievements on the city and its population were astonishing.

Through these visits, the Committee gained first-hand understanding of the impact of India's knowledge-based sectors on its economic growth and the country's future potential. India's edge in science and technology is not limited to Hyderabad or to the sectors already mentioned. As we were told by our interlocutors, the province of Andhra Pradesh is known as the "Cape Canaveral of India," reflecting its leadership in aerospace and defence research; indeed, we heard that a facility to manufacture Sikorsky helicopters is soon opening in the region.¹⁰⁷ Reflecting India's edge in information technology, Bangalore has emerged as its most important centre in this respect, becoming known as the "Silicon Valley" of India.

It was impressed upon us that India is an invaluable science and technology partner, offering a tremendous range and number of opportunities as well as a promising array of commercial applications. Indeed, India's edge in science and technology, including

¹⁰⁷ Meeting Hyderabad, India, 8 September 2010.

biotechnology, is reinforced by its offer of ensuring the lowest-priced solutions that are still of high quality, as the Minister for Human Resource Development and Education noted to us.¹⁰⁸ He also emphasised the opportunities available through PPPs – for which there is a tremendous amount of support in India – for Canadian commercial interests. Moreover, such opportunities are not static: as the Minister of Commerce and Industry emphasised, science and technology in general is on the cusp of another revolution, namely geo-technology, and India is committed to strengthening its claim as the hub of knowledge and innovation.¹⁰⁹

Several of our interlocutors expressed an interest in the application of Canadian technological expertise to the mining, forestry, environmental protection, alternative energy, biotechnology and agriculture sectors. Indeed, these interests were particularly raised by our governmental and legislative interlocutors in Andhra Pradesh, who brought to our attention its State Council of Science and Technology; in part, this council promotes technological innovation and commercial application in agriculture, natural resources and health.¹¹⁰ These opportunities are in addition to the increased interest in Canadian telecommunications technology, particularly from RIM.

7. Financial Institutions

The growth of India's financial sector equals that of the technology sector as symbols of the spirit of the new India. This reality was particularly evident in Mumbai, India's banking and financial centre.¹¹¹ According to some of our interlocutors, Mumbai is set to rival Shanghai and possibly even New York as a global banking and financial

¹⁰⁸ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

¹⁰⁹ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

¹¹⁰ Meeting, Hyderabad, India, 8 September 2010.

¹¹¹ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

centre. As the Chief Minister of Maharashtra told the Committee, by virtue of its leading financial position, Mumbai offers national advantages to international companies and foreign trade interests, resulting in many opportunities.¹¹²

That most of India's financial institutions and regulators are located in Mumbai is an important source of Mumbai's dynamism and energy. They include the Bombay Stock Exchange which, at 125 years old, is the oldest stock exchange in Asia; in 2010, it has an investor base of more than 5,000 shareholders, compared to 1,500 in 2009.¹¹³ Mumbai is also the headquarters of some of India's largest companies, such as the Aditya Birla Group, Tata Group of Companies, and Reliance Industries.

Similar to the situation in Canada, India's banking sector is marked by relative stability. Indeed, due to its regulatory framework, it too was able to withstand the worst of the global financial and economic crisis.

India's banking sector is based on 170 commercial banks, including 26 public-sector, 22 private-sector, and 34 foreign banks.¹¹⁴ Of these, the State Bank of India is the country's largest commercial bank in terms of assets, deposits, profits, branches and employees, with domestic and foreign branches in 32 countries, including seven branches in Canada. With 25% of India's banking business, it offers a range of financial services, including life insurance, merchant banking, and credit cards, among others.

Our meeting with ICICI Lombard General Insurance – a joint venture between ICICI Bank, India's largest private-sector bank, and Fairfax Financial Holdings of Toronto –

¹¹² Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

¹¹³ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

¹¹⁴ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

was equally informative about the prominent role that India's financial sector plays in the country's economic growth. Indeed, representatives of the company were adamant in noting that India's story is very much its story. For instance, ICICI Lombard General Insurance is the largest private insurance company in India, with a gross premium in 2010 of US\$765 billion, 9.7% of overall market share and 24% of the private-sector share. According to our interlocutors at the company, the financial services sector in India today has countrywide coverage, features a large number of service providers, offers diversified capital deployment, and is subject to a regulatory system that is aligned with international standards.¹¹⁵ In speaking about the non-life insurance sector in particular, representatives of the company told us that, nearly ten years ago, the sector was characterised by moderate growth and an oligopoly-driven market environment; now, however, this sector – which is valued at US\$7.5 billion, an increase from US\$2.14 billion in 2001 – has grown considerably and features a large number of insurers and service innovation. Moreover, by 2010, the sector is expected to grow to include more than 30 providers and to have a value of about US\$10 billion.

The impact of the expansion of the financial services sector, not to mention its future potential for sustaining India's economic growth trajectory, is felt even at the microfinance level in India's rural development. For instance, we heard about the services and programs being carried out by the National Bank for Agriculture and Rural Development (NABARD), a Mumbai-based bank catering to the financial needs and related policies and planning for the rural sector. In this respect, it facilitates credit flows and refinancing for the promotion and development of agriculture, small-scale industries, cottage and village industries, handicrafts and other rural crafts. It also supports related economic activities in rural areas, promotes integrated and

¹¹⁵ Meeting, Mumbai, India, 10 September 2010.

sustainable rural development, and seeks to secure economic prosperity in India's rural areas. Accordingly, NABARD's target clientele is the 73% of rural households, particularly in western and northwestern India, that do not have access to institutional credit, of which 51% do not have access to any credit.

The achievements of NABARD are astounding, particularly in respect of Indian women living in rural regions. Indeed, our interlocutors from NABARD indicated that women are a primary focus of its microfinancing loans because they are likely to be their family's first-level decision-makers on issues of household choices and security. For instance, women are financed to form small cooperatives or to partner with existing ventures to produce articles that are then sold domestically and/or are exported. FabIndia, a cooperative store which sells clothing, linens, and handicrafts, is one example of such an initiative. At 98%, the record for repayment of these loans is also remarkable. In this way, many rural communities are becoming self-sufficient, women are being empowered and birth rates are dropping. Moreover, the growth and expansion of India's financial sector is serving to promote the goals of rural prosperity and integrated economic growth among the Indian population.

The opportunities for Canadian commercial interests in India's financial sector are clear. As we heard from our interlocutors, Canada's presence – highlighted as not being as strong as it could be – is expected to improve once foreign ownership rules, which were noted to be a point of concern, have been relaxed and other reforms to the sector have taken place.

RECOMMENDATION 1:

The Government of Canada should include the following sectors as priorities in its pursuit of stronger engagement with India and increased trade in goods and services and investment and in the negotiations for a Common Economic Partnership Agreement as appropriate:

- education;
- infrastructure;
- energy and power;
- mining and other extractive industries;
- agriculture;
- science technology, information and communications; and,
- financial services.

C. ROLE OF GOVERNMENT IN FACILITATING RESULTS

In light of the many opportunities available for Canadian businesses in India and the benefit of their achievement for Canadian prosperity, the Committee believes that the Government of Canada has an important role to play to facilitate results. Bearing in mind that businesses themselves decide where they want to go, governments attend to the political dimension of economic exchanges, which can be an inevitable component of trade and investment.

In part, this attention is carried out by way of high-level visits, which help to create a favourable context within which commercial exchanges are undertaken. Our interlocutors, notably the Speaker of the Lok Sabha and the Secretary of State for External Affairs among other Ministers and business representatives, frequently referred to the valuable contribution of the numerous high-level visits between Canada and India to the advancement of the bilateral relationship. The November 2009 and June 2010 reciprocal visits of the two prime ministers were singled out in particular in this regard. We agree with our interlocutors that these visits and the discussions that ensue consolidate and invigorate the relationship, and help to identify new areas of cooperation for mutual benefit – including in the area of trade and investment. According to the Secretary of State for External Affairs, it is important for governments to sit together frequently, set agreements and implement them to make the relationship real and substantive.

Indeed, it was during the June 2010 high-level visit of Prime Minister Manmohan Singh to Canada that the jointly-agreed target of C\$15 billion in two-way trade by 2015 was announced. High-level visits also raise the profile of commercial

opportunities and advance mutual commercial interests. Such was the case with the visit to Canada of the Minister of Road Transport and Highways in spring 2010. For his part, the Minister of Power visited Montreal in October 2010 to attend the World Energy Conference, to inspect key sites of Canadian energy expertise, such as in Quebec City, to gather information about electricity grids and the transmission of power to the United States, and on motivating corporations to use non-coal sources of power.¹¹⁶ High level visitors also have the opportunity to meet with respective business communities and leaders, which contribute to promoting greater interest in the commercial relationship and improving awareness.

The government's attention to the political dimension of commercial relations is also carried out in numerous ways. These include establishing a framework of agreements – bilateral and multilateral – with the intent of reducing impediments, levelling the playing field, and putting in place mechanisms that promote compliance with international standards. These frameworks also aim to strengthen the transparency, certainty and predictability that facilitate the expansion of trade and investment. Their value and potential impact is further amplified by the strong role played by the Indian government in the country's domestic economy, in promoting its commercial interests internationally, and in the administration thereof. As a result, these agreements establish a foundation on which mutual economic interests can be pursued regardless of the results of India's elections and the changing political fortunes of its governments. Indeed, to reinforce the ambitions of these agreements and to indicate government support for them, high profile agreements that promise significant impact and intensify cooperation are commonly finalised during high-level visits.

¹¹⁶ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

Such has been the case regarding several agreements reflecting specific sectors that offer particular opportunities for Canadian interests and that have been concluded between Canada and India during recent high-level visits involving the prime ministers as well as cabinet ministers. These include the June 2010:

- Agreement for Cooperation on Peaceful Uses of Nuclear Energy;
- Memorandum of Understanding on Higher Education;
- Memorandum of Understanding on Earth Sciences and Mining; and
- Memorandum of Understanding on Cultural Cooperation.

Other bilateral agreements of note between Canada and India include the 2005 Agreement on Scientific and Technical Cooperation and the 2009 Memorandum of Understanding on Energy Cooperation. The 2009 Memorandum of Understanding on Agriculture notably seeks in part to expand Canadian export of pulse crops. During the Minister of Agriculture's visit to India at the time, the two countries also agreed to establish working groups on the promotion of trade in pulse crops and on veterinary matters. They also discussed opening market access for Canadian pork.

Progress continues on concluding other agreements. For instance, we heard from the Minister of Road Transport and Highways that work is ongoing on a Memorandum of Understanding on Transportation.¹¹⁷ The finalisation of a Social Security Agreement and Foreign Investment Protection Agreement (FIPA) are also in progress.

It is worth noting that these agreements concluded at the federal level are complemented by the many agreements signed at the provincial level. These include,

¹¹⁷ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

for instance, agreements on biotechnology and life sciences concluded between the Indian state of Andhra Pradesh and Saskatchewan and Manitoba.¹¹⁸

Among the most ambitious commercially significant agreements being pursued between Canada and India is the Comprehensive Economic Partnership Agreement (CEPA). Indeed, according to the Secretary of State for External Affairs, ambitious agreements such as FIPA and CEPA send strong signals about the interest in developing Canada-India relations and the commitment on the part of the two governments to “work out what needs to be worked out” in order that they may be concluded and implemented as soon as possible.

Having just been launched, the negotiations for a CEPA are expected to benefit Canadian commercial activities in such export sectors as forestry and agriculture, as well as energy and financial services, among many others. With the many stakeholders representing Canadian and Indian interests, diligence and encouragement will be required to ensure that ample political will exists at every stage of the negotiations. The road on which the Government of Canada has embarked is correct and the Committee will take an active interest in monitoring the progress in the negotiations to their conclusion.

According to the Minister of Commerce and Industry, these agreements illustrate the government’s role of putting in place mechanisms and regimes that are investor friendly, and allow businesses to develop their own capacity to undertake commercial initiatives.¹¹⁹ As we also heard from the Chief Minister of Maharashtra, technical and

¹¹⁸ Meeting, Hyderabad, India, 8 September 2010.

¹¹⁹ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

other similar agreements establish the ground rules that facilitate commercial interactions.¹²⁰

At the same time, the Committee believes that it is not enough to have agreements in place and not implement them. In this respect, we believe that Parliament can play an important oversight role in ensuring that agreements are coming to fruition. For her part, the Secretary of State for External Affairs indicated that India will do what it can to implement the bilateral agreements in place as well as promote mutual interests and the number of agreements that are expanding.¹²¹

Likewise, in addition to high-level meetings and setting agreements that advance commercial interests, Canada and India also have established frameworks which promote dialogue on bilateral trade and investment. These include an annual dialogue between Canada's Minister of International Trade and India's Minister of Commerce and Industry, as well as regular meetings of the India-Canada CEO Roundtable which was held most recently in September 2010.

RECOMMENDATION 2:

The Government of Canada should conclude negotiations with the Indian government on the Foreign Investment Protection Agreement (FIPA) and the Comprehensive Economic Partnership Agreement (CEPA) in a timely and early manner. It should also continue to pursue additional bilateral agreements across a wide range of sectors that advance trade and investment relations between the two countries. Moreover, these agreements should be completed and implemented in a manner that is consistent with

¹²⁰ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

¹²¹ Meeting, Delhi, India, 6 September 2010.

Canadian interests and international principles regarding the liberalisation of trade and investment.

1. Allocation of Canadian Government Resources

The Committee saw first-hand that Canadian government resources are well-placed and that Canada has a justifiable presence by which to promote Canadian commercial interest across a number of regions of India. In this respect, the Canadian government operates eight trade offices in New Delhi, Kolkata, Chennai, Bangalore, Hyderabad, Mumbai, Chandigarh and Ahmedabad, its largest single-country network out of the United States. Moreover, Export Development Canada has two offices in New Delhi (since 2005) and Mumbai (since 2007). Ten trade-based staff including Canadian-based and locally-engaged in all of southern India are responsible for an economy of over US\$72.2 billion (2007-08). Nine similarly trade-based staff in western India are responsible for four states in western India. Indeed, one of our interlocutors described the trade representation as “lean and mean.”¹²² At the same time, it demonstrates the sound understanding that “India is not Delhi” and that Canadian government support of commercial interests will have just as much impact, if not more, in the regions and in second tier cities.

At the same time, the Committee heard from government and parliamentary officials in Hyderabad about their strong desire to have the Canadian trade office in that city upgraded to a consulate in order to facilitate the development of stronger commercial relations in that region. The Committee agrees with the sentiment of this request, i.e. that the Government of Canada ensure that its commercially-based presence is

¹²² Meeting, Hyderabad, India, 8 September 2010.

sufficiently strong and staffed by the appropriate personnel to carry out its primary function of promoting bilateral trade and investment.

RECOMMENDATION 3:

The Government of Canada should ensure that a system of government resources is in place that supports greater engagement with India in general and the development of commercial relations in particular. These resources include, but are not limited to, trade and visa officers. The supply of these resources should be provided as demand warrants, and should reflect India's designation as a priority country for Canada.

D. SUSTAINING COMMON UNDERSTANDING

As our fact-finding mission progressed and our appreciation of the new India deepened, it became apparent that what we were experiencing did not correspond with the image of India that is typically held by many Canadian businesses, indeed Canadians in general. That media coverage of the October 2010 Commonwealth Games in Delhi focused on the negative rather than the positive did no service to dispelling the popular image of India. Indeed, the contrast with favourable coverage of the 2008 Olympic Games in Beijing was striking. Moreover, Canada itself is not without its shortcomings (urban poverty, for instance). Neither were the 2010 Winter Olympic Games in Vancouver without controversy. In other words, today's India and its dynamism are unknown to many Canadians and Canadian businesses. It became abundantly clear that the new, dynamic India is an image that needs to be better promoted in Canada at the same, if not more intense, levels as the promotion of China.

Indeed, Canada and India have a strong affinity and complementarities beyond English as a common language on which to base our efforts to improve our mutual awareness. According to several interlocutors, the strong bond and relations based on mutual respect between the two countries result in part from the many values and principles in common, such as protection of human rights, the rule of law, and faith in democracy.¹²³ In addition, our societies are rich with diversity and inclusivity. We are also both federations, understanding the significant role that the provinces and states play in reinforcing national-level relations.¹²⁴

¹²³ Meetings, Delhi, India, 7 September 2010; Mumbai, India, 9 September 2010.

¹²⁴ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

Moreover, we are both well-known for our tradition of international peacekeeping, and have translated that commitment to cooperation and training initiatives between our armed forces. We also hold similar views on terrorism and value the contributions each is making to common concerns such as in Afghanistan.

Most notably, our membership in the Commonwealth of Nations provides additional opportunities for cooperation and engagement. In this respect, the Commonwealth Business Council should be considered more seriously as an additional vehicle by which to promote our mutual trade and investment interests. At the same time, the dynamism of India today suggests that the structures of the Commonwealth may need to be modernised in order to better reflect today's global realities.

Our mutual understanding is reinforced by similar experiences of our two countries in withstanding the worst of the global economic downturn because of commonalities in banking regulations, for instance.¹²⁵ Canada also provided assistance following the 2004 tsunami devastation that affected parts of India and other regions of the Indian Ocean for which our interlocutors expressed their gratitude.

It follows that as our relations expand and new foundations are laid, we should be certain to retain the essence of our relations and our bond.

1. Canada Brand

As much as the new India needs to be better profiled in Canada, so does India's understanding of Canada need to reflect how we have changed. Indeed, we were told

¹²⁵ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

by many of our interlocutors that Canada was popularly perceived as a country full of snow, cold weather and one which welcomes immigrants.¹²⁶ We repeatedly heard that today's Canada, particularly its expertise in commerce and innovation, needs to be better advanced in India in order to improve an awareness of what it offers commercially and in terms of its services, such as world-class education at a reasonably-priced tuition.

While many of our interlocutors flagged the presence of Bombardier and SNC Lavalin as examples of successful Canada-India commercial initiatives, we were particularly struck during some of our exchanges of the lack of awareness regarding landmark Canada-India initiatives. In one instance, during a discussion about India's nuclear energy relations, the exchange was dominated by a discussion involving Russia and the United States: no mention was made of the June 2010 agreement between Canada and India. In another instance, there was a lack of awareness of McCain's activities in the agriculture and food processing sector in Gujarat and of Saskatchewan's rich potash industry. Other interlocutors had to be informed that Sun Life Financial, the fourth largest life insurance company in India with 600 sales offices, over 1,200 employees, an agency sales force of over 167,000 financial advisers in 294 cities, was Canadian.

In other words, a Canada Brand that raises the profile of Canada as a valuable commercial partner needs to be strengthened.

¹²⁶ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

2. People-to-People Links

We agree with the many interlocutors who regularly highlighted the importance of Canada and India better familiarising themselves with one other. We believe that the achievement of this objective will be facilitated in part by strengthening the people-to-people links between our two countries. As the Speaker of the Lok Sabha noted, government leaders may enjoy close relations, but it is the people-to-people links that really matter.

a. Canadians of Indian Descent

The approximately one million Canadians of Indian descent are an important foundation on which to encourage people-to-people links. Indeed, several interlocutors emphasised that this community bridges the two countries and reinforces our strong bonds. In particular, many of its members maintain strong and healthy links with India while also integrating into Canadian politics (federally, provincially, and municipally), business, education, science and technology, health sciences and culture, among the many spheres of society in which they participate. In other words, they have demonstrated themselves to be invaluable corporate citizens. At the same time, many of them return to India and become Indian business leaders, some of whom we met throughout our fact-finding mission. As we heard from our government interlocutors, the presence of an Indian community in Canada in part motivates the Indian government's interest in Canadian events. Moreover, as the Minister of Commerce and Industry noted, many Indians – including some of our interlocutors - have relations in Canada or have their own personal experiences resulting from a business or education opportunity.

As a result, the community of Canadians of Indian descent serves as an important base for exchange and for expanding bilateral commercial ties. In this respect, the Speaker of the Lok Sabha emphasised that the Indian community in Canada benefits both the Indian and the Canadian economies. The Chair of the Parliamentary Committee on Science and Technology noted in particular that the participation of the Indian community in the development of Canada's knowledge and innovation is advantageous to promoting mutually beneficial economic links.¹²⁷ The Chief Minister of Maharashtra echoed these sentiments, emphasising that members of the Indian diaspora serve as ambassadors and as important natural links between educational institutions, health providers and numerous other sectors and targets of potential investment and commercial growth.¹²⁸ During our roundtable at the Bombay Stock Exchange with Indian business leaders, we heard that 80% to 90% of foreign firms travel to India and initiate commercial undertakings there while accompanied by an employee of Indian descent. In this respect, we were told that employees with an Indian heritage offer a natural entry point into the market among other advantages.¹²⁹ Moreover, the contribution of Canadians of Indian origin to increasing Canada-India commercial relations will grow as India becomes – as it is expected – Canada's primary source country for immigration.

However, despite the presence of the Indian community in Canada and the strong people-to-people bonds that result, we heard from one of our interlocutors that it is an underexploited and underleveraged resource. In other words, despite the presence of the Indian diaspora and their integration into so many spheres of Canadian life, a real sense of today's new India and of what it can offer commercially for mutual

¹²⁷ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

¹²⁸ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

¹²⁹ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

benefit is lacking.¹³⁰ Instead, the popular yet misperceived image of an undeveloped, populous, inefficient India dominates. Moreover, despite the high levels of mobility between the two countries, the image of a cold, resource-based Canada prevails.

Other interlocutors challenged the potential benefit of diaspora communities with respect to building commercial relations with India, pointing to the US\$3.1 billion of two-trade between Turkey and India. Accordingly, business is business, and companies will aggressively pursue their interests regardless of the presence of diaspora affinities, not necessarily because of such links. At the same time, the diversity of Canadians of Indian descent in their economic, social and political views needs to be taken into account when considering the role that they play in strengthening the bonds between our two countries.

b. Educational and Research Exchanges

To improve mutual awareness, the people-to-people links between Canada and India can also be strengthened by initiatives in the field of education. As we heard from our interlocutors, these initiatives include increasing the number of university and education exchanges and their participants, as well as creating and taking advantage of alumni networks. Citizenship and Immigration Canada's Student Partners Program, which it launched in partnership with the Association of Community Colleges of Canada, has facilitated the approval of student visa applications to 38 participating member colleges. As an example of its success, Canada's visa offices in India received over 9,000 applications in 2010, three times higher than in 2009.

¹³⁰ Meeting, Delhi, India, 7 September 2010.

Other initiatives suggested by our interlocutors include an increase in links between research institutions, as exemplified by the relationship between the Ottawa-based International Development and Research Centre (IDRC) and the Centre for Policy Research with whom we met in Delhi.

c. Tourism and Cultural Exchanges

Among others, the State Minister for Tourism, Culture and Public Relations emphasised the role that tourism and culture in general can play in promoting mutual understanding.¹³¹ In particular, she noted that Canadian expertise can assist in the development of India's tourism industry. She also drew our attention to a cultural exchange initiative showcasing modern India in which several Canadian cities are participants. Indeed, our discussions emphasised the role that cultural shows and tourism fairs can play in promoting these sectors.¹³² At the same time, tourism development and cultural exchanges are important vehicles for enhancing underlying commercial opportunities.

d. Business Exchanges

Creating more opportunities for building links between the Indian and Canadian business communities was also encouraged by our interlocutors, including the Chief Minister of Maharashtra.¹³³ In this respect, our discussions touched on initiatives that emphasise information sharing about mutual commercial opportunities. Examples of these initiatives include coordinating commercially-based fact-finding missions to

¹³¹ Meetings, Hyderabad, India, 8 September 2010; Mumbai, India, 9 September 2010.

¹³² Meeting, Hyderabad, India, 8 September 2010.

¹³³ Meeting, Mumbai, India, 9 September 2010.

both India and Canada, and having business leaders and key ministers address the respective business communities and related associations. In Canada, these associations include the Indo-Canada Chamber of Commerce, the Canada-India Business Council, as well as the Canadian Chamber of Commerce and the Canadian Council of Chief Executives among others.

Examples of such opportunities that currently exist include the Canada-India CEO Roundtable which met in September 2010 and the visit to Canada in the same month by a 16 member business delegation from Gujarat province. In another example, the Government of Canada, together with Japan, will be a Partner Country to the 2011 Vibrant Gujarat Summit, which has been held biennially since 2003 to facilitate investment alliances and business opportunities in Gujarat, in India and across the world.

In another respect, innovative programs such as Citizenship and Immigration Canada's Business Express Program and the Worker Express Program, were highlighted for their role in facilitating business mobility between Canada and India. The former offers a simplified documentation and processing service to companies registered in the program and which conduct high volumes of travel to Canada. The latter offers a similar expedited service for temporary workers.

Indeed, these programs and related initiatives that facilitate mobility reflect the impact of globalisation on commercial development. McKinsey and Company emphasised that as globalisation intensifies, the circulation of people in various roles, such as students, educators or entrepreneurs will also become more prominent and important. With respect to mobility between Canada and India specifically, we were told that approximately 1000 applications are submitted daily for some form of visa to Canada.

3. Parliamentary Relations

Strengthening inter-parliamentary relations is another valuable objective that will contribute to improving mutual understanding and awareness between Canada and India, as was emphasised by our interlocutors including the Speaker of the Lok Sabha. Indeed, given our discussions with representatives of the national parliament and the State Assembly of Andhra Pradesh, it became evident that there are many areas of common interest that can be explored in this way, including agriculture, forestry, energy, conservation, environment, commerce and industry, education, infrastructure, science and technology.¹³⁴

Likewise, our present study and fact-finding mission to India, not to mention the subsequent report, demonstrate the strong interest that exists in Canada in better understanding today's India. Moreover, our meetings in Delhi, Hyderabad and Mumbai are part of an overall effort to bolster engagement with India. In this respect, the role that parliamentary relations play in building and reinforcing diplomatic ties, improving mutual understanding and identifying mutual needs is emphasised.

Parliamentary diplomacy is carried out in ways other than by committee work. Our relations with Indian parliamentarians, for instance, are also carried out through our joint membership in the Commonwealth Parliamentary Association (CPA - two of our interlocutors were already familiar to us by way of our links through the CPA). The Canada-India Parliamentary Friendship Group also offers opportunities for

¹³⁴ Meetings, Delhi, India, 6, 7 September 2010; Hyderabad, India, 8 September 2010.

parliamentary engagement on matters of mutual interest, but the extent to which relations can be maximised by way of this group are limited. In part this is because it receives no administrative support, unlike the Canada-Germany Interparliamentary Group, nor financial support, unlike the Canada-China Legislative Association. The merit of formalising Canada-India parliamentary relations by way of financial if not administrative support is evident in India's global standing and commitment to democracy.

RECOMMENDATION 4:

A Canada-India parliamentary association should be elevated to a recognised status to acknowledge the significance of this bilateral relationship.

III. CONCLUSIONS

In November 2007, the Committee embarked on an ambitious task to study and report on the implications for Canada of the rise of China, India and Russia in the new global economy. Three years, 45 hearings with 90 witnesses, three fact-finding missions with over 140 interlocutors, three reports and more than 30 recommendations later, we have fulfilled our ambition. Accordingly, we come to our final, cumulative conclusion of the study: that their rise has significant domestic, bilateral and global implications for Canadian trade and investment policies and that, for the benefit of Canada's future prosperity and the realisation of mutual advantages, the Government of Canada should formulate and implement a set of policies that strengthen bilateral trade and investment relations with the three countries.

This concluding statement and final report on the study builds on our previous reports and recommendations. Indeed, we are all the more confident in their cogency following our fact-finding mission to India during which we had occasion to assess them. Our interlocutors repeatedly reinforced the importance of the study, the mission, and the validity of our recommendations. Likewise, the value of our fact-finding missions for providing insight and input into our study, for contributing to the bilateral relations with the three countries and parliaments, and for strengthening mutual understanding cannot be underestimated.

Our study concludes – as it began – at a time of tremendous global change. The global economy is undergoing a profound transformation, the likes of which have not been witnessed for a very long time. Networks of value chains are springing up regionally and globally, integrating goods, ideas and investment ever more intensely. Commodity markets are being altered as demand for resources and energy security

loom high. Moreover, the value of people-to-people links, the movement of people and cross-cultural business and diaspora communities has been magnified.

In the wake of these changes, new patterns of economic relations are taking shape. At their core lie China, India and Russia. These three countries have benefitted in many ways from the changes to the global economy at the same time that their economic growth is transforming it. As their economies grow, so does their role in influencing broader global dynamics, precipitating the global shifts and emergence of power blocs that we are witnessing today. While the United States is expected to remain dominant, the consequences of China's economic strength for the region and for the world bear noting. For its part, India is on a trajectory propelled by its rapid economic growth to influence developments beyond its immediate region. While Russia's economic growth may not be at the same level as that of China and India, its national interests and international priorities figure prominently in global dynamics.

The three countries each have their own challenges – domestic and regional, political, socio-economic, security. China, for instance, may be far ahead in terms of its infrastructure, but questions are being raised about its ability to maintain the momentum of economic growth rates of the previous decade. India's democracy and knowledge-sector may serve it well regarding the legitimacy and sustainability of its economic transformation, but the level of its infrastructure is still behind that of China's, even as it continues to be developed with incredible ambitions. Russia continues to work to diversify its economy beyond the highly priced commodities of oil and gas. As a result, the extent to which each is able to overcome these challenges will play a large role in determining the sustainability of their economic growth and these global shifts. That they emerged from the global economic downturn relatively

unscathed is an additional case in point. Regardless, the interdependence of the global economy will have deepened.

Our assessment of the rise of China, India and Russia has determined that the particular significance of some of our recommendations and themes merit repetition in this concluding report as they represent areas where work continues to be necessary. In this respect, we reassert that Canada's commercial profile in China, India and Russia needs to be strengthened. As we recommended before, the development of a "**Canada Brand**" that highlights Canada's expertise and innovation across a variety of commercial sectors and in areas where the demand and opportunities in the three countries is particularly acute would make an important contribution to overcoming this low profile. The sectors that would benefit in particular from the promotion of a "Canada Brand" include **education, agriculture, mining and other extractive industries, energy, technology, financial services, and infrastructure**. Moreover, the brand could also highlight Canada's diversity, reliable business practices and values, and its advantage as a gateway to the North American market. The development of a "Canada Brand" would also help to dispel images of the country that discourage potential partners from considering Canada as a source for mutually beneficial undertakings. In other words, as much as Canadians need to know the Russia, China and India of today, it is also incumbent to emphasise Canada's transformation and to showcase the Canada of today.

RECOMMENDATION 5:

The Government of Canada should develop and promote a “Canada Brand” that raises the profile of Canadian expertise and advances a more accurate image of Canada’s commercial innovations in foreign markets generally and in China, India and Russia particularly.

RECOMMENDATION 6:

The Government of Canada should take the necessary steps to support opportunities for, and to realise the full potential of, Canadian commercial expertise in sectors in demand in China, India and Russia, including education, agriculture, mining and other extractive industries, energy, technology, financial services, and infrastructure.

The Committee also reiterates that **business associations and the diaspora** (as appropriate) should be leveraged more effectively as important links between Canada and the three countries in order to deepen our bilateral commercial relations. At the same time, they can also serve as invaluable messengers about the advantages today’s Canada offers. While some of our discussions in India gave us pause regarding the potential of diaspora communities in deepening commercial relations with the three countries, we continue to feel that they can be beneficial if properly leveraged and as we continue to strengthen our commercial presence.

RECOMMENDATION 7:

The Government of Canada should take the necessary steps that leverage the knowledge and insight available from the relevant

business associations and diaspora communities regarding the three emerging economies. It should also establish support mechanisms by which these groups can be used to facilitate information-sharing about commercial opportunities and potential partnerships.

Likewise, our study reinforced for us the important role that **parliamentary diplomacy** can play in deepening Canadian engagement with the three countries. Indeed, over the course of our fact-finding missions, we had a minimum of one hour meetings with no fewer than five ministers, five deputy ministers, two secretaries of state, four committee chairs and vice-chairs, five provincial government chairs and vice-chairs, and three speakers and deputy speakers of legislative assemblies. During these meetings, we affirmed Canada's interests in deepening trade and commercial relations with the countries, gathered information from our interlocutors about their commercial priorities and how Canadian companies could make specific contributions.

The work of parliamentary committees is but one way by which parliamentary diplomacy is carried out. Parliamentarians exchange views and discuss priorities to Canada and Canadians with counterparts at inter-parliamentary meetings as well. The contribution that is made by parliamentary delegations to advancing Canadian interests abroad, therefore, cannot be underestimated. As a result, there is value in encouraging the Government of Canada to engage parliamentary delegations more strongly and more frequently for this purpose.

We were pleased to note from our assessment of the validity of our reports and recommendations that much of what was recommended is already being done. This includes in particular our recommendation to place greater emphasis on **high-level visits** and to increase their frequency. In this respect, we encourage that these visits continue at an increased frequency.

Another recommendation that is already being carried out is the pursuit of **bilateral agreements** and related frameworks. While a number have been concluded, others remain under negotiation, or the process for their negotiation process has just begun. The launch of negotiations for a Canada-India Comprehensive Economic Partnership Agreement stands as the most recent and a high profile example of the government carrying out one of our recommendations.

It became apparent during our fact-finding mission, however, that concluding bilateral agreements and establishing frameworks for dialogue are pointless if there is no political will to implement them. In other words, the benefits to Canadian commercial interests could not be realised if the agreements and frameworks are not actually and fully implemented. Moreover, parliamentary oversight can play an important role in monitoring progress of the negotiations and ensuring that they reflect Canadian commercial interests, benefit Canadian prosperity and are consistent with international principles regarding the liberalisation of trade and investment.

RECOMMENDATION 8:

The Government of Canada should ensure that the necessary political will exists to negotiate, conclude and implement bilateral frameworks for dialogue as well as trade and investment agreements with China, India and Russia. This includes in

particular the recently launched Comprehensive Economic Partnership Agreement between Canada and India.

As our study concludes, a few final thoughts became apparent. First, any effort to deepen Canadian commercial engagement with China, India and Russia will benefit from focus, persistence and consistency on the part of the Government of Canada. In other words, this goal can be achieved notwithstanding the relative size of the Canadian economy if the government's resources are applied strategically.

In preparing its reports that concentrate on action that the Government of Canada can take, it bears noting that the Committee limited its recommendations to areas where it believes government action is warranted and to concerns raised on the part of private business interests. In this regard, it believes that there will be circumstances under which governments are likely to be more adept at supplying the tools businesses require, particularly if the business atmosphere of a target country is saturated with politics. It is these areas on which the Committee concentrated, such as building political relations to facilitate the achievement of agreements and frameworks that remove impediments, strengthen predictability and improve transparency, these being important elements that encourage commercial patterns and for which private businesses have asked. At the same time, our reports unapologetically drew attention to some of the politically-based challenges facing these emerging economies and which, as we were repeatedly told by businesses, impede the realisation of greater opportunities and mutual benefit, such as corruption and onerous bureaucracies. We limited the scope of the study and reports to those areas where we felt we might make a significant contribution, although we acknowledge that the study's broader essence contains equally important domestic and international dimensions, as well as political and economic ones. Indeed, since

our study began three years ago, we are pleased that the body of work on this topic has expanded to reflect these many perspectives and we will continue to follow the topic accordingly.

Second, and to reiterate a point raised in our second report, the three countries of China, India and Russia need to be treated individually. While all are emerging economies, they are each experiencing the transformation from different starting points and in different ways. For instance, while the experiences of Russia and China might be more akin to revolutions, that of India is in accordance with change. It follows that their opportunities, challenges and risks will reflect the specific circumstances of each, and policies crafted in response will need to do the same.

Finally, the last three years emphasised how much the world itself is changing as well as the importance of shaping Canadian policy in response in order to better position the country against future opportunities and challenges. In this respect, with three of the five largest economies in the world being Asian, the magnetism and economic weight of the Asia-Pacific region is astonishing. For Canada's part, these developments reinforce the essence of the new global economy and, for the sake of Canadian prosperity, the need for Canadian trade and investment patterns to better reflect these transformations. While the United States is recognised as Canada's primary trade and investment partner, Canadian prosperity can benefit from wider diversification and a deepening of commercial relations with China, India and Russia.

Moreover, from a strategic point of view, the region's economic potential is also expected to have – if not already evident – significant implications for its political and military influence in the world. Accordingly, it would be beneficial for Canada to build its relations with all three countries, but in particular, in the context of the Asia-

Pacific region, with China and India. In other words, there are advantages and potential strategic opportunities to be gained from deepening engagement with these two countries which have varied interests in the region and have different quality of relations with our primary ally. Indeed, in this respect, it may benefit Canada to work with the United States on issues of common interest and concern regarding India and China in order to maximise our influence. Canada's place in the new global economy and its future prosperity are at stake.



**COMITÉ SÉNATORIAL
PERMANENT DES
AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU
COMMERCE INTERNATIONAL**

***SAISIR LES OCCASIONS
POUR LES CANADIENS :***

***LA CROISSANCE DE L'INDE
ET LA PROSPÉRITÉ FUTURE
DU CANADA***

14 décembre 2010

This report is also available in English.

Information regarding the committee can be obtained through its web site:

www.senate-senat.ca/foraffetrang.asp

Des renseignements sur le comité sont donnés sur le site :

www.senate-senat.ca/foraffetrang.asp

***SAISIR LES OCCASIONS POUR LES
CANADIENS :***

***LA CROISSANCE DE L'INDE ET LA
PROSPÉRITÉ FUTURE DU CANADA***

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	1
LE COMITÉ	3
ORDRE DE RENVOI	5
RÉSUMÉ	7
I. INTRODUCTION	15
II. L'ÉMERGENCE DE L'INDE ET SES RÉPERCUSSIONS SUR LES OCCASIONS D'AFFAIRES POUR LE CANADA.....	21
A. LA SITUATION EN INDE	21
1. Le rôle du gouvernement indien.....	27
2. Démographie et société en Inde	30
3. Démocratie en Inde	35
4. Sécurité intérieure et régionale en Inde	37
5. L'Inde par comparaison avec la Chine et la Russie	39
B. POSSIBILITÉS D'ACTION CONCERTÉE POUR LE CANADA ET L'INDE	41
1. Éducation.....	45
2. Infrastructure	55
3. Énergie et électricité.....	57
4. Industrie minière et autres industries extractives	60
5. Agriculture.....	62
6. Sciences et technologie, information et communications	66
7. Institutions financières	71
C. LE RÔLE DU GOUVERNEMENT	77
1. Allocation des ressources publiques canadiennes	82
D. APPRENDRE À MIEUX SE CONNAÎTRE MUTUELLEMENT	85
1. L'image de marque du Canada.....	87
2. L'importance des relations personnelles	88
III. CONCLUSIONS	95

REMERCIEMENTS

Le présent rapport vient mettre un terme à trois années d'audiences à Ottawa et de missions d'étude en Russie, en Chine et en Inde. En novembre 2007, le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international a amorcé une étude motivée par l'intérêt que suscitait la question de savoir en quoi et dans quelle mesure l'essor économique spectaculaire et presque sans précédent de la Chine, de l'Inde et de la Russie profite au Canada. L'émergence de ces trois pays dans la nouvelle économie mondiale est lourde de conséquences pour le Canada et sa prospérité future et ce, sur les plans national, bilatéral et mondial.

Comme de nombreux témoins l'ont dit au comité, les entreprises peuvent prospérer si le degré d'engagement politique du Canada tient compte du rôle prépondérant des gouvernements russe, chinois et indien dans leurs activités commerciales respectives.

L'étude du comité, ses rapports ainsi que ses recommandations à l'intention du gouvernement du Canada ont contribué à l'orientation de la politique gouvernementale. Les témoins ont été nombreux à exprimer leurs préoccupations au sujet du peu d'attention et de ressources consacrées aux relations commerciales du Canada avec les trois économies émergentes. Trois ans plus tard, tout indique que leurs témoignages et les rapports du comité ont été pris en compte, comme en témoignent les nombreuses annonces faites par le gouvernement du Canada à propos de ces trois pays. L'une d'elles se démarque particulièrement, il s'agit du lancement par les premiers ministres du Canada et de l'Inde, le 12 novembre 2010, des négociations entre le Canada et l'Inde en vue de la conclusion d'un Accord de partenariat économique global (APEG).

J'aimerais exprimer personnellement ma gratitude aux membres du comité qui ont consacré de nombreuses heures aux réunions du comité à Ottawa de même qu'à ses missions d'étude à l'étranger. J'aimerais aussi souligner le travail de mon prédécesseur, le sénateur Consiglio Di Nino, qui a présidé aux premières audiences du comité sur ce sujet et qui a dirigé une bonne partie de l'étude. Au nom du comité, j'aimerais remercier tout spécialement le sénateur Peter A. Stollery, qui a assumé la vice-présidence pendant presque toute la durée de l'étude. Sa contribution à la

présente étude et, en fait, l'énergie qu'il a mis tout au long de son mandat à soutenir le travail du comité ont été d'une aide précieuse. Les membres du comité se joignent à moi pour lui souhaiter une bonne retraite.

De plus, je tiens à exprimer ma gratitude à tous les témoins qui, malgré leur emploi du temps chargé, ont pris le temps de comparaître devant le comité. Leurs exposés et les réponses qu'ils ont fournies aux questions ont aidé le comité à mieux comprendre les répercussions pour le Canada de l'émergence de la Chine, de la Russie et de l'Inde dans la nouvelle économie mondiale. La qualité de leurs témoignages tant oraux qu'écrits et leur aptitude à répondre au pied levé à des questions souvent complexes témoignent de leur expertise et de leur connaissance du sujet.

Je m'en voudrais aussi de ne pas mentionner l'aide qu'à reçue le comité au cours de sa mission d'étude en Inde de la part du Haut-commissariat de l'Inde et du personnel du Haut-commissariat du Canada à New Delhi, du consulat général à Mumbai et du bureau commercial à Hyderabad. J'adresse un merci tout spécial à son S.E. M. Shashishekhar M. Gavai, haut-commissaire de l'Inde au Canada, et à M^{me} Narinder Chauhan, haut-commissaire adjointe, ainsi qu'à M. Jim Nickel, haut-commissaire adjoint du Canada en Inde, et à M. Marvin Hildebrand, consul général à Mumbai.

Je salue en particulier le travail de Natalie Mychajlyszyn du Service d'information et de recherche parlementaires de la Bibliothèque du Parlement pour son appui et le professionnalisme dont elle a fait preuve auprès du comité tout au long de la présente étude. J'aimerais aussi remercier le greffier du comité, Denis Robert, le personnel de soutien du Sénat et l'équipe de traducteurs qui nous ont tous aidés à mener à bien cette étude.

Je sais que je parle au nom du comité tout entier quand je dis que nous espérons sincèrement que le gouvernement trouvera les recommandations formulées dans le présent rapport pertinentes et à propos. Nous entretenons aussi l'espoir que le présent rapport aidera à améliorer les relations que le Canada entretient avec la Russie, la Chine et l'Inde.

La sénatrice Raynell Andreychuk,
présidente du comité

LE COMITÉ

Les sénateurs suivants ont participé à l'étude :

L'honorable Raynell Andreychuk, présidente

L'honorable Peter Stollery, vice-président (jusqu'à sa retraite le 29 novembre 2010)

L'honorable Percy E. Downe, vice-président (à compter du 1^{er} décembre 2010)

et

Les honorables sénateurs :

Consiglio Di Nino;

Doug Finley;

Suzanne Fortin-Duplessis;

Mobina Jaffer;

Janis G. Johnson;

Frank Mahovlich;

Pierre Claude Nolin;

Hugh Segal;

David P. Smith, C.P.;

Pamela Wallin.

Membres d'office du comité:

Les honorables sénateurs Marjory LeBreton, C.P., (ou Gérald Comeau) et James Cowan (ou Claudette Tardif)

Autres sénateurs ayant participé, de temps à autre, à cette étude :

Les honorables sénateurs Tommy Banks, Eymard Corbin (retraité le 2 août 2009), Dennis Dawson, Pierre De Bané, C.P., Linda Frum, Jerahmiel S. Grafstein (retraité le 2 janvier 2010), Céline Hervieux Payette, C.P., Leo Housakos, Elizabeth Hubley, Elizabeth (Beth) Marshall, Michael A. Meighen, Richard Neufeld, Donald Neil Plett, Nancy Greene Raine, Michel Rivard, Fernand Robichaud, C.P., Carolyn Stewart-Olsen, Terry Stratton, David Tkachuk et Rod A.A. Zimmer.

Personnel du comité:

Natalie Mychajlyszyn, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement;
Sylvie Simard, adjointe administrative;
Mona Ishack, agente de communications;
Denis Robert, greffier du comité.

Autres employés ayant prêté main-forte au comité, à l'occasion :

Michael Holden, Simon Lapointe, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; et Karen Schwinghamer, agente principale des communications.

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 16 mars 2010 :

« L'honorable sénateur Andreychuk propose, appuyé par l'honorable sénateur Wallin,

Que le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international soit autorisé à étudier, en vue d'en faire rapport, l'émergence de la Chine, de l'Inde et de la Russie dans l'économie mondiale et les répercussions sur les politiques canadiennes;

Que les documents reçus, les témoignages entendus, et les travaux accomplis par le comité sur ce sujet au cours de la deuxième session de la trente-neuvième législature et de la deuxième session de la quarantième législature soient renvoyés au comité;

Que le comité présente son rapport final au plus tard le 30 juin 2010; et conserve les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions jusqu'au 31 décembre 2010.

Après débat, [...]

La motion est adoptée avec dissidence. »

ATTESTÉ:

*Le greffier du Sénat,
Gary W. O'Brien*

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 3 juin 2010 :

« L'honorable sénateur Andreychuk propose, appuyé par l'honorable sénateur Gerstein,

Que, par dérogation à l'ordre par le Sénat adopté le mardi 16 mars 2010, la date pour la présentation du rapport final du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international sur l'émergence de la Chine, de l'Inde et de la Russie dans l'économie mondiale et les répercussions sur les politiques canadiennes soit reportée du 30 juin 2010 au 31 décembre 2010 et que le comité conserve les pouvoirs nécessaires pour diffuser ses conclusions jusqu'au 31 mars 2011.

La motion, mise aux voix, est adoptée. »

ATTESTÉ:

*Le greffier du Sénat,
Gary W. O'Brien*

RÉSUMÉ

Le Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international a entrepris son étude sur l'émergence de la Chine, de l'Inde et de la Russie dans l'économie mondiale et les répercussions sur les politiques canadiennes en novembre 2007. À l'issue de son étude, il en arrive à la conclusion que pour aboutir, toute tentative de resserrement des rapports commerciaux entre le Canada et la Chine, l'Inde et la Russie exigera de la concentration, de la détermination et de la constance de la part du gouvernement du Canada. Autrement dit, l'objectif est atteignable indépendamment de la taille relative de l'économie canadienne si le gouvernement sait s'y prendre.

Le comité croit aussi qu'il importe de traiter la Chine, l'Inde et la Russie individuellement. En effet, chacune vit une transformation qui a commencé à des moments différents dans le temps et suit un parcours qui lui est propre. Il s'ensuit que les débouchés, les défis et les risques diffèrent dans chaque cas si bien que la politique à leur égard doit être individualisée.

Enfin, les trois dernières années ont montré combien le monde est en train de changer et à quel point il est impératif que le Canada se dote de politiques qui lui permettront de tirer le meilleur parti possible des occasions qui se présenteront. Trois des cinq plus grandes économies du monde sont asiatiques. Ainsi, le magnétisme et le poids de la région Asie-Pacifique dans l'économie mondiale sont considérables. Cette évolution ne fait que renforcer l'essence de la nouvelle économie mondiale et mettre en relief l'importance d'adapter les flux des échanges et des investissements du Canada à ces transformations. Certes, les États-Unis sont le principal partenaire du Canada en

matière de commerce et d'investissement, mais le Canada a tout à gagner, pour sa prospérité, à diversifier ses relations commerciales et à approfondir celles qu'il entretient avec la Chine, l'Inde et la Russie.

Le comité en arrive donc à la conclusion que le gouvernement du Canada doit renforcer ses échanges et ses investissements bilatéraux avec la Chine, l'Inde et la Russie et se doter de politiques permettant d'atténuer les difficultés qui en découleront afin d'assurer la prospérité future du Canada et d'actualiser les avantages mutuels que peut offrir la montée de ces économies émergentes.

L'étude du comité, ses trois rapports et la quelque trentaine de recommandations qu'il a formulées à l'intention du gouvernement du Canada ont contribué au débat concernant les répercussions de l'émergence de la Chine, de l'Inde et de la Russie sur le Canada et à l'orientation des politiques gouvernementales en la matière. Au début de l'étude, les témoins ont été nombreux à exprimer leurs préoccupations au sujet du peu d'attention et de ressources consacrées aux relations commerciales du Canada avec les trois économies émergentes. Trois ans plus tard, tout indique que leurs témoignages et les rapports du comité ont été pris en compte, comme en témoignent les nombreuses annonces faites par le gouvernement du Canada à propos de ces trois pays. L'une d'elles se démarque particulièrement, il s'agit du lancement par les premiers ministres du Canada et de l'Inde, le 12 novembre 2010, des négociations entre le Canada et l'Inde en vue de la conclusion d'un Accord de partenariat économique global (APEG). De même, le Canada compte mettre davantage l'accent sur les visites de haut niveau et en accroître la fréquence.

Des mesures comme celles-ci font ressortir le rôle que les gouvernements peuvent jouer pour favoriser l'instauration d'un climat de collaboration politique et pour faciliter la quête d'occasions d'affaires. Sans oublier que ce sont les entreprises qui

décident elles-mêmes où elles veulent aller, les gouvernements s'occupent de la dimension politique des échanges économiques, qui peut être un volet inévitable du commerce et de l'investissement. Lors de la rédaction des rapports sur les mesures que le gouvernement du Canada pourrait prendre, le comité s'est limité, dans ses recommandations, aux secteurs où il estime une intervention gouvernementale justifiée et aux sujets de préoccupation soulevés par l'entreprise privée. Il estime à cet égard qu'il est des situations où les autorités seront mieux placées pour fournir à l'entreprise les outils dont elle a besoin, particulièrement si le climat des affaires dans le pays cible est très marqué par des considérations politiques. Le comité s'est donc concentré sur ces questions, insistant notamment sur l'importance d'établir des relations politiques susceptibles de faciliter la conclusion d'accords et l'instauration de mesures propres à supprimer les entraves aux échanges, à améliorer la prévisibilité des conditions et à accroître la transparence, des éléments importants qui encouragent le commerce et au sujet desquels l'entreprise a réclamé une intervention. Par ailleurs, le comité n'a pas hésité à attirer l'attention sur certains problèmes d'ordre politique qui affectent ces économies en plein essor, à savoir la corruption et la lourdeur des formalités administratives, problèmes qui, nous l'ont rappelé à maintes reprises les gens d'affaires, empêchent d'exploiter pleinement les débouchés et les avantages mutuels qu'elles présentent.

Comme bon nombre de témoins l'ont dit au comité, y compris ceux du secteur privé, les entreprises peuvent prospérer si le degré d'engagement politique du Canada tient compte du rôle prépondérant des gouvernements russe, chinois et indien dans leurs activités commerciales respectives. En conséquence, le comité s'est borné aux questions au sujet desquelles il estimait pouvoir faire œuvre utile, mais il est conscient des autres dimensions nationales et internationales importantes de son étude, ainsi que de ses dimensions politiques et économiques.

Le gouvernement du Canada a déjà pris bon nombre de mesures, mais le comité estime néanmoins tout que beaucoup d'autres peuvent être envisagées et mises en œuvre. Ainsi, comme le comité le fait observer, le Canada a de nombreuses raisons stratégiques pour cibler l'Inde et son rapport renferme plusieurs recommandations à cet effet.

RECOMMANDATION 1

Le gouvernement du Canada devrait prioriser les secteurs suivants dans ses efforts pour accroître sa présence en Inde et pour stimuler le commerce de biens et services ainsi que l'investissement entre nos deux pays et, au besoin, dans le cadre des négociations en vue de la signature d'un accord de partenariat économique global Canada-Inde :

- éducation;
- infrastructure;
- énergie et électricité;
- industrie minière et autres industries extractives;
- agriculture;
- sciences et technologie, information et communications;
- services financiers. (page 75)

RECOMMANDATION 2

Le gouvernement du Canada devrait chercher à faire aboutir rapidement les négociations engagées avec le gouvernement de l'Inde au sujet de l'Accord sur la protection des investissements étrangers et de l'Accord de partenariat économique global. Il devrait également continuer de négocier des accords bilatéraux dans divers secteurs dans le but de stimuler les relations entre le Canada et l'Inde sur le plan du commerce et des investissements. Enfin, il conviendrait que ces accords soient mis en œuvre dans le

respect des intérêts du Canada et des principes internationaux qui régissent la libéralisation des échanges et des investissements.
(page 81-2)

RECOMMANDATION 3:

Le gouvernement du Canada devrait voir à l'affectation en Inde des ressources voulues – notamment, mais pas seulement, d'un nombre suffisant d'agents de commerce et d'agents des visas – pour resserrer les liens avec ce pays en général et développer les relations commerciales entre le Canada et l'Inde en particulier. Ces ressources devraient être proportionnelles aux besoins et refléter la désignation de l'Inde comme pays prioritaire aux yeux du Canada. (page 83)

RECOMMANDATION 4

Il faudrait éléver le Groupe d'amitié parlementaire Canada-Inde au rang d'association parlementaire reconnue pour témoigner de l'importance des relations bilatérales entre nos deux pays.
(page 94)

RECOMMANDATION 5

Le gouvernement du Canada devrait établir et promouvoir la « marque Canada » de manière à faire valoir le savoir-faire du Canada et à présenter une image plus juste des innovations commerciales du Canada sur les marchés étrangers en général, et en Chine, en Inde et en Russie en particulier. (page 98)

RECOMMANDATION 6

Le gouvernement du Canada devrait prendre les mesures voulues pour exploiter au maximum le savoir-faire du Canada dans les domaines où la demande est forte en Chine, en Inde et en Russie, comme l'éducation, l'agriculture, les mines et les autres industries extractives, l'énergie, les technologies, les services financiers et l'infrastructure. (page 98)

RECOMMANDATION 7

Le gouvernement du Canada devrait prendre les mesures voulues pour exploiter les connaissances et l'expérience des associations de gens d'affaires et des communautés de la diaspora relativement à l'économie de la Chine, de l'Inde et de la Russie. Il devrait également instituer des mesures permettant d'utiliser ces groupes pour faciliter la diffusion de l'information sur les débouchés et partenariats commerciaux potentiels dans ces pays. (page 99)

RECOMMANDATION 8

Le gouvernement du Canada devrait veiller à ce qu'existe la volonté politique nécessaire pour négocier, conclure et mettre en œuvre des mécanismes de dialogue de même que des accords bilatéraux sur le commerce et l'investissement entre le Canada et la Chine, l'Inde et la Russie. Cela comprend en particulier la négociation de l'Accord de partenariat économique global entre le Canada et l'Inde qui vient tout juste de commencer. (page 100-101)



I. INTRODUCTION

Le gouvernement du Canada doit renforcer ses échanges et ses investissements bilatéraux avec la Chine, l'Inde et la Russie et se doter de politiques permettant d'atténuer les difficultés qui en découlent afin d'assurer la prospérité future du Canada et d'actualiser les avantages mutuels que peut offrir la montée de ces économies émergentes.

Voilà, en résumé, la conclusion du Comité sénatorial permanent des affaires étrangères et du commerce international après une étude de trois ans sur l'émergence de la Chine, de l'Inde et de la Russie dans la nouvelle économie mondiale et ses répercussions sur les politiques canadiennes. Le comité a produit le présent rapport final en se fondant sur ses deux rapports provisoires déposés en mars et en juin 2010 et sur les observations recueillies au cours d'une mission d'étude ultérieure en Inde. Ce faisant, il réaffirme que la montée des trois économies émergentes entraîne d'importantes répercussions nationales, bilatérales et mondiales pour les politiques canadiennes en matière de commerce et d'investissement.

En définitive, le comité estime que son étude, ses rapports et sa confirmation finale des 23 recommandations initiales contribuent au débat concernant les répercussions de l'émergence de la Chine, de l'Inde et de la Russie sur le Canada et à l'orientation des politiques gouvernementales en la matière. Il estime aussi que ses travaux ont sensibilisé davantage les parties concernées aux enjeux et, en fin de compte, enrichi la discussion sur l'avenir des échanges et des investissements canadiens dans une économie mondiale en constante évolution.

Au début de l'étude, les témoins ont été nombreux à exprimer leurs préoccupations au sujet du peu d'attention et de ressources consacrées aux relations commerciales du Canada avec les trois économies émergentes. Trois ans plus tard, tout indique que leurs témoignages et les rapports du comité ont été pris en compte, comme en témoignent les nombreuses annonces faites par le gouvernement du Canada à propos de ces trois pays. L'une d'elles se démarque particulièrement, il s'agit du lancement par les premiers ministres du Canada et de l'Inde, le 12 novembre 2010, des négociations entre le Canada et l'Inde en vue de la conclusion d'un Accord de partenariat économique global (APEG). De même, le Canada compte mettre davantage l'accent sur les visites de haut niveau et en accroître la fréquence.

Des mesures comme celles ci font ressortir le rôle que les gouvernements peuvent jouer pour favoriser l'instauration d'un climat de collaboration politique et pour faciliter la quête d'occasions d'affaires. Comme bon nombre de témoins l'ont dit au comité, y compris ceux du secteur privé, les entreprises peuvent prospérer si le degré d'engagement politique du Canada tient compte du rôle prépondérant du gouvernement et de la bureaucratie dans le commerce.

Par conséquent, malgré les nombreuses mesures déjà prises, beaucoup d'autres mesures peuvent être envisagées et mises en œuvre par le gouvernement du Canada, d'où la publication du présent rapport final et l'accent mis dans sa conclusion sur les secteurs qui appellent une attention particulière.

Le lancement des négociations sur la libéralisation du commerce entre le Canada et l'Inde a fait suite à la mission d'étude du comité en Inde, qui s'est déroulée du 5 au 10 septembre 2010. Le comité a eu près de 30 réunions à Delhi, Hyderabad et

Mumbai avec plus de 50 interlocuteurs, notamment des représentants de haut niveau des gouvernements et des parlements fédéraux et d'État, comme la Présidente de la Chambre basse du Parlement de l'Inde, le vice-président de l'Assemblée de l'Andhra Pradesh et le premier ministre de l'État du Maharashtra, dont Mumbai est la capitale. Il a aussi rencontré les ministres indiens de l'Énergie, du Développement des ressources humaines et de l'Éducation supérieure, du Commerce et de l'Industrie, du Transport routier et des Autoroutes, les secrétaires d'État à l'Agriculture et aux Affaires extérieures, le président du Comité parlementaire des sciences, de la technologie, de l'environnement et des forêts ainsi que la ministre du Tourisme, de la Culture et des Relations publiques de l'État de l'Andhra Pradesh, dont Hyderabad est la capitale. Dans les trois villes, il a rencontré au total plus de 40 représentants d'entreprises canadiennes et indiennes d'une foule de secteurs, comme l'assurance, les finances, les infrastructures, l'éducation, les sciences de la vie, l'ingénierie, les technologies et l'agriculture. À Hyderabad, le comité a visité le L. V. Prasad Eye Institute, hôpital ophtalmologique de calibre mondial qui est en même temps un centre de recherche, de formation et de réadaptation. Il a également, dans cette ville, participé à des réunions avec des dirigeants d'InfoTech, fournisseur de services d'ingénierie de niveau mondial, de même qu'avec des étudiants et des professeurs de l'Indian School of Business. De plus, il a rencontré des représentants d'établissements de recherche et d'organes consultatifs associés au développement économique et social de l'Inde, comme le Centre for Policy Research, et un membre du National Advisory Council à Delhi, et des représentants de McKinsey and Company à Mumbai. Toujours à Mumbai, il a été témoin de certaines activités commerciales à petite échelle menées à Dharavi, le deuxième bidonville d'Asie en importance, et à Dhobi Ghat, connu comme le plus grand laver en plein air du monde. Il a également eu des rencontres avec des représentants du Canada, en particulier des délégués commerciaux, du haut-commissariat et des consulats généraux des trois villes visitées.

Pendant leur mission d'étude, les membres du comité ont vu une bonne partie de ce qui constitue à la fois les perspectives et les défis économiques de l'Inde, entre autres les aéroports et aérogares de premier ordre à Delhi (ils sont arrivés à la nouvelle aérogare construite en partie pour les Jeux du Commonwealth de 2010), à Hyderabad et à Mumbai, le volume considérable de projets d'infrastructure et de construction dans les trois villes et l'enthousiasme des Indiens non résidants qui étudient en administration des affaires et qui choisissent l'Inde pour se perfectionner dans des établissements de calibre mondial et dans un pays qui retient l'attention mondiale. Il y a aussi les problèmes de transport, la qualité variable des routes et des trottoirs, le manque de panneaux de signalisation lumineux et de lumières pour piétons en dehors des villes importantes, les limites des réseaux d'alimentation en eau et de distribution d'énergie (des pannes sont survenues à Delhi), les écarts évidents et extrêmes entre les démunis et les nantis de la société indienne et le niveau élevé de sécurité dans les immeubles publics et les hôtels. Ces défis montrent bien l'ampleur des besoins de l'Inde en infrastructures. Cette situation ouvre d'immenses possibilités pour les compagnies canadiennes qui se spécialisent dans les secteurs tels que l'éclairage public et l'équipement de commande et de contrôle, de sécurité ou de signalisation des routes. Surtout, le comité a constaté le sens de l'hospitalité remarquable des Indiens et leur extraordinaire esprit d'entreprise.

Outre qu'il souhaitait recueillir des informations de première main sur l'état des relations commerciales entre le Canada et l'Inde et mettre en relief les possibilités de croissance et de développement pour l'avenir, le comité voulait tout spécialement profiter de sa mission d'étude pour évaluer la pertinence des 23 recommandations qu'il avait présentées au gouvernement du Canada dans son rapport de juin 2010. Les interlocuteurs du comité l'ont aidé avec cœur à atteindre ces objectifs. En effet, la

présence d'un comité parlementaire canadien a suscité un grand intérêt, ce qui a transparu dans la couverture médiatique donnée par la presse écrite et électronique. Le fait que le comité ait pu tenir plusieurs rencontres de haut niveau, notamment avec cinq ministres, est révélateur du vif intérêt suscité par ses travaux et par les relations entre le Canada et l'Inde en général. Cela montre en outre l'attrait qu'exerce le renforcement de nos relations commerciales.

Ce rapport commence par mettre en lumière les constatations du comité sur l'Inde et sur sa mission d'étude, puis présente les conclusions finales au sujet des recommandations. Comme pour les deux rapports précédents, le comité estime que son rapport final pourrait servir à accélérer l'actualisation des potentialités de partenariat en engageant les relations commerciales du Canada avec l'Inde, ainsi qu'avec la Chine et la Russie, dans une voie profitable pour tous, et notamment pour l'économie canadienne. Le lancement des négociations sur un accord de partenariat économique global entre le Canada et l'Inde n'est peut-être qu'un présage des réalisations à venir.

II. L'ÉMERGENCE DE L'INDE ET SES RÉPERCUSSIONS SUR LES OCCASIONS D'AFFAIRES POUR LE CANADA

L'Inde est aujourd'hui un pays dynamique en voie de devenir l'un des États clés du système économique mondial. La croissance économique de l'Inde – stimulée par la consommation grandissante, l'expansion du secteur des services, un secteur technologique de pointe et une jeune main-d'œuvre, entre autres facteurs¹ – a été amplement démontrée dans les divers exposés faits au comité pendant sa mission d'étude.

A. LA SITUATION EN INDE

Selon McKinsey and Company, l'économie de l'Inde, qui se chiffre à 1 billion de dollars américains, est surtout dynamisée par des impératifs internes, notamment l'augmentation des services, secteur qui comptait pour 55 % de l'économie en 2009 contre 37 % en 1980, de fortes dépenses de consommation privée en proportion du PIB (54 %) et la croissance des investissements privés, principalement dans les secteurs des télécommunications, de l'énergie et des routes, qui devraient plus que tripler pendant la période de 2008 à 2012 par rapport à celle de 2003 à 2007². D'après la State Bank of India, toute cette croissance a donné lieu à un PIB moyen de 8,5 % au cours des cinq dernières années et à un PIB nominal censé, selon les prévisions, atteindre 1 317 milliards de dollars américains en 2010 et 1 529 milliards de dollars

¹ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

² Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

américains en 2011³. À mesure que la classe moyenne grossira, le pourcentage de la population vivant sous le seuil de la pauvreté passera, selon les prévisions, de 72 % en 2001 à 52 % en 2009-2010. La croissance démographique a ralenti; selon ICICI Lombard General Insurance, le taux de croissance est passé de 2,2 % dans la période de 1950 à 1980 à 1,5 % dans la décennie de 2001 à 2010⁴. McKinsey and Company a en outre indiqué que le secteur agricole ne comptait plus que pour 16 % de l'économie en 2009 par comparaison avec 35 % en 1980⁵.

L'épargne progresse – le taux est passé de 26,4 % du PIB en 2003 à 34,0 % en 2010 – et de surcroît elle se réalise davantage à l'intérieur du système bancaire que par l'achat d'or, par exemple, ce qui a un effet plus marqué sur l'économie⁶. L'importance de cette évolution en Inde a été exprimée également par le Centre for Policy Research, qui a mis en relief le taux d'épargne élevé comme élément essentiel de la croissance économique, surtout comparativement à la Chine.

La croissance économique positive de l'Inde n'a pas encore atteint tout son potentiel. La State Bank of India a signalé par exemple que l'économie de l'Inde est censée atteindre 2 billions de dollars américains d'ici 2015 et 4 billions d'ici 2025⁷. Elle a cité un rapport de McKinsey and Company qui indique que l'Inde deviendra le cinquième marché de consommation du monde d'ici 2025.

Si ce taux de croissance économique se maintient, l'Inde est en voie de devenir l'une des trois économies asiatiques figurant parmi les cinq grandes économies mondiales. En fait, selon un rapport de Goldman Sachs cité par la State Bank of India, l'Inde

³ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

⁴ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

⁵ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

⁶ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

⁷ Par comparaison, l'économie canadienne a une valeur estimative de 1,3 billion de dollars canadiens.

pourrait même devenir la troisième économie mondiale après les États-Unis et la Chine⁸. Ces prédictions ne sont pas dénuées de fondement. Elles témoignent d'une croissance économique robuste et soutenue, attribuable en partie au développement des secteurs de la fabrication et des services, aux investissements dans les infrastructures, aux taux d'investissement élevés, à la qualité des institutions juridiques, financières et de réglementation, à un climat relativement propice aux investissements et à l'émergence d'un solide milieu des affaires⁹.

Qui plus est, le revenu des ménages est appelé à progresser selon un taux annuel composé de 5,3 % de 2005 à 2025 et les niveaux de revenu en hausse devraient permettre à 291 millions de personnes de sortir de la pauvreté; on prévoit d'ici 2025 que la classe moyenne comptera 583 millions de personnes, ce qui représente 41 % de la population, soit 5 % de plus qu'en 2005¹⁰. La société ICICI Lombard General Insurance a dit qu'elle s'attend à ce que les personnes à revenu moyen forment plus de 50 % de la population en 2040¹¹. La croissance de la classe moyenne signifie une augmentation du pouvoir d'achat, de sorte que la consommation pourrait quadrupler d'ici 2025, en particulier pour les articles non essentiels¹².

D'ici 2030, l'urbanisation aidant, les villes indiennes abriteront 40 % de la population¹³ et représenteront 70 % du PIB, selon les prévisions. Il devrait y avoir alors 68 villes de plus de 1 million d'habitants, 13 de plus de 4 millions et 6 mégavilles de 10 millions ou plus, dont au moins 2 qui se classeront parmi les 5 plus grandes villes du monde.

⁸ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

⁹ Réunions, Mumbai, Inde, 9 et 10 septembre 2010.

¹⁰ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

¹¹ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

¹² Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

¹³ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

Selon la State Bank of India, 10 des 30 villes actuelles qui connaissent la croissance la plus rapide se trouvent en Inde.

En même temps, d'après la State Bank of India et ICICI Lombard General Insurance, la croissance économique future de l'Inde, parce qu'elle reposera largement sur la hausse de la consommation intérieure, sera à l'abri des ralentissements économiques mondiaux, comme le montre ce qui s'est produit au cours de la récession mondiale de 2008 : le taux de croissance du PIB est passé de 9,7 % en 2006-2007 à 9,0 % en 2007-2008 et à 6,7 % en 2008-2009, mais devrait atteindre 7,4 % en 2009-2010 et 8,8 % dans le premier trimestre de 2011¹⁴.

La vitalité économique de l'Inde se manifeste dans le développement d'une foule de secteurs, dont la finance, l'assurance, les technologies de l'information, les sciences de la vie et l'éducation. Pour certains des interlocuteurs du comité, le secteur des technologies de l'information est « la réussite spectaculaire qui a fait sortir l'Inde de l'ombre¹⁵ ». Les membres du comité ont constaté d'eux-mêmes cette vitalité, l'Inde étant par exemple devenue le marché du téléphone mobile dont la croissance est la plus rapide du monde; en juin 2010 seulement, elle a enregistré 18 millions de nouveaux utilisateurs¹⁶. Elle fait partie des six pays capables de lancer des satellites et des trois seuls pays du monde à avoir construit un superordinateur. De plus, selon la State Bank of India, l'Inde a vu son industrie automobile prendre de l'expansion – elle fait partie des sept pays qui construisent leurs propres automobiles –, au point où elle est devenue le septième producteur automobile au monde.

¹⁴ Réunions, Mumbai, Inde, 9 et 10 septembre 2010.

¹⁵ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

¹⁶ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

La vitalité de l'Inde se traduit aussi par la croissance des petites et moyennes entreprises (PME). Selon McKinsey and Company, pour la période de 2007 à 2009, le taux de croissance des PME a progressé de 13 %, comparativement à 8 % pour les grandes entreprises¹⁷. L'importance des PME dans l'économie indienne est bien reconnue, ce qu'atteste l'existence du ministère fédéral des Microentreprises et des Petites et Moyennes Entreprises. Dans l'État du Maharashtra, on a même créé dernièrement le poste de secrétaire aux Petites et Moyennes Industries. La Maharashtra Development Corporation s'intéresse tout particulièrement au soutien des PME, à qui elle réserve en exclusivité 30 % des terrains commerciaux. De plus, on a dit au comité que l'État du Maharashtra est en train d'élaborer une politique qui sera axée sur les PME pour 2011¹⁸.

La croissance n'est pas l'apanage de quelques centres urbains ou d'une région donnée, elle se manifeste partout en Inde. Par exemple, l'Inde du Sud, considérée comme le moteur de cette croissance, a enregistré un PIB de plus de 170 milliards de dollars américains en 2007-2008; elle a un taux d'alphabétisme élevé et une population plus urbaine et moins pauvre que la moyenne de l'Inde¹⁹. Cette région compte aussi trois des six principales villes de l'Inde, soit Chennai, Bangalore et Hyderabad.

L'Inde de l'Ouest, pour sa part, a une économie évaluée à plus de 195 milliards de dollars américains, ce qui représente 24 % du PIB du pays, et un taux de croissance économique annuel moyen plus élevé que celui de l'Inde dans son ensemble. Le Maharashtra est l'État qui occupe la première place pour les investissements directs étrangers. L'État du Gujarat ne regroupe que 5 % de la population indienne, mais compte pour plus de 20 % des exportations et reçoit près de 15 % du total des

¹⁷ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

¹⁸ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

¹⁹ Réunion, Hyderabad, Inde, 8 septembre 2010.

investissements directs étrangers en Inde. Il a aussi un PIB par habitant qui est presque le triple de la moyenne indienne et un taux de croissance annuel du PIB qui est supérieur à 10,2 % depuis 2005 et qui dépasse le taux de 9,4 % enregistré pour tout le pays. La ville de Goa bénéficie d'un revenu disponible par ménage plus élevé que la moyenne indienne et son taux d'alphabétisme, de 80 %, figure parmi les plus hauts du pays.

Plusieurs interlocuteurs ont dit que la croissance spectaculaire de l'Inde a eu des effets bénéfiques qui sont autant psychologiques qu'économiques. Elle a apporté une grande bouffée d'optimisme à la population indienne. Ainsi, les succès retentissants dans le secteur des technologies de l'information et, comme résultat, la création instantanée d'un million d'emplois pour la classe moyenne ont donné des Indiens une image nationale positive. Les Indiens croient que leur pays peut s'élever au rang des pays « de classe mondiale » et ont maintenant l'impression qu'un bon emploi bien rémunéré basé sur les compétences et le mérite n'est pas impossible.

Cela dit, la croissance économique de l'Inde et le développement de son potentiel ne sont pas exempts d'obstacles. Comme le ministre du Développement des ressources humaines et de l'Éducation l'a indiqué au comité, l'Inde doit faire face à « d'énormes défis » découlant de ses succès économiques²⁰. Selon le Centre for Policy Research, le vent d'ouverture et de changement chez les Indiens est extraordinaire²¹, mais ce sera tout un défi de répondre aux attentes en évitant l'excès de confiance et l'impression d'inéluctabilité, d'autant plus que rien n'est inévitable au sujet de l'avenir.

²⁰ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

²¹ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

1. Le rôle du gouvernement indien

Des représentants du Centre for Policy Research ont formulé une observation intéressante pour le comité, à savoir que la croissance économique de l'Inde s'est réalisée « en dépit des politiques gouvernementales²² ». D'une part, cette observation est révélatrice du rôle dominant que l'État joue encore dans l'économie indienne, notamment sous la forme de règlements encombrants et d'une lourde bureaucratie, ce qu'ont déploré beaucoup de personnes rencontrées. Une d'elles a dit du milieu des affaires indien qu'il n'était « pas facile » et une autre a qualifié la réglementation de « cauchemar ». Une autre encore a fait remarquer que le système indien n'est pas conçu pour faire face aux enjeux et aux processus économiques de l'ère moderne, comme la protection environnementale²³.

D'autre part, l'observation formulée témoigne aussi des effets bénéfiques du secteur privé, qui contrebalance de plus en plus la capacité limitée de l'État d'intervenir dans divers secteurs de l'économie, tels que les infrastructures²⁴. En effet, outre le nombre élevé de partenariats public-privé (PPP) dans beaucoup de projets, le nombre des initiatives de désinvestissement prévues dans le budget de février 2010 atteste l'intervention moins soutenue de l'État²⁵.

a. Réformes structurelles

Une façon, pour l'État indien, de jouer un rôle positif est d'entreprendre diverses réformes pour rationaliser et libéraliser davantage l'économie et pour attirer les

²² Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

²³ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

²⁴ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

²⁵ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

niveaux d'investissement plus élevés nécessaires au maintien de la croissance économique²⁶. Dans les années 1990, la réforme du secteur financier axée sur la libéralisation, la mondialisation et les changements structurels dans les services a entraîné de nombreux effets bénéfiques, dont l'ouverture de différents sous-secteurs, une plus grande participation du secteur privé et la création de l'industrie résiliente et porteuse que l'on connaît aujourd'hui. D'autres réformes dans le secteur de la finance et de l'assurance devraient intensifier encore plus l'activité commerciale, par exemple en faisant passer le plafond des investissements étrangers de 26 à 49 % et en assouplissant les restrictions imposées aux banques étrangères, qui ne peuvent que se constituer en filiales autrement²⁷. Selon la State Bank of India, la Reserve Bank of India examine en ce moment diverses possibilités concernant les exigences qui permettraient l'octroi de permis à des banques privées étrangères; aucun permis de ce genre n'a été délivré depuis 10 ans.

Comme l'a indiqué McKinsey and Company, des changements structurels continus sont nécessaires pour maintenir un climat favorable aux investissements et pour réaliser les niveaux requis d'investissement direct étranger, ce qui profitera à l'économie indienne et en particulier aux secteurs de la fabrication et des services. D'après cette firme, il faudra jusqu'à 30 ou 40 milliards de dollars américains en investissements directs étrangers au cours des prochaines années. Un bon nombre des réformes entreprises en Inde consistent à assouplir les restrictions applicables à ces investissements qui, selon la State Bank of India, visent 26 % des secteurs de la défense et de l'assurance et 51 % du secteur du détail monomarque. Le secteur des magasins payer-emporter autorise déjà 100 % d'investissements directs étrangers. Si la plupart des investissements étrangers sont approuvés automatiquement, certains

²⁶ Réunions, Mumbai, Inde, 9 et 10 septembre 2010.

²⁷ Réunions, Mumbai, Inde, 9 et 10 septembre 2010.

d'entre eux doivent être entérinés par un office d'examen de la protection des investissements étrangers. Il y a lieu de signaler que, selon McKinsey and Company, environ 20 % des investissements directs étrangers viennent de la diaspora indienne mondiale, c'est-à-dire que les fonds « reviennent » au pays.

Le régime fiscal indien a aussi été mentionné comme un secteur qui nécessite d'autres changements. Le Centre for Policy Research et la State Bank of India ont indiqué que les systèmes d'imposition directe et indirecte sont en train d'être réformés par suite du budget de février 2010; les changements devraient améliorer l'efficacité et l'équité du régime et éliminer les distorsions dans la structure fiscale²⁸. D'autres changements envisagés consisteraient à rationaliser les avantages fiscaux, à diminuer les taux d'imposition et à accroître la transparence du code des impôts²⁹. Selon McKinsey and Company, l'amélioration des lois fiscales indiennes dans le sens de leur assouplissement et de la réduction des taux d'imposition a eu pour effet de réduire l'économie clandestine.

Le premier ministre de l'État du Maharashtra a signalé qu'il y a des complications et des barrières structurelles dans n'importe quel contexte d'affaires, mais que la solution pour en réduire les effets négatifs sur les opérations commerciales est d'accroître la transparence et la prévisibilité. Cet État, par exemple, a mis au point un processus permettant aux entreprises de tirer parti d'un portail d'accès Internet qui sert de guichet unique et a augmenté le nombre de demandes de développement commercial qui sont faites en ligne.

²⁸ Réunions, Delhi, Inde, 6 septembre 2010; Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

²⁹ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

Le comité a aussi appris que la corruption est une autre difficulté du milieu indien des affaires, en particulier au niveau intermédiaire du gouvernement et dans le secteur de la construction. Cela dit, les Indiens sont sensibles au besoin de surmonter ce problème. D'après le Centre for Policy Research, un nombre croissant de secteurs et d'entreprises de taille moyenne fonctionnent plus qu'avant dans un contexte relativement exempt de corruption³⁰. En outre, beaucoup d'entreprises, tant indiennes qu'étrangères, refusent d'être mêlées à des pratiques frauduleuses. Le comité a aussi été informé que la corruption est susceptible de reculer et d'avoir moins d'impact après la réforme en profondeur de la structure économique de l'Inde, y compris de son lourd régime de réglementation et de sa bureaucratie qui favorise les manœuvres frauduleuses.

2. Démographie et société en Inde

La croissance économique remarquable de l'Inde n'est pas sans conséquence pour sa vaste société diversifiée et démocratique. Cette situation présente à la fois des possibilités et des défis pour la viabilité des gains économiques. Selon la State Bank of India, l'Inde vit une « période dorée » marquée par la présence de la jeune population consommatrice la plus nombreuse du monde, soucieuse d'épargner et peu endettée³¹.

Les discussions qu'a eues le comité à ce sujet ont porté principalement sur la grande proportion de jeunes et sur les moyens à prendre pour tirer parti de ce potentiel dans l'intérêt économique du pays. Selon les interlocuteurs, 70 % des Indiens ont moins de

³⁰ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

³¹ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

35 ans. Cette cohorte est aussi la population de jeunes qui connaît la plus forte croissance en dehors de l'Afrique³².

Il s'ensuit que les jeunes Indiens représentent une vaste réserve de ressources humaines, dont le taux d'alphabétisme devrait dépasser le seuil de 80 % d'ici la fin de 2010³³. Selon le ministre du Développement des ressources humaines et de l'Éducation et d'autres interlocuteurs, si ces jeunes sont instruits et formés – par des études postsecondaires ou des programmes d'enseignement technique – et si les emplois qui s'ouvrent correspondent aux besoins de l'Inde, cette réserve sera précieuse pour combler la pénurie de travailleurs³⁴. En fait, l'économie indienne a évolué tellement vite que la réserve de ressources humaines n'a pas pu suivre³⁵. D'après le Centre for Policy Research, c'est maintenant qu'il faut agir, pendant que l'occasion est propice et avant que cette grande cohorte prenne de l'âge.

L'intégration des jeunes Indiens dans des emplois rémunérateurs représente un enjeu considérable, non seulement pour le maintien de la croissance économique, mais aussi pour la stabilité politique. On a signalé au comité que des jeunes non instruits et sans emploi sont vulnérables et pourraient se tourner vers l'agitation sociale et même le terrorisme³⁶.

De plus, comme l'a précisé le Centre for Policy Research, il ne faut pas penser que l'intégration réussie des jeunes est inévitable, car elle repose sur l'existence de bonnes politiques en matière de travail et d'éducation. On a signalé au comité que la pénurie de travailleurs tient en partie aux politiques du travail qui sont liées aux politiques

³² Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

³³ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

³⁴ Réunions, Delhi, Inde, 7 septembre 2010; Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

³⁵ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

³⁶ Réunions, Delhi, Inde, 6 septembre 2010; Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

sociales du pays. On lui a dit , par exemple, qu'une entreprise limitera le nombre d'employés qu'elle recrute, notamment parce qu'elle est obligée de les garder à vie; l'Inde a aussi un programme de travail garanti qui finit par enlever aux gens le goût de trouver un emploi dans les centres et les secteurs qui manquent particulièrement de main-d'œuvre³⁷.

En raison de sa croissance, l'économie indienne se trouve aux prises avec de sérieuses difficultés de répartition de la richesse. Autrement dit, le maintien du fossé entre les nantis et les pauvres porte à croire, d'après l'un des interlocuteurs, que la croissance économique elle-même n'est pas une solution à la pauvreté³⁸. Le comité a constaté cette réalité à Mumbai pendant sa visite de Dharavi, le deuxième bidonville d'Asie. Selon le ministre du Développement des ressources humaines et de l'Éducation, 500 millions d'Indiens gagnent moins de deux dollars américains par jour. Le fossé s'observe aussi entre les régions, certains États étant plus désavantagés que d'autres. Un des interlocuteurs a souligné que la croissance économique de l'Inde et une immense richesse coexistent avec la malnutrition, qui afflige un enfant sur deux. Il a ajouté qu'à son avis, un grand nombre des mesures de croissance économique et des initiatives de réforme sont en train d'aggraver la situation en détruisant les moyens de subsistance de larges pans de la société, surtout dans le domaine de l'agriculture, sans que soient prévus des programmes adaptés de formation d'appoint ou de réinsertion. Le comité a été informé plus particulièrement d'un exemple de répartition inégale des gains causée par la croissance économique de l'Inde. C'est le cas de Dhobi Ghat, le plus grand laveoir en plein air du monde, situé à Mumbai, qui subit les effets négatifs de la transformation du pays : la demande de services est en baisse et les projets de

³⁷ Réunions, Delhi, Inde, 6 septembre 2010; Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

³⁸ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

construction réduisent l'espace occupé, de sorte que ses travailleurs se retrouvent de plus en plus marginalisés.

Selon McKinsey and Company, les classes inférieures sont toutefois mieux outillées économiquement dans l'Inde nouvelle et ont plus d'occasions de se procurer des biens de consommation, comme des téléviseurs et des téléphones mobiles. En général, le revenu du ménage augmente dans la classe instruite, car beaucoup de familles disposent maintenant de deux revenus; le pouvoir d'achat augmente parallèlement.

Le défi consiste donc, selon le ministre du Transport routier et des Autoroutes, à tirer amplement parti du potentiel démographique du pays en fonction d'une croissance inclusive³⁹. Le comité a appris que le gouvernement indien tente de combler les lacunes par le transfert de fonds dans des programmes de santé, des programmes de subvention alimentaire et, au sein des régions rurales et pauvres, des mesures de développement des infrastructures⁴⁰. À Dharavi, il a été témoin de certaines activités entrepreneuriales microéconomiques, par exemple des initiatives de recyclage.

Par ailleurs, on a dit au comité que les meilleures possibilités d'emploi et d'instruction découlant de la croissance économique sont en train d'améliorer la condition socioéconomique des femmes⁴¹. Il y a maintenant de plus en plus de femmes qui occupent des postes de chef de la direction et d'autres charges de cadre supérieur. Selon McKinsey and Company, certains faits montrent qu'un changement s'est amorcé aussi dans les classes inférieures, par exemple le nombre accru de jeunes filles

³⁹ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

⁴⁰ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

⁴¹ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

qui terminent leurs études secondaires, mais la situation économique des femmes n'équivaut pas encore à celle des hommes.

En ce qui a trait à la représentation politique, le comité a appris que l'Inde envisage l'établissement d'un système de quota prévoyant que le tiers des sièges du Parlement national seraient occupés par des femmes. Ce système s'appuierait sur les 10 % de parlementaires qui sont déjà des femmes dans la Chambre basse et la Chambre haute, notamment la Présidente de la Lok Sabha (Chambre basse), que le comité a rencontrée. De plus, 36 % des représentants de l'assemblée de l'État de l'Andhra Pradesh sont des femmes, et les autorités examinent la possibilité de fixer un quota de 50 %.

En général, le système de quota vise aussi à augmenter la représentation des femmes aux niveaux supérieurs du gouvernement, notamment dans les fonctions de premier ministre d'un État et à d'autres postes. Ainsi, les postes de secrétaire d'État aux Affaires extérieures et de ministre du Tourisme, de la Culture et des Relations publiques de l'État de l'Andhra Pradesh sont occupés par des femmes, que le comité a d'ailleurs rencontrées.

Selon les interlocuteurs, les faits concourent à indiquer que des changements véritables se produisent dans la condition féminine. Certains rejettent les critiques selon lesquelles ces efforts présentent un caractère purement symbolique. Selon eux, ces efforts révèlent plutôt que les diverses autorités prennent conscience de la nécessité d'améliorer la représentation des femmes dans les principales structures de pouvoir et leur accès aux moyens d'avancement socioéconomique⁴².

⁴² Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

En ce qui concerne les groupes minoritaires, par contre, on a dit au comité que les critiques portant sur les efforts pour améliorer leur représentation étaient justifiées et qu'en dépit des mesures prises pour supprimer le système de castes, il en reste toujours des vestiges. On a aussi mentionné que les minorités accusent un retard pour presque chaque indicateur, sans compter que les efforts symboliques pour accroître leur représentation ont plutôt pour effet d'occulter leur dénuement véritable⁴³.

Il faut toutefois souligner dans ce contexte que la Présidente de la Lok Sabha est non seulement la première femme, mais aussi le premier membre de la caste des intouchables à occuper ce poste. Elle est d'ailleurs connue comme la porte-parole de nombreux groupes défavorisés en Inde et dans le Commonwealth en général.

3. Démocratie en Inde

L'Inde a la lourde responsabilité de faire les efforts nécessaires pour réaliser la croissance économique et l'intégration dans la plus grande démocratie du monde. Le comité a vraiment pris conscience du poids de cette responsabilité durant sa visite au Parlement, assortie d'explications sur la tradition de démocratie cultivée depuis longtemps dans un pays aussi diversifié⁴⁴. Pour un des interlocuteurs, la vitalité de la démocratie en Inde accentue le paradoxe de sa croissance économique, l'échec de la gouvernance étant illustré par l'existence de « deux Inde » – la prospère, qui bénéficie de la transformation du pays, et l'indigente, incapable de tirer parti des occasions qui se présentent⁴⁵.

⁴³ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

⁴⁴ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

⁴⁵ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

Étant donné l'importance accordée par l'Inde à la démocratie, beaucoup de difficultés deviennent épineuses. Par exemple, en raison du taux de participation électorale de 80 % dans les régions rurales et du fait que 60 % de la population dépend du secteur agricole pour travailler, tout effort pour modifier et libéraliser les politiques agricoles revêt un caractère éminemment politique. De plus, la forte densité de population fait que les terres incultes sont rares en Inde, si bien que, dans le contexte de la croissance économique, la propriété foncière devient une question délicate sur le plan politique. Selon un des interlocuteurs, cette situation a des effets sur les mesures d'expropriation, qui ne sont pas toujours appliquées efficacement et à la satisfaction des expropriés parce qu'il n'y a pas de terres de remplacement et que les débouchés sont limités pour la main-d'œuvre agricole⁴⁶.

La structure fédérale de l'Inde ajoute un niveau de pouvoir. On a dit au comité que les priorités des régions et des États influent souvent sur la politique nationale, sans que ce soit nécessairement avantageux pour le pays⁴⁷. On a aussi mentionné que les différences régionales dans la réglementation viennent compliquer les choses. La State Bank of India, par exemple, a dit que les différences entre les règlements financiers posent problème; elle assiste à des réunions avec des représentants des États en vue d'uniformiser la réglementation. De plus, les États contrôlent leurs ressources, notamment l'énergie, dont la répartition à des fins nationales ne peut être déterminée par le gouvernement central⁴⁸. En conséquence, certains États se trouvent à un stade de développement économique plus avancé que d'autres, et les niveaux d'investissement sont inégaux d'un État à l'autre⁴⁹.

⁴⁶ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

⁴⁷ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

⁴⁸ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

⁴⁹ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

4. Sécurité intérieure et régionale en Inde

La croissance économique soutenue de l'Inde a aussi des incidences sur la sécurité intérieure et régionale. Un cas probant est le naxalisme, mouvement révolutionnaire attaché aux principes maoïstes qui utilise des tactiques insurrectionnelles pour promouvoir ses idées à partir de sa base située dans le Centre et le Nord-Est de l'Inde. Selon McKinsey and Company, il est possible de contrecarrer ce mouvement et son influence en modernisant les forces de sécurité, en rétablissant et en renforçant l'administration civile dans les régions touchées et en mettant l'accent sur le développement socioéconomique des populations concernées⁵⁰.

Ce sont toutefois les relations de l'Inde avec ses voisins qui ont été le thème central des discussions. La secrétaire d'État aux Affaires extérieures a affirmé que l'Inde a pour priorité la paix et l'harmonie avec ses voisins⁵¹. À cet égard, ses relations avec le Pakistan constituent sa principale préoccupation. Les deux pays sont divisés par une intense rivalité qui tient en partie à un différend profond sur le contrôle du Cachemire et à des revendications à l'égard des ressources en eau. Cette rivalité, selon les interlocuteurs, suscite un lourd climat de méfiance et peu de confiance. Le fait que les deux pays possèdent l'arme nucléaire rend encore plus cruciale la normalisation de leurs relations. Le comité a été ravi d'apprendre que des démarches initiales ont été entreprises pour la reprise des pourparlers de paix entre les deux pays. La secrétaire d'État aux Affaires extérieures s'est dite convaincue que l'Inde et le Pakistan seront en mesure de régler le cas du Cachemire et d'autres points de discorde⁵².

⁵⁰ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

⁵¹ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

⁵² Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

Il a aussi été question des relations de l'Inde et de la Chine, qui ont leur propre différend frontalier. Toutefois, le fait que la Chine a été en 2008 le principal partenaire commercial de l'Inde donne à penser qu'un bon nombre des questions en jeu perdent déjà de leur importance immédiate⁵³.

Par conséquent, la croissance économique de l'Inde promet d'être un facteur positif de changement et de stabilité dans la région. Ses récentes activités de développement au Bangladesh en sont déjà une manifestation, tout comme son apport à la reconstruction de l'Afghanistan après-conflit et à la consolidation de ses institutions. Par ailleurs, la présence de l'Inde en Afghanistan n'est pas expliquée uniquement par des motifs altruistes; l'Inde est motivée en partie par sa volonté de réduire le plus possible la présence et l'influence de rebelles terroristes dont elle pourrait être la cible. Ayant déjà subi de multiples attaques terroristes sur son territoire et à l'étranger (plus particulièrement une série d'attentats à Mumbai en octobre 2008 et un attentat mortel à l'ambassade indienne à Kaboul en octobre 2009), l'Inde accentue ses efforts pour contrer le terrorisme à la source, surtout dans la région, et pour coopérer à la lutte antiterroriste au niveau mondial. C'est pour les mêmes raisons qu'elle veut voir le Pakistan se stabiliser et se renforcer sur le plan économique (mais sans l'influence d'un pouvoir militaire solidement établi), d'où son offre d'aider le Pakistan à se remettre des inondations dévastatrices de 2009, et qu'elle veut le voir devenir moins vulnérable aux groupes terroristes⁵⁴.

En définitive, la croissance économique, si elle n'a pas encore propulsé l'Inde au rang des principales économies et ne lui a pas donné le poids qu'elle pourrait avoir dans le monde, justifie néanmoins son intérêt pour un système économique mondial,

⁵³ Réunions, Delhi, Inde, 6 septembre 2010; Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

⁵⁴ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

équilibré et stable. Elle a aussi ouvert à l'Inde une nouvelle perspective sur le monde et ses voisins immédiats et permis ainsi une évaluation des alliances stratégiques aptes à mieux servir ses intérêts dans les secteurs de la diplomatie, de l'économie et de la sécurité.

5. L'Inde par comparaison avec la Chine et la Russie

Il était normal pour les interlocuteurs du comité de comparer l'Inde avec les deux autres pays visés par la mission d'étude, soit la Chine et la Russie. Ils ont principalement indiqué que l'Inde n'est ni la Chine ni la Russie et que les différences sont nombreuses et importantes. L'Inde n'a pas le gros volume de ressources naturelles de la Russie, notamment les combustibles fossiles, ni un secteur agricole relativement avancé autour duquel la croissance économique peut s'articuler⁵⁵.

Les interlocuteurs se sont prononcés davantage sur les comparaisons avec la Chine. Par exemple, ils ont dit que l'Inde n'a pas encore l'économie de la Chine, qui vaut 4 billions de dollars américains. La croissance économique en Chine a été axée sur la production de biens d'exportation et sur sa capacité de bâtir une infrastructure qui facilite les exportations. L'Inde, qui manque d'infrastructures, s'est plutôt concentrée sur les secteurs des services et des technologies de l'information pour stimuler sa croissance économique, outre la hausse de sa consommation intérieure. Le gouvernement chinois a un meilleur bilan que le gouvernement indien au chapitre de l'épargne, mais le taux d'épargne personnelle est plus élevé en Inde qu'en Chine⁵⁶.

⁵⁵ Réunions, Delhi, Inde, 7 septembre 2010; Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

⁵⁶ Réunions, Delhi, Inde, 7 septembre 2010; Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

Dans les comparaisons avec la Chine et la Russie, on a dit maintes fois que le contexte des affaires en Inde est beaucoup plus propice au commerce malgré sa complexité et ses difficultés. En Inde, les facteurs géopolitiques n'entrent pas autant en jeu dans les décisions sur les contrats, de sorte que les entreprises jouissent d'une plus grande égalité des chances sur le plan concurrentiel. De plus, le respect de la primauté du droit et des droits de propriété intellectuelle, l'absence de criminalité organisée et de meilleures politiques de gestion des ressources humaines figurent parmi les nombreux arguments avancés par les entreprises indiennes et canadiennes présentes en Inde pour montrer que l'Inde est un pays plus intéressant et plus prometteur pour faire des affaires⁵⁷.

Ce dernier point a peut-être un lien avec la grande vitalité de la démocratie indienne, qui est propice à l'ouverture des médias, à une grande transparence et aux mécanismes de règlement des différends. D'ailleurs, la franchise avec laquelle les interlocuteurs se sont exprimés au sujet de la croissance économique et de ses répercussions sur la société indienne témoigne bien de cette ouverture. Par exemple, certains ont dit se préoccuper des travaux d'infrastructure et des gros investissements qu'ils impliquent, se demandant si tout cela se faisait de la bonne façon et ajoutant que les Jeux du Commonwealth serviraient de pierre de touche⁵⁸. D'ailleurs, le comité a vécu en Inde une expérience différente de celle qu'il avait eue en Russie et en Chine, où le programme était plus structuré et le choix des interlocuteurs davantage contrôlé.

⁵⁷ Réunions, Delhi, Inde, 7 septembre 2010; Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

⁵⁸ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

B. POSSIBILITÉS D'ACTION CONCERTÉE POUR LE CANADA ET L'INDE

Nous voulons l'aide du Canada; nous avons besoin de l'aide du Canada; nous accepterons l'aide du Canada!

Ministre du Transport routier et des Autoroutes, Delhi, Inde, 7 septembre 2010

Indéniablement, l'Inde observée par le comité pendant la mission d'étude et les manifestations concrètes de sa vitalité et de sa future croissance vont à l'encontre des conceptions et des images traditionnelles de ce pays. Selon un bon nombre d'interlocuteurs, de solides « principes économiques de base » sont au cœur de la transformation de l'Inde en une économie mondiale émergente. En outre, le milieu indien des affaires est en mutation : il compte de plus en plus d'entrepreneurs et adopte progressivement des pratiques et des normes internationales. Ces facteurs se conjuguent de façon à l'Inde plus attrayante pour faire des affaires⁵⁹. Comme le ministre du Développement des ressources humaines et de l'Éducation l'a indiqué au comité, l'Inde nourrit l'ambition d'être renommée pour la production de biens d'excellente qualité à prix intéressant et pour l'offre de solutions dans les domaines des sciences et des services.

Il s'ensuit qu'une meilleure compréhension de l'Inde nouvelle et dynamique d'aujourd'hui permet de mieux saisir les perspectives et le potentiel qu'offre la future croissance économique du pays⁶⁰. La mission d'étude a confirmé au comité que l'Inde nouvelle présente de nombreux aspects positifs et tangibles et que les entrepreneurs canadiens peuvent avec confiance chercher à profiter des multiples occasions. On a

⁵⁹ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

⁶⁰ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

mentionné à ce sujet que les occasions à saisir découlent des défis que l'Inde devra relever pour maintenir sa croissance. Plus précisément, l'économie progressera parallèlement à la demande intérieure de ressources, de biens manufacturés et de services dans tous les secteurs et branches d'activité, notamment l'éducation, l'agriculture, les infrastructures, les sciences de la vie, l'électricité et les autres formes d'énergie, le logement et l'immobilier, pour ne donner que quelques exemples⁶¹. Comme l'a signalé le ministre du Commerce et de l'Industrie, l'Inde est devenue un pays de « possibilités infinies⁶² ». Cette opinion a aussi été exprimée par le ministre du Transport routier et des Autoroutes, qui a expliqué avec entrain qu'en raison des besoins innombrables de l'Inde, les occasions – et par conséquent les défis – « ne sont pas pour demain, mais bien pour aujourd'hui⁶³ ».

L'Inde offre donc de nombreuses occasions d'accroître ses relations avec le Canada en matière de commerce et d'investissement. Sa réintégration dans l'économie mondiale a préparé le terrain pour une meilleure coopération entre nos deux pays⁶⁴. Le ministre du Transport routier et des Autoroutes a invité les entreprises canadiennes à venir « se mouiller » pour dissiper la conception abstraite et dépassée qu'elles peuvent avoir de l'Inde⁶⁵. Les interlocuteurs du comité ont clairement dit qu'ils étaient désireux d'approfondir les relations avec le Canada dans divers secteurs, tels que le commerce, les investissements, l'éducation, les sciences et la technologie, et d'en savoir plus sur l'expertise et les produits canadiens. Non seulement les deux pays se complètent par la taille, la population, la géographie et les ressources, mais aussi, ce que les représentants du gouvernement et des entreprises ont dit maintes fois au comité, l'Inde a des

⁶¹ Réunions, Delhi, Inde, 7 septembre 2010; Hyderabad, Inde, 8 septembre 2010; Mumbai, Inde, 9 et 10 septembre 2010.

⁶² Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

⁶³ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

⁶⁴ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

⁶⁵ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

besoins dans de nombreux secteurs où le Canada exerce un leadership, comme l'agriculture, les forêts, l'énergie nucléaire et les mines⁶⁶. Les interlocuteurs n'ont cessé de dire que les possibilités en Inde sont immenses en nombre et en étendue; la State Bank of India a suggéré – par exemple – d'établir un partenariat basé sur l'expertise canadienne en extraction des ressources et sur les réserves inexploitées de l'Inde et d'utiliser les services financiers des deux pays pour faciliter le transfert des ressources⁶⁷. Dans le même ordre d'idées, le Canada est considéré comme un important partenaire commercial pour l'Inde, particulièrement dans le contexte nord-américain comme porte d'entrée à un vaste continent⁶⁸.

Le comité n'a pas tardé à réaliser que l'objectif, fixé par les premiers ministres de l'Inde et du Canada en juin 2010 et consistant à faire passer la valeur des échanges commerciaux de 4,1 à 15 milliards de dollars canadiens en cinq ans, n'est pas suffisamment ambitieux. Les représentants de nombreuses entreprises canadiennes et indiennes que le comité a rencontrés à l'occasion de diverses tables rondes ont souligné qu'il importe que les entreprises canadiennes adhèrent à une vision à long terme pour l'atteinte d'objectifs supérieurs en matière de commerce, quels qu'ils soient. Cette vision à long terme est d'autant plus nécessaire que l'économie indienne est susceptible de rester vigoureuse pour une période d'au moins 15 à 20 ans. Ce conseil tient en partie à la diversité et à la complexité de l'Inde, qu'il vaut mieux aborder de manière progressive et par une présence continue ainsi que par des visites de suivi fréquentes afin de surmonter les difficultés qui ne manqueront pas de se poser. Il tient en outre à la vitalité de l'Inde et aux nombreuses occasions qui se présenteront à la lumière de son évolution économique rapide⁶⁹. On a aussi conseillé

⁶⁶ Réunions, Delhi, Inde, 6 et 7 septembre 2010.

⁶⁷ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

⁶⁸ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

⁶⁹ Réunions, Delhi, Inde, 5 et 7 septembre 2010; Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

aux entreprises canadiennes de s'informer suffisamment du contexte commercial et réglementaire de l'Inde dans un premier temps, même s'il faut pour cela collaborer avec un partenaire local pour obtenir toute l'information nécessaire, y compris sur la culture. Il ne faut pas sous-estimer l'importance des associations commerciales du Canada et de l'Inde comme sources de renseignements commerciaux essentiels. À ce sujet, un interlocuteur a suggéré qu'un délégué commercial canadien soit affecté à ces associations pour répondre encore plus directement aux besoins des entreprises canadiennes⁷⁰. De plus, on a conseillé aux entreprises canadiennes de réfléchir stratégiquement aux occasions qui s'offrent dans différentes régions de l'Inde; comme l'a signalé le ministre du Transport routier et des Autoroutes, « l'Inde, ce n'est pas Delhi⁷¹ ».

Le Canada peut tirer parti de sa présence déjà établie dans de nombreuses régions de l'Inde et dans divers secteurs. Certains interlocuteurs ont mis en évidence SNC Lavalin et Bombardier comme exemples de réussite. Plus de 50 entreprises canadiennes sont actives dans l'Inde du Sud, et il y en a plus de 70 dans l'Inde de l'Ouest. Pendant sa mission d'étude, le comité a pu à diverses reprises prendre directement contact avec de nombreuses entreprises canadiennes qui exercent leurs activités dans les secteurs des infrastructures, des télécommunications, de l'éducation, des technologies, de la finance, de l'extraction des ressources, des transports et de la construction et obtenir des renseignements utiles. Il a aussi eu l'occasion d'observer les activités environnantes à l'extérieur des réunions, comme l'existence de maisons préfabriquées pour diminuer la pénurie de logements. Cette industrie doit obtenir un agrément technique indien pour les maisons usinées par les entreprises canadiennes.

⁷⁰ Réunion, Hyderabad, Inde, 8 septembre 2010.

⁷¹ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

L'agrément idéalement rendrait les compagnies admissibles aux appels d'offres des grands constructeurs indiens et des projets de logements sociaux.

Malgré cette présence et l'importance que revêt le Canada pour l'Inde, on a souvent dit au comité que notre pays peut faire davantage. On lui a indiqué que le Canada est sur la bonne voie pour ce qui est de resserrer les liens avec l'Inde dans divers secteurs et d'appuyer ces efforts par des accords et des protocoles d'entente, y compris aux niveaux fédéral et provincial. Toutefois, au dire du ministre du Commerce et de l'Industrie, le commerce bilatéral a beau s'être intensifié, les niveaux ne correspondent pas à tout le potentiel qui peut être réalisé dans l'intérêt de chaque pays. Bien que beaucoup d'autres pays soient présents en Inde avec leurs entreprises phares, le marché n'est pas saturé et il reste des occasions à saisir.

1. Éducation

L'Inde a d'énormes besoins en éducation parce que l'État ne dispose pas des ressources lui permettant d'offrir à la cohorte nombreuse et grandissante d'élèves des niveaux primaire, secondaire et postsecondaire et à la main-d'œuvre croissante une instruction de qualité qui les préparera à occuper des emplois rémunérateurs dans sa nouvelle économie⁷². Selon le ministre du Développement des ressources humaines et de l'Éducation, sur les 220 millions d'écoliers du primaire, seuls 14 millions poursuivent leurs études jusqu'au niveau postsecondaire. De plus, l'Inde n'a que 504 universités et 22 000 collèges pour instruire 14 millions d'étudiants. Ces chiffres font ressortir les limites de l'infrastructure scolaire indienne et la vive concurrence que les jeunes se livrent pour entrer dans les établissements d'enseignement

⁷² Réunions, Delhi, Inde, 7 septembre 2010; Mumbai, Inde, 9 et 10 septembre 2010.

postsecondaire. À titre d'exemple, moins de 1 % des candidats à l'admission à l'India Institute of Technology de Mumbai, qui se classe parmi les 30 premières écoles d'ingénierie au monde, sont acceptés dans les programmes de sciences, de gestion et de biotechnologie. D'après le ministre du Développement des ressources humaines et de l'Éducation, la situation risque d'empirer d'ici 2020, car le nombre d'étudiants qui fréquentent les établissements d'enseignement postsecondaire devrait alors atteindre 60 millions, d'où la nécessité d'avoir 1 000 universités et 35 000 collèges. Malgré tout, en 2020, il y aura probablement une grande proportion des personnes âgées de 18 à 25 ans qui ne suivront pas de formation ou de cours postsecondaires. Selon d'autres interlocuteurs, 50 % de la population indienne entrera bientôt dans le groupe d'âge des 18 à 25 ans, et l'Inde n'a pas les moyens de former et d'instruire tous ces jeunes⁷³. Ce problème est exacerbé par la pauvreté, les troubles sociaux et même les tendances terroristes pouvant être associés à une vaste population de jeunes non qualifiés qui risquent de se retrouver sans emploi⁷⁴.

Selon un des interlocuteurs, à l'exemple du secteur manufacturier qui a joué un rôle clé dans l'économie de la Chine et dans son rayonnement mondial, le secteur de l'éducation pourrait agir sur l'économie de l'Inde et sur les liens de ce pays avec le reste du monde. Les programmes et les professions qui reçoivent une attention particulière, en raison notamment des besoins engendrés par la croissance économique de l'Inde, sont la médecine et les sciences de la vie, la formation des enseignants, l'administration des affaires, l'actuariat, le droit et l'ingénierie. Le comité a aussi été informé que l'enseignement technique est devenu l'un des secteurs de l'éducation à la croissance la plus rapide, particulièrement la gestion des services d'accueil, les communications, le design et les médias, et que les besoins sont

⁷³ Réunion, Mumbai, 9 septembre 2010.

⁷⁴ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

immenses dans les métiers et les professions, comme la construction, la soudure et d'autres domaines techniques. En raison des différences régionales, il est nécessaire, aussi, d'uniformiser les programmes d'études à tous les niveaux d'enseignement.

Il s'ensuit qu'une myriade de possibilités s'offrent aux établissements d'enseignement canadiens disposés à fournir des services d'éducation d'excellente qualité, ce qui permettrait au Canada d'améliorer son bilan relativement terne dans le commerce des services avec l'Inde. Du fait de sa croissance économique, l'Inde a maintenant un grand nombre de jeunes qui ont les moyens financiers de faire des études supérieures à l'étranger ou dans leur pays. Beaucoup d'interlocuteurs ont dit également que les universités canadiennes sont parmi les mieux cotées au monde et ont des tarifs concurrentiels.

Comme on l'a expliqué au comité, une des possibilités offertes est d'accroître le nombre d'étudiants indiens dans les collèges et les universités du Canada pour qu'ils puissent suivre des programmes d'études de grande qualité dans des établissements agréés⁷⁵. Selon les chiffres fournis, l'Inde – avec la Chine – comptera d'ici 2025 pour 50 % de la demande d'études supérieures à l'étranger, ce qui représente quelque 3,6 millions d'étudiants. Malgré ce vaste réservoir possible de candidats, il n'y a actuellement que 6 000 Indiens inscrits dans les universités et collèges canadiens. Compte tenu du nombre beaucoup plus élevé d'Indiens qui étudient en Australie et au Royaume-Uni et des quelque 100 000 qui sont aux États-Unis, la comparaison n'avantage pas notre pays⁷⁶. Les circonstances pourraient toutefois jouer en faveur du Canada; comme l'ont indiqué des représentants indiens, l'Inde aimerait voir augmenter le nombre de ses étudiants au Canada, en raison de problèmes de

⁷⁵ Réunions, Delhi, Inde, 7 septembre 2010; Mumbai, Inde, 9 et 10 septembre 2010.

⁷⁶ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

crédibilité et d'agrément de certains établissements fréquentés par des Indiens et, dans certains cas, à cause de la dynamique sociale qui semblerait leur être défavorable en Australie.

Les tendances dans l'admission d'étudiants indiens au Canada paraissent déjà prendre un tournant positif. Le comité a été informé que le nombre de permis d'études temporaires déjà délivrés en 2010 par les services d'immigration canadiens dépassait 8 000, comparativement à environ 2 500 en 2007. En 2010, on enregistre déjà, par rapport à 2009, une hausse de 300 % des demandes de permis d'études temporaires dans les collèges communautaires, alors que la croissance annuelle moyenne se situe entre 50 et 60 %⁷⁷.

Le développement du secteur indien de l'éducation pour répondre aux besoins internes du pays est aussi une occasion à saisir. Il s'agirait entre autres d'aider l'Inde à augmenter le nombre d'écoles et d'enseignants du niveau secondaire et la qualité de l'instruction, qui fait particulièrement défaut d'après les commentaires exprimés⁷⁸. À cet effet, le gouvernement indien a adopté un plan d'expansion de l'infrastructure scolaire pour faire face à la hausse prévue des inscriptions; la construction de 373 collèges, de 30 universités fédérales, de 8 instituts indiens de technologie, de 7 instituts indiens de gestion et de 20 instituts indiens de technologie de l'information figure parmi les objectifs fixés. Un des interlocuteurs a proposé que le Canada et l'Inde s'associent pour construire des établissements scolaires afin d'aider son pays à répondre aux besoins en infrastructure⁷⁹. On a aussi informé le comité du projet du gouvernement indien de doter les 540 universités du pays et 1 000 de ses collèges de services à bande large pour surmonter certaines des difficultés du secteur, ce qui

⁷⁷ Réunion, Delhi, Inde, 5 septembre 2010.

⁷⁸ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

⁷⁹ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

représente une occasion de plus à saisir pour le Canada vu son expertise dans le domaine⁸⁰.

Il est encourageant de voir que l'Inde cherche à réformer la réglementation dans le secteur de l'éducation, ce qui devrait avoir pour effet de transformer les volets admission, gouvernance et assurance de la qualité du système de manière à en faciliter le développement et à répondre aux besoins. On a dit au comité que le Parlement indien envisage un projet de loi qui faciliterait l'installation en Inde de campus satellites d'universités étrangères. Le ministre du Commerce et de l'Industrie, en particulier, a invité les établissements canadiens à installer des campus qui offrent des programmes en sciences et technologie et en gestion⁸¹. Même sans cette loi, des établissements comme la Schulich School of Business (Université York) et la Richard Ivey School of Business (Université Western Ontario) sont déjà présents dans le système d'éducation indien et offrent une formation des cadres grâce à des partenariats établis avec différentes entreprises indiennes.

Le comité a demandé s'il ne serait pas nécessaire d'imposer des droits de scolarité élevés pour rendre ce type d'initiative économiquement viable, ce qui pourrait empêcher des Indiens doués, mais issus de milieux moins nantis, de fréquenter des établissements d'enseignement postsecondaire. On lui a répondu que les études et la formation spécialisées deviendront plus accessibles aux Indiens grâce à des droits de scolarité relativement bas conjugués au volume important de candidats aux études rendu possible par la croissance économique. Autrement dit, le fort volume d'étudiants permettra normalement d'imposer des droits de scolarité abordables, ce

⁸⁰ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

⁸¹ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

qui assurera la viabilité économique du système⁸². De plus, comme le coût des intrants et de l'infrastructure sera moindre pour les établissements indiens, et même pour ceux de l'étranger qui s'implanteront dans le pays après l'adoption du projet de loi pertinent, il sera possible d'avoir une structure économique plus légère basée en partie sur des droits de scolarité modérés.

On a aussi invité le comité à se renseigner sur le rôle croissant du secteur privé dans le système d'éducation et sur le nombre grandissant de partenariats public-privé comme moyens de surmonter certaines des difficultés. On lui a toutefois dit que les écoles privées sont très variables par la qualité et le coût, surtout dans les régions rurales et les provinces moins prospères. Par exemple, de 20 à 25 % des écoles sont privées dans l'Uttar Pradesh, par rapport à plus de 60 % dans une autre province plus prospère.

On a suggéré bien d'autres moyens de consolider de façon mutuellement avantageuse les liens existant entre nos deux pays dans le domaine de l'éducation et, par conséquent, leurs relations commerciales bilatérales. Un exemple est la conclusion d'accords sur la reconnaissance des programmes et des diplômes indiens, notamment sur l'équivalence des diplômes, l'agrément et les normes. On a tout particulièrement fait ressortir la difficulté qu'éprouvent les titulaires de diplômes indiens en droit à se faire accepter dans la profession juridique au Canada⁸³.

On ne peut nier l'importance des échanges d'étudiants et de professeurs – de courte ou de longue durée – comme moyen de renforcer les liens entre les deux pays et, en même temps, d'enrichir les expériences des Canadiens comme des Indiens. Ces

⁸² Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

⁸³ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

initiatives doivent se poursuivre et prendre de l'ampleur. Lors d'une table ronde franche et animée sur l'éducation à Mumbai, le comité a été informé des retentissements positifs de ces échanges et partenariats organisés par des établissements canadiens, tels que le Collège Seneca, le Collège George Brown et l'Université de l'Alberta, avec des établissements de l'Inde de l'Ouest. Ces initiatives suscitent une collaboration à divers égards : méthodes d'enseignement, programmes conjoints menant à un diplôme, élaboration conjointe de cours et de programmes d'études, enrichissement du corps professoral, échanges par semestre et recherche-développement. Des représentants de l'India Institute of Technology, par exemple, ont signalé les avantages mutuels tirés de la recherche concertée avec des professeurs et des étudiants de l'Université Carleton, de l'Université de Waterloo, de l'Université York et de l'Université de Toronto. Les solides partenariats conclus entre l'Université de l'Alberta et différents établissements indiens d'enseignement postsecondaire, comme l'India Institute of Technology, l'India Institute of Management de Bangalore, l'Université de Hyderabad, ainsi que la Public Health Foundation of India et Tata Consultancy Services, sont particulièrement dignes de mention.

Les interlocuteurs à la table ronde ont souligné que les établissements canadiens offraient beaucoup d'attraits et qu'ils étaient devenus leur priorité dans le renforcement des liens avec l'étranger. Ils ont insisté sur l'accueil chaleureux des délégations d'établissements canadiens, sur la diversité des étudiants et des professeurs des universités au Canada et sur le fait que les établissements canadiens sont soucieux des besoins et des intérêts des Indiens⁸⁴. Ils ont aussi fait valoir que la qualité supérieure et le grand sérieux des étudiants indiens ainsi que leur taux élevé de diplomation rendent les candidats indiens intéressants pour les universités. En fait, s'il y a environ 12 millions d'étudiants inscrits à des programmes d'études supérieures,

⁸⁴ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

dont 10 % sont « exceptionnels », on obtient une cohorte éventuelle de 1,2 million de personnes qui ont le potentiel scolaire voulu pour réussir dans n'importe quel établissement⁸⁵.

Des échanges ont maintenant lieu dans des disciplines où il n'y en avait pas auparavant, comme le commerce, les sciences et la technologie et l'ingénierie, ce qui rend les relations entre le Canada et l'Inde encore plus positives et mutuellement avantageuses. On a toutefois précisé qu'un grand nombre des programmes ont une étendue et une portée géographique limitées. Des interlocuteurs ont indiqué que, peu importe si les activités se déroulent en Inde ou au Canada, il est profitable d'élaborer dans diverses disciplines des programmes d'études à caractère international qui ouvrent une fenêtre sur le monde et sont un juste reflet de la mondialisation de la société et de l'économie. Ces programmes d'échange s'inscriraient dans la tendance à la mobilité de la main-d'œuvre et des populations, caractéristique propre à la nouvelle économie mondiale.

Des interlocuteurs ont proposé plusieurs moyens de renforcer ces échanges, comme de trouver des sources privées de financement et, plus particulièrement, de supprimer l'obligation de trouver un partenaire industriel pour obtenir des fonds du programme bilatéral. Ils ont également suggéré que les universités canadiennes qui offrent des programmes correspondant aux besoins de l'Inde, comme ceux d'agriculture et de santé, fassent l'objet d'une meilleure promotion qui augmenterait leur visibilité auprès des étudiants et des professeurs indiens. Faire mieux connaître les occasions d'échanges et d'études au Canada dans des secteurs non traditionnels, comme l'administration des affaires, l'agriculture et même le droit international, pourrait être une étape importante dans la création de la marque Canada.

⁸⁵ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

Dans les semaines qui ont suivi sa mission d'étude, le comité a eu le plaisir d'apprendre que l'Association des universités et collèges du Canada a délégué en novembre 2010 quinze recteurs d'université en Inde pour la plus vaste mission jamais entreprise à l'étranger par des universités canadiennes. Accompagnée par le ministre d'État (Sciences et Technologie), la délégation a rencontré des enseignants, des chefs d'entreprise et des représentants gouvernementaux de l'Inde, dont le ministre du Développement des ressources humaines et de l'Éducation. Le comité a été particulièrement heureux de voir que plusieurs des objectifs et réalisations de cette délégation vont de pair avec ses propres observations sur le resserrement des liens en matière d'éducation entre l'Inde et le Canada, notamment l'augmentation de la visibilité du Canada dans le secteur de l'éducation, la promotion des diplômes conjoints et des échanges universitaires et techniques et l'octroi de plus de 500 000 dollars canadiens en bourses de huit universités pour des étudiants indiens. Les réalisations touchent entre autres le programme de stages Canada-Inde de Globalink, qui prévoira 51 bourses totalisant plus de 3,5 millions de dollars canadiens pour des étudiants indiens du niveau de la maîtrise ou du doctorat qui ont fait un stage d'été au Canada dans le cadre du programme de recherche de MITACS. Elles visent aussi des partenariats institutionnels en agriculture, comme ceux établis entre l'Université de la Saskatchewan et l'Université des sciences vétérinaires et animales Guru Angad Dev, de Ludhiana dans le Punjab, et entre l'Université du Manitoba, l'Indian Institute of Crop Processing Technology et le ministère des Industries de transformation des aliments⁸⁶.

⁸⁶ Voir *Document d'information sur les initiatives des universités canadiennes avec l'Inde*, http://www.aucc.ca/policy/issues/India-Background-for-Canadian-University-Announcements_f.html (consulté le 23 novembre 2010).

Grâce à sa visite de l'India School of Business (ISB) de Hyderabad et à ses discussions avec des professeurs et des étudiants, le comité a été à même de saisir avec plus d'acuité la transformation radicale et dynamique de l'Inde et le nouvel optimisme avec lequel les jeunes générations perçoivent leur propre avenir. L'ISB est devenue l'établissement de prédilection pour l'élite des étudiants en commerce et en gestion, de même que pour les Indiens non résidants et les non-Indiens en général, qui alignent leur avenir professionnel sur l'évolution de l'Inde. Si ces étudiants, poussés par l'ambition, choisissent une école supérieure de commerce qui leur offre une voie privilégiée vers les secteurs de pointe futurs, le fait d'étudier en Inde, un des pays à la croissance la plus rapide, plutôt qu'à l'étranger leur donne un avantage. Certains étudiants ont admis qu'ils s'étaient inscrits dans une école supérieure indienne plutôt qu'étrangère parce que l'Asie – et surtout l'Inde – est l'« endroit par excellence » pour travailler dans le domaine du commerce mondial. À leur avis, le diplôme d'une école indienne leur donnera l'avantage nécessaire au succès professionnel.

Les installations de l'ISB, de même que son corps professoral et sa population étudiante, sont de niveau international. Les droits de scolarité, très intéressants, se chiffrent annuellement à 40 000 dollars américains pour un programme de MBA, par exemple. L'ISB offre des possibilités de réseautage pour ses professeurs et ses étudiants ayant déjà une expérience de travail solide, des partenariats avec 32 autres écoles supérieures de commerce en Asie, en Europe, en Israël, en Afrique du Sud et en Amérique du Nord (entre autres à la School of Business de l'Université Queen's) et des programmes d'échange. De plus, ses étudiants et ses professeurs se spécialisent et possèdent de l'expérience dans divers secteurs de pointe tels que l'extraction des ressources et le financement des entreprises. Les femmes sont bien représentées dans sa population étudiante.

2. Infrastructure

Au cours de sa mission d'étude, le comité s'est fait dire à maintes reprises à quel point les énormes besoins de l'Inde en matière d'infrastructure sont liés au développement et à la viabilité économique du pays et en sont aussi le moteur. L'urbanisation accrue de l'Inde, qui a pour effet d'accroître les bassins de population et, étonnamment, le nombre de villes à gérer et à soutenir, n'y est pas étrangère non plus. Les besoins au titre des infrastructures découlent aussi de la nécessité de mieux relier entre elles les agglomérations urbaines en expansion, de gérer l'augmentation annuelle de 20 à 30 % du trafic routier et d'améliorer l'état des routes⁸⁷. Selon le ministre du Commerce et de l'Industrie, les dépenses de l'Inde au titre des infrastructures progresseront au cours des dix prochaines années pour atteindre 1,7 billion de dollars américains. La State Bank of India s'attend à ce que les investissements dans les infrastructures atteignent 2,5 billions de dollars américains d'ici les 15 prochaines années. Malgré tout, ces montants sont loin d'être suffisants. À titre de comparaison, les représentants de McKinsey and Company ont indiqué que l'Inde investit seulement 3 % de son PIB dans son infrastructure, tandis qu'en Chine, ce pourcentage est de 9 %⁸⁸.

Il semble que la connectivité des infrastructures, c'est-à-dire les liaisons routières, aériennes, ferroviaires, etc., entre les régions et les États, est essentielle au développement économique de l'Inde⁸⁹. En conséquence, il a beaucoup été question lors des réunions des nombreux débouchés qui s'offrent aux entreprises canadiennes au chapitre du développement de l'infrastructure, en particulier dans le domaine du transport et du génie civil.

⁸⁷ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

⁸⁸ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

⁸⁹ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

À la base, la satisfaction des besoins de l'Inde en matière d'infrastructure et de connectivité passe par la construction de routes. Comme le ministre du Transport routier et des Autoroutes l'a dit au comité, bien que le réseau routier de l'Inde soit le deuxième en importance au monde, le pays doit quand même construire 20 kilomètres de route par jour pour atteindre son objectif de 24 000 kilomètres de route en construction d'ici 2011. À cet égard, les possibilités offertes aux entreprises de génie civil sont presque infinies, puisque des contrats sont en cours d'attribution pour la construction de 12 000 kilomètres de route en 2010-2011, et que 2 à 3 milliards de dollars américains sur les 80 milliards qui doivent être investis, ont déjà été distribués. Dans ce contexte d'expansion du réseau routier, le ministre a aussi évoqué le rôle que doivent jouer les entreprises canadiennes dans la mise au point de systèmes de contrôle de la circulation. À titre d'exemple d'initiative privée d'investissement dans l'infrastructure, le ministre a cité le fonds d'investissement de 500 millions de dollars américains créé par SNC-Lavalin.

D'autres interlocuteurs ont évoqué le manque d'entretien de l'infrastructure ferroviaire de l'Inde. Au départ, l'Inde a mis l'accent sur le développement d'une infrastructure pour le transport de passagers qui primait, et c'est seulement maintenant qu'elle réalise qu'elle doit aussi se doter d'une infrastructure ferroviaire pour le transport de marchandises. Le pays songe par exemple à mettre en place une liaison ferroviaire à grande vitesse pour le transport de conteneurs entre Delhi et Mumbai, ainsi qu'entre Delhi et Kolkata⁹⁰.

L'établissement de partenariats entre le Canada et l'Inde serait également possible en ce qui concerne la construction des installations portuaires et aéroportuaires de l'Inde

⁹⁰ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

et l'amélioration de l'efficacité de ces dernières. L'aménagement de ports dans l'Ouest de l'Inde – où se trouvent déjà cinq des treize plus grands ports du pays, notamment ceux du Gujarat où a transité l'essentiel du fret au cours des deux dernières années – offrira des perspectives intéressantes puisque d'après le ministre du Commerce et de l'Industrie, les liaisons vers les ports maritimes du Canada Atlantique seraient plus courtes que celles vers le Nord-Est des États-Unis⁹¹. Le comité a aussi appris que l'importance des ports privés dans le développement économique de l'Inde va en s'accroissant. La construction et l'aménagement des aéroports ouvrent aussi toutes sortes de possibilités, étant donné le nombre d'installations à construire. De nombreux aéroports ont déjà été construits dans l'État du Maharashtra, par exemple, qui compte maintenant 25 aéroports, et de nouveaux aéroports et aérogares ont également été érigés à Delhi, à Mumbai et à Hyderabad⁹².

3. Énergie et électricité

L'énergie et l'électricité sont d'autres secteurs d'activités où les besoins de l'Inde sont énormes, si elle veut soutenir sa croissance économique. En gros, la demande d'électricité de l'Inde dépasse l'offre. Selon les représentants de McKinsey and Company, l'offre actuelle d'électricité en Inde répond à la moitié de la demande seulement; de fait, il y a eu plusieurs pannes d'électricité pendant les réunions du comité, en particulier à Delhi⁹³. La capacité de production de matériel d'alimentation, les fournisseurs de parties classiques de centrales, les employés spécialisés et la gestion de projet font défaut. Selon ce qu'a appris le comité, l'Inde s'est fixé comme objectif, dans son 11^e plan quinquennal pour 2007-2012, d'accroître sa capacité de production

⁹¹ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

⁹² Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

⁹³ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

de 60 000 mégawatts, soit le triple de la capacité prévue dans le 10^e plan quinquennal, et prévoit l'augmenter encore de 100 000 mégawatts dans son 12^e plan quinquennal pour 2012-2017. Sa capacité totale de production d'électricité devrait atteindre 800 000 mégawatts d'ici 2032.

À cet égard, le ministre de l'Énergie a dit au comité que même si l'Inde souhaite satisfaire ses besoins en énergie à partir de toutes les sources renouvelables et non renouvelables, elle a particulièrement à cœur de réduire sa dépendance à l'égard du charbon et des combustibles fossiles et d'améliorer l'efficacité de ses centrales au charbon⁹⁴. De fait, l'Inde est déjà un chef de file mondial dans le domaine de l'énergie éolienne (4^e au monde) et dispose d'une forte capacité à ce chapitre, en particulier dans le Tamil Nadu (41 % de la capacité totale de l'Inde), le Maharashtra (18 %), le Kamatka (14 %), le Gujarat (13,5 %) et dans d'autres régions côtières. Malgré tout, la capacité actuelle d'environ 12 gigawatts (GW) répartis dans huit États ne représente que le quart du potentiel prévu de 48 GW. En ce qui concerne l'hydroélectricité, qui comble environ 24,7 % des besoins énergétiques totaux de l'Inde, le gouvernement s'est fixé comme objectif, dans son 11^e plan quinquennal pour 2007-2012, de porter la production d'hydroélectricité à environ 15 500 mégawatts. L'Inde prévoit aussi accroître sa capacité de production d'énergie solaire pour qu'elle atteigne 20 000 mégawatts d'ici 2022⁹⁵. L'énergie solaire peut être utilisée à diverses fins. Ainsi, le gouvernement de l'Andhra Pradesh a installé une grappe d'entreprises spécialisées dans le photovoltaïque à Hyderabad, surnommée la « FabCity », et créé ainsi un pôle de production de semi-conducteurs et d'énergie solaire pour desservir une zone économique spéciale.

⁹⁴ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

⁹⁵ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

Selon le ministre de l'Énergie, l'Inde envisage aussi de faire passer de 3 à 5,5 % la part de la production provenant des centrales nucléaires, grâce à la conclusion d'ententes internationales visant à étendre les activités de son industrie nucléaire⁹⁶. Elle prévoit produire 20 000 mégawatts d'électricité (MWé) à partir de l'énergie nucléaire d'ici 2020, et 63 000 MWé d'ici 2032, d'où la création d'un marché de 25 à 50 milliards de dollars canadiens. Selon les représentants de McKinsey and Company, l'Inde compte faire de l'énergie nucléaire sa principale source d'énergie d'ici 2015⁹⁷.

Le comité se réjouit des réformes réglementaires que l'Inde entend mettre en œuvre dans le secteur énergétique, puisqu'elles permettront de libéraliser les activités dans ce secteur et de laisser libre court à l'investissement étranger. Tout indique cependant que le processus de privatisation traîne en longueur, puisque seulement 13,5 % de l'ensemble des installations actuelles ont été privatisées, alors que le 12^e plan quinquennal pour 2012-2017 prévoit que la moitié d'entre elles doit passer aux mains du secteur privé.

Au nombre des mesures de réforme envisagées, plusieurs interlocuteurs ont parlé du projet de loi sur la responsabilité civile en matière de dommages nucléaires, qui est actuellement à l'étude⁹⁸. L'entrée en vigueur de ce projet de loi aura pour effet de tenir les exploitants, et non les fournisseurs, responsables de l'intégrité des installations nucléaires. Si elle adopte ce projet de loi, l'Inde deviendra, à l'instar du Canada, l'un des 29^e pays à s'être dotés d'un tel cadre législatif, et sera en meilleure posture pour parachever les ententes qu'elle doit conclure avec les fournisseurs mondiaux

⁹⁶ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

⁹⁷ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

⁹⁸ Réunions, Delhi, Inde, 5, 6, 7 septembre 2010.

d'équipement nucléaire pour pouvoir atteindre ses objectifs en matière de production d'énergie nucléaire.

Les besoins et les objectifs de l'Inde en matière d'énergie procureront des débouchés intéressants aux entreprises canadiennes. Le Protocole d'entente en matière d'énergie signé en 2009, le Forum Canada-Inde de l'énergie (qui a eu lieu en mai 2010) et l'Accord de coopération nucléaire de 2010 sont autant d'éléments de nature à faire progresser les relations bilatérales dans ce domaine, mais il est encore trop tôt pour évaluer l'impact de ces mesures sur les relations entre le Canada et l'Inde. Malgré tout, le comité remarque que le producteur d'uranium de Saskatoon, Cameco, est déjà présent à Hyderabad. De même, le comité a maintes fois entendu des interlocuteurs insister sur la nécessité de pouvoir compter sur l'expertise canadienne dans ce secteur en particulier, notamment en ce qui concerne la mise au point de réseaux intelligents, l'installation de lignes de transmission par fil et la production d'hydroélectricité, et sur l'importance de prévoir des mesures d'encouragement pour inciter les sociétés à envisager le recours à d'autres sources d'énergie que l'énergie thermique⁹⁹.

Les relations et le transfert de connaissances et d'expertise sont loin d'être à sens unique. Au contraire, le comité a appris que le secteur énergétique canadien avait beaucoup de choses à apprendre de l'Inde en matière d'énergie éolienne.

4. Industrie minière et autres industries extractives

Le potentiel inexploité des industries extractives de l'Inde représente aussi un créneau important et intéressant pour les entreprises canadiennes et pour nos spécialistes en la

⁹⁹ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

matière, et les relations dans ce secteur sont appelées à s'intensifier à l'avenir. Plusieurs ministres, dont celui du Commerce et de l'Industrie et celui du Transport routier et des Autoroutes, ont souligné le rôle de chef de file du Canada dans le domaine des mines et des autres activités d'extraction. Ils ont mis en relief les possibilités de partenariat à l'égard de l'exploration et de l'exploitation des réserves pétrolières et gazières de l'Inde et fait observer que le Canada pouvait aussi être un fournisseur de machines et d'équipement à cette fin. De grandes entreprises mondiales comme Shell et Petro Gas, sont déjà actives dans le pays, et l'entreprise Husky Energy de Calgary est au nombre des plus importants investisseurs directs canadiens dans la province indienne du Tamil Nadu. De nombreux facteurs contribuent à renforcer l'intérêt des débouchés offerts aux entreprises canadiennes en Inde. Ainsi, l'Inde abrite la plus importante raffinerie de pétrole au monde dans le Gujarat, ne restreint pas l'exploration ou l'extraction et approuve automatiquement les investissements étrangers. L'adoption d'une réforme législative pour faciliter l'accès aux entreprises étrangères, notamment aux entreprises canadiennes, contribuerait néanmoins à élargir encore plus ces débouchés et devrait être encouragée.

Le groupe indien Essar, conglomérat multinational propriétaire des Aciers Algoma de Sault-Sainte-Marie, en Ontario, est un exemple des possibilités offertes dans ce secteur. Lors de sa réunion à Mumbai, le comité a eu l'occasion d'en apprendre un peu plus sur les activités nationales et étrangères menées par cette société pétrolière et gazière entièrement intégrée ayant une forte présence d'un bout à l'autre de la chaîne de valeur des hydrocarbures, qui va de l'exploration à la vente au détail en passant par la production¹⁰⁰. Le groupe exploite aussi une raffinerie de 10,5 millions de tonnes au Gujarat, ainsi qu'un portefeuille de blocs pour la prospection pétrolière et gazière extracôtière et côtière dans la rade de Mumbai et dans d'autres régions de l'Est de

¹⁰⁰ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

l'Inde. Il gère et exploite des gisements de minerai de fer dans plusieurs provinces du Centre et de l'Ouest de l'Inde, qui servent à approvisionner ses aciéries. Il est aussi présent dans le secteur de l'extraction du charbon, et a le potentiel voulu pour mener des activités minières à grande échelle et ainsi pouvoir répondre aux besoins de ses filiales et vendre à d'autres entreprises. Avec ses activités dans plus de 20 pays répartis sur cinq continents et ses revenus d'environ 15 milliards de dollars américains, cette entreprise est appelée à jouer un rôle de premier plan dans l'avenir de l'Inde.

5. Agriculture

L'agriculture est un autre secteur dont il faut stimuler le développement et l'efficience pour soutenir la croissance économique de l'Inde. C'est un secteur qui n'est pas axé sur les exportations. Pour bien des Indiens, l'agriculture demeure plutôt un mode de vie et rares sont ceux qui réussissent à en vivre. Les réformes dans ce domaine sont particulièrement délicates, étant donné que 60 % de la population travaille dans le secteur agricole, que 70 % vit en région rurale et est fortement tributaire de l'agriculture de subsistance et que le secteur est à la merci de variables comme les conditions météorologiques, les politiques internes, les prix mondiaux et l'accès aux fertilisants¹⁰¹. Selon le secrétaire d'État à l'Agriculture, l'agriculture est importante non seulement en tant que secteur d'activités, mais aussi parce qu'elle est essentielle pour nourrir la population de 1,3 milliard d'habitants de l'Inde. Les principales cultures sont le blé et le riz dont la production a atteint 18 millions de tonnes au cours des trois dernières années et pourrait atteindre 400 millions de tonnes, si les riziculteurs recourent aux bonnes pratiques et disposent d'un bon équipement. La faible viabilité

¹⁰¹ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

économique du secteur a été discrètement évoquée lorsqu'il a été question des taux élevés de suicide chez les agriculteurs en Inde.

Les représentants gouvernementaux et les législateurs rencontrés à Hyderabad ont présenté au comité un aperçu de la situation de l'agriculture dans la province de l'Andhra Pradesh. Leur exposé confirme l'importance de ce secteur dans l'économie de l'État et reconnaît aussi qu'il représente un débouché viable pour les entreprises canadiennes. Ainsi, 72 % de la population de la province vit en région rurale, et 65 % des résidants sont des travailleurs agricoles. Les principales cultures de la province sont le riz, le millet et les légumineuses, notamment les lentilles, les oléagineux, les piments et la canne à sucre. Avec une récolte annuelle moyenne de 20 millions de tonnes, le gouvernement de l'État a fixé l'objectif de croissance du secteur agricole à 4 %. Il espère atteindre cet objectif en améliorant ses techniques de culture sèche, en facilitant l'accès à de l'équipement et à des technologies de qualité supérieure, en offrant des programmes d'appoint et en facilitant l'accès au crédit et à l'assurance-récolte¹⁰².

Le secrétaire d'État à l'Agriculture a été catégorique : les possibilités offertes aux spécialistes et aux chefs de file canadiens en matière d'agriculture sont « illimitées » et pourraient porter le niveau actuel des exportations agroalimentaires entre le Canada et l'Inde à au-delà de 539 millions de dollars canadiens. Malgré la taille du secteur agricole, la production intérieure de l'Inde demeure insuffisante pour répondre aux besoins du pays, d'où le fort volume d'importations de produits agricoles. Le secrétaire d'État à l'Agriculture et le ministre du Commerce et de l'Industrie ont tour à tour évoqué les possibilités qu'offre la mise en valeur du potentiel encore inexploité de l'Inde au chapitre de la production de céréales vivrières, de la transformation et de

¹⁰² Réunion, Hyderabad, Inde, 8 septembre 2010.

la distribution des produits alimentaires, de l'entreposage postrécolte et de la conservation, de la distribution, de la fourniture de potasse, d'oligo-éléments et d'autres engrais, des biopesticides, des technologies en matière d'irrigation et de l'expertise connexe, du développement de l'infrastructure, de la zoogénétique ainsi que des machines et de l'équipement technique¹⁰³. L'exploitation de ces créneaux devra bien sûr tenir compte des spécificités de l'Inde. Le fait qu'entre 35 et 40 % de la production de fruits et légumes de l'Inde est perdue et qu'entre 15 et 20 % de sa production de céréales vivrières est détruite en raison entre autres de l'inefficience des liens entre les producteurs et le marché, met en relief l'importance de l'expertise canadienne en matière d'entreposage et de transformation des aliments, de même qu'en matière de distribution alimentaire. McCain est une importante entreprise canadienne déjà active dans le secteur de la transformation des produits alimentaires au Gujarat. Les programmes d'enseignement et les possibilités de recherche en agriculture, notamment grâce à l'établissement de partenariats avec l'Université de la Saskatchewan et l'Université de Guelph, pour mettre au point des souches adaptées aux besoins de l'Inde et pour surmonter les difficultés posées par l'épuisement des sols, ont aussi été mentionnés au fil des réunions. Le développement de l'horticulture et de l'élevage, qui sont encore des industries naissantes en Inde, ouvre aussi d'autres avenues. De plus, l'établissement de partenariats avec l'Agence canadienne d'inspection des aliments renforcera la capacité de l'Inde en matière de salubrité des aliments. Par ailleurs, le Canada et l'Inde pourraient envisager d'échanger de l'information au sujet des stocks, des niveaux de production et des instruments du marché comme les contrats de gré à gré.

Les possibilités et les avantages qu'est susceptible de procurer l'établissement de partenariats nouveaux et améliorés sont amplifiés par le caractère changeant de la

¹⁰³ Réunions, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

société indienne. Ainsi, les classes supérieure et moyenne développent des préférences alimentaires et font des choix santé qui contribuent à la solidité et à la qualité de l'industrie alimentaire en Inde. Ces choix liés au mode de vie auront une incidence favorable sur les exportations canadiennes de canola et d'autres oléagineux pouvant remplacer avantageusement l'huile de palme, très utilisée dans la cuisine indienne mais relativement moins bonne pour la santé.

Comme l'a en outre affirmé le premier ministre du Maharashtra, étant donné la dépendance de l'Inde à l'égard des produits alimentaires de première nécessité comme les lentilles et les autres légumineuses, qui représentaient 98,8 % des exportations canadiennes vers l'Inde en 2009, le Canada a un important rôle à jouer pour aider l'Inde à relever les défis que sont pour elle la faim et la sécurité alimentaire. De façon plus concrète, le comité a appris que le secteur agricole indien est incapable, à lui seul, de satisfaire à la demande quotidienne minimale de 200 grammes de lentilles. Or la réduction des niveaux de pauvreté ne fera qu'exacerber ce manque à produire et il ne suffira pas d'améliorer le rendement des récoltes, la distribution alimentaire et la transformation pour réussir à le combler. À cet égard, le Canada peut non seulement continuer à fournir des quantités accrues de lentilles et de légumineuses à ce pays, où 52 % de la population vit sous le seuil de la pauvreté, mais il peut aussi faire équipe avec l'Inde pour qu'elle améliore sa production de produits agricoles et se rapproche de l'autosuffisance¹⁰⁴. Le développement agricole contribuera aussi à améliorer la situation financière d'une part importante de la population indienne qui travaille dans le secteur agricole et qui trouve difficile d'y gagner sa vie. En fait, la promesse du secteur agricole de l'Inde est un important élément de la croissance économique et du potentiel futur du pays. La sécurité alimentaire de l'Inde s'en trouvera améliorée si des cadres réglementaires sont mis en place pour mettre le secteur à l'abri de la volatilité,

¹⁰⁴ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

en particulier en ce qui concerne les prix; à cet égard, des partenariats sont possibles entre le Canada et l'Inde.

6. Sciences et technologie, information et communications

De nombreux secteurs témoignent, par leur croissance et leur potentiel de développement, du dynamisme économique de l'Inde et des débouchés possibles qui en résultent, mais le comité a eu l'impression, en écoutant les différents interlocuteurs, que le secteur des sciences et de la technologie est celui qui incarne le mieux les réalisations de la nouvelle Inde. Le plus bel exemple de cet esprit d'innovation est peut-être, selon le comité, le L.V. Prasad Eye Institute à Hyderabad¹⁰⁵. Même si la visite à l'Institut a été beaucoup trop brève, les membres du comité ont eu des échanges très instructifs avec les dirigeants de l'Institut ainsi qu'avec les directeurs de la recherche et des services de pathologie, d'immunologie et de microbiologie, entre autres. Ils en ont appris un peu plus au sujet des domaines où l'Institut excelle et innove en matière de santé oculaire et de recherche, du réseau de 73 centres affiliés à l'Institut qui desservent les États de l'Andhra Pradesh et d'Orissa ainsi que du vaste éventail de services de soins de la vue offerts par l'Institut, notamment des services de prévention, de traitement et de réadaptation dispensés par ses nombreux enseignants et praticiens primés. En 2009-2010, l'Institut a effectué plus de 70 000 chirurgies et reçu en externe au-delà de 650 000 patients. Il a aussi formé entre 12 000 et 13 000 professionnels des soins de la vue. L'Institut jouit en outre d'une solide santé financière; en effet, même si elle dépend des subventions pour financer de nouveaux projets et acheter de biens d'équipement, les applications commerciales des résultats de ses travaux de recherche de pointe, notamment les innovations mises au point dans

¹⁰⁵ Réunion, Hyderabad, Inde, 8 septembre 2010.

le domaine de la chirurgie au laser et des lentilles cornéennes, lui procurent une source de revenus.

La visite des locaux de l’Institut, qui sont propres, modernes et ordonnés, a permis aux membres du comité de se rendre compte par eux-mêmes de l’ampleur et de l’utilité du travail accompli par l’Institut et des applications pratiques de ses travaux de recherche. Les salles d’attente sont remplies de patients originaires de la ville et aussi des régions rurales, de femmes, d’enfants et de personnes âgées traités pour divers troubles et problèmes oculaires, de patients en convalescence et en réadaptation postopératoire et d’autres encore qui se font faire des lunettes pour 2 dollars américains. Les réalisations de l’Institut, sa vaste accessibilité, ses principes de gestion économique de la santé de même que les applications et les retombées de ses découvertes dans le domaine de la santé oculaire sont, aux yeux du comité, ce qui symbolise le mieux l’influence de l’Inde dans le monde. Au cours de ses 23 ans d’existence, l’Institut a offert 41 % de ses soins en clinique externe et effectué 53 % de ses chirurgies tout à fait gratuitement.

Le comité a en outre appris que le Canada aurait joué un rôle important dans la promotion des activités de l’Institut et dans le renforcement de ses capacités. En effet, Operation Eye Sight Universal de Calgary, qui est l’un des plus importants partenaires de l’Institut, de même que Canadian Eye Sight Global de Vancouver, figurent au nombre des partenaires de l’Institut, à l’instar de quelque huit universités canadiennes, dont l’Université d’Ottawa, l’Université de Waterloo et l’Université de Toronto. Ces partenariats ont contribué de façon particulière à l’établissement de centres de soins oculaires dans les régions rurales de la province. À cet égard, certains interlocuteurs sont d’avis que le Canada pourrait envisager de consacrer un montant d’argent précis

à une région particulière de l'Inde; ce financement permettrait à l'Institut d'améliorer encore plus les soins oculaires offerts dans ce pays¹⁰⁶.

Le séjour à Hyderabad a été l'occasion pour le comité de prendre connaissance de quelques études de cas démontrant le dynamisme commercial de l'Inde ainsi que son potentiel en matière de technologie et d'innovation. Il n'a pas été déçu. En plus du L.V. Prasad Eye Institute, le comité a visité InfoTech Enterprises, une entreprise indienne de services techniques qui offre des solutions technologiques dans le domaine de l'aérospatiale, des produits médicaux de consommation, du transport ferroviaire, du transport en commun, des télécommunications, des services, etc. Cette entreprise, qui est très active partout dans le monde, compte parmi ses clients des entreprises canadiennes comme Pratt & Whitney Canada ainsi que Bombardier.

Ses représentants ont insisté pour dire que les ressources humaines de l'entreprise, en particulier les capacités intellectuelles de ses employés, constituent son atout le plus important et le plus précieux. Les offres d'emploi attirent de nombreuses candidatures : seulement 3 % des personnes qui postulent se voient offrir des postes au sein de l'entreprise. Malgré tout, bon nombre des employés embauchés, même ceux qui ont fait de longues études universitaires et sont très qualifiés, doivent suivre une formation pour consolider les capacités et les connaissances techniques dont ils ont besoin pour satisfaire aux besoins précis de l'entreprise. Afin d'élargir le bassin de demandeurs qualifiés, InfoTech Enterprises a aussi invité quelques universités et collèges à élaborer des programmes d'étude adaptés et à mettre sur pied des projets de collaboration avec le corps professoral. De plus, le plan de l'entreprise en matière de responsabilité sociale comporte un volet spécialement consacré à l'enseignement primaire dans lequel l'entreprise s'engage expressément à fournir des enseignants, des livres et d'autres effets scolaires.

¹⁰⁶ Réunion, Hyderabad, Inde, 8 septembre 2010.

Comme à bien d'autres reprises au cours de sa mission d'étude, le comité a une fois de plus été frappé de constater que la stratégie commerciale d'InfoTech Enterprises est axée sur l'Inde, non simplement parce que son siège social s'y trouve, mais aussi parce que le dynamisme économique du pays lui ouvre d'énormes débouchés commerciaux. Selon ce que le comité a appris, le potentiel de croissance en Inde est tellement grand que l'entreprise n'est pas obligée d'avoir des projets dans d'autres économies émergentes, par exemple, en Chine. De plus, contrairement à d'autres économies, l'Inde exerce un plus grand contrôle sur les défis posés par les droits de propriété intellectuelle.

Outre ces deux entreprises, Hyderabad abrite aussi la Genome Valley, qui est la première grappe d'entreprises indiennes de biotechnologie vouées à la promotion des activités de recherche, de formation, de collaboration et de fabrication. Plusieurs entreprises indiennes et étrangères de biotechnologie sont aussi installées à cet endroit et quelques PPP prometteurs y ont été mis sur pied. C'est le cas d'IKP Knowledge Park, qui est le fruit d'un partenariat entre l'ICICI Bank Ltd. et le gouvernement de l'Andhra Pradesh ayant pour but de faciliter les activités commerciales de recherche et développement. La Genome Valley offre aussi plusieurs zones économiques spéciales dans le domaine des biotechnologies.

À cet égard et à de nombreux autres, Hyderabad a impressionné le comité : d'abord par son approche axée sur les sciences et la technologie de pointe, mais aussi par l'infrastructure que la ville a réussi à mettre en place pour faciliter la commercialisation des innovations. En fait, ces réalisations ont un extraordinaire impact socioéconomique sur la ville et sa population.

Tout au long de ces visites, le comité a pu se rendre compte par lui-même de l'incidence des secteurs d'activités fondés sur le savoir sur la croissance économique et sur le potentiel futur de l'Inde. L'expertise de pointe de l'Inde dans le domaine des sciences et de la technologie ne se limite pas à Hyderabad ou aux secteurs déjà mentionnés. Au dire des interlocuteurs rencontrés par le comité, la province de l'Andhra Pradesh est connue comme le « cap Canaveral de l'Inde », parce qu'elle est un chef de file en matière de recherche en aérospatiale et en défense; d'ailleurs, le comité a appris qu'une usine de montage d'hélicoptères Sikorsky est sur le point d'ouvrir dans la région¹⁰⁷. L'avantage concurrentiel dont jouit l'Inde dans le domaine des technologies de l'information a contribué à l'émergence de Bangalore comme principal centre d'activités dans ce domaine, au point où la ville est maintenant connue comme la « Silicon Valley » de l'Inde.

Le comité est vraiment convaincu que l'Inde est un partenaire précieux dans le domaine des sciences et de la technologie, qu'elle offre un éventail extraordinaire de possibilités ainsi qu'une gamme d'applications commerciales des plus prometteuses. En fait, l'avantage concurrentiel de l'Inde dans le domaine des sciences et de la technologie, notamment en biotechnologie, est d'autant plus grand que celle-ci se dit prête à offrir les solutions les plus économiques sans sacrifier en rien sur la qualité, comme l'a souligné au comité la ministre du Développement des ressources humaines et de l'Éducation¹⁰⁸. La ministre a aussi insisté sur les possibilités offertes aux entreprises commerciales canadiennes grâce aux PPP – qui jouissent d'un appui énorme en Inde. Qui plus est, ces possibilités ne sont pas statiques : comme l'a souligné la ministre du Commerce et de l'Industrie, le secteur des sciences et de la technologie en général est sur le point d'amorcer un autre virage révolutionnaire grâce

¹⁰⁷ Réunion, Hyderabad, Inde, 8 septembre 2010.

¹⁰⁸ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

à la géotechnologie, et l'Inde est déterminée à renforcer sa prétention au titre de plaque tournante du savoir et de l'innovation¹⁰⁹.

Plusieurs des interlocuteurs rencontrés par le comité ont exprimé un intérêt à l'égard de l'expertise technologique du Canada dans les secteurs des mines, des forêts, de la protection environnementale, des énergies de remplacement, de la biotechnologie et de l'agriculture. Cet intérêt particulièrement manifeste chez les représentants gouvernementaux et les législateurs de l'Andhra Pradesh. Ceux-ci ont attiré l'attention du comité sur le Conseil d'État pour les sciences et la technologie, dont le rôle consiste en partie à promouvoir l'innovation technologique et les applications commerciales dans le domaine de l'agriculture, des ressources naturelles et de la santé¹¹⁰. C'est sans parler de l'intérêt accru à l'égard des technologies de télécommunication canadiennes, en particulier de la part de RIM.

7. Institutions financières

La croissance du secteur financier en Inde est tout aussi importante que celle du secteur des technologies et est représentative elle aussi de l'esprit qui anime la nouvelle Inde. Cette réalité est particulièrement évidente à Mumbai, qui est le centre bancaire et financier de l'Inde¹¹¹. Selon certains des interlocuteurs rencontrés par le comité, Mumbai est sur le point de rivaliser avec Shanghai et peut-être même avec New York pour le titre de centre bancaire et financier mondial. Comme le premier ministre du Maharashtra l'a dit au comité, en raison de sa position financière de premier plan, Mumbai offre des avantages nationaux aux entreprises et aux intérêts commerciaux étrangers, d'où la création de nombreux débouchés¹¹².

¹⁰⁹ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

¹¹⁰ Réunion, Hyderabad, Inde, 8 septembre 2010.

¹¹¹ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

¹¹² Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

La plupart des institutions financières et des organismes de réglementation de l'Inde ont pignon sur rue à Mumbai; ce qui contribue grandement au dynamisme et à l'énergie de cette ville. C'est le cas de la Bombay Stock Exchange qui, avec ses 125 ans d'existence, est la plus vieille bourse d'Asie. En 2010, son bassin d'investisseurs dépassait les 5 000 actionnaires, comparativement à 1 500 en 2009¹¹³. Mumbai abrite aussi le siège social de quelques-unes des plus importantes entreprises indiennes, comme Aditya Birla Group, Tata Group of Companies et Reliance Industries.

Comme au Canada, la situation du secteur bancaire indien est relativement stable. Grâce à son cadre réglementaire, l'Inde a pu elle aussi résister au pire de la crise financière et économique mondiale.

Le secteur bancaire indien repose sur 170 banques commerciales, dont 26 du secteur public, 22 du secteur privé et 34 banques étrangères¹¹⁴. De ces banques, la State Bank of India est la plus importante banque commerciale du pays en termes d'actif, de dépôts, de profits, de succursales et d'employés. Elle a des succursales dans 32 pays, dont sept au Canada. Le quart des opérations bancaires de l'Inde passe par elle. Elle offre un éventail de services financiers comme l'assurance-vie, les services bancaires d'investissement et les cartes de crédit, entre autres.

La rencontre avec les représentants d'ICICI Lombard General Insurance, coentreprise réunissant l'ICICI Bank, la plus importante banque du secteur privé de l'Inde, et Fairfax Financial Holdings de Toronto, a aussi été très instructive puisqu'elle a permis au comité d'en apprendre un peu plus sur le rôle déterminant du secteur financier de l'Inde dans la croissance économique du pays. Au dire des représentants d'ICICI

¹¹³ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

¹¹⁴ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

Lombard General Insurance, il ne fait aucun doute que l'évolution de l'Inde s'apparente beaucoup à celle de l'entreprise. Par exemple, ICICI Lombard General Insurance est le plus important assureur privé de l'Inde avec des revenus bruts en primes de 765 milliards de dollars américains en 2010, soit 9,7 % de la part totale du marché et 24 % de la part du secteur privé. Toujours selon ces mêmes interlocuteurs, le secteur des services financiers en Inde s'étend aujourd'hui à la grandeur du pays, compte un grand nombre de fournisseurs de services, offre un déploiement de capital diversifié et est assujetti à un système réglementaire conforme aux normes internationales¹¹⁵. À propos du secteur des assurances autres que l'assurance-vie, les représentants de l'entreprise ont dit au comité qu'il y a 10 ans à peine, le secteur affichait une croissance modérée et évoluait dans un contexte oligopolistique, alors qu'aujourd'hui, sa valeur atteint 7,5 milliards de dollars américains, soit une augmentation par rapport aux 2,14 milliards de dollars américains en 2001. Le secteur a donc pris considérablement d'expansion et compte maintenant un grand nombre d'assureurs et de services innovateurs. De plus, on s'attend à ce que d'ici 2010, le secteur s'enrichisse de 30 nouveaux fournisseurs et à ce que sa valeur s'établisse à environ 10 milliards de dollars américains.

L'impact de l'expansion du secteur des services financiers, sans parler de son potentiel futur pour soutenir la trajectoire de croissance économique de l'Inde, se fait même sentir au niveau de la microfinance dans le développement rural de l'Inde. Par exemple, il a été question lors des réunions des services et programmes offerts par la National Bank for Agriculture and Rural Development (NABARD), une banque de Mumbai qui offre des services financiers au secteur rural et répond à ses autres besoins en matière de politiques et de planification. À cet égard, la NABARD facilite l'accès au crédit et au refinancement et contribue ainsi à la promotion et au

¹¹⁵ Réunion, Mumbai, Inde, 10 septembre 2010.

développement de l'agriculture, de la petite industrie, de l'industrie artisanale et communautaire, et de l'artisanat rural. Elle soutient aussi d'autres activités économiques connexes dans les régions rurales, fait la promotion d'un développement rural intégré et viable et veille à la prospérité économique des régions rurales de l'Inde. En conséquence, la clientèle cible de la NABARD est constituée à 73 % de ménages ruraux, en particulier dans l'Ouest et le Nord-Ouest de l'Inde, qui n'ont pas accès au crédit institutionnel et, dans 51 % des cas, à quelques prêts que ce soit.

Les réalisations de la NABARD sont étonnantes, en particulier en ce qui concerne les femmes indiennes vivant en région rurale. En fait, les interlocuteurs de la NABARD ont indiqué que les prêts de microcrédit consentis par la banque sont principalement destinés à des femmes, parce que celles-ci sont vraisemblablement celles qui prennent les décisions concernant les choix et la sécurité de leur ménage. Par exemple, les femmes ont accès à du financement pour constituer de petites coopératives ou faire équipe avec des entreprises déjà existantes pour produire des articles qui sont ensuite vendus sur le marché national ou exportés. FabIndia, magasin coopératif qui vend des vêtements, des tissus et de l'artisanat, est un exemple d'initiative semblable. Ses prêts sont remboursés à 98 %, ce qui est également remarquable. Grâce à cette aide, bon nombre de collectivités rurales deviennent autosuffisantes, les femmes se prennent en main et les taux de natalité diminuent. La croissance et l'expansion du secteur financier de l'Inde contribuent en outre à promouvoir les objectifs de prospérité rurale et de croissance économique intégrée au sein de la population indienne.

Il est clair que le secteur financier de l'Inde offre des débouchés aux entreprises canadiennes. Les interlocuteurs entendus par le comité croient que la présence du Canada – qui n'est pas aussi importante qu'elle pourrait l'être, selon eux – ira en s'accroissant une fois que les règles sur la propriété étrangère, qui sont une source de

préoccupation à l'heure actuelle, auront été assouplies et que le secteur aura fait l'objet d'autres réformes.

RECOMMANDATION 1

Le gouvernement du Canada devrait prioriser les secteurs suivants dans ses efforts pour accroître sa présence en Inde et pour stimuler le commerce de biens et services ainsi que l'investissement entre nos deux pays et, au besoin, dans le cadre des négociations en vue de la signature d'un accord de partenariat économique global Canada-Inde :

- éducation;
- infrastructure;
- énergie et électricité;
- industrie minière et autres industries extractives;
- agriculture;
- sciences et technologie, information et communications;
- services financiers.

C. LE RÔLE DU GOUVERNEMENT

Compte tenu des multiples possibilités qui s'offrent en Inde aux entreprises canadiennes et de l'intérêt qu'il y aurait à les exploiter pour la prospérité canadienne, le Comité estime que le gouvernement du Canada a un important rôle à jouer pour faciliter l'obtention de résultats. Sans oublier que ce sont les entreprises qui décident elles-mêmes où elles veulent aller, les gouvernements s'occupent de la dimension politique des échanges économiques, qui peut être un volet inévitable du commerce et de l'investissement.

Les visites de haut niveau, par exemple, contribuent à entretenir un climat favorable aux échanges. La Présidente de la Lok Sabha et la secrétaire d'État aux Affaires extérieures, ainsi que d'autres ministres et des représentants d'entreprises, ont souligné à maintes reprises l'apport précieux des nombreuses visites de haut niveau entre le Canada et l'Inde, mentionnant en particulier les visites réciproques des deux premiers ministres fédéraux de novembre 2009 et de juin 2010. Le comité estime lui aussi que ces visites et les discussions qui s'ensuivent permettent de renforcer et de vivifier les relations bilatérales entre le Canada et l'Inde et aident à identifier de nouveaux secteurs de coopération mutuellement avantageux – notamment sur le plan du commerce et des investissements. La secrétaire d'État aux Affaires extérieures estime pour sa part important pour la qualité des relations bilatérales entre l'Inde et le Canada que les gouvernements aient des contacts fréquents et qu'ils concluent des ententes et veillent à leur application.

Ainsi, l'Inde et le Canada se sont fixé comme objectif de porter les échanges bilatéraux entre les deux pays à 15 milliards de dollars canadiens d'ici 2015, objectif qui a été rendu public à l'occasion de la visite du premier ministre Manmohan Singh

au Canada en juin 2010. Les visites de haut niveau permettent par ailleurs de mieux sensibiliser les intéressés aux occasions d'affaires éventuelles et aux sujets d'intérêt mutuel, comme ce fut le cas lors de la visite au Canada du ministre du Transport routier et des Autoroutes au printemps de 2010. Pour sa part, le ministre de l'Énergie s'est rendu à Montréal en octobre 2010 pour participer au Congrès mondial de l'énergie, visiter des installations illustrant le savoir-faire des entreprises canadiennes en matière d'énergie, notamment dans la ville de Québec, se renseigner sur les réseaux d'électricité et les lignes de transmission d'électricité vers les États-Unis et s'informer sur la manière d'inciter les entreprises à opter pour des sources d'électricité ne faisant pas appel au charbon¹¹⁶. Les visiteurs de haut niveau ont par ailleurs l'occasion de rencontrer des chefs d'entreprise et des représentants du monde des affaires, ce qui contribue à sensibiliser les parties intéressées aux occasions d'affaires que présentent nos deux pays et à promouvoir les échanges.

Toujours sur le plan de la dimension politique des échanges, le gouvernement fait aussi œuvre utile lorsqu'il conclut des ententes-cadres – bilatérales et multilatérales – visant à réduire les obstacles aux échanges, à égaliser les règles du jeu et à instituer des mécanismes propres à encourager le respect des normes internationales. Ces ententes-cadres visent également à améliorer la transparence, la certitude et la prévisibilité de façon à faciliter l'expansion des échanges et des investissements. Ces ententes sont d'autant plus profitables que le gouvernement indien joue un rôle actif dans l'économie indienne et qu'il fait beaucoup pour voir à ses intérêts commerciaux à l'étranger. Ces ententes constituent donc un fondement solide sur lequel bâtir des relations économiques mutuellement avantageuses, indépendamment des résultats des élections en Inde et des vicissitudes du gouvernement. D'ailleurs, les ententes importantes susceptibles d'avoir des conséquences considérables et de stimuler la

¹¹⁶ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

coopération sont souvent annoncées durant des visites de haut niveau, une manière de montrer l'importance que leur accorde le gouvernement et à mettre en relief ce qu'on en attend. Ainsi, plusieurs ententes particulièrement importantes pour les intérêts du Canada dans certains secteurs ont été conclues entre le Canada et l'Inde durant de récentes visites de haut niveau (premiers ministres et ministres). Les ententes suivantes, par exemple, ont été annoncées lors de la visite de juin 2010 :

- un accord pour la coopération dans les utilisations pacifiques de l'énergie nucléaire;
- un protocole d'entente en matière d'enseignement supérieur;
- un protocole d'entente sur les sciences de la Terre et l'exploitation minière;
- un protocole d'entente sur la coopération culturelle.

D'autres ententes bilatérales méritent mention, notamment l'accord de 2005 sur la coopération scientifique et technique et le protocole d'entente de 2009 sur la coopération en matière d'énergie. Le protocole d'entente de 2009 sur l'agriculture vise en partie à accroître les exportations canadiennes de légumineuses. Durant la visite du ministre de l'Agriculture en Inde à l'époque, les deux pays sont également convenus d'instituer des groupes de travail sur la promotion du commerce des légumineuses et sur les questions vétérinaires. Ils ont également parlé de l'éventualité de l'ouverture du marché indien au porc canadien.

La négociation d'autres ententes se poursuit. Le ministre du Transport routier et des Autoroutes a parlé par exemple d'un projet de protocole d'entente sur les transports¹¹⁷. Un accord sur la sécurité sociale et un accord sur la protection des investissements étrangers (APIE) sont aussi en cours de négociation.

¹¹⁷ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

Il importe de noter que les ententes ainsi conclues au niveau fédéral sont parfois complétées par des ententes signées au niveau provincial. Par exemple, des ententes sur les biotechnologies et les sciences de la vie ont été conclues entre l'État de l'Andhra Pradesh en Inde et les provinces de la Saskatchewan et du Manitoba¹¹⁸.

L'Accord de partenariat économique global (APEG) figure parmi les ententes commerciales les plus ambitieuses envisagées entre les deux pays. La secrétaire d'État aux Affaires extérieures a d'ailleurs dit que les ententes de grande envergure comme l'APIE et l'APEG témoignent éloquemment de la volonté des deux gouvernements de développer les relations entre le Canada et l'Inde, lesquels sont déterminés à résoudre les problèmes qui se posent de manière que les deux accords soient conclus le plus rapidement possible.

On prévoit que l'APEG, dont la négociation vient de commencer, aura des retombées avantageuses sur les exportations canadiennes, notamment dans les secteurs des forêts et de l'agriculture, de l'énergie et des services financiers. Les parties concernées sont nombreuses, tant du côté canadien que du côté indien, et il faudra passablement de zèle et d'encouragements pour veiller à ce qu'il existe une volonté politique suffisante à toutes les étapes de la négociation. La voie sur laquelle le gouvernement du Canada s'est engagé est la bonne, et le comité a l'intention de suivre la négociation de près jusqu'à son aboutissement.

Pour sa part, le ministre du Commerce et de l'Industrie a dit estimer que ces ententes font ressortir le rôle du gouvernement, à savoir instituer des mécanismes et régimes utiles aux investisseurs et aider les entreprises à se doter des outils nécessaires pour

¹¹⁸ Réunion, Hyderabad, Inde, 8 septembre 2010.

conclure elles-mêmes des ententes commerciales¹¹⁹. Comme l'a dit aussi le premier ministre du Maharashtra, les ententes de soutien technique et les autres ententes similaires posent les règles de base qui facilitent les interactions commerciales¹²⁰.

Conclure des ententes est tout à fait louable, mais encore faut-il les appliquer. Le comité estime que le Parlement peut utilement surveiller la mise en œuvre des accords. Pour sa part, la secrétaire d'État aux Affaires extérieures a dit que l'Inde fera tout ce qui est en son pouvoir pour mettre en œuvre les ententes bilatérales, et promouvoir les intérêts communs de nos deux pays et la conclusion d'autres accords¹²¹.

Le Canada et l'Inde ont par ailleurs institué des mesures propres à promouvoir un dialogue sur le commerce et l'investissement bilatéraux, notamment un dialogue annuel entre le ministre du Commerce international du Canada et le ministre du Commerce et de l'Industrie de l'Inde, ainsi que des rencontres régulières de la Table ronde de dirigeants d'entreprise Canada-Inde, dont la dernière a eu lieu en septembre 2010.

RECOMMANDATION 2

Le gouvernement du Canada devrait chercher à faire aboutir rapidement les négociations engagées avec le gouvernement de l'Inde au sujet de l'Accord sur la protection des investissements étrangers et de l'Accord de partenariat économique global. Il devrait également continuer de négocier des accords bilatéraux dans divers secteurs dans le but de stimuler les relations entre le Canada et l'Inde sur le plan du commerce et des investissements. Enfin, il conviendrait que ces accords soient mis en œuvre dans le

¹¹⁹ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

¹²⁰ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

¹²¹ Réunion, Delhi, Inde, 6 septembre 2010.

respect des intérêts du Canada et des principes internationaux qui régissent la libéralisation des échanges et des investissements.

1. Allocation des ressources publiques canadiennes

Le comité a pu constater que les ressources du Canada sont bien employées et que le Canada bénéficie en Inde d'une présence importante comme il se doit, qui lui permet de promouvoir ses intérêts commerciaux dans plusieurs régions du pays. Le gouvernement du Canada a huit bureaux commerciaux en Inde – à New Delhi, Kolkata, Chennai, Bangalore, Hyderabad, Mumbai, Chandigarh et Ahmedabad. C'est sa plus forte représentation commerciale en dehors des États-Unis. Par ailleurs, Exportation et Développement Canada a deux bureaux en Inde, un à New Delhi (depuis 2005) et un à Mumbai (depuis 2007). Dix personnes spécialisées dans le commerce, des Canadiens et des personnes recrutées sur place, s'occupent du Sud de l'Inde, une région dont l'économie représente plus de 72,2 milliards de dollars américains (2007-2008). De même, neuf personnes sont chargées de quatre États de l'Ouest de l'Inde. Une des personnes que le comité a rencontrées a dit de la représentation commerciale du Canada qu'elle était tout juste suffisante, mais efficace¹²². Cependant, celle-ci montre par ailleurs qu'on a bien compris que « Delhi, ce n'est pas l'Inde » et que le gouvernement du Canada obtiendra tout autant de résultats, sinon davantage, sur le plan commercial, en étant actif dans les régions et les autres grandes villes du pays.

Des représentants du gouvernement et des parlementaires que le comité a rencontrés à Hyderabad ont dit souhaiter vivement que le bureau commercial du Canada dans cette ville devienne un consulat de manière à favoriser un renforcement des relations

¹²² Réunion, Hyderabad, Inde, 8 septembre 2010.

commerciales avec cette région. Le comité est d'accord avec l'esprit de cette demande, considérant que le gouvernement du Canada doit voir à établir en Inde une présence commerciale suffisamment forte et efficace pour bien promouvoir les échanges bilatéraux au niveau du commerce et de l'investissement.

RECOMMANDATION 3

Le gouvernement du Canada devrait voir à l'affectation en Inde des ressources voulues – notamment, mais pas seulement, d'un nombre suffisant d'agents de commerce et d'agents des visas – pour resserrer les liens avec ce pays en général et développer les relations commerciales entre le Canada et l'Inde en particulier. Ces ressources devraient être proportionnelles aux besoins et refléter la désignation de l'Inde comme pays prioritaire aux yeux du Canada.

D. APPRENDRE À MIEUX SE CONNAÎTRE MUTUELLEMENT

À mesure que la mission d'information se déroulait et qu'ils se sont familiarisés avec l'Inde nouvelle, les membres du comité se sont rendu compte que la réalité ne correspondait pas à l'idée que se font beaucoup d'entreprises canadiennes, et la population canadienne en général, de ce pays. Lors des Jeux du Commonwealth qui se sont déroulés à Delhi en octobre 2010, les médias ont monté en épingle les incidents de parcours plus qu'ils n'ont loué les réussites, ce qui n'a rien fait pour dissiper les idées reçues sur l'Inde. D'ailleurs, le contraste avec la couverture médiatique favorable des Jeux olympiques de Beijing de 2008 était frappant. Pourtant, le Canada lui-même a son lot de déficiences (la pauvreté urbaine, par exemple), et les Jeux olympiques d'hiver de 2010 n'ont pas été exempts de controverse. En d'autres termes, l'Inde est un pays méconnu au Canada. De toute évidence, il importe de mieux faire connaître cette Inde nouvelle et dynamique au Canada et d'y mettre tout autant d'effort, sinon plus, qu'on en met à faire la promotion de la Chine.

Le Canada et l'Inde ne manquent pas d'affinités et d'intérêts complémentaires – au-delà de leur langue commune, l'anglais – à partir desquels ils peuvent apprendre à mieux se connaître. D'après plusieurs personnes, le fait que les deux pays entretiennent des relations étroites reposant sur le respect mutuel tient aux valeurs et principes qu'ils ont en commun, comme la protection des droits de la personne, le respect de la règle de droit et la foi dans la démocratie¹²³. Par ailleurs, le Canada et l'Inde sont tous deux des sociétés inclusives où règne une grande diversité. Les deux

¹²³ Réunions, Delhi, Inde, 7 septembre 2010; Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

pays sont des fédérations où l'on est conscient de l'importance du rôle des provinces et des États à l'appui des relations internationales¹²⁴.

L'Inde et le Canada ont tous deux une tradition de participation aux opérations internationales de maintien de la paix. Leurs forces armées coopèrent et participent ensemble à des activités de formation. Ils partagent les mêmes vues sur le terrorisme et apprécient l'apport l'un de l'autre dans les points chauds comme l'Afghanistan.

Le Canada et l'Inde sont tous deux membres du Commonwealth britannique des nations, ce qui leur offre d'autres occasions de coopération et de dialogue. À cet égard, il serait bon de mieux exploiter le Conseil des gens d'affaires du Commonwealth pour promouvoir nos intérêts mutuels sur le plan des échanges et des investissements. Cependant, le dynamisme de l'Inde est tel qu'il serait peut-être bon de moderniser les structures du Commonwealth pour les adapter à la réalité mondiale d'aujourd'hui.

Nos deux pays ont aussi en commun la manière dont ils ont échappé au pire de la récession mondiale grâce aux particularités de leur réglementation bancaire, qui présente de nombreuses similitudes¹²⁵. Le Canada a offert de l'aide après le tsunami de 2004 qui a dévasté certains secteurs de l'Inde et d'autres régions de l'océan Indien, une aide dont les personnes que le comité a rencontrées se sont d'ailleurs dites fort reconnaissantes.

¹²⁴ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

¹²⁵ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

Ainsi, s'il importe d'étoffer nos relations avec l'Inde et d'envisager de nouvelles voies de collaboration, il faut veiller à préserver l'essence des rapports qu'entretiennent nos deux pays et des liens qui les unissent.

1. L'image de marque du Canada

S'il importe de mieux faire connaître l'Inde moderne au Canada, la réciproque est tout aussi vraie, et la représentation que l'on se fait du Canada en Inde a besoin d'être actualisée. Beaucoup de gens ont dit au comité que, aux yeux des Indiens en général, le Canada est un pays de neige et de froid où les immigrants sont bien accueillis¹²⁶. On a dit à maintes reprises aux membres du comité qu'il serait important de mieux faire connaître les atouts du Canada, en particulier sur le plan du commerce et de l'innovation, et de sensibiliser les Indiens à ce qu'il peut offrir en biens et services, par exemple des frais de scolarité raisonnables pour faire des études de classe mondiale.

Parmi les gens que le comité a rencontrés, beaucoup étaient au courant de la présence en Inde de Bombardier et de SNC-Lavalin, mais les membres du comité ont néanmoins été frappés de constater que d'autres exemples importants d'initiatives canado-indiennes étaient peu connus. Dans un cas, durant une discussion sur les relations extérieures de l'Inde dans le domaine de l'énergie nucléaire, on a parlé surtout de la Russie et des États-Unis : personne n'a fait état de l'accord conclu en juin 2010 entre le Canada et l'Inde. Dans un autre cas, les gens ne semblaient pas au courant des activités de la société McCain dans le secteur de l'agriculture et de l'agroalimentaire dans l'État du Gujarat et de la grande industrie de la potasse en Saskatchewan. Il a fallu apprendre à certaines personnes que la Sun Life Financial, la

¹²⁶ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

quatrième société d'assurance en Inde, qui compte 600 bureaux de vente, 1 200 salariés et plus de 167 000 conseillers financiers d'agence dans 294 villes, était une société canadienne.

Autrement dit, il est impératif de valoriser l'image de marque du Canada comme partenaire commercial en Inde.

2. L'importance des relations personnelles

Ainsi, il est important que le Canada et l'Inde apprennent à mieux se connaître et il semble utile à cet égard, de renforcer les relations personnelles entre nos deux pays. Comme l'a dit la Présidente de la Lok Sabha, le Canada et l'Inde entretiennent peut-être d'étroites relations au niveau gouvernemental, mais ce sont les relations personnelles qui importent vraiment.

a) Les Canadiens d'origine indienne

La présence au Canada d'environ un million de Canadiens d'origine indienne offre une bonne base pour stimuler les relations personnelles. Plusieurs personnes ont d'ailleurs dit au comité que cette population constitue un pont entre nos deux pays et contribue à renforcer des relations déjà solides. Beaucoup de Canadiens d'origine indienne vivant au Canada entretiennent des liens étroits avec leur pays d'origine tout en s'intégrant dans les nombreuses sphères de la société canadienne où ils sont actifs : vie politique (aux niveaux fédéral, provincial et municipal), entreprise, éducation, sciences et technologie, sciences de la santé et culture, pour ne nommer que celles-là. Autrement dit, ils se sont avérés être de précieux atouts pour le Canada où ils dirigent des entreprises socialement responsables. De nombreux autres finissent par retourner

en Inde et y deviennent chefs d'entreprise, et le comité en a rencontré quelques-uns. Les porte-parole du secteur public indien l'ont dit au comité : c'est la présence d'une forte communauté indienne au Canada qui motive en partie l'intérêt du gouvernement indien pour ce qui se passe dans notre pays. De plus, comme l'a signalé le ministre du Commerce et de l'Industrie, de nombreux Indiens – notamment certains des interlocuteurs du comité – ont de la famille au Canada ou y ont eux-mêmes fait des études ou des affaires.

Ainsi, la communauté des Canadiens de descendance indienne constitue une base importante sur laquelle asseoir les échanges et l'expansion de nos relations bilatérales commerciales. La Présidente de la Lok Sabha a dit à cet égard que la présence d'une communauté indienne au Canada était avantageuse à la fois pour l'économie indienne et pour l'économie canadienne. Le président du Comité parlementaire des sciences et de la technologie a fait remarquer en particulier que l'apport de la communauté indienne au développement du savoir et de l'innovation au Canada pouvait utilement promouvoir des relations économiques mutuellement avantageuses¹²⁷. Le premier ministre du Maharashtra a exprimé des vues analogues, soulignant que les membres de la diaspora indienne constituaient en quelque sorte des ambassadeurs et des liens précieux avec les établissements d'enseignement, les fournisseurs de soins de santé et les nombreux autres secteurs importants du point de vue de l'investissement et des échanges commerciaux¹²⁸. Lors de la table ronde organisée au Bombay Stock Exchange (bourse de Mumbai) avec des chefs d'entreprise indiens, on a dit au comité que de 80 à 90 % des sociétés étrangères qui lancent des entreprises en Inde sont accompagnées dans ce processus par un employé d'origine indienne. C'est, a-t-on dit,

¹²⁷ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

¹²⁸ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

un des avantages qu'il y a à employer des personnes d'origine indienne¹²⁹. D'ailleurs, l'apport des Indo-Canadiens à l'intensification des relations commerciales entre le Canada et l'Inde va certainement augmenter si l'Inde devient – comme on s'y attend – le principal pays source d'immigrants au Canada.

Il reste que, malgré la présence de la communauté indienne au Canada et les étroites relations personnelles qui en résultent, celle-ci demeure apparemment une ressource sous-exploitée. Autrement dit, en dépit de la forte présence des Indiens au Canada et leur intégration dans tant de sphères de la société canadienne, on continue de méconnaître l'Inde moderne et tout ce qu'elle peut offrir sur le plan commercial qui pourrait être mutuellement avantageux¹³⁰. L'image dépassée d'un pays sous-développé, surpeuplé et inefficace persiste. De même, en dépit de la grande mobilité entre nos deux pays, le Canada est encore largement perçu en Inde comme un pays froid dont l'économie repose sur les ressources naturelles.

Certains des interlocuteurs du comité en revanche n'étaient pas convaincus de l'importance de la diaspora dans les relations commerciales avec l'Inde, et ont cité à titre d'exemple les 3,1 milliards de dollars américains d'échanges bilatéraux entre l'Inde et la Turquie. Selon eux, les affaires sont les affaires, et les entreprises vont où leur intérêt les pousse, indépendamment d'autres considérations comme les affinités que suscite la présence d'une diaspora. Il reste qu'il faut tenir compte de la diversité des Canadiens de descendance indienne, sur le plan de leurs vues économiques, sociales et politiques, pour bien apprécier le rôle qu'ils jouent dans le resserrement des liens entre nos deux pays.

¹²⁹ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

¹³⁰ Réunion, Delhi, Inde, 7 septembre 2010.

b) Les échanges dans les secteurs de l'éducation et de la recherche

La multiplication des échanges dans le secteur de l'éducation peut contribuer à actualiser les perceptions. Suivant les interlocuteurs du comité, on pourrait à cet égard augmenter le nombre des échanges et des participants et créer et exploiter des réseaux d'anciens. Le Programme des partenaires étudiants de Citoyenneté et Immigration Canada, lancé en collaboration avec l'Association des collèges communautaires du Canada, a permis de faciliter l'approbation des demandes de visa d'étudiant dans 38 collèges participants. Le programme remporte un tel succès que les bureaux canadiens des visas en Inde ont reçu plus de 9 000 demandes en 2010, soit trois fois plus qu'en 2009.

On a suggéré par ailleurs de resserrer les liens entre les établissements de recherche, en donnant à titre d'exemple la collaboration entre le Centre de recherches pour le développement international (CRDI) d'Ottawa et le Centre for Policy Research de Delhi, dont le comité a rencontré des représentants.

c) Les échanges dans les secteurs du tourisme et de la culture

La ministre d'État au Tourisme, à la Culture et aux Relations publiques notamment a fait valoir l'importance du tourisme et de la culture en général pour la compréhension entre les peuples¹³¹. Elle pense en particulier que le savoir-faire canadien pourrait contribuer au développement de l'industrie touristique en Inde. Elle a par ailleurs attiré l'attention du comité sur un échange culturel mettant en relief l'Inde moderne auquel participent plusieurs villes canadiennes. La discussion a tourné autour du rôle

¹³¹ Réunions, Hyderabad, Inde, 8 septembre 2010; Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

que peuvent jouer les spectacles culturels et les foires du tourisme dans la promotion de ces secteurs¹³². Parallèlement, le développement du tourisme et les échanges culturels peuvent faire ressortir des perspectives commerciales sous-jacentes.

d) Les échanges dans le monde des affaires

Les interlocuteurs du comité, dont le premier ministre du Maharashtra, ont aussi prôné l'établissement de liens entre les gens d'affaires de l'Inde et du Canada¹³³. Il a été question à cet égard des mesures susceptibles de favoriser un échange d'informations sur les débouchés que présente chaque pays pour l'autre. On pense par exemple à des missions d'information commerciale en Inde et au Canada durant lesquelles des chefs d'entreprise et les ministres concernés rencontreraient des associations de gens d'affaires et des associations connexes. Au Canada, ces associations comprennent notamment l'Indo-Canada Chamber of Commerce, le Conseil de commerce Canada-Inde, ainsi que la Chambre de commerce du Canada et le Conseil canadien des chefs d'entreprise.

On a mentionné entre autres la rencontre de septembre 2010 de la Table ronde de dirigeants d'entreprise Canada-Inde et, toujours en septembre, la visite au Canada d'une délégation de 16 personnes du milieu des affaires de la province du Gujarat. Par ailleurs, le gouvernement du Canada, avec le Japon, sera un pays partenaire lors du Vibrant Gujarat Summit de 2011, sommet qui a lieu tous les deux ans depuis 2003 pour faciliter les alliances sur le plan de l'investissement et l'exploitation de débouchés dans le Gujarat, en Inde et dans le monde entier.

¹³² Réunion, Hyderabad, Inde, 8 septembre 2010.

¹³³ Réunion, Mumbai, Inde, 9 septembre 2010.

On a par ailleurs loué des programmes innovateurs comme le Business Express Program et le Worker Express Program de Citoyenneté et Immigration Canada, qui facilitent la mobilité entre le Canada et l'Inde dans le secteur des affaires. Le premier offre des formalités simplifiées aux sociétés inscrites dont les représentants se rendent souvent au Canada. Le second offre le même genre de service accéléré pour les travailleurs temporaires.

Ces programmes et les initiatives connexes destinées à faciliter la mobilité reflètent l'effet de la mondialisation sur le développement des entreprises. McKinsey and Company a signalé que la circulation des personnes – étudiants, éducateurs ou entrepreneurs – va s'accentuer à mesure que la mondialisation s'intensifiera. En ce qui concerne en particulier la mobilité des personnes entre le Canada et l'Inde, on a dit au Comité qu'un millier de demandes de visas canadiens de toutes sortes sont présentées quotidiennement en Inde.

e) Les relations parlementaires

La Présidente de la Lok Sabha, entre autres, a rappelé l'importance de renforcer les relations interparlementaires pour que l'Inde et le Canada apprennent à mieux se connaître et se comprendre. À cet égard, les entretiens du comité avec des représentants du parlement national et de l'Assemblée législative de l'État de l'Andhra Pradesh ont montré que le Canada et l'Inde ont de nombreux domaines d'intérêt en commun qui peuvent être abordés dans ce contexte, notamment l'agriculture, les forêts, l'énergie, la conservation, l'environnement, le commerce et l'industrie, l'éducation, l'infrastructure, et les sciences et la technologie¹³⁴.

¹³⁴ Réunions, Delhi, Inde, 6, 7 septembre 2010; Hyderabad, Inde, 8 septembre 2010.

De la même façon, la présente étude du comité et sa mission d'étude en Inde, sans parler de son rapport subséquent, témoignent du vif intérêt que portent les Canadiens à l'Inde moderne. De même, les réunions du comité à Delhi, à Hyderabad et à Mumbai s'inscrivent dans le contexte d'un effort général visant à resserrer les liens avec l'Inde. On ne saurait trop insister à cet égard sur le rôle des relations interparlementaires, lesquelles contribuent à bâtir et renforcer les liens diplomatiques, à améliorer la compréhension mutuelle et à cerner les domaines d'intérêt mutuel.

La diplomatie parlementaire a d'autres volets en dehors des travaux des comités. Le Canada entretient des relations avec les parlementaires indiens dans le contexte également de l'Assemblée parlementaire du Commonwealth (APC – À ce propos, le comité connaissait déjà deux de ses interlocuteurs grâce à l'APC). Le Groupe d'amitié parlementaire Canada-Inde aussi peut servir à attirer l'intérêt des parlementaires sur des sujets d'intérêt mutuel, mais ses possibilités à cet égard sont limitées en partie parce qu'il ne bénéficie daucun soutien administratif, contrairement au Groupe interparlementaire Canada-Allemagne, et daucun soutien financier, contrairement à l'Association législative Canada-Chine. Or, la stature internationale de l'Inde et l'engagement de ce pays envers la démocratie militent en faveur de l'établissement de relations parlementaires plus formelles par la voie d'un soutien financier sinon administratif.

RECOMMANDATION 4

Il faudrait éléver le Groupe d'amitié parlementaire Canada-Inde au rang d'association parlementaire reconnue pour témoigner de l'importance des relations bilatérales entre nos deux pays.

III. CONCLUSIONS

En novembre 2007, le comité s'est donné une ambitieuse mission : étudier les conséquences pour le Canada de l'essor de la Chine, de l'Inde et de la Russie dans la nouvelle économie. Trois ans, 45 audiences pour entendre 90 témoins, trois missions d'information faisant intervenir plus de 140 interlocuteurs, trois rapports et plus de 30 recommandations plus tard, le comité a atteint son but. En conséquence, il est arrivé à une conclusion finale globale, à savoir que l'essor de ces pays présente effectivement d'importantes conséquences, au niveau national, au niveau bilatéral et au niveau mondial, pour les politiques du Canada en matière de commerce et d'investissement. En conséquence, le gouvernement du Canada doit se donner un ensemble de politiques conçues pour renforcer les échanges et les investissements bilatéraux avec la Chine, l'Inde et la Russie et cela, pour préserver la prospérité future du Canada et actualiser les avantages mutuels potentiels que présentent les relations avec ces trois pays.

Cette conclusion et le rapport final du comité sont l'aboutissement de ses rapports et recommandations antérieurs. La mission d'information du comité en Inde a permis à celui-ci d'en vérifier le bien-fondé. Ses interlocuteurs ont insisté à maintes reprises sur l'utilité de son étude et de sa mission et sur la validité de ses recommandations. À cet égard, on ne saurait sous-estimer la valeur des missions d'information du comité, qui ont permis à celui-ci de réunir de précieuses informations, contribué aux relations bilatérales avec les pays concernés et leur parlement et amélioré de façon générale la compréhension mutuelle entre les trois pays.

Notre étude se termine – comme elle a commencé – durant une période de grands bouleversements à l'échelle mondiale. L'économie mondiale subit une profonde transformation comme on n'en a pas vu depuis très longtemps. Des réseaux de chaînes de valeur créés à l'échelle régionale et à l'échelle mondiale permettent une intégration encore plus intense des biens, des idées et des investissements. Les marchés des matières premières changent avec l'augmentation de la demande de ressources naturelles et de sécurité énergétique. En outre, l'importance des relations personnelles, des mouvements de personnes, des relations d'affaires interculturelles et des communautés de la diaspora est magnifiée.

Dans la foulée de ces changements, de nouveaux circuits apparaissent dans les relations économiques avec, au cœur, la Chine, l'Inde et la Russie. Ces trois pays ont profité à bien des égards de l'évolution de l'économie mondiale tout en y contribuant par leur propre essor économique. Ainsi, leur influence sur les grands rouages de la dynamique internationale grandit à mesure que l'économie de chacun prend de l'expansion, ce qui précipite les profondes transformations et l'émergence de blocs d'influence dont nous sommes témoins aujourd'hui. Selon toute vraisemblance, les États-Unis conserveront leur position dominante, mais les effets de la puissance économique de la Chine en Asie et dans le reste du monde méritent qu'on s'y attarde. Pour sa part, la croissance économique rapide de l'Inde propulse celle-ci sur une trajectoire qui lui permettra d'influer sur le cours des choses en dehors de sa région immédiate. Bien que la croissance économique de la Russie ne soit pas aussi vigoureuse que celle de la Chine et de l'Inde, ses intérêts nationaux et les priorités internationales occupent une place importante dans la dynamique mondiale.

Les trois pays ont chacun leurs propres difficultés à surmonter, au niveau intérieur et au niveau régional, sur le plan politique, sur le plan socio-économique et sur celui de la

sécurité. La Chine, par exemple, caracole peut-être devant les autres sur le plan de l'infrastructure, mais on se demande si elle réussira à préserver les taux de croissance de la dernière décennie. Le régime démocratique de l'Inde et son secteur des industries du savoir servent bien le pays pour ce qui est de la légitimité et de la durabilité de sa transformation économique, mais son infrastructure demeure en retard sur celle de la Chine, bien qu'elle continue d'être développée dans le cadre d'un programme incroyablement ambitieux. La Russie continue de s'efforcer de diversifier son économie au-delà des secteurs pétrolier et gazier, très rémunérateurs. En conséquence, la pérennité de la croissance économique et de ces transformations mondiales dépendra dans une large mesure de la manière dont chacun des trois pays arrivera à relever ces défis. Le fait qu'ils aient traversé la crise économique sans grand mal est éloquent. Quoi qu'il en soit, l'interdépendance de l'économie mondiale est encore plus grande qu'avant.

Au vu de l'essor de la Chine, de l'Inde et de la Russie, le comité estime par ailleurs que certaines recommandations et certains des thèmes abordés méritent d'être repris dans ce dernier rapport, car ils touchent des domaines où il reste fort à faire. Il importe notamment de mieux faire connaître le Canada comme partenaire commercial en Chine, en Inde et en Russie. Comme nous l'avons déjà recommandé, il serait important à cet égard de créer une **marque Canada** pour faire valoir l'esprit d'innovation et le savoir-faire du Canada dans divers secteurs d'activité, notamment dans les domaines où la demande et les débouchés dans ces trois pays sont particulièrement intéressants, à savoir **l'éducation, l'agriculture, les mines et les autres industries extractives, l'énergie, les technologies, les services financiers et l'infrastructure**. De plus, cette marque pourrait aussi mettre en relief la diversité du Canada, la fiabilité des pratiques commerciales et les valeurs de l'entreprise, ainsi que l'intérêt que le Canada présente comme point d'accès au marché nord-américain.

La « marque Canada » contribuerait par ailleurs à dissiper les images du Canada qui découragent les partenaires potentiels de considérer le Canada comme une source d'entreprises mutuellement avantageuses. Autrement dit, si les Canadiens ont besoin de se familiariser avec la Russie, la Chine et l'Inde d'aujourd'hui, il importe également d'actualiser l'image du Canada et de mettre en relief les atouts du Canada contemporain.

RECOMMANDATION 5

Le gouvernement du Canada devrait établir et promouvoir la « marque Canada » de manière à faire valoir le savoir-faire du Canada et à présenter une image plus juste des innovations commerciales du Canada sur les marchés étrangers en général, et en Chine, en Inde et en Russie en particulier.

RECOMMANDATION 6

Le gouvernement du Canada devrait prendre les mesures voulues pour exploiter au maximum le savoir-faire du Canada dans les domaines où la demande est forte en Chine, en Inde et en Russie, comme l'éducation, l'agriculture, les mines et les autres industries extractives, l'énergie, les technologies, les services financiers et l'infrastructure.

Le comité répète qu'il faut mieux exploiter **les associations de gens d'affaires et les diasporas** (au besoin) pour renforcer les relations commerciales bilatérales avec les pays concernés et faire connaître les avantages que présente le Canada. Si les entretiens que le comité a eus en Inde lui font douter quelque peu de la valeur des communautés de la diaspora dans le développement des échanges commerciaux, il continue d'estimer que celles-ci peuvent jouer un rôle utile, si elles sont exploitées avec adresse.

RECOMMANDATION 7

Le gouvernement du Canada devrait prendre les mesures voulues pour exploiter les connaissances et l'expérience des associations de gens d'affaires et des communautés de la diaspora relativement à l'économie de la Chine, de l'Inde et de la Russie. Il devrait également instituer des mesures permettant d'utiliser ces groupes pour faciliter la diffusion de l'information sur les débouchés et partenariats commerciaux potentiels dans ces pays.

L'étude du comité lui a permis de constater l'importance de la **diplomatie parlementaire** dans le resserrement des relations entre le Canada et la Chine, l'Inde et la Russie, comme en témoignent les entretiens d'au moins une heure qu'il a eus avec pas moins de cinq ministres, cinq sous-ministres, deux secrétaires d'État, quatre présidents et vice-présidents de comité, cinq présidents et vice-présidents de gouvernements provinciaux et trois présidents et vice-présidents d'assemblées législatives. Durant ces rencontres, le comité s'est employé à montrer combien le Canada souhaite approfondir ses relations commerciales avec les pays concernés, à se renseigner sur les priorités de ceux-ci en matière de commerce et à faire valoir l'apport potentiel des entreprises canadiennes à cet égard.

Le travail des comités parlementaires n'est qu'un des volets de la diplomatie parlementaire. Les rencontres interparlementaires permettent des échanges de vues et fournissent l'occasion aux parlementaires canadiens de faire connaître à leurs homologues étrangers les priorités du Canada et des Canadiens. En conséquence, on ne saurait trop insister sur l'apport des délégations parlementaires à la promotion des intérêts du Canada à l'étranger et il vaut la peine d'encourager le gouvernement du Canada à recourir davantage aux délégations parlementaires à cette fin.

Le comité a été heureux de constater, quand il a fait le bilan de ses rapports et recommandations, qu'une bonne partie de celles-ci étaient déjà mises en œuvre, notamment la recommandation voulant que l'on multiplie les **visites de haut niveau**. Il espère que cette tendance va se maintenir.

Parmi les autres recommandations déjà appliquées, il importe de mentionner la conclusion **d'accords bilatéraux** et d'autres textes connexes. Certains accords ont abouti, mais d'autres sont en cours de négociation. Dans d'autres cas encore, la négociation est à peine entamée. Le lancement des négociations en vue de la conclusion d'un Accord de partenariat économique global entre le Canada et l'Inde est l'exemple le plus récent et le plus connu de l'application d'une des recommandations du comité par le gouvernement du Canada.

Le comité s'est bien rendu compte, durant sa mission d'information, que la conclusion d'ententes bilatérales et l'établissement de mécanismes de dialogue sont fuites en l'absence de volonté politique de les mettre en œuvre. Autrement dit, ces ententes ne feront rien pour promouvoir les intérêts commerciaux du Canada si elles restent lettre morte. Par ailleurs, les parlementaires peuvent utilement contrôler l'avancement des négociations et vérifier que les ententes correspondent aux intérêts commerciaux du Canada, qu'elles sont avantageuses pour la prospérité future du Canada et qu'elles respectent les principes internationaux régissant la libéralisation des échanges et des investissements.

RECOMMANDATION 8

Le gouvernement du Canada devrait veiller à ce qu'existe la volonté politique nécessaire pour négocier, conclure et mettre en œuvre des mécanismes de dialogue de même que des accords

bilatéraux sur le commerce et l'investissement entre le Canada et la Chine, l'Inde et la Russie. Cela comprend en particulier la négociation de l'Accord de partenariat économique global entre le Canada et l'Inde qui vient tout juste de commencer.

À l'issue de son étude, il vient au comité quelques dernières réflexions. Premièrement, pour aboutir, toute tentative de resserrement des rapports commerciaux entre le Canada et la Chine, l'Inde et la Russie exigera de la concentration, de la détermination et de la constance de la part du gouvernement du Canada. Autrement dit, l'objectif est atteignable indépendamment de la taille relative de l'économie canadienne si le gouvernement sait s'y prendre.

Lors de la rédaction des rapports sur les mesures que le gouvernement du Canada pourrait prendre, le comité s'est limité, dans ses recommandations, aux secteurs où il estime une intervention gouvernementale justifiée et aux sujets de préoccupation soulevés par l'entreprise privée. Il estime à cet égard qu'il est des situations où les autorités seront mieux placées pour fournir à l'entreprise les outils dont elle a besoin, particulièrement si le climat des affaires dans le pays cible est très marqué par des considérations politiques. Le comité s'est donc concentré sur ces questions, insistant notamment sur l'importance d'établir des relations politiques susceptibles de faciliter la conclusion d'accords et l'instauration de mesures propres à supprimer les entraves aux échanges, à améliorer la prévisibilité des conditions et à accroître la transparence, des éléments importants qui encouragent le commerce et au sujet desquels l'entreprise a réclamé une intervention. Par ailleurs, le comité n'a pas hésité à attirer l'attention sur certains problèmes d'ordre politique qui affectent ces économies en plein essor, à savoir la corruption et la lourdeur des formalités administratives, problèmes qui, nous l'ont rappelé à maintes reprises les gens d'affaires, empêchent d'exploiter pleinement les débouchés et les avantages mutuels qu'elles présentent. Le comité s'est borné aux questions au sujet desquelles il estimait pouvoir faire œuvre utile, mais il est conscient

des autres dimensions nationales et internationales importantes de son étude, ainsi que de ses dimensions politiques et économiques. Il est heureux de constater que, depuis le début de son étude il y a trois ans, les travaux sur la question se sont élargis pour englober ces nombreuses dimensions et il a l'intention de suivre la situation de près.

Deuxièmement, pour reprendre un point soulevé dans son second rapport, le comité insiste sur l'importance de traiter la Chine, l'Inde et la Russie individuellement. En effet, s'il s'agit dans les trois cas d'économies dites « émergentes », chacune vit une transformation qui a commencé à des moments différents dans le temps et suit un parcours qui lui est propre. Par exemple, l'évolution de la Russie et de la Chine s'apparente à une révolution, tandis que les changements ont été plus progressifs en Inde. Il s'ensuit que les débouchés, les défis et les risques diffèrent dans chaque cas si bien que la politique à leur égard doit être individualisée.

Enfin, les trois dernières années ont montré combien le monde est en train de changer et à quel point il est impératif que le Canada se dote de politiques qui lui permettront de tirer le meilleur parti possible des occasions qui se présenteront. Trois des cinq plus grandes économies du monde sont asiatiques. Ainsi, le magnétisme et le poids de la région Asie-Pacifique dans l'économie mondiale sont considérables. Cette évolution ne fait que renforcer l'essence de la nouvelle économie mondiale et mettre en relief l'importance d'adapter les flux des échanges et des investissements du Canada à ces transformations. Certes, les États-Unis sont le principal partenaire du Canada en matière de commerce et d'investissement, mais le Canada a tout à gagner, pour sa prospérité, à diversifier ses relations commerciales et à approfondir celles qu'il entretient avec la Chine, l'Inde et la Russie.

D'ailleurs, d'un point de vue stratégique, on s'attend que l'essor économique de la région ait un jour – si ce n'est déjà le cas – d'importantes répercussions sur son influence politique et militaire dans le monde. Il serait donc tout à fait souhaitable que le Canada étoffe ses relations avec ces trois pays et, en particulier, dans le contexte de la région Asie-Pacifique, avec la Chine et l'Inde. En d'autres termes, le Canada aurait tout avantage à resserrer ses relations avec ces deux pays, lesquels ont des intérêts variés dans la région et entretiennent des rapports différents avec son principal allié. Il pourrait notamment être avantageux pour le Canada de collaborer avec les États-Unis sur les questions d'intérêt commun touchant la Chine et l'Inde pour maximiser son influence. La place du Canada dans la nouvelle économie mondiale et sa prospérité future en dépendent.

WITNESSES

Thursday, February 3, 2011

Canadian Federation of Agriculture:

Ron Bonnett, President.

Canadian Forestry Association and Canadian Institute of Forestry:

John F. Pineau, Executive Director, Canadian Institute of Forestry.

Wednesday, February 9, 2011

International Development Research Centre (IDRC):

Federico Burone, Regional Director, Latin America and the Caribbean (by video conference).

Canadian Food Inspection Agency:

Dr. Louise Carrière, Director, Bilateral Relations and Market Access.

Agriculture and Agri-Food Canada:

Blair Coomber, Director General, Bilateral Relations and Technical Trade Policy Directorate.

Thursday, February 10, 2011

As an individual:

Annette Hester, Research Associate, Canadian International Council.

TÉMOINS

Le jeudi 3 février 2011

Fédération canadienne de l'agriculture :

Ron Bonnett, président.

Association forestière canadienne et Institut forestier du Canada :

John F. Pineau, directeur général, Institut forestier du Canada.

Le mercredi 9 février 2011

Centre de recherches pour le développement international (CRDI) :

Federico Burone, directeur, Bureau régional de l'Amérique latine et les Caraïbes (par vidéoconférence).

Agence canadienne d'inspection des aliments :

Louise Carrière, directrice, Relations bilatérales et accès au marché.

Agriculture et Agroalimentaire Canada :

Blair Coomber, directeur général, Direction des relations bilatérales et de la politique commerciale sur les questions techniques.

Le jeudi 10 février 2011

À titre personnel :

Annette Hester, associée en recherche, Conseil international du Canada.